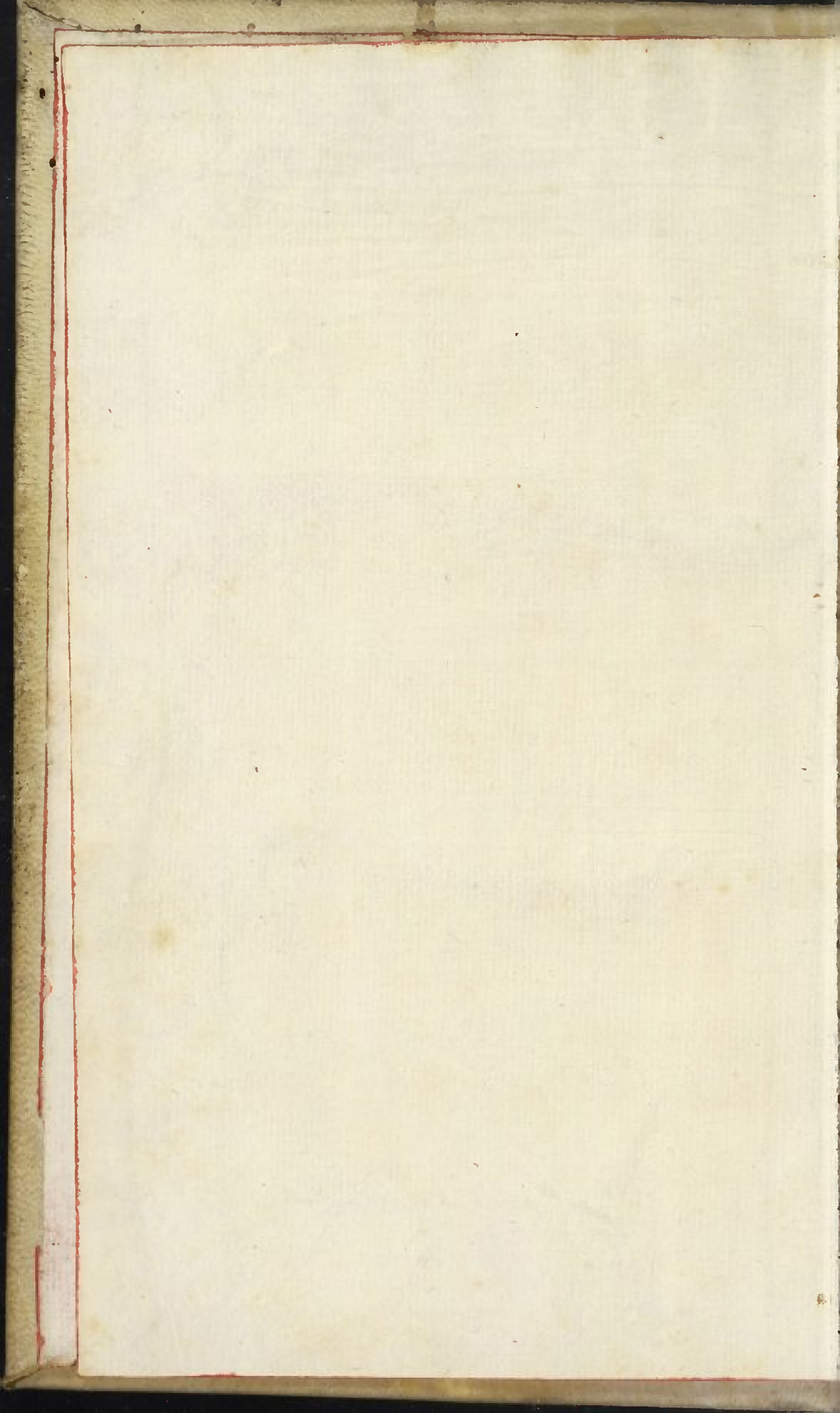


NOUVEAUX
MELANGES
PHILOSOPHIQUES,
HISTORIQUES,
CRITIQUES,
&c. &c. &c.

TROISIEME PARTIE.

NOUVEAUX

MELANGES

PHILOSOPHIQUES,

HISTORIQUES,

CRITIQUES,

&c. &c.

TROISIEME PARTIE.



M. DCC. LXV.



NOUVEAUX MELANGES PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES, CRITIQUES, &c. &c.

Lettre ſur Mademoiſelle de Lenclos.



JE ſuis bien aiſe, Monſieur, qu'un Miniſtre du ſaint Evangile veuille ſavoir des nouvelles d'une Prêtreſſe de *Vénus.* Je n'ai pas l'honneur d'être de votre Religion, & je ne ſuis plus de l'autre. Mais j'ai voulu laiſſer paſſer le ſaint tems de Pâque avant de répondre à vos queſtions, jugeant bien que vous n'auriez pas voulu lire ma lettre pendant la ſemaine ſainte.

Je vous dirai d'abord en hiſtoriographe exact,

que le Cardinal de *Richelieu* eut les premières faveurs de *Ninon*, qui probablement eut les dernières de ce grand Ministre. C'est, je crois, la seule fois que cette fille célèbre se donna sans consulter son goût. Elle avait alors seize à dix-sept ans. Son père était un joueur de luth, nommé *Lenclos*. Son instrument ne lui fit pas une grande fortune, mais sa fille y supléa par le sien. Le Cardinal de *Richelieu* lui donna deux mille livres de rentes viagères, qui étaient quelque chose dans ce tems-là. Elle se livra depuis à une vie un peu libertine, mais ne fut jamais courtisane publique. Jamais l'intérêt ne lui fit faire la moindre démarche. Les plus grands Seigneurs du Royaume furent amoureux d'elle, mais ils ne furent pas tous heureux, & ce fut toûjours son cœur qui la détermina; il falait beaucoup d'art & être fort aimé d'elle pour lui faire accepter des présens.

Dans le commencement de la Régence d'*Anne d'Autriche*, elle fit un peu trop parler d'elle. On sait l'avanture du beau billet qu'a *la Châtre*; les *Laïs* & les *Thaïs* n'ont assurément rien fait ni rien dit de plus plaisant.

Une querelle entre deux de ses amans fut cause qu'on proposa à la Reine de la faire mettre dans un couvent. *Ninon*, à qui on le dit, répondit qu'elle le voulait bien, pourvû que ce fût dans un couvent de Cordeliers. On lui dit qu'on pourrait bien la mettre aux filles repenties; elle répondit que cela n'était pas juste, parce qu'elle n'était ni fille, ni repentie. Elle avait trop d'amis, & était de trop bonne compagnie, pour

pour qu'on lui fît cet affront ; & enfin la Reine qui était très indulgente la laiſſa vivre à ſa fantaiſie. Elle donnait ſouvent chez elle des concerts. On y venait admirer ſon luth, ſon claveſſin & ſa beauté. *Hugens*, ce philoſophe Hollandais qui découvrit en France une lune de *Saturne*, s'attacha auſſi à obſerver Mlle *Ninon Lenclos*. Elle métamorphoſa un moment le Mathématicien en galant & en poëte. Il fit pour elle ces vers qui ſont un peu géométriques :

Elle a cinq inſtrumens dont je ſuis amoureux,
Les deux premiers ſes mains, les deux autres ſes yeux.
Pour le plus beau de tous, le cinquiéme qui reſte,
Il faut être fringant & leſte.

Les plus beaux eſprits du Royaume, & la meilleure compagnie, ſe rendaient chez elle. On y ſoupait ; & comme elle n'était pas riche, elle permettait que chacun y portât ſon plat. *St. Evremont* eut quelque tems ſes bonnes graces. On la quittait rarement, mais elle quittait fort vite, & reſtait toûjours l'amie de ſes anciens amans. Elle penſa bientôt en philoſophe, & on lui donna le nom de la moderne *Leontium*.

Sa philoſophie était véritable, ferme, invariable, au deſſus des préjugés & des vaines recherches. Elle eut à l'âge de vingt-deux ans une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploraient ſa deſtinée qui l'enlevait à la fleur de ſon âge. Ah ! dit-elle, *je ne laiſſe au monde que des mourans*. Il me ſemble que ce mot eſt bien philoſophique. Elle mérita les

quatre vers que *St. Evremont* mit au bas de ſon portrait, & qui ſont plus connus que tous les autres vers de cet auteur.

L'indulgente & ſage nature
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

En effet, elle était digne de cet éloge. Elle diſait qu'elle n'avait jamais fait à Dieu qu'une prière : „ Mon Dieu, faites de moi un honnête „ homme, & n'en faites jamais une honnête „ femme. "

Les graces de ſon eſprit, & la fermeté de ſes ſentimens, lui firent une telle réputation, que lorſque la Reine *Chriſtine* vint en France en 1654., cette Princeſſe lui fit l'honneur de l'aller voir, dans une petite maiſon de campagne où elle était alors.

Lorſque Mlle d'*Aubigné* (depuis Madame de *Maintenon*), qui n'avait alors aucune fortune, eut cru faire une bonne affaire en épouſant *Scarron*, *Ninon* devint ſa meilleure amie. Elles couchèrent enſemble quelques mois de ſuite : c'était alors une mode dans l'amitié. Ce qui eſt moins à la mode, c'eſt qu'elles eurent le même amant, & ne ſe brouillèrent pas. Mr. de *Villarſeau* quitta Madame de *Maintenon* pour *Ninon*. Elle eut deux enfans de lui. L'avanture de l'aîné eſt une des plus funeſtes qui ſoit jamais arrivée. Il avait été élevé loin de ſa mère, qui lui avait été toûjours inconnue. Il lui fut pré-

ſenté

ſenté à l'âge de dix-neuf ans, comme un jeune homme qu'on voulait mettre dans le monde. Malheureuſement il en devint éperduement amoureux. Il y avait auprès de la porte S. Antoine un aſſez joli cabaret, où dans ma jeuneſſe les honnètes gens allaient encor quelquefois ſouper. Mlle de *Lenclos*, car on ne l'apellait plus alors *Ninon*, y ſoupait un jour avec la Maréchale de *la Ferté*, l'Abbé de *Chateauneuf* & d'autres perſonnes. Ce jeune homme lui fit dans le jardin une déclaration ſi vive & ſi preſſante, que Mlle de *Lenclos* fut obligée de lui avouer qu'elle était ſa mère. Auſſi-tôt ce jeune homme qui était venu au jardin à cheval, alla prendre un de ſes piſtolets à l'arçon de la ſelle, & ſe tua tout roide. Il n'était pas ſi philoſophe que ſa mère.

Son autre fils nommé *La Boiſſière* eſt mort tout doucement de ſa belle mort en 1723. à la Rochelle où il était Commiſſaire de Marine. La mort tragique de ſon fils ainé rendit Mlle de *Lenclos* un peu plus ſérieuſe, mais ne l'empècha point d'avoir des amans. Elle regardait l'amour comme un plaiſir qui n'engageait à aucuns devoirs, & l'amitié comme une choſe ſacrée. Elle aima quelques années de très bonne foi le Marquis de *Sévigné*, le fils de cette célèbre Madame de *Sévigné* dont nous avons des lettres charmantes. Elle le préféra au Maréchal de *Choiſeuil*. Ce Maréchal lui ayant fait un jour une longue énumération de toutes ſes bonnes qualités, comme ſi par-là on ſe faiſait aimer, elle lui répondit par ce vers de *Corneille* :

O

O ciel, que de vertus vous me faites haïr !

Cependant elle était elle-même la personne qui avait le plus de vertus, à prendre ce mot dans le vrai sens; & cette vertu lui mérita le nom de *la belle gardeuse de cassette.*

Lorsque Monsieur de *Gourville*, qui fut nommé vingt-quatre heures pour succéder à Monsieur *Colbert*, & que nous avons vû mourir l'un des hommes de France le plus considéré, lors, dis-je, que ce Monsieur de *Gourville* craignant d'être pendu en personne comme il le fut en effigie, s'enfuit de France en 1661., il laissa deux cassettes pleines d'argent, l'une à Mademoiselle de *Lenclos*, l'autre à un dévot. A son retour il trouva chez *Ninon* sa cassette en fort bon état; il y avait même plus d'argent qu'il n'en avait laissé, parce que les espèces avaient augmenté depuis ce tems là. Il prétendit qu'au moins le surplus apartenait de droit à la dépositaire; elle ne lui répondit qu'en le menaçant de faire jetter la cassette par les fenêtres. Le dévot s'y prit d'une autre façon. Il dit, qu'il avait employé son dépôt en œuvres pies, & qu'il avait préféré le salut de l'ame de *Gourville* à un argent qui sûrement l'aurait damné.

Le reste de la vie de Mlle de *Lenclos* n'a pas de grands événemens : quelques amans, beaucoup d'amis, une vie sédentaire, de la lecture, des soupers agréables, voila tout ce qui compose la fin de son histoire.

Je ne dois pas oublier que Madame de *Maintenon* étant devenue toute-puissante, se ressouvint

vint d'elle, & lui fit dire que ſi elle voulait être dévote, elle aurait ſoin de ſa fortune. Mlle de *Lenclos* répondit, qu'elle n'avait beſoin ni de fortune, ni de maſque. Elle reſta chez elle paiſible avec ſes amis, jouïſſant de ſept à huit mille livres de rente, qui en valent quatorze d'aujourd'hui, & n'aurait pas voulu de la place de Madame de *Maintenon* avec la gêne où cette place l'aurait condamnée. Plus heureuſe que ſon ancienne amie, elle ne ſe plaignit jamais de ſon état, & Madame de *Maintenon* ſe plaignit quelquefois du ſien.

Elle ne pouvait pas ſouffrir les yvrognes, qui étaient encor un peu à la mode de ſon tems. *Chapelle* qui l'était, & qu'elle ne put corriger, fut exclus de ſa maiſon, & devint ſon ennemi. Il jura que pendant un mois entier il ne ſe coucherait jamais ſans être yvre & ſans avoir fait une chanſon contre elle. Il tint parole. Voici une de ces chanſons dont je me ſouviens.

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si toûjours elle raiſonne
De la ſublime vertu
Dont Platon fut revêtu ;
Car à bien compter ſon âge,
Elle doit avoir . . . . .
Avec ce grand perſonnage.

Elle répondit à cela, qu'elle aurait beaucoup mieux aimé coucher avec *Platon* qu'avec *Chapelle*.

Sa maiſon était ſur la fin une eſpèce de petit

hôtel de Rambouillet, où l'on parlait plus naturellement, & où il y avait un peu plus de philosophie que dans l'autre. Les mères envoyaient soigneusement à son école les jeunes gens qui voulaient entrer avec agrément dans le monde. Elle se plaisait à les former. *Rémond* que nous avons vû Introducteur des Ambassadeurs, & qui prétendait être un grand Platonicien, se vantait souvent de devoir à Mlle de *Lenclos* tout le mérite qu'il avait. En effet il avait un mérite assez singulier. C'est sur lui que *Périgni* avait fait cette chanson.

De Monsieur Rémond voici le portrait,
Il a tout-à-fait l'air d'un harang soret.
Il rime, il cabale,
Est homme de cour,
Se croit un Candale *a*),
Se dit un Saucour *b*).
Il passe en science
Socrate & Platon,
Cependant il danse
Tout comme Balon *c*).
De Monsieur Rémond voici le portrait,
Il a tout-à-fait l'air d'un harang soret.

Quand on dit à Mlle de *Lenclos* que *Rémond* se

a) Le Duc de *Candale*, fils du Duc d'*Epernon*, le plus bel homme de son tems.
b) Le Marquis de *Saucour* passait pour l'homme le plus vigoureux, & son nom est passé en proverbe.
c) Fameux danseur de l'Opéra.

ſe vantait partout d'avoir été formé par elle, elle répondit qu elle faiſait comme Dieu, qui s'était repenti d'avoir fait l'homme.

Je ſuis harang ſorèt comme Monſieur *Rémond*; mais n'ayant pas été formé par Mlle de *Lenclos*, ce n'eſt pas elle qui s'eſt repentie de m'avoir fait.

L'Abbé de *Châteauneuf* me mena chez elle dans ma plus tendre jeuneſſe. J'étais âgé d'environ treize ans. J'avais fait quelques vers qui ne valaient rien, mais qui paraiſſaient fort bons pour mon âge. Mlle de *Lenclos* avait autrefois connu ma mère, qui était fort amie de l'Abbé de *Châteauneuf*. Enfin on trouva plaiſant de me mener chez elle. L'Abbé était le maître de la maiſon : c'était lui qui avait fini l'hiſtoire amoureuſe de cette perſonne ſingulière; c'était un de ces hommes qui n'ont pas beſoin de l'attrait de la jeuneſſe pour avoir des déſirs; & les charmes de la ſociété de Mlle de *Lenclos* avaient fait ſur lui l'effet de la beauté. Elle le fit languir deux ou trois jours; & enfin l'Abbé lui ayant demandé pourquoi elle lui avait tenu rigueur ſi longtems, elle lui répondit qu'elle avait voulu attendre le jour de ſa naiſſance pour ce beau gala, & ce jour là elle avait juſte ſoixante & dix ans. Elle ne pouſſa guères plus loin cette plaiſanterie, & l'Abbé de *Châteauneuf* reſta ſon ami intime. Pour moi je lui fus préſenté un peu plus tard, elle avait quatre-vingt-cinq ans. Il lui plut de me mettre ſur ſon teſtament elle me légua deux mille francs pour acheter des livres. Sa mort ſuivit de près ma viſite & ſon teſtament.

L'Abbé

L'Abbé *Têtu* qu'on apellait *Têtu tai toi* (pour le diſtinguer d'un autre, devenu un dévot à la mode), homme connu par beaucoup de bouquets à *Iris*, d'impromptus, de jouïſſances & de pſaumes paraphraſés, après avoir voulu être longtems un agréable débauché, eut l'ambition de convertir Mademoiſelle de *Lenclos* à ſa mort. Il croit, dit-elle, que cela lui fera honneur, & que le Roi lui donnera une Abbaye; mais s'il ne fait fortune que par mon ame, il court riſque de mourir ſans bénéfice.

On a peu de lettres d'elle. Il y en a deux ou trois d'imprimées dans le recueil de *St. Evremont*; l'Abbé de *Châteauneuf* en avait beaucoup; mais en mourant il a brulé tous ſes papiers.

Quelqu'un a imprimé il y a deux ans des lettres ſous le nom de Mlle de *Lenclos*, à peu près comme dans ce pays-ci on vend du vin d'Orléans pour du Bourgogne. Si elle avait eu le malheur d'écrire ces lettres, vous ne m'en auriez pas demandé une ſur ce qui la regarde.

Au reſte, j'aprens que l'on vient d'imprimer deux nouveaux mémoires ſur la vie de cette philoſophe. Si cette mode continue, il y aura bientôt autant d'hiſtoires de *Ninon* que de *Louïs XIV*. Je ſouhaite que ces mémoires ſoient plus inſtructifs & plus édifians que ceux que je viens de vous donner.

Dites, avec moi, un petit *De profundis* pour elle. J'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE

LETTRE
CIVILE ET HONNÊTE,
A l'Auteur malhonnête de la Critique de l'Histoire universelle
DE MR. DE V***.
Qui n'a jamais fait d'HISTOIRE *universelle*.
Le tout au sujet de MAHOMET.

* *

JE ne sais s'il importe beaucoup pour la connaissance de la Religion Mahométane, & de la grande révolution commencée par *Mahomet*, que ce Prophète soit né d'une branche aînée ou d'une branche cadette, & que cette branche ait été pauvre ou riche. Un homme curieux de ces profondes recherches, pourrait montrer aisément qu'*Achem*, bisayeul de *Mahomet*, forma deux branches, & que *Mahomet* descendait de la cadette. Il pourrait encor, s'il voulait ennuïer des Français, montrer savamment qu'*Abdol Motaleb*, son grand-père, laissa douze fils, selon les auteurs suivis par Mr. le Comte de *Bou-*

Boulainvilliers *, & que le Prophête fut fils du douziéme enfant, ainſi très cadet.

Mais en même tems en fouillant dans la bibliotheque orientale on trouverait que *Motaleb* n'eut que dix garçons, & partant qu'il eſt impoſſible que le Prophête fût né du douziéme. Mais en récompenſe le révérend Docteur *Prideaux* le fait naître de l'aîné. En quoi le révérend Docteur s'eſt trompé, s'étant écarté en ce point de l'opinion autentique du révérend Docteur *Abulfeda*, auteur très canonique chez les Turcs.

Je pourrais citer Mr. *Sale*, moitié Anglais, moitié Arabe, qui nous a donné la ſeule bonne traduction que nous ayons du divin *Koran* ou *Alcoran*; mais pour cela je ne voudrais pas accuſer mon critique d'un menſonge imprimé; car je me pique d'être poli. Je me bornerai ſeulement à remarquer qu'il eſt difficile de faire des généalogies. Ce n'eſt pas que je conteſte à *Mahomet* ſa nobleſſe, à Dieu ne plaiſe! Il deſcendait ſans doute d'*Iſmael*, *Iſmael* d'*Adam*, & moi auſſi. *Mahomet*, mon critique, & moi, nous ſommes parens, & il faut en uſer civilement avec ſa famille.

* *

C'eſt une grande queſtion de ſavoir ſi *Mahomet* avait deux mois, ou trois mois, quand il perdit ſon père; je ſuis perſuadé dans le fond de l'ame, qu'il n'avait que deux mois; mais je ne diſ-

* Pag. 197. édition de 1731.

difputerai avec aucun Iman fur cet article. De grands hommes remarquent, que fon bien & celui de fa mère confiftait en cinq petits chameaux; je ferais peut-être plus de cas d'un hiftorien qui montrerait qu'il porta les armes à l'âge de quatorze ans, comme le difent *Codahi* & *Zabbadi*; car c'eft quelque chofe d'aprendre que le courage de ce Prophète conquérant fe foit déployé de bonne heure.

Ni moi, ni l'illuftre favant qui me relève fi bien, ne favons précifément combien de temps *Mahomet* fut facteur de la veuve *Cadishé* qu'il époufa depuis. Je veux croire avec lui que ce mariage fe fit, comme il le dit, avec beaucoup de pompe & de magnificence, entre une marchande de chameaux, & un homme qui n'avait rien, dans un pays où l'on manque de tout.

Il eft dit dans les auteurs Arabes, qu'il eut de fon oncle douze écus d'or en mariage: aparemment qu'il dépenfa tout pour fes nôces, fi elles furent fi pompeufes.

* *

J'avais crû que *Mahomet* avait mené une vie affez obcure, jufqu'au tems où il jetta les fondemens de la révolution d'une grande partie du Monde: mais j'avoue que fes hiftoriens n'ont pas manqué de raporter qu'il donna depuis fon mariage quarante moutons à fa nourrice: on infère de là avec raifon qu'il était très riche, & que par conféquent il fit de grandes chofes. Si cela eft, je me fuis groffiérement trompé,

& je vois que toute la terre avait les yeux sur *Mahomet*, avant qu'il s'avisât de devenir Prophête.

* *

J'ai dit que *Mahomet* enseignait aux Arabes, *adorateurs des étoiles, qu'il ne falait adorer que le Dieu qui les a faites.* Je suis fâché d'être obligé d'avouer ici que j'ai eu raison ; car malheureusement le mot *Sabba* en Arabe signifie l'armée des Cieux ; & c'est de là que le *Sabbisme* prit son nom, & que vient chez les Hébreux le mot *Sabbahot*, comme je crois l'avoir prouvé ci-dessus. Les Arabes adoraient *Misam* le Soleil, *Mostari* Jupiter, *Azad* Mercure.

Je n'ai dit nulle part qu'ils n'avaient point d'autres Dieux ; je suis même si savant, que j'affirme qu'ils avaient des Déesses.

Je sais encore qu'ils adoraient un premier moteur, comme les Egyptiens, les Grecs & les Romains en reconnaissaient un, en adorant pourtant mille autres Divinités. Mais j'ai dit que *Mahomet* leur enseigna à ne point rendre à la créature l'hommage qu'ils ne devaient qu'au Créateur ; j'ai eu très grande raison, & j'en suis fort affligé pour l'Arabe savant & poli qui me critique & que je reconnais pour mon maître.

* *

Non, sans doute, il n'y a point de passage de l'Alcoran qui impose l'obligation de courir au martyre ; mais tout l'Alcoran respire la né-

ceſſité de combattre pour la créance Muſulmane: c'eſt là l'unique ſource des victoires de *Mahomet*; c'eſt cet enthouſiaſme qui fit de ſes ſectateurs un peuple de conquérants; il était perdu s'il n'avait pas fait à ſes *Muſulmans* un devoir de verſer leur ſang pour ſa Religion.

Ainſi dans une bataille contre l'armée d'*Heraclius*, lorſque les Arabes plièrent ſur la nouvelle que leur Général *Dherrar* avait été fait priſonnier, *Rafi* un de leurs capitaines courut à eux; *Qu'importe*, leur dit-il, *que Dherrar ſoit pris ou mort? Dieu eſt vivant & vous regarde.*

Un autre Général s'écrie, *Voyez le Ciel, combattez pour Dieu, & il vous donnera la terre.* Aujourd'hui même encore, chez les Turcs on appelle martyrs tous ceux qui meurent en combattant contre les infidèles. Telle eſt la loi que *Mahomet* a gravée dans leurs cœurs, beaucoup mieux que s'il l'eût écrite.

La loi de la circonciſion n'eſt pas moins ſolemnelle, & n'eſt pas plus écrite. *Mahomet* fut circoncis; tous les Arabes l'étaient à l'âge de treize ans, comme l'avoüe *St. Jérôme* ſur *Jérémie* chap. 10. On faiſait même une petite circonciſion aux filles, en leur coupant un peu de la peau des nimphes; elles ſouffrent encor dans pluſieurs pays Mahométans cette ſainte opération, lorſqu'elles atteignent l'âge de puberté.

Mais la circonciſion des mâles eſt le ſceau du Mahométiſme. Je n'ai point détaillé les autres obſervances de la loi Mahométane. J'aurais pû remarquer qu'elle commande l'aumône, qu'elle défend les jeux de hazard; il y a mille détails

dans lesquels je pourrais entrer dans une nouvelle édition d'un certain *Essay sur l'histoire générale*, qui n'est point du tout une histoire universelle, qui n'est seulement qu'un tableau des principales sotises de ce monde; mais il faut toûjours craindre de perdre dans ces petits détails l'esprit des nations que j'ai voulu peindre.

* *

L'illustre savant mon censeur prend contre *Mahomet* le parti du vin. Je lui sais bon gré de vouloir convertir les Musulmans sur cet article: mais s'il se fait Turc, comme l'abbé *Macarti*, je ne lui conseille pas d'en boire, surtout dans le Ramadan, si le Muphti est dévot, & s'il a du crédit.

Je l'avertis que *Mahomet*, dès son deuxiéme chapitre, déclare formellement, que c'est un grand péché de boire du vin, & de joüer aux dés; & je lui conseille de relire assiduement ces belles paroles du chapitre Ve: *Dans les croyans & dans les justes, ce n'était point un péché de s'adonner au vin & au jeu avant qu'ils fussent défendus*: donc ils étaient défendus par *Mahomet*. Vous ne savez pas vôtre Religion, Monsieur le Turc: vous dites que vous vivez parmi les Turcs; instruisez vous donc, profitez de leurs exemples, & connaissez mieux l'Alcoran avant d'en parler. Des Sonnistes vous diront que le *jeu* signifie ici la *chasse*. Je soutiens qu'ils ont tort, comme je le prouverai ci-dessous: mais il résulte toûjours que *Mahomet* a défendu le vin.

Mon

* *

Mon ſavant Turc a lû *Iſmamiſme*, pour *Islamiſme*; mon ſavant Turc a mal lû. Je lui conſeille de recourir au 3e. chapitre de ſon Koran, ou de ſon Alcoran, où il eſt dit, *En vérité l'Islam eſt aux yeux de Dieu la ſeule Religion; di, ſi on diſpute avec toi, je me ſuis réſigné à Dieu.*

Qu'il conſulte *Albedavi*, il verra qu'*Islam* veut dire, *ſe réſignant ſoi-même.* Il a beau dire qu'*Islam* ſignifie *ſalut*, parce que *ſalamalech* eſt la ſalutation des Tures. Avec quels Turcs a-t-il donc vécu? il faut que ce ſoit avec des Turcs de bien mauvaiſe compagnie. Quoi! de *ſalutation*, *revérence*, viendrait le ſalut éternel, l'Iſlamiſme! Cette fade équivoque n'eſt ſuportable que dans notre langue. L'Arabe n'admet point de tels jeux de mots; c'eſt une langue grave, ſérieuſe, énergique. Oh la belle choſe que la langue Arabe!

* *

Nôtre *Scaliger* Turc m'intente un procès bien juſte, & bien intéreſſant, pour ſavoir s'il faut dire le *Koran*, ou l'*Alcoran*: mais il ſait que l'article *Al*, ſignifie *le*, & que ce n'eſt que l'ignorance de la langue Arabe qui a fait confondre ce *le*, avec ſon ſubſtantif; s'il conſulte le chapître 12. intitulé *Joſeph*, il verra ces mots; *Nous te raportons une excellente hiſtoire dans ce Koran*; c'eſt-à-dire, dans cette *lecture* que *Ma-*

homet faiſait du chapitre 12. *Koram* ſignifiait donc *lecture*; & c'eſt ce que dit expreſſément *Albedavi*; ce mot vient de *Karaa*, qui ſignifie *lire*. *Mahomet* ne dit pas *dans cet Alcoran*, il dit *dans ce Koran*. Je ſuis honteux d'être ſi fort en Arabe; mais ſavez-vous l'Arabe vous qui parlez?

* *

Voici une grande diſpute. Mon maître veut abſolument que *Mahomet* ne ſût ni lire ni écrire; je ne l'aurais pas choiſi pour mon facteur en Syrie, s'il avait été ſi ignorant. Je ſais bien qu'il s'apelle lui-même *le Prophète non lettré*, dans le chap. 7.; mais je prie mon critique d'obſerver que ce ch. 7. eſt plein d'érudition; il ſera obligé de convenir à ſa honte, que *Mahomet* était un homme ſavant & modeſte. Mais que dira-t-il, quand il aprendra que *Mahomet* était un poëte, & que ſon Koran, ou ſon Alcoran, eſt écrit en vers? Ne ſait-il pas que les poëtes de la Mecque affichaient leurs poeſies à la porte du temple de la Mecque, & que *Labid* fils de *Rabia*, le meilleur poëte ſans contredit des Mecquois, ayant vû le ſecond chapitre du Koran ou Alcoran que *Mahomet* avait affiché, ſe jetta à ſes genoux, & lui dit, *O Mahomet, ou Mohammed, fils d'Abdoloh, fils de Motaleb, fils d'Achem, vous êtes plus grand poëte que moi! vous êtes ſans doute le Prophète de Dieu!*

Je ne ſuis, je l'avoüe, ni auſſi ſavant, ni auſſi bon poëte que *Labid* fils de *Rabia*; mais

je

je me jette aux pieds de mon ſavant cenſeur, je lui dis ; Vous êtes plus ſavant que moi, mais ſoyez un peu honnête, & ne me traitez pas avec tant de cruauté, parce que j'ai dit qu'un poëte ſavait lire & écrire.

Avez-vous oublié que ce poëte était Aſtronome, & qu'il réforma le calendrier des Arabes ? Que ne dites-vous que *Céſar*, qui en fit autant chez les Romains, ne ſavait ni lire ni écrire ?

Mahomet aurait-il, je vous prie, demandé une plume & de l'encre dans ſon agonie, s'il n'avait été accoutumé à s'en ſervir ? *Omar* l'en empêcha, de peur qu'il ne fit un teſtament, ou qu'il n'écrivît des ſotiſes. Mais, Monſieur, quand vous avez pris la plume pour écrire contre moi tant d'injures, ſi quelqu'un vous avait ôté vôtre plume dans vôtre accès, aurait-on droit de dire, comme on le dit pourtant à la lecture de vôtre ouvrage, que vous ne ſavez point écrire ?

Vous prétendez que le Prophète devait demander un ſtile de fer, & non pas une plume; je conçois, Monſieur, qu'un ſtile de fer eſt de vôtre goût; mais en conſcience on écrivait alors ſur du parchemin.

Au reſte, je rends toute la juſtice que je dois, ſoit à vôtre ſtile, ſoit à vôtre plume.

* *

Maître, vous me dénoncez à l'Empereur de Maroc, au Grand Turc & au Grand Mogol, comme un perturbateur du repos public, qui

ose avancer que l'intention de *Mahomet* était qu'*Ali*, mari de sa chère fille *Fatime*, fût en possession du Califat. Vous ne voulez point qu'on songe à établir son gendre & son cousin germain. Pourvû que vous ne me déferiez pas à l'Inquisition, je me tiendrai très heureux.

* *

M'y voilà déféré, Maître; j'ai dit qu'on reconnut *Mahomet* pour un grand homme; rien n'est plus impie, dites-vous. Je vous répondrai, que ce n'est pas ma faute, si ce petit homme a changé la face d'une partie du Monde, s'il a gagné des batailles contre des armées dix fois plus nombreuses que les siennes, s'il a fait trembler l'Empire Romain, s'il a donné les premiers coups à ce colosse que ses successeurs ont écrasé, & s'il a été législateur de l'Asie, de l'Afrique, & d'une partie de l'Europe; je vous accorde qu'il est damné, mais *César* & *Alexandre* le sont aussi; *Ciceron* ne l'est-il pas? & ne pourriez-vous point l'être, tout éloquent que vous êtes, pour vous être mis si fort en colère?

* *

Cette colère pourtant est en quelques endroits bien excusable; *irascimini & nolite peccare.* Vous condamnez comme hérétique, sentant l'hérésie, & mal-sonnante, cette proposition, *l'amour qu'un tempérament ardent avait rendu nécessaire à Mahomet, & qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affaiblit ni son courage, ni son application, ni sa santé.* Vous m'avouerez au moins,

Mon-

Monſieur, qu'il avait du courage, quoiqu'il fit l'amour, puiſqu'il donna tant de combats. A vôtre avis le Maréchal de *Saxe*, qui aimait tant les filles, était-il ſans courage? Je connais encor plus d'un Maréchal de France qui trouvera vôtre propoſition plus mal-ſonnante que vous ne trouvez la mienne. Vous ſerez forcé de convenir que *Mahomet* était apliqué, puiſqu'il était légiſlateur; & quand je vous dirai qu'il était médecin, vous ne douterez pas qu'il ne ſe portat très bien.

Je ne prétends pas autoriſer la pluralité des femmes, à Dieu ne plaiſe! je crois qu'une ſeule ſuffit à la fois, pour le bonheur d'un galant homme. Mais, Mr., conſidérez de grace, que *Mahomet* était Arabe, & qu'on pourrait bien vous montrer dans ſon voiſinage de très grands Rois qui avoient un peu plus de femmes que le petit-fils d'*Abdal-Motaleb*. Vous dites ici des injures aux Dames. Que je vous ſuis obligé! vous me donnez cette moitié du genre humain pour protectrice; & avec cette moitié je ſuis ſûr de l'autre.

* *

Vous ne voulez donc pas, Mr., que *Rachild* ſoit le plus beau des titres? Cependant, Mr., *Rachild* ſignifie *Juſte*. Voudriez-vous faire croire, par vos critiques, que l'équité n'eſt pas vôtre vertu favorite?

* *

Non, en vérité, Monſieur, elle ne l'eſt pas. Comme vous traitez Mr. le Comte de *Boulainvilliers!*

villiers ! vous l'apellez ſans façon *Mahométan Français, déſerteur du Chriſtianiſme.* Je croyais d'abord que c'était à Mr. le Comte de *Bonneval* que vous en vouliez ; l'expreſſion ſerait juſte, puiſqu'en effet Mr. de *Bonneval* s'eſt fait circoncire : mais pour Mr. de *Boulainvilliers*, je n'ai point ouï dire qu'il l'ait été ; il regardait *Mahomet* comme un *Numa Pompilius*, un *Théſée.* Tout le monde dit du bien de ces gens-là ; pourquoi ne voudriez-vous pas qu'on en dit auſſi un peu de *Mahomet* à quelques égards ? Apellez-vous Payens ceux qui louent *Théſée ?* non. Pourquoi donc apellez-vous Mahométan Mr. le Comte de *Boulainvilliers ?* Ignorez-vous que ſa famille eſt Chrêtienne ? & comptez-vous qu'elle ſoit aſſez bonne Chrêtienne pour vous pardonner un outrage ſi infame & ſi groſſier ? Pour moi, Mr. je vous pardonne, & de ſi bon cœur, que je vous promets de ne vous jamais lire.

* *

Vous vous trompez, mon Turc ; la Religion dominante dans l'Inde eſt la vôtre. Eſt-il poſſible que vous ſoyez ſi mal inſtruit de vos affaires ! Il y a, dites-vous, mille idolâtres pour un Muſulman. Mais, mon cher Turc, vous ſavez qu'en Grèce il y a auſſi mille pauvres gens de la Religion Grecque pour un brave Oſmanli, pour un Turc. On apelle la Religion dominante celle qui domine. J'ai dans mes terres plus de domeſtiques Huguenots que de Catholiques ; cependant ma Religion eſt la dominante. Le Calviniſme

vinisme domine en Hollande, quoiqu'il y ait plus de Catholiques que de Proteſtants. Mais ce n'eſt pas tout ; vous n'avez jamais lû le livre de Mr. *Niecamp* ſur la preſqu'iſle de l'Inde. Je vous avertis que c'eſt la ſeule bonne rélation qu'on ait de ce pays. Mais vous ne ſavez peut-être pas l'Allemand : n'importe, liſez ce livre, vous y verrez que les Muſulmans ont converti dans la preſqu'iſle des milliers d'idolâtres, que partout les Muſulmans ſont en crédit dans la preſqu'iſle ; mais enfin aprenez que la religion du grand Mogol eſt dominante dans le Mogol.

* *

Que vous êtes ignorant, mon cher Turc! Aprenez que les Bramins, ou Bramines, ou Bramènes d'aujourd'hui, ſont les ſucceſſeurs des Bracmanes, qu'ils tiennent d'eux la métempſycoſe, & la belle coutume de faire bruler les veuves dévotes ; qu'ils ſe diſent, ainſi que les anciens Gymnoſophiſtes, diſciples du Roi *Bracman.* C'était, comme tout le monde ſait, un grand Philoſophe, qui vivait il y a cinq ou ſix mille ans. Il faut que vous n'ayez jamais été à l'Univerſité de Jaganat, puiſque vous ignorez ces choſes, que les moindres écoliers de cette ſavante Univerſité vous auraient dites. Ah ! je vois bien que vous n'êtes qu'un Turc de Paris. Je vous reconnais maſque.

* *

Non, mon ami, vous n'avez jamais été dans l'Inde ; non, vous ne vivez point avec les fidè-
les

les Musulmans, comme vous vous en vantez. Quoi ! vous soutenez que la presqu'isle deça le Gange n'apartient pas de droit au Grand Mogol après les conquêtes d'*Aurengzeb* ? Vous ignorez qu'il prétend un tribut de tous les Nababs, de tous les Rayas, qui sucent la presqu'isle ? Pauvre homme ! vous ne savez pas que le Souba de Dékan prend l'investiture de Sa Majesté Impériale Mogole ? qu'il est maître à la vérité du gouvernement d'Arcate, qu'il donne ce gouvernement à son favori, mais que ce Souba n'en dépend pas moins de l'Empereur ? Oui, Monsieur, toute la presqu'isle, toutes les Indes, à compter depuis Candahar jusqu'à Calicut, tout apartient de droit divin à Sa Majesté, attendu le droit de conquête & le droit de bienséance. Allez vous informer de tout cela au portier de Mr. *Du Pleix*, qui a rendu pour peu de tems le nom Français respectable & terrible dans l'Inde : il vous en dira cent fois plus que moi ; il vous aprendra à parler.

C'est moi qui vous déférerai au Grand Mogol. Vous abusez de sa faiblesse présente, vous prenez le parti des rebelles, vous les apellez Rois ; sachez qu'ils ne sont que Naïques.

Avez-vous jamais entendu parler du Royaume Tondanmandalam, que possédait le Roi *Tonden*, vaincu par *Aurengzeb* ? Savez-vous que Visapour & Golconde sont regardées comme des provinces de l'Empire ? Savez-vous ? .... Mais vraiment je suis bien bon de vous parler. Adieu, je n'aime pas à perdre mon tems.

DES

DES PAYENS
ET
DES SOUS-FERMIERS.

UN jour le Cardinal de *Fleuri*, en préſentant au Roi les Fermiers généraux qui venaient de ſigner un bail, Voilà, dit-il, Sire, les quarante colomnes de l'Etat.

Quelques jours après un ſous-Fermier nommé *Blaiſe Rabau*, (car il y avait alors des ſous-Fermiers) alla le dimanche au ſermon de la paroiſſe dans ſa terre près de Beaujenci, pour édifier ſes vaſſaux; le Prédicateur avait pris pour texte, *Qui n'écoute pas l'Egliſe ſoit regardé comme un Payen ou comme un Publicain.*

Monſieur *Rabau* accompagné de ſes amis ſortit en colère, & emmena ſa compagnie auſſi indignée que lui. Le Prédicateur de village qui n'y entendait point fineſſe, alla ſe préſenter à ſouper chez ſon Seigneur ſelon ſa coutume: Vous êtes bien inſolent, lui dit Mr. *Rabau*, de m'inſulter en chaire, & de m'apeller Payen; je vous ferai condamner par la Chambre de Valence. Aprenez que ſi les Fermiers ſont les colomnes de l'Etat, j'en ſuis au moins un chapiteau. Où avez-vous pêché, s'il vous plait, les injures que vous me dites?

Monſeigneur, repliqua le Prédicateur, je vous de-

demande pardon, ce n'eſt pas ma faute, le texte eſt de l'Ecriture. Qu'on la réforme, dit Mr. *Rabau*, je vous en charge, & vous en répondrez à mes Commis.

Le Prédicateur reſtait muet & confus. Un énorme Receveur des tailles qui était aſſis auprès du Seigneur, prit alors la parole, & dit: Je ne lis jamais que les Edits du Roi ſur les finances; je ne ſais ce que c'eſt que Payen & Publicain; s'il y a en effet un livre où il ſoit mal parlé des Receveurs des tailles, c'eſt un livre contre l'Etat & les bonnes mœurs; j'en parlerai à Mr. l'Intendant, qui certainement fera condamner le livre au premier Concile. Toute la compagnie parla avec la même énergie.

Quoi! diſait Mr. *Blaiſe Rabau*, je vous paye pour venir prêcher dans ma paroiſſe, & votre texte me dit des injures! Quel raport, s'il vous plait, entre un Payen & un Fermier des Aides & Gabelles! ne ſuis-je pas un homme néceſſaire à l'Etat? La ſociété peut-elle ſubſiſter ſans qu'il y ait des citoyens chargés du recouvrement des deniers publics? ceux qui les percevaient chez les Romains n'étaient-ils pas Chevaliers? non pas Chevaliers de St. Michel, mais Chevaliers avec un gros anneau d'or? ne formaient-ils pas le ſecond ordre de la République, comme je l'ai ouï dire à un ſavant de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres qui vient diner chez moi tous les mardis, & qui s'en va dès qu'il a mangé? Il ne m'a jamais dit que ces gens-là fuſſent damnés à Rome. Un Fermier général ne peut avoir été mis dans le rang des Payens

que

que par des gueux qui n'ont pas de quoi payer, & qui veulent plaire à la populace. Remarquez que tous ces drôles qui déclament contre les riches n'ont jamais eu de pot au feu, & viennent nous demander à ſouper. Ne manquez pas de m'aporter vôtre rétractation par écrit, afin que je la paraphe.

Monſeigneur, lui repliqua le révérend père Prédicateur, il me vient une idée : On pourrait accommoder les choſes ; il eſt vrai que les Publicains ſont toûjours mis dans l'Ecriture avec les Payens, mais vous n'êtes point Payen, donc vous n'êtes point Publicain.

Blaiſe Rabau après avoir rêvé lui dit, Père, qu'entendez-vous donc par Publicain ? Il me ſemble, dit l'Orateur, que Publicain vient de public, & qu'il n'y a de damnés que ceux qui lèvent les deniers publics.

A cette fatale réponſe une juſte colère tranſporta toute l'aſſemblée ; on allait jetter le Père par les fenêtres, quand il leur dit, Meſſieurs, cette ſentence éternelle ne vous regarde pas ; encor une fois vous n'êtes pas Publicains. Comment cela, maraut ? dit Mr. *Rabau*, qui ne ſe poſſédait plus. C'eſt, dit le Prédicateur, que les Publicains chez les Grecs & chez les Romains étaient ceux qui recevaient les deniers du public ; ils en rendaient compte au public, & c'eſt pour cela qu'ils étaient excommuniés ; mais vous, Meſſieurs, vous percevez les deniers du Roi, vous ne rendez point compte au public ; ainſi l'anathême ne peut être pour vous, & vous ne trouverez nulle part que les Sous-

Sous-Fermiers du Roi ſoient excommuniés.

Ah ! mon révérend Père, que vous êtes un galant homme, s'écria Mr. *Rabau.* Mais ſi vous étiez à Veniſe où les Tréſoriers rendent compte de leur maniement à la République, comment expliqueriez-vous vôtre texte ?

Oh ! dit le Père, rien n'eſt plus aiſé ; je ferais voir évidemment que l'anathême n'eſt prononcé que contre les Fermiers d'un Royaume : & c'eſt ainſi que nous expliquons tous les textes.



POT

POT POURRI.

§. I.

*B*Rioché fut le père de *Polichinelle*, non pas ſon propre père, mais père de génie. Le père de *Brioché* était *Guillot Gorju*, qui fut fils de *Giles*, qui fut fils de *Gros-René*, qui tirait ſon origine du Prince des ſots, & de la Mère ſotte; c'eſt ainſi que l'écrit l'auteur de l'Almanach de la Foire. Mr. *Parfait*, écrivain non moins digne de foi, donne pour père à *Brioché*, *Tabarin*, à *Tabarin Gros-Guillaume*, à *Gros-Guillaume Jean Boudin*; mais en remontant toûjours au Prince des ſots. Si ces deux Hiſtoriens ſe contrediſent, c'eſt une preuve de la vérité du fait pour le Père *Daniel*, qui les concilie avec une merveilleuſe ſagacité, & qui détruit par-là le pyrrhoniſme de l'hiſtoire.

§. II.

COmme je finiſſais ce premier paragraphe des cahiers de *Merri Hiſſing* dans mon cabinet, dont la fenêtre donne ſur la rue S. Antoine, j'ai vu paſſer les Sindics des Apoticaires, qui allaient ſaiſir des drogues, & du verd de gris, que les Jéſuites de la rue St. Antoine vendaient en contrebande; mon voiſin Mr. *Huſſon*, qui

eſt une bonne tête, eſt venu chez moi, & m'a dit, Mon ami, vous riez de voir les Jéſuites vilipendés ; vous êtes bien aiſe de ſavoir qu'ils ſont convaincus d'un parricide en Portugal, & d'une rébellion au Paraguai ; le cri public qui s'élève en France contr'eux, la haine qu'on leur porte, les oprobres multipliés dont ils ſont couverts, ſemblent être pour vous une conſolation ; mais ſachez que s'ils ſont perdus comme tous les honnêtes gens le déſirent, vous n'y gagnerez rien ; vous ſerez accablé par la faction des Janſeniſtes. Ce ſont des entouſiaſtes féroces, des ames de bronze, pires que les Presbytériens qui renverſèrent le trône de *Charles premier*. Songez que les fanatiques ſont plus dangereux que les fripons. On ne peut jamais faire entendre raiſon à un énergumène ; les fripons l'entendent.

Je diſputai longtems contre Mr. *Huſſon* ; je lui dis enfin, Monſieur, conſolez vous, peut-être que les Janſeniſtes ſeront un jour auſſi adroits que les Jéſuites ; je tâchai de l'adoucir, mais c'eſt une tête de fer qu'on ne fait jamais changer de ſentiment.

§. III.

BRioché voyant que *Polichinelle* était boſſu par devant & par derrière, lui voulut aprendre à lire & à écrire. *Polichinelle* au bout de deux ans épella aſſez paſſablement, mais il ne put jamais parvenir à ſe ſervir d'une plume. Un des écrivains de ſa vie remarque qu'il eſſaya un

un jour d'écrire ſon nom, mais que perſonne ne put le lire.

Brioché était fort pauvre ; ſa femme & lui n'avaient pas de quoi nourrir *Polichinelle*, encor moins de quoi lui faire aprendre un métier. *Polichinelle* leur dit ; Mon père & ma mère, je ſuis boſſu, & j'ai de la mémoire ; trois ou quatre de mes amis & moi, nous pouvons établir des marionettes ; je gagnerai quelque argent ; les hommes ont toûjours aimé les marionettes ; il y a quelquefois de la perte à en vendre de nouvelles, mais auſſi il y a de grands profits.

Mr. & Mad. *Brioché* admirèrent le bon ſens du jeune homme ; la troupe ſe forma, & elle alla établir ſes petits tréteaux dans une bourgade Suiſſe, ſur le chemin d'Appenzel à Milan.

C'était juſtement dans ce village que des charlatans d'Orviete avaient établi le magazin de leur orvietan. Ils s'aperçurent qu'inſenſiblement la canaille allait aux marionettes, & qu'ils vendaient dans le pays la moitié moins de ſavonettes & d'onguent pour la brûlure. Ils accuſèrent *Polichinelle* de pluſieurs mauvais déportemens, & portèrent leurs plaintes devant le Magiſtrat. La requête diſait que c'était un yvrogne dangereux, qu'un jour il avait donné cent coups de pied dans le ventre, en plein marché, à des payſans qui vendaient des nêfles.

On prétendit auſſi qu'il avait moleſté un marchand de coqs-d'Inde ; enfin, ils l'accuſèrent d'être ſorcier. Mr. *Parfait*, dans ſon hiſtoire du théâtre, prétend qu'il fut avalé par un crapaud ; mais le Père *Daniel* penſe, ou du moins parle

autrement. On ne ſait pas ce que devint *Brioché.* Comme il n'était que le père putatif de *Polichinelle*, l'hiſtorien n'a pas jugé à propos de nous dire de ſes nouvelles.

§. IV.

FEu Mr. *du Marſais* aſſurait que le plus grand des abus était la vénalité des charges. C'eſt un grand malheur pour l'Etat, diſait-il, qu'un homme de mérite, ſans fortune, ne puiſſe parvenir à rien. Que de talens enterrés, & que de ſots en place ! Quelle déteſtable politique d'avoir éteint l'émulation ! Mr. *du Marſais*, ſans y penſer, plaidait ſa propre cauſe; il a été réduit à enſeigner le Latin, & il aurait rendu de grands ſervices à l'Etat s'il avait été employé. Je connais des barbouilleurs de papier qui euſſent enrichi une province, s'ils avaient été à la place de ceux qui l'ont volée. Mais pour avoir cette place, il faut être fils d'un riche qui vous laiſſe de quoi acheter une charge, un office, & ce qu'on apelle une dignité.

Du Marſais aſſurait qu'un *Montagne*, un *Charon*, un *Deſcartes*, un *Gaſſendi*, un *Bayle*, n'euſſent jamais condamné aux galères des écoliers ſoutenans thèſe contre la philoſophie d'*Ariſtote*, ni n'auraient fait bruler le Curé *Urbain Grandier*, le Curé *Gaufrédi*, & qu'ils n'euſſent point &c. &c.

§. V.

IL n'y a pas longtems que le Chevalier *Roginante*, Gntilhomme Ferrarois, qui voulait faire

faire une collection de tableaux de l'école Flamande, alla faire des emplettes dans Amsterdam. Il marchanda un assez beau Christ chez le Sr. *Vandergru*. Est-il possible, dit le Ferrarois au Batave, que vous qui n'ètes pas Chrétien (car vous ètes Hollandais) vous ayez chez vous un Jésus? Je suis Chrétien, & Catholique, répondit Mr. *Vandergru* sans se fâcher; & il vendit son tableau assez cher. Vous croyez donc JESUS-CHRIST Dieu? lui dit *Roginante*. Assurément, dit *Vandergru*.

Un autre curieux logeait à la porte attenant, c'était un Socinien. Il lui vendit une sainte famille. Que pensez-vous de l'enfant? dit le Ferrarois. Je pense, répondit l'autre, que ce fut la créature la plus parfaite que DIEU ait mise sur la terre.

De là, le Ferrarois alla chez *Moïse Mansebo*, qui n'avait que de beaux paysages, & point de sainte famille. *Roginante* lui demanda pourquoi on ne trouvait pas chez lui de pareils sujets? C'est, dit-il, que nous avons cette famille en exécration.

Roginante passa chez un fameux Anabatiste, qui avait les plus jolis enfans du monde; il leur demanda dans quelle Eglise ils avaient été batisés? Fi donc! Monsieur, lui dirent les enfans, graces à Dieu, nous ne sommes point encore batisés.

Roginante n'était pas au milieu de la rue qu'il avait déja vû une douzaine de sectes entiérement oposées les unes aux autres. Son compagnon de voyage, Mr. *Sacrito*, lui dit, Enfuyons

nous vite, voilà l'heure de la bourſe ; tous ces gens-ci vont s'égorger ſans doute, ſelon l'antique uſage, puiſqu'ils penſent tous diverſement ; & la populace nous aſſommera pour être ſujets du Pape.

Ils furent bien étonnés quand ils virent tous ces bonnes gens là ſortir de leurs maiſons avec leurs commis, ſe ſaluer civilement, & aller à la bourſe de compagnie. Il y avait ce jour là, de compte fait, cinquante-trois Religions ſur la place, en comptant les Arméniens & les Janſéniſtes. On fit pour cinquante-trois millions d'affaires le plus paiſiblement du monde, & le Ferrarois retourna dans ſon pays, où il trouva plus d'*Agnus Dei* que de lettres de change.

On voit tous les jours la même ſcène à Londres, à Hambourg, à Dantzic, à Veniſe même &c. Mais ce que j'ai vû de plus édifiant, c'eſt à Conſtantinople.

J'eus l'honneur d'aſſiſter, il y a cinquante ans, à l'inſtallation d'un Patriarche Grec, par le Sultan *Achmet trois*, dont DIEU veuille avoir l'ame. Il donna à ce prêtre Chrétien l'anneau & le bâton fait en forme de béquille. Il y eut enſuite une proceſſion de Chrétiens dans la rue Cléobule ; deux Janiſſaires marchèrent à la tête de la proceſſion. J'eus le plaiſir de communier publiquement dans l'Egliſe patriarchale, & il ne tint qu'à moi d'obtenir un Canonicat.

J'avoue qu'à mon retour à Marſeille, je fus fort étonné de ne point y trouver de Moſquée. J'en marquai ma ſurpriſe à Mr. l'Intendant & à Mr. l'Evêque. Je leur dis, que cela était fort incivil,

civil, & que ſi les Chrétiens avaient des Egliſes chez les Muſulmans, on pouvait au moins faire aux Turcs la galanterie de quelques Chapelles. Ils me promirent tous deux qu'ils en écriraient en Cour; mais l'affaire en demeure là, à cauſe de la Conſtitution *Unigenitus.*

O mes frères les Jéſuites! vous n'avez pas été tolérans, & on ne l'eſt pas pour vous. Conſolez vous, d'autres à leur tour deviendront perſécuteurs, & à leur tour ils ſeront abhorrés.

§. VI.

Je comptais ces choſes, il y a quelques jours, à Mr. *de Boucacous*, Languedochien très chaud, & Huguenot très zélé. *Cavaliſque*! me dit-il, on nous traite donc en France comme les Turcs; on leur refuſe des Moſquées, & on ne nous accorde point de Temples! Pour des Moſquées, lui dis-je, les Turcs ne nous en ont encor point demandé; & j'oſe me flatter qu'ils en obtiendront quand ils voudront, parce qu'ils ſont nos bons alliés; mais je doute fort qu'on rétabliſſe vos Temples, malgré toute la politeſſe dont nous nous piquons; la raiſon en eſt que vous êtes un peu nos ennemis. Vos ennemis! s'écria Mr. *de Boucacous*, nous qui ſommes les plus ardens ſerviteurs du Roi! Vous êtes fort ardens, lui repliquai-je, & ſi ardens, que vous avez fait neuf guerres civiles, ſans compter les maſſacres des Cevennes. Mais, dit-il, ſi nous avons fait des guerres civiles, c'eſt que vous nous cuiſiez en place publique; on ſe laſſe à la

longue d'être brulé, il n'y a patience de ſaint qui puiſſe y tenir : qu'on nous laiſſe en repos, & je vous jure que nous ſerons des ſujets très fidèles.

C'eſt préciſément ce qu'on fait, lui dis-je ; on ferme les yeux ſur vous, on vous laiſſe faire votre commerce, vous avez une liberté aſſez honnête. Voilà une plaiſante liberté ! dit Mr. *de Boucacous* ; nous ne pouvons nous aſſembler en pleine campagne quatre ou cinq mille ſeulement, avec des pſaumes à quatre parties, que ſur le champ il ne vienne un Régiment de Dragons, qui nous fait rentrer chacun chez nous. Eſt-ce là vivre ? eſt-ce là être libre ?

Alors je lui parlai ainſi ; Il n'y a aucun pays dans le monde où l'on puiſſe s'attrouper ſans l'ordre du Souverain ; tout attroupement eſt contre les loix. Servez Dieu à votre mode dans vos maiſons, n'étourdiſſez perſonne par des hurlemens que vous apellez *muſique*. Penſez-vous que DIEU ſoit bien content de vous quand vous chantez ſes commandemens ſur l'air de *Réveillez-vous, belle endormie*, & quand vous dites avec les Juifs, en parlant d'un peuple voiſin :

Heureux qui doit te détruire à jamais!
Qui t'arrachant les enfans des mammelles
Ecraſera leurs têtes infidelles !

DIEU veut-il abſolument qu'on écraſe les cervelles des petits enfans ? cela eſt-il humain ? De plus, DIEU aime-t-il tant les mauvais vers & la mauvaiſe muſique ?

Mr. *de Boucacous* m'interrompit, & me demanda

manda ſi le Latin de cuiſine de nos pſaumes valait mieux ? Non, ſans doute, lui dis-je, je conviens même qu'il y a un peu de ſtérilité d'imagination à ne prier DIEU que dans une traduction très vicieuſe de vieux cantiques d'un peuple que nous abhorrons; nous ſommes tous Juifs à Vêpres, comme nous ſommes tous Payens à l'Opéra.

Ce qui me déplait ſeulement, c'eſt que les Métamorphoſes d'*Ovide* ſont, par la malice du Démon, bien mieux écrites, & plus agréables que les cantiques Juifs; car il faut avouer que cette montagne de Sion, & ces gueules de baſilic, & ces collines qui ſautent comme des béliers, & toutes ces répétitions faſtidieuſes, ne valent ni la poëſie Grecque, ni la Latine, ni la Françaiſe. Le froid petit *Racine* a beau faire, cet enfant dénaturé n'empêchera pas (profanement parlant) que ſon père ne ſoit un meilleur poëte que *David.*

Mais enfin, nous ſommes la Religion dominante chez nous; il ne vous eſt pas permis de vous attrouper en Angleterre; pourquoi voudriez-vous avoir cette liberté en France ? Faites ce qu'il vous plaira dans vos maiſons, & j'ai parole de Mr. le Gouverneur & de Mr. l'Intendant, qu'en étant ſages, vous ſerez tranquilles; l'imprudence ſeule fit, & fera les perſécutions. Je trouve très mauvais que vos mariages, l'état de vos enfans, le droit d'héritage, ſouffrent la moindre difficulté. Il n'eſt pas juſte de vous ſaigner & de vous purger, parce que vos pères ont été malades; mais que voulez-vous ? ce monde eſt un

grand

grand *Bedlam* où des fous enchainent d'autres fous.

§. VII.

LEs compagnons de *Polichinelle* réduits à la mendicité, qui était leur état naturel, s'aſſocièrent avec quelques Bohêmes, & coururent de village en village. Ils arrivèrent dans une petite ville, & logèrent dans un quatriéme étage, où ils ſe mirent à compoſer des drogues, dont la vente les aida quelque tems à ſubſiſter. Ils guérirent même de la galle l'épagneul d'une Dame de conſidération; les voiſins crièrent au prodige; mais malgré toute leur induſtrie, la troupe ne fit pas fortune.

Ils ſe lamentaient de leur obſcurité & de leur miſère, lorſqu'un jour ils entendirent un bruit ſur leur tête, comme celui d'une broüette qu'on roule ſur le plancher. Ils montèrent au cinquiéme étage, & y trouvèrent un petit homme qui faiſait des marionettes pour ſon compte; il s'apellait le Sr. *Bienfait*; il avait tout juſte le génie qu'il falait pour ſon art.

On n'entendait pas un mot de ce qu'il diſait, mais il avait un galimatias fort convenable; & il ne faiſait pas mal ſes bamboches. Un compagnon qui excellait auſſi en galimatias, lui parla ainſi:

Nous croyons que vous êtes deſtiné à relever nos marionettes; car nous avons lû dans *Noſtradamus* ces propres paroles, *nelle chi li po rate iſcus res fait en bi*, leſquelles priſes à rebours ſont évidemment, *Bienfait reſſuſcitera Polichinelle.*

nelle. Le nôtre a été avalé par un crapaud, mais nous avons retrouvé ſon chapeau, ſa boſſe, & ſa pratique. Vous fournirez le fil d'archal. Je crois d'ailleurs qu'il vous ſera aiſé de lui faire une mouſtache, toute ſemblable à celle qu'il avait; & quand nous ſerons unis enſemble, il eſt à croire que nous aurons beaucoup de ſuccès. Nous ſerons valoir *Polichinelle* par *Noſtradamus*, & *Noſtradamus* par *Polichinelle.*

Le Sr. *Bienfait* accepta la propoſition. On lui demanda ce qu'il voulait pour ſa peine? Je veux, dit-il, beaucoup d'honneurs & beaucoup d'argent; Nous n'avons rien de cela, dit l'orateur de la troupe, mais avec le tems on a de tout. Le Sr. *Bienfait* ſe lia donc avec les Bohêmes, & tous enſemble allèrent à Milan établir leur théatre, ſous la protection de Madame *Carminetta.* On afficha que le même *Polichinelle* qui avait été mangé par un crapaud du village du canton d'Appenzel, reparaitrait ſur le théatre de Milan, & qu'il danſerait avec Madame *Gigogne.* Tous les vendeurs d'orvietan eurent beau s'y opoſer; le Sr. *Bienfait*, qui avait auſſi le ſecret de l'orvietan, ſoutint que le ſien était le meilleur; il en vendit beaucoup aux femmes qui étaient folles de *Polichinelle*, & il devint ſi riche qu'il ſe mit à la tête de la troupe.

Dès qu'il eut ce qu'il voulait, (& que tout le monde veut) des honneurs & du bien, il fut très ingrat envers Madame *Carminetta.* Il acheta une belle maiſon vis-à-vis celle de ſa bienfaitrice, & il trouva le ſecret de la faire payer par ſes aſſociés. On ne le vit plus faire ſa cour à Madame

dame *Carminetta*; au contraire, il voulut qu'elle vint déjeuner chez lui, & un jour qu'elle daigna y venir, il lui fit fermer la porte au nez, &c.

§. VIII.

N'Ayant rien entendu au précédent chapitre de *Merri Hiſſing*, je me tranſportai chez mon ami Mr. *Huſſon*, pour lui en demander l'explication. Il me dit que c'était une profonde allégorie ſur le Père *La Vallette*, marchand banqueroutier d'Amérique; mais que d'ailleurs il y avait longtems qu'il ne s'embarraſſait plus de ces ſotiſes, qu'il n'allait jamais aux marionettes, qu'on jouait ce jour là *Polyeucte*, & qu'il voulait l'entendre. Je l'accompagnai à la comédie.

Mr. *Huſſon*, pendant le premier acte, branlait toûjours la tête. Je lui demandai dans l'entre-acte pourquoi ſa tête branlait tant? J'avoue, dit-il, que je ſuis indigné contre ce ſot *Polyeucte*, & contre cet impudent *Néarque*. Que diriez-vous d'un gendre de Mr. le Gouverneur de Paris, qui ſerait Huguenot, & qui accompagnant ſon beau-père le jour de Paque à Nôtre-Dame, irait mettre en piéces le ciboire & le calice, & donner des coups de pied dans le ventre à Mr. l'Archevêque & aux Chanoines? Serait-il bien juſtifié en nous diſant que nous ſommes des idolâtres? qu'il l'a entendu dire au Sr. *Lubolier* prédicant d'Amſterdam, & au Sr. *Morfyé* compilateur à Berlin, auteur de la Bibliothèque Germanique, qui le tenait du prédicant *Urieju*? C'eſt là le fidèle portrait de la conduite de *Polyeucte*.

lyeucte. Peut-on s'intéresser à ce plat fanatique, séduit par le fanatique *Néarque* ?

Mr. *Husson* me disait ainsi son avis amicalement dans les entre-actes. Il se mit à rire quand il vit *Polyeucte* résigner sa femme à son rival, & il la trouva un peu bourgeoise quand elle dit à son amant, qu'elle va dans sa chambre, au lieu d'aller avec lui à l'Eglise.

Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant;
Adieu, trop généreux & trop parfait amant;
Je vais seule en ma chambre enfermer mes regrets.

Mais il admira la scène où elle demande à son amant la grace de son mari.

Il y a là, dit-il, un Gouverneur d'Arménie qui est bien le plus lâche, le plus bas des hommes; ce père de *Pauline* avoue même qu'il a les sentimens d'un coquin.

Polyeucte est ici l'apui de ma famille,
Mais si par son trépas l'autre épousait ma fille,
J'acquerrais bien par-là de plus puissans apuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.

Un Procureur au Châtelet ne pourrait guères ni penser, ni s'exprimer autrement. Il y a de bonnes ames qui avaient tout cela; je ne suis pas du nombre. Si ces pauvretés peuvent entrer dans une tragédie du pays des Gaules, il faut bruler l'*Oedipe* des Grecs.

Mr. *Husson* est un rude bomme. J'ai fait ce que j'ai pû pour l'adoucir; mais je n'ai pû en venir

à bout. Il a persisté dans son avis, & moi dans le mien.

§ IX.

NOus avons laissé le Sr. *Bienfait* fort riche & fort insolent. Il fit tant par ses menées, qu'il fut reconnu pour entrepreneur d'un grand nombre de marionettes. Dès qu'il fut revêtu de cette dignité, il fit promener *Polichinelle* dans toutes les villes, & afficha que tout le monde serait tenu de l'apeller *Monsieur*, sans quoi il ne jouerait point. C'est de là que dans toutes les représentations des marionettes, il ne répond jamais à son compère, que quand le compère l'apelle Mr. *Polichinelle*. Peu à peu *Polichinelle* devint si important, qu'on ne donna plus aucun spectacle, sans lui payer une rétribution, comme les Opéra des Provinces en payent une à l'Opéra de Paris.

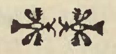
Un jour, un de ses domestiques, receveur des billets, & ouvreur de loges, ayant été cassé aux gages, se souleva contre *Bienfait*, & institua d'autres marionettes, qui décrièrent toutes les danses de Madame *Gigogne*, & tous les tours de passe-passe de *Bienfait*. Il retrancha plus de cinquante ingrédiens qui entraient dans l'orvietan, composa le sien de cinq ou six drogues, & le vendant beaucoup meilleur marché, il enleva une infinité de pratiques à *Bienfait*; ce qui excita un furieux procès, & on se battit longtems à la porte des marionettes, dans le préau de la foire.

§. X.

§. X.

Mr. *Husson* me parlait hier de ſes voyages ; en effet, il a paſſé pluſieurs années dans les Echelles du Levant, il eſt allé en Perſe, il a demeuré longtems dans les Indes, & a vû toute l'Europe. J'ai remarqué, me diſait-il, qu'il y a un nombre prodigieux de Juifs qui attendent le Meſſie, & qui ſe feraient empâler plutôt que de convenir qu'il eſt venu. J'ai vû mille Turcs perſuadés que *Mahomet* avait mis la moitié de la Lune dans ſa manche. Le petit peuple, d'un bout du monde à l'autre, croit fermement les choſes les plus abſurdes. Cependant, qu'un philoſophe ait un écu à partager avec le plus imbécille de ces malheureux, en qui la raiſon humaine eſt ſi horriblement obſcurcie, il eſt ſûr que s'il y a un ſou à gagner, l'imbécille l'emportera ſur le philoſophe. Comment des taupes ſi aveugles ſur le plus grand des intérêts, ſont-elles linx ſur les plus petits ? Pourquoi le même Juif qui vous égorge le vendredi, ne voudrait-il pas voler un liard le jour du Sabbat ? Cette contradiction de l'eſpèce humaine mérite qu'on l'examine.

N'eſt-ce pas, dis-je à Mr. *Husson*, que les hommes ſont ſuperſtitieux par coutume, & coquins par inſtinct ? J'y rêverai, me dit-il ; cette idée me parait aſſez bonne.



§. XI.

§. XI.

POlichinelle, depuis l'avanture de l'ouvreur de loges, a effuyé bien des difgraces. Les Anglais qui font raifonneurs & fombres, lui ont préféré *Shakefpear*; mais ailleurs fes farces ont été fort en vogue; & fans l'Opéra comique fon théatre était le premier des theâtres. Il a eu de grandes querelles avec *Scaramouche* & *Arlequin*, & on ne fait pas encor qui l'emportera. Mais...

§. XII.

MAis, mon cher Mr., difais-je, comment peut-on être à la fois fi barbare & fi drole? Comment dans l'hiftoire d'un peuple trouve-t-on à la fois la *St. Barthelemi*, & les contes de *La Fontaine*? &c.? eft-ce l'effet du climat? eft-ce l'effet des loix?

Le genre humain, répondit Mr. *Huffon*, eft capable de tout. *Néron* pleura quand il falut figner l'arrêt de mort d'un criminel, joua des farces, & affaffina fa mère. Les finges font des tours extrêmement plaifans, & étouffent leurs petits. Rien n'eft plus doux, plus timide qu'une levrette, mais elle déchire un liévre, & baigne fon long mufeau dans fon fang.

Vous devriez, lui dis-je, nous faire un beau livre qui dévelopât toutes ces contradictions. Ce livre eft tout fait, dit-il; vous n'avez qu'à regarder une giroüette; elle tourne tantôt au doux soufle du zéphire, tantôt au vent violent du Nord; voilà l'homme.

§. XIII.

RIen n'eſt ſouvent plus convenable que d'aimer ſa couſine. On peut auſſi aimer ſa nièce ; mais il en coûte dix-huit mille livres, payables à Rome, pour épouſer une couſine, & quatre-vingt mille francs pour coucher avec ſa nièce en légitime mariage.

Je ſupoſe quarante nièces par an, mariées avec leurs oncles, & deux cent couſins & couſines conjoints, cela fait en Sacremens ſix millions huit cent mille livres par an, qui ſortent du Royaume. Ajoutez-y environ ſix cent mille francs pour ce qu'on apelle les Annates des terres de France, que le Roi de France donne à des Français en bénéfices ; joignez-y encor quelques menus frais ; c'eſt environ huit millions quatre cent mille livres que nous donnons libéralement au St. Père par chacun an. Nous exagérons peut-être un peu ; mais on conviendra que ſi nous avons beaucoup de couſines & de nièces jolies, & ſi la mortalité ſe met parmi les Bénéficiers, la ſomme peut aller au double. Le fardeau ſerait lourd, tandis que nous avons des vaiſſeaux à conſtruire, des armées & des rentiers à payer.

Je m'étonne que dans l'énorme quantité de livres, dont les auteurs ont gouverné l'Etat depuis vingt ans, aucun n'ait penſé à réformer ces abus. J'ai prié un Docteur de Sorbonne de mes amis, de me dire dans quel endroit de l'Ecriture on trouve que la France doive payer à Rome la ſomme ſuſdite : il n'a jamais pû le trouver. J'en

ai parlé à un Jésuite ; il m'a répondu que cet impôt fut mis par *St. Pierre* ſur les Gaules, dès la première année qu'il vint à Rome ; & comme je doutais que *St. Pierre* eût fait ce voyage, il m'en a convaincu, en me diſant qu'on voit encor à Rome les clefs du Paradis qu'il portait toûjours à ſa ceinture. Il eſt vrai, m'a-t-il dit, que nul auteur canonique ne parle de ce voyage de ce *Simon Barjone* ; mais nous avons une belle lettre de lui dattée de Babilone : Or certainement *Babilone* veut dire Rome, donc vous devez de l'argent au Pape quand vous épouſez vos couſines. J'avoue que j'ai été frapé de la force de cet argument.

§. XIV.

J'Ai un vieux parent qui a ſervi le Roi cinquante-deux ans. Il s'eſt retiré dans la haute Alſace, où il a une petite terre qu'il cultive, dans le Diocèſe de Porentru. Il voulut un jour faire donner le dernier labour à ſon champ ; la ſaiſon avançait, l'ouvrage preſſait. Ses valets refuſèrent le ſervice, & dirent pour raiſon que c'était la fête de *Ste. Barbe*, la Sainte la plus fêtée à Porentru. Eh ! mes amis, leur dit mon parent, vous avez été à la Meſſe en l'honneur de *Barbe*, vous avez rendu à *Barbe* ce qui lui apartient, rendez moi ce que vous me devez : cultivez mon champ au lieu d'aller au cabaret ; *Ste. Barbe* ordonne-t-elle qu'on s'enyvre pour lui faire honneur, & que je manque de bled cette année ? Le maître valet lui dit, Mr., vous voyez

voyez bien que je ſerais damné ſi je travaillais dans un ſi ſaint jour ; *Ste. Barbe* eſt la plus grande Sainte du Paradis ; elle grava le ſigne de la croix ſur une colomne de marbre avec le bout du doigt ; & du même doigt, & du même ſigne, elle fit tomber toutes les dents d'un chien qui lui avait mordu les feſſes ; je ne travaillerai point le jour de *Ste. Barbe*.

Mon parent envoya chercher des laboureurs Luthériens, & ſon champ fut cultivé. L'Evèque de Porentru l'excommunia. Mon parent en apella comme d'abus ; le procès n'eſt pas encor jugé. Perſonne aſſurément n'eſt plus perſuadé que mon parent qu'il faut honorer les Saints, mais il prétend auſſi qu'il faut cultiver la terre.

Je ſupoſe en France environ cinq millions d'ouvriers, ſoit manœuvres, ſoit artiſans, qui gagnent chacun l'un portant l'autre vingt ſous par jour, & qu'on force ſaintement de ne rien gagner pendant trente jours de l'année indépendamment des dimanches ; cela fait cent cinquante millions de moins dans la circulation, & cent cinquante millions de moins en main d'œuvre. Quelle prodigieuſe ſupériorité ne doivent point avoir ſur nous les Royaumes voiſins, qui n'ont ni *Ste. Barbe*, ni d'Evèque de Porentru ? On répondait à cette objection, que les cabarets ouverts les ſaints jours de fète, produiſent beaucoup aux Fermes générales. Mon parent en convenait, mais il prétendait que c'eſt un léger dédommagement ; & que d'ailleurs ſi on peut travailler après la Meſſe, on peut aller au cabaret après le travail. Il ſoutient que cette affaire eſt pure-

ment de Police, & point du tout Episcopale; il soutient qu'il vaut encor mieux labourer que de s'enyvrer. J'ai bien peur qu'il ne perde son procès.

§. X V.

Il y a quelques années qu'en passant par la Bourgogne avec Mr. *Evrard* que vous connaissez tous, nous vimes un vaste palais, dont une partie commençait à s'élever. Je demandai à quel Prince il apartenait? Un maçon me répondit, que c'était à Mgr. l'Abbé de Citeaux; que le marché avait été fait à dix-sept cent mille livres, mais que probablement il en coûterait bien davantage.

Je bénis Dieu qui avait mis son serviteur en état d'élever un si beau monument, & de répandre tant d'argent dans le Pays. Vous moquez-vous? dit Mr. *Evrard*, n'est-il pas abominable que l'oisiveté soit récompensée par deux cent cinquante mille livres de rente, & que la vigilance d'un pauvre Curé de campagne soit punie par une portion congrue de cent écus? Cette inégalité n'est-elle pas la chose du monde la plus injuste & la plus odieuse? Qu'en reviendra-t-il à l'Etat quand un moine sera logé dans un palais de deux millions? Vingt familles de pauvres Officiers qui partageraient ces deux millions, auraient chacune un bien honnête, & donneraient au Roi de nouveaux Officiers. Les petits moines, qui sont aujourd'hui les sujets inutiles d'un de leurs moines élu par eux, deviendraient des membres de l'Etat, au lieu qu'ils ne

sont

ſont que des chancres qui le rongent.

Je répondis à Mr. *Evrard:* Vous allez trop loin & trop vîte; ce que vous dites arrivera certainement dans deux ou trois cent ans, ayez patience. Et c'eſt préciſément, répondit-il, parce que la choſe n'arrivera que dans deux ou trois ſiécles que je perds toute patience; je ſuis las de tous les abus que je vois : il me ſemble que je marche dans les déſerts de la Lybie, où nôtre ſang eſt ſucé par des inſectes quand les lions ne nous dévorent pas.

J'avais, continua-t-il, une ſœur aſſez imbécille pour être Janſeniſte de bonne foi, & non par eſprit de parti. La belle avanture des billets de confeſſion la fit mourir de deſeſpoir. Mon frère avait un procès qu'il avait gagné en première inſtance, ſa fortune en dépendait. Je ne ſais comment il eſt arrivé que les Juges ont ceſſé de rendre la juſtice, & mon frère a été ruiné. J'ai un vieil oncle criblé de bleſſures, qui faiſait paſſer ſes meubles & ſa vaiſſelle d'une Province à une autre; des commis alertes ont ſaiſi le tout ſur un petit manque de formalité; mon oncle n'a pû payer les trois vingtiémes, & il eſt mort en priſon.

Mr. *Evrard* me conta des avantures de cette eſpèce pendant deux heures entières. Je lui dis, Mon cher Mr. *Evrard*, j'en ai eſſuyé plus que vous; les hommes ſont ainſi faits d'un bout du monde à l'autre; nous nous imaginons que les abus ne régnent que chez nous; nous ſommes tous deux comme *Aſtolphe* & *Joconde*, qui penſaient d'abord qu'il n'y avait que leurs femmes

d'infidèles ; ils se mirent à voyager, & ils trouvèrent partout des gens de leur confrérie. Oui, dit Mr. *Evrard*, mais ils eurent le plaisir de rendre partout ce qu'on avait eu la bonté de leur prêter chez eux.

Tâchez, lui dis-je, d'être seulement pendant trois ans Directeur de — ou de — ou de — ou de — & vous vous vengerez avec usure.

Mr. *Evrard* me crut ; c'est à présent l'homme de France qui vole le Roi, l'Etat & les particuliers de la manière la plus dégagée & la plus noble, qui fait la meilleure chère, & qui juge le plus fiérement d'une piéce nouvelle.



DE L'ANTIQUITÉ DU DOGME DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

FRAGMENT.

LE dogme de l'immortalité de l'ame eſt l'idée la plus conſolante, & en même tems la plus réprimante, que l'eſprit humain ait pû recevoir. Cette belle Philoſophie était, chez les Egyptiens, auſſi ancienne que leurs piramides : elle était avant eux connue chez les Perſes. J'ai déja raporté ailleurs cette allégorie du premier *Zoroaſtre*, citée dans le *Sadder*, dans laquelle DIEU fit voir à *Zoroaſtre* un lieu de châtimens, tel que le *Dardarot*, ou le *Keron* des Egyptiens, l'*Hades* & le *Tartare* des Grecs, que nous n'avons traduit qu'imparfaitement dans nos langues modernes, par le mot *Enfer*, *ſouterrain.* DIEU montre à *Zoroaſtre*, dans ce lieu de châtiment, tous les mauvais Rois. Il y en avait un auquel il manquait un pied : *Zoroaſtre* en demanda la raiſon ; DIEU lui répondit que ce Roi n'avait fait qu'une bonne action en ſa vie, en aprochant d'un coup de pied une auge qui n'était pas aſſez près d'un pauvre âne mourant de faim. DIEU avait mis le pied de ce méchant homme dans le Ciel ; le reſte du corps était en Enfer.

 Cette

Cette fable, qu'on ne peut trop répéter, fait voir de quelle antiquité était l'opinion d'une autre vie. Les Indiens en étaient persuadés, leur métempsicose en est la preuve. Les Chinois révéraient les ames de leurs ancêtres. Tous ces peuples avoient fondé de puissans Empires longtems avant les Egyptiens. C'est une vérité très importante, que je crois avoir déja prouvée par la nature même du sol de l'Egypte. Les terrains les plus favorables ont dû être cultivés les premiers; le terrain d'Egypte était le moins praticable de tous, puisqu'il est submergé quatre mois de l'année; ce ne fut qu'après des travaux immenses, & par conséquent après un espace de tems prodigieux, qu'on vint à bout d'élever des villes que le Nil ne pût inonder.

Cet Empire si ancien, l'était donc bien moins que les Empires de l'Asie; & dans les uns, & dans les autres, on croyait que l'ame subsistait après la mort. Il est vrai que tous ces peuples, sans exception, regardaient l'ame comme une forme éthérée, légère, une image du corps; le mot Grec, qui signifie *soufle*, ne fut longtems après inventé que par les Grecs. Mais enfin, on ne peut douter qu'une partie de nous-mêmes ne fût regardée comme immortelle. Les châtimens & les récompenses dans une autre vie, étaient le grand fondement de l'ancienne Théologie.

Il parait d'abord étonnant que le Législateur des Hébreux, nourri dans les sciences de l'Egypte, n'ait pas enseigné cette doctrine à son peuple. Peut-être ces Hébreux, qu'il peint lui-

même

même comme un peuple très groſſier, n'étaient pas dignes de cette doctrine ſublime. Peut-être même, cette groſſiéreté des Juifs eſt la raiſon pour laquelle Dieu leur dit dans Ezéchiel; *Je vous ai donné des loix qui n'étaient pas bonnes.* Peut-être enfin, la pleine connaiſſance de cette importante doctrine était réſervée au tems où le Maître des corps & des ames vint ſur la terre; & c'eſt le grand avantage de la loi nouvelle ſur l'ancienne.

Suivant le témoignage des plus ſaints & des plus ſavans hommes, il eſt très certain, il eſt indubitable, que *Moïſe*, en aucun endroit, ne propoſe aux Juifs des récompenſes & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point eſpérer le Ciel, qu'il ne les menace point des Enfers. Tout eſt temporel.

Il leur dit, avant de mourir, dans ſon Deutéronome: „ Si après avoir eu des enfans & „ des petits enfans, vous prévariquez, vous ſerez exterminés du pays, & réduits à un petit „ nombre dans les nations.

„ Je ſuis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des pères juſqu'à la troiſiéme & quatriéme génération.

„ Honorez père & mère, afin que vous viviez „ longtems.

„ Vous aurez de quoi manger ſans en manquer jamais, &c.

Il eſt évident que dans toutes ſes promeſſes & dans toutes ſes menaces, il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot ſur

ſur l'immortalité de l'ame, & ſur la vie future.

Pluſieurs commentateurs illuſtres ont crû que *Moïſe* était parfaitement inſtruit de ces deux grands dogmes ; & ils le prouvent par les paroles de *Jacob*, qui croyant que ſon fils avait été dévoré par les bêtes, diſait dans ſa douleur, *Je deſcendrai avec mon fils dans la foſſe* ; in infernum, *dans l'Enfer* : c'eſt-à-dire, je mourrai, puiſque mon fils eſt mort.

Ils le prouvent encor par des paſſages d'*Iſaïe*, & d'*Ezéchiel*. Mais les Hébreux auxquels parlait *Moïſe*, ne pouvaient avoir lû ni *Ezéchiel*, ni *Iſaïe*, qui ne vinrent que pluſieurs ſiécles après. Il eſt très inutile de diſputer ſur les ſentimens ſecrets de *Moïſe* ; le fait eſt que dans ſes loix publiques, il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borné tous les chatimens & toutes les récompenſes au tems préſent. S'il connaiſſait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expreſſément étalé ce dogme ? & s'il ne l'a pas connuë, quel était l'objet & l'étenduë de ſa miſſion ? C'eſt une queſtion que font pluſieurs grands perſonnages ; & ils répondent que le maître de *Moïſe* & de tous les hommes ſe réſervait le droit d'expliquer dans ſon tems aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorſqu'ils étaient dans le deſert.

Si *Moïſe* avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école de Juifs ne l'aurait pas toujours combattuë ; cette grande école des Saducéens n'aurait pas été autoriſée dans l'Etat ; les Saducéens n'auraient pas occupé les premières charges : on n'aurait pas tiré des grands Pontifes de leur corps. Il

Il parait que ce ne fut que longtems après la fondation d'Alexandrie, que les Juifs se partagèrent en trois sectes; les Pharisiens, les Saducéens, & les Esséniens. L'historien *Joseph*, qui était Pharisien, nous aprend au livre 13. de ses Antiquités, que les Pharisiens croyaient la Métempsicose. Les Saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps. Les Esséniens, dit encor *Joseph*, tenaient les ames immortelles. Les ames, selon eux, descendaient en forme aërienne dans les corps de la plus haute région de l'air; elles y sont attirées par un attrait violent; & après la mort, celles qui ont apartenu à des gens de bien, demeurent à côté de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud, ni froid, ni vent, ni pluye. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes, vint condamner ces trois sectes.

Il y a encor une chose singulière, qu'aucun auteur, ce me semble, n'a observée; c'est que *Moïse* n'institua aucune sorte de prière, aucune formule, par laquelle l'homme demande les bienfaits de son Créateur. C'est une singularité remarquable; & c'est encor un avantage que devait avoir sur le Législateur d'Oreb & de Sinaï, le Législateur de l'Univers.

Phérécide fut le premier chez les Grecs qui crut que les ames existaient de toute éternité, & non le premier, comme on l'a cru, qui ait dit que les ames survivaient aux corps. *Ulysse* longtems avant *Phérécide*, avait vû les ames

ames des Héros dans les enfers ; mais que les ames fussent aussi anciennes que le Monde, c'était un système né dans l'Orient, aporté dans l'Occident par *Phérécide.* Je ne crois pas que nous ayons parmi nous un seul système qu'on ne retrouve chez les anciens ; ce n'est qu'avec les décombres de l'antiquité que nous avons élevé tous nos édifices modernes.



DEFENSE

DEFENSE
DE
MILORD BOLLINGBROKE,
PAR LE DOCTEUR
GOOD NATUR'D WELL WISHER,
Chapelain du Comte de CHESTERFIELD.

On attribue cette Piéce à l'Auteur dont nous imprimons les piéces fugitives. Si elle n'eſt pas de lui, elle parait mériter d'en être.

C'Eſt un devoir de défendre la mémoire des morts illuſtres. On prendra donc ici en main la cauſe de feu Milord *Bollingbroke*, inſulté dans quelques journaux à l'occaſion de ſes excellentes lettres qu'on a publiées. Il eſt dit dans ces journaux, que *ſon nom ne doit point avoir d'autorité en matière de Religion & de Morale.* Quant à la Morale, celui qui a fourni à l'admirable *Pope* tous les principes de ſon *Eſſai ſur l'homme*, eſt ſans doute le plus grand maitre de ſageſſe & de mœurs qui ait jamais été. Quant à la Religion, il n'en a parlé qu'en homme conſommé dans l'hiſtoire & dans la Philoſophie. Il a eu la modeſtie de

de ſe renfermer dans la partie hiſtorique ſoumiſe à l'examen de tous les ſavans, & l'on doit croire que ſi ceux qui ont écrit contre lui avec tant d'amertume avaient bien examiné ce que l'illuſtre Anglais a dit, ce qu'il pouvait dire, & ce qu'il n'a point dit, ils auraient plus ménagé ſa mémoire. Milord *Bollingbroke* n'entrait point dans des diſcuſſions théologiques à l'égard de *Moïſe.* Nous ſuivrons ſon exemple ici en prenant ſa défenſe.

Nous nous contenterons de remarquer, que la Foi eſt le plus ſûr apui des Chrétiens, & que c'eſt par la Foi ſeule que l'on doit croire les hiſtoires raportées dans le Pentateuque. S'il falait citer ces Livres au tribunal ſeul de la Raiſon, comment pourrait-on jamais terminer les diſputes qu'ils ont excitées ? La Raiſon n'eſt-elle pas impuiſſante à expliquer comment le ſerpent parlait autrefois, comment il ſéduiſit la mère des hommes, comment l'âneſſe de *Balaam* parlait à ſon maître, & tant d'autres choſes ſur leſquelles nos faibles connaiſſances n'ont aucune priſe. La foule prodigieuſe de miracles qui ſe ſuccèdent rapidement les uns aux autres, n'épouvante-t-elle pas la raiſon humaine ? Pourra-t-elle comprendre, quand elle ſera abandonnée à ſes propres lumières, que les Prêtres des Dieux d'Egypte ayent opéré les mêmes prodiges que *Moïſe* envoyé du vrai Dieu, qu'ils ayent par exemple changé toutes les eaux d'Egypte en ſang après que *Moïſe* eut fait ce changement prodigieux ? Et quelle Phyſique, quelle Philoſophie ſuffirait à expliquer comment ces Prêtres Egyptiens purent trouver encor des eaux

à

à métamorphoſer en ſang, lorſque *Moïſe* avait déja fait cette métamorphoſe ?

Certes, ſi nous n'avions pour guide que la lumière faible & tremblante de l'entendement humain, il y a peu de pages dans le Pentateuque que nous puiſſions admettre ſuivant les régles établies par les hommes, pour juger des choſes humaines.

D'ailleurs tout le monde avouë qu'il eſt impoſſible de concilier la chronologie confuſe qui régne dans ce livre : tout le monde avouë que la géographie n'y eſt pas exacte en beaucoup d'endroits. Les noms des villes qu'on y trouve, leſquelles ne furent pourtant apellées de ces noms que longtems après, font encor beaucoup de peine, malgré la torture qu'on s'eſt donnée pour expliquer des paſſages ſi difficiles. Quand Milord *Bollingbroke* a apliqué les règles de la critique au livre du Pentateuque, il n'a point prétendu ébranler les fondemens de la Religion ; & c'eſt dans cette vuë qu'il a ſéparé le dogmatique d'avec l'hiſtorique, avec une circonſpection qui devrait lui tenir lieu d'un très grand mérite auprès de ceux qui l'ont voulu décrier. Ce puiſſant génie a prévenu ſes adverſaires en ſéparant la foi de la raiſon, ce qui eſt la ſeule manière de terminer toutes ces diſputes. Beaucoup de ſavans hommes avant lui, & ſurtout le Père *Simon*, ont été de ſon ſentiment ; ils ont dit qu'il importait peu que *Moïſe* lui-même eût écrit la Genèſe & l'Exode, ou que des Prêtres euſſent recueilli dans des tems poſtérieurs les traditions que *Moïſe* avait laiſſées. Il ſuffit qu'on croye en ces livres avec une foi humble & ſoumiſe, ſans qu'on

qu'on ſache préciſément quel eſt l'auteur à qui Dieu ſeul les a viſiblement inſpirés pour confondre la raiſon.

Les adverſaires du grand homme dont nous prenons ici la défenſe, diſent qu'*il eſt auſſi bien prouvé que* Moïſe *eſt l'auteur du Pentateuque*, *qu'il l'eſt qu'*Homère *a fait l'Iliade.* Ils permettront qu'on leur réponde que la comparaiſon n'eſt pas juſte. *Homère* ne cite dans l'*Iliade* aucun fait qui ſe ſoit paſſé longtems après lui. *Homère* ne donne point à des villes, à des provinces des noms qu'elles n'avaient pas de ſon tems. Il eſt donc clair que ſi on ne s'attachait qu'aux règles de la critique profane, on ſerait en droit de préſumer qu'*Homère* eſt l'auteur de l'*Iliade*, & non pas que *Moïſe* eſt l'auteur du Pentateuque. La ſoumiſſion ſeule à la Religion tranche toutes ces difficultés : & je ne vois pas pourquoi Milord *Bollingbroke*, ſoumis à cette Religion comme un autre, a été ſi vivement attaqué.

On affecte de le plaindre de n'avoir point lû *Abbadie.* A qui fait-on ce reproche ? à un homme qui avait preſque tout lû, à un homme qui le cite (*page 94. du premier tome de ſes lettres, à Londres chez Miller.*) Il mépriſait beaucoup *Abbadie*, j'en conviens ; & j'avouerai qu'*Abbadie* n'était pas un génie à mettre en paralléle avec le Vicomte de *Bollingbroke.* Il défend quelquefois la vérité avec les armes du menſonge. Il a eu des ſentimens que nous avons jugé erronés ſur la Trinité, & enfin il eſt mort en démence à Dublin.

On reproche au Lord *Bollingbroke* de n'avoir point

point lû le livre de l'Abbé *Houteville* intitulé *la Religion prouvée par les faits.* Nous avons connu l'Abbé *Houteville.* Il vécut longtems chez un Fermier général qui avait un fort joli ſerrail. Il fut enſuite Sécretaire de ce fameux Cardinal *du Bois* qui ne voulut jamais recevoir les Sacremens à la mort & dont la vie a été publique. Il dédia ſon livre au Cardinal d'Auvergne Abbé de Cluni *propter clunes.* On rit beaucoup à Paris où j'étais alors & du livre & de la dédicace, & on ſait que les objections qui ſont dans ce livre contre la Religion Chrétienne étant malheureuſement beaucoup plus fortes que les réponſes, ont fait une impreſſion funeſte, dont nous voyons tous les jours les effets avec douleur.

Milord *Bollingbroke* avance que depuis longtems le Chriſtianiſme tombe en décadence. Ses adverſaires ne l'avouent-ils pas auſſi? Ne s'en plaignent-ils pas tous les jours? Nous prendrons ici la liberté de leur dire, pour le bien de la cauſe commune & pour le leur propre, que ce ne ſera jamais par des invectives, par des manières de parler mépriſantes jointes à de très mauvaiſes raiſons, qu'on raménera l'eſprit de ceux qui ont le malheur d'être incrédules. Les injures révoltent tout le monde, & ne perſuadent perſonne. On fait trop légérement des reproches de *débauche* & de *mauvaiſe conduite* à des Philoſophes qu'on devrait ſeulement plaindre de s'être égarés dans leurs opinions.

Par exemple, les adverſaires de Milord *Bollingbroke* le traitent de *débauché*, parce qu'il communique à Milord *Cornsburi* ſes penſées ſur l'hiſtoi-

re. On ne voit pas quel raport cette accusation peut avoir avec son livre. Un homme qui du fond d'un serrail écrirait en faveur du concubinage, un usurier qui ferait un livre en faveur de l'usure, un *Apicius* qui écrirait sur la bonne chère, un tyran ou un rebelle qui écrirait contre les loix, de pareils hommes mériteraient sans doute qu'on accusât leurs mœurs d'avoir dicté leurs écrits; mais un homme d'Etat tel que Milord *Bollingbroke*, vivant dans une retraite philosophique, & faisant servir son immense littérature à cultiver l'esprit d'un Seigneur digne d'être instruit par lui, ne méritait certainement pas que des hommes qui doivent se piquer de décence, imputassent à ses débauches passées des ouvrages qui n'étaient que le fruit d'une raison éclairée par des études profondes.

Dans quel cas est-il permis de reprocher à un homme les désordres de sa vie ? C'est dans ce seul cas-ci peut-être, quand ses mœurs démentent ce qu'il enseigne. On aurait pû comparer les sermons d'un fameux prédicateur de notre tems avec les vols qu'il avait faits à Milord *Gallwai* & avec ses intrigues galantes. On aurait pû comparer les sermons du célèbre Curé des Invalides & de *Fantin* Curé de Versailles avec les procès qu'on leur fit pour avoir séduit & volé leurs pénitentes. On aurait pû comparer les mœurs de tant de Papes & d'Evèques avec la Religion qu'ils soutenaient par le fer & par le feu. On aurait pu mettre d'un côté leurs rapines, leurs bâtards, leurs assassinats, & de l'autre leurs bulles & leurs mandemens. C'est dans de pareilles oc-

occaſions qu'on eſt excuſable de manquer à la charité qui nous ordonne de cacher les fautes de nos frères. Mais qui a dit aux détracteurs de Milord *Bollingbroke*, qu'il aimait le vin & les filles ? Et quand il les aurait aimées, quand il aurait eu autant de concubines que *David*, *Salomon*, ou le *grand Turc*, en connaitrait-on davantage le véritable auteur du Pentateuque ?

Nous convenons qu'il n'y a que trop de Déiſtes. Nous gémiſſons de voir que l'Europe en eſt remplie. Ils ſont dans la Magiſtrature, dans les armées, dans l'Egliſe, auprès du Trône, & ſur le Trône même. La littérature en eſt ſurtout inondée, les Académies en ſont pleines. Peut-on dire que ce ſoit l'eſprit de débauche, de licence, d'abandonnement à leurs paſſions qui les réuniſſent ? Oſerons-nous parler d'eux avec un mépris affecté ? Si on les mépriſait tant, on écrirait contre eux avec moins de fiel ; mais nous craignons beaucoup que ce fiel qui eſt trop réel, & ces airs de mépris qui ſont ſi faux, ne faſſent un effet tout contraire à celui qu'un zèle doux & charitable, ſoutenu d'une doctrine ſaine & d'une vraie philoſophie, pourrait produire.

Pourquoi traiterons-nous plus durement les Déiſtes qui ne ſont point idolâtres, que les Papiſtes à qui nous avons tant reproché l'idolâtrie ? On ſifflerait un jéſuite qui dirait aujourd'hui que c'eſt le libertinage qui fait des Proteſtans. On rirait d'un Proteſtant qui dirait que c'eſt la dépravation des mœurs qui fait aller à la Meſſe. De quel droit pouvons-nous donc dire à des Philoſophes adorateurs d'un Dieu, qui ne

vont ni à la Meſſe ni au Prêche, que ce ſont des hommes perdus de vices?

Il arrive quelquefois que l'on oſe attaquer avec des invectives indécentes des perſonnes qui à la vérité ſont aſſez malheureuſes pour ſe tromper, mais dont la vie pourrait ſervir d'exemple à ceux qui les attaquent. On a vû des Journaliſtes qui ont même porté l'imprudence juſqu'à déſigner injurieuſement les perſonnes les plus reſpectables de l'Europe, & les plus puiſſantes. Il n'y a pas longtems que dans un papier public un homme emporté par un zèle indiſcret, ou par quelque autre motif, fit une étrange ſortie ſur ceux qui penſent que *de ſages loix, la diſcipline militaire, un gouvernement équitable, & des exemples vertueux, peuvent ſuffire pour gouverner les hommes, en laiſſant à Dieu le ſoin de gouverner les conſciences.* Un très grand homme était déſigné dans cet écrit périodique en termes bien peu meſurés. Il pouvait ſe venger comme homme, il pouvait punir comme Prince, il répondit en Philoſophe: *Il faut que ces miſérables ſoient bien perſuadés de nos vertus, & ſurtout de notre indulgence, puiſqu'ils nous outragent ſans crainte avec tant de brutalité.*

Une telle réponſe doit bien confondre l'auteur, quel qu'il ſoit, qui en combattant pour la cauſe du Chriſtianiſme a employé des armes ſi odieuſes. Nous conjurons nos frères de ſe faire aimer pour faire aimer notre Religion. Que peuvent penſer en effet un Prince apliqué, un Magiſtrat chargé d'années, un Philoſophe qui aura paſſé ſes jours dans ſon cabinet, en un mot tous

ceux

ceux qui auront eu le malheur d'embraſſer le Déïſme par les illuſions d'une ſageſſe trompeuſe, quand ils voyent tant d'écrits où on les traite de cerveaux évaporés, de petits-maîtres, de gens à bons mots & à mauvaiſes mœurs? Prenons garde que le mépris & l'indignation, que de pareils écrits leur inſpirent, ne les affermiſſent dans leurs ſentimens.

Ajoutons un nouveau motif à ces conſidérations : C'eſt que cette foule de Déiſtes qui couvre l'Europe eſt bien plus près de recevoir nos vérités, que d'adopter les dogmes de la Communion Romaine. Ils avouent tous que notre Religion eſt plus ſenſée que celle des Papiſtes. Ne les éloignons donc pas, nous qui ſommes les ſeuls capables de les ramener. Ils adorent un Dieu, & nous auſſi; ils enſeignent la vertu, & nous auſſi. Ils veulent qu'on ſoit ſoumis aux Puiſſances, qu'on traite tous les hommes comme des frères : nous penſons de même, nous partons des mêmes principes. Agiſſons donc avec eux comme des parens qui ont entre les mains les titres de la famille, & qui les montrent à ceux qui deſcendus de la même origine ſavent ſeulement qu'ils ont le même père, mais qui n'ont point les papiers de la maiſon.

Un Déïſte eſt un homme qui eſt de la Religion d'*Adam*, de *Seth*, de *Noé*. Juſques-là il eſt d'accord avec nous. Diſons lui : Vous n'avez qu'un pas à faire de la Religion de *Noé* aux préceptes donnés à *Abraham*. Après la Religion d'*Abraham* paſſez à celle de *Moïſe*. Quittez tout de ſuite la Religion de *Moïſe* pour celle du Meſſie.

fie. Enfin quand vous aurez vû que la Religion du Messie a été corrompue, vous choisirez entre *Wiclef*, *Luther*, *Jean Hus*, *Calvin*, *Mélancton*, *Oecolampade*, *Zwingle*, *Storck*, *Parker*, *Servet*, *Socin*, *Fox*, & d'autres Réformateurs. Ainsi vous aurez un fil qui vous conduira dans ce grand labyrinthe depuis la création de la terre jusqu'à l'année 1752. S'il nous répond qu'il a lû tous ces grands hommes, & qu'il aime mieux être de la Religion de *Socrate*, de *Platon*, de *Trajan*, de *Marc-Aurèle*, de *Cicéron*, de *Pline*, &c. nous le plaindrons, nous prierons Dieu qu'il l'illumine, & nous ne lui dirons point d'injures. Nous n'en disons point aux Musulmans, aux disciples de *Confucius*. Nous ne chargeons point d'invectives les Juifs mêmes qui ont fait mourir notre Dieu par le dernier supplice; au contraire nous commerçons avec eux, nous leur accordons les plus grands privilèges. Nous n'avons donc aucune raison pour crier avec tant de fureur contre ceux qui adorent un Dieu avec les Musulmans, les Chinois, les Juifs & nous, & qui ne reçoivent pas plus notre Théologie que toutes ces nations ne la reçoivent.

Nous concevons bien qu'on ait poussé des cris terribles dans le tems que d'un côté on vendait les Indulgences & les Bénéfices, & que de l'autre on dépossédait des Evêques, & qu'on forçait les portes des cloitres. Le fiel coulait alors avec le sang. Il s'agissait de conserver ou de détruire des usurpations; mais nous ne voyons pas que ni Milord *Bollingbroke*, ni Milord *Shaftersbury*, ni l'illustre *Pope* qui a immor-

mortalisé les principes de l'un & de l'autre, ayent voulu toucher à la pension d'aucun Ministre du saint Evangile. *Jurieu* fit bien ôter une pension à *Bayle*; mais jamais le respectable *Bayle* ne songea à faire diminuer les apointemens de *Jurieu*. Demeurons donc en repos. Prêchons une morale aussi pure que celle des Philosophes adorateurs d'un Dieu, qui d'accord avec nous dans ce grand principe, enseignent les mêmes vertus que nous, sur lesquelles personne ne dispute; mais qui n'enseignent pas les mêmes dogmes sur lesquels on dispute depuis dix-sept cents ans, & sur lesquels on disputera encore.



SERMON
DU RABIN AKIB,

Prononcé à Smyrne le 20 Novembre 1761.

Traduit de l'Hébreu.

On le croit de la même main que la Défenſe du Lord BOLLINGBROKE.

MES CHERS FRERES,

NOus avons apris le ſacrifice de quarante-deux victimes humaines, que les Sauvages de Lisbonne ont fait publiquement au mois d'*Etanim* (1), l'an 1691. depuis la ruine de Jéruſalem. Ces Sauvages apellent de telles exécutions des *Actes de foi.* M. F. ce ne ſont pas des actes de charité. Elevons nos cœurs à l'Eternel ! (2)

Il y a eu dans cette épouvantable cérémonie trois

(1) C'eſt le mois d'Auguſte des Hébreux, nommé Août chez les Francs.

(2) C'eſt un refrein uſité dans les Sermons des Rabins.

trois hommes brulés, de ceux que les Européans apellent *Moines*, & que nous nommons *Kalenders* ; deux Musulmans, & trente-sept de nos frères condamnés.

Nous n'avons encore d'autres rélations authentiques que l'*Accordao dos Inquisidores contra o Padre Gabriel Malagrida Jesuita.* Le reste ne nous est connu que par les lettres lamentables de nos frères d'Espagne.

Hélas ! voyez d'abord par cet *Accordao*, à quelle dépravation Dieu abandonne tant de peuples de l'Europe. On accusait *Malagrida Jésuita* d'avoir été le complice de l'assassinat du Roi de Portugal. Le Conseil de Justice suprême, établi par le Roi, avait déclaré ce Kalender atteint & convaincu d'avoir exhorté, au nom de Dieu, les assassins à se venger, par le meurtre de ce Prince, d'une entreprise contre leur honneur ; d'avoir encouragé les coupables par le moyen de la Confession, selon l'usage trop ordinaire d'une partie de l'Europe, & de leur avoir dit expressément qu'il n'y avait pas même un péché véniel à tuer leur Souverain.

Dans quel pays de la terre un homme accusé d'un tel crime n'eût-il pas été solemnellement jugé par la Justice ordinaire du Prince, confronté avec ses complices, & exécuté à mort selon les loix ?

Qui le croirait, M. F. ? le Roi de Portugal n'a pas le droit de faire condamner par ses juges un Kalender accusé de parricide ! il faut qu'il en demande la permission à un Rabin Latin établi dans la ville de Rome ; & ce Rabin Latin la lui

a

a refusée ! Ce Roi a été obligé de remettre l'accusé à des Kalenders Portugais, qui ne jugent, disent-ils, que les crimes contre Dieu ; comme si Dieu leur avait donné des patentes pour connaître souverainement de ce qui l'offense ; & comme s'il y avait un plus grand crime contre Dieu même que d'assassiner un Souverain, que nous regardons comme son image.

Sachez, M. F. que les Kalenders n'ont pas seulement interrogé *Malagrida* sur la complicité du parricide. C'est une petite faute mondaine, disent-ils, laquelle est absorbée dans l'immensité des crimes contre la Majesté Divine.

Malagrida a donc été convaincu d'avoir dit, *qu'une femme*, *nommée* Annah, *avait été autrefois sanctifiée dans le ventre de sa mère*, *que sa fille lui parla avant de venir au monde*, *que* Marie *reçut plusieurs visions de l'Ange-Messager* Gabriel, *qu'il y aura trois Antechrists*, *dont le dernier naîtra à Milan d'un Kalender & d'une Kalendresse*, *& que pour lui* Malagrida *est un* Jean-B.... (3)

Voilà pourquoi ce pauvre Jésuite, âgé de soixante-quinze ans, a été brulé publiquement à Lisbonne. Elevons nos cœurs à l'Eternel !

S'il n'y avait eu que *Malagrida* Jesuita de condamné aux flammes, nous ne vous en parlerions pas dans cette sainte Synagogue. Peu nous importe que des Kalenders ayent ars un Kalender jésuite. Nous savons assez que ces Térapeutes d'Eu-

(3) *Malagrida* s'est dit *Jean-Baptiste*, comme plusieurs Convulsionnaires à Paris, & plusieurs Prophètes à Londres, se sont dits *Elie*.

d'Europe ont ſouvent mérité ce ſuplice ; c'eſt un des malheurs attachés aux ſectes de ces barbares : leurs hiſtoires ſont remplies des crimes de leurs Derviches ; & nous ſavons aſſez combien leurs diſputes fanatiques ont enſanglanté de thrônes. Toutes les fois qu'on a vû des Princes aſſaſſinés en Europe, la ſuperſtition de ces peuples a toujours aiguiſé le poignard. Le ſavant Aumônier de M. le Conſul de France à Smyrne compte quatre-vingt-quatorze Rois, ou Empereurs, ou Princes, mis à mort par les querelles de ces malheureux, ou par les propres mains des Faquirs, ou par celles de leurs pénitens. Pour le nombre de Seigneurs & de citoyens que ces ſuperſtitions ont fait maſſacrer, il eſt immenſe ; & de tant d'aſſaſſinats horribles, il n'en eſt aucun qui n'ait été médité, encouragé, ſanctifié dans le Sacrement qu'ils apellent de Confeſſion.

Vous ſavez, M. F. que les premiers Chrétiens imitèrent d'abord notre louable coutume de nous accuſer devant Dieu de nos fautes, de nous confeſſer pécheurs dans notre Temple. Six ſiécles après la deſtruction de ce ſaint Temple, les Archimandrites d'Europe imaginèrent d'obliger leurs Faquirs à ſe confeſſer à eux ſecrettement deux fois l'année. Quelques ſiécles après, on obligea des gens du monde à en faire autant. Figurez vous quelle autorité dangereuſe cette coutume donna à ceux qui voulurent en abuſer. Les ſecrets des familles furent entre leurs mains, les femmes furent ſouſtraites au pouvoir de leurs maris, les enfans à celui de leurs pères ; le feu de la diſcorde fut allumé dans les guerres civiles

par

par les Confeſſeurs qui étaient d'un parti, & qui refuſaient ce qu'ils apellent l'abſolution à ceux du parti contraire.

Enfin, ils perſuadèrent à leurs pénitens que Dieu leur commandait d'aller tuer les Princes qui mécontentaient leurs Archimandrites. Hier, M. F. l'Aumônier de M. le Conſul nous montra dans l'hiſtoire de la petite nation des Francs, qui vit dans un coin du monde, au bout de l'Occident, & qui n'eſt pas ſans mérite: il nous montra, dis-je, un Faquir, nommé *Clément*, qui reçut de ſon Prieur, nommé *Bourgouin*, l'ordre exprès en confeſſion d'aller aſſaſſiner ſon Roi légitime, qui s'apellait, je crois, *Henri.* En vérité, dans le peu que j'ai lû moi-même des nations voiſines, j'ai cru lire celle des Antropophages. Elevons nos cœurs à l'Eternel.

M. F. outre le moine *Malagrida* que les Sauvages ont brulé, il y a encor eu deux autres moines de brûlés, dont j'ignore le nom & les péchés. Dieu veuille avoir leur ame.

Puis on a brulé deux Muſulmans. La charité nous ordonne de lever les épaules, d'être ſaiſis d'horreur, & de prier pour eux. Vous ſavez que quand les Muſulmans eurent conquis toute l'Eſpagne par leurs cimeterres, ils ne moleſtèrent perſonne, ne contraignirent perſonne à changer de Religion, & qu'ils traitèrent les vaincus avec humanité, auſſi-bien que nous autres Iſraélites. Vos yeux ſont témoins avec quelle bonté les Turcs en uſent aujourd'hui avec les Chrétiens Grecs, les Chrétiens Neſtoriens, les Chrétiens Papiſtes, les diſciples de Jean, les anciens Parſis Ignicoles, &

nous

nous humbles ſerviteurs de *Moïſe.* Cet exemple d'humanité n'a pû attendrir les cœurs des Sauvages qui habitent cette petite langue de terre du Portugal. Deux Muſulmans ont été livrés aux tourmens les plus cruels, parce que leurs pères & leurs grands-pères avaient un peu moins de prépuce que les Portugais, qu'ils ſe lavaient trois fois par jour, tandis que les Portugais ne ſe lavent qu'une fois par ſemaine, qu'ils nomment *Allah* l'Etre Eternel que les Portugais appellent *Dios*, & qu'ils mettent le pouce auprès de leurs oreilles quand ils récitent leurs prières. Ah ! M. F. quelle raiſon pour bruler des hommes !

L'Aumônier de M. le Conſul m'a fait voir une pancarte d'un grand Rabin du pays des Francs, dont le nom finit en *ic*, & qui réſide en un Bourg ou Ville appellée *Soiſſons.* Ce bon Rabin dit dans ſa pancarte, intitulée *Mandement*, qu'on doit regarder tous les hommes comme frères, & qu'un Chrétien doit aimer un Turc. Vive ce bon Rabin.

Puiſſent tous les enfans d'*Adam*, blancs, rouges, noirs, gris, baſanés, barbus ou ſans barbe, entiers ou châtrés, penſer à jamais comme lui ! & que les fanatiques, les ſuperſtitieux, les perſécuteurs deviennent hommes ! Elevons nos cœurs à l'Eternel !

M. F. il eſt tems de répandre des larmes ſur nos trente-ſept Iſraélites qu'on a aſſaſſinés dans l'Acte de foi. Je ne dis pas qu'ils ayent tous été brulés à petit feu. On nous mande qu'il y en a eu trois de fouettés juſqu'à la mort, & deux de

de renvoyés en priſon. Reſte à trente - deux conſumés par les flammes dans ce ſacrifice des Sauvages.

Quel était leur crime ? Point d'autre que celui d'être nés. Leurs pères les engendrèrent dans la Religion que leurs ayeux ont profeſſée depuis 4000 ans. Ils ſont nés Iſraëlites, ils ont célébré le Phaſé dans leurs caves ; & voilà l'unique raiſon pour laquelle les Portugais les ont brulés. Nous n'aprenons pas que tous nos frères ayent été mangés après avoir été jettés dans le bucher : mais nous devons le préſumer de deux jeunes garçons de quatorze ans qui étaient fort gras, & d'une fille de douze qui avait beaucoup d'embonpoint & qui était très-apétiſſante.

Croiriez-vous que tandis que les flammes dévoraient ces innocentes victimes, les Inquiſiteurs & les autres ſauvages chantaient nos propres prières ? Le grand Inquiſiteur entonna lui-même le Makib de notre bon Roi *David*, qui commence par ces mots : *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, ſelon votre grande miſericorde.*

C'eſt ainſi que ces monſtres impitoyables invoquaient le Dieu de la clémence & de la bonté, le Dieu pardonneur, en commettant le crime le plus atroce & le plus barbare, exerçant une cruauté que les démons dans leur rage ne voudraient pas exercer contre les démons leurs confrères. C'eſt ainſi que par une contradiction auſſi abſurde que leur fureur eſt abominable, ils offrent à Dieu nos Makibs (nos Pſaumes) ; ils empruntent notre Religion même, en nous puniſſant d'être élevés dans notre Religion. Elevons nos cœurs à l'Eternel !

Ce

Ce qui précède peut être regardé comme le premier point du Sermon prononcé par le Rabin Akib ; ce qui suit, comme le second.

O tigres dévots ! panthères fanatiques ! qui avez un si grand mépris pour votre secte, que vous pensez ne la pouvoir soutenir que par des bourreaux ! si vous étiez capables de raison, je vous interrogerais, je vous demanderais pourquoi vous nous immolez, nous qui sommes les pères de vos pères ?

Que pourriez-vous répondre, si je vous disais, Votre Dieu était de notre Religion ? Il nâquit Juif, il fut circoncis comme tous les autres Juifs, il reçut de votre aveu le batême du Juif *Jean*, lequel était une antique cérémonie Juive, une ablution en usage, une cérémonie à laquelle nous soumettons nos Néophites ; il accomplit tous les devoirs de notre antique Loi ; il vécut Juif, mourut Juif, & vous nous brulez parce que nous sommes Juifs.

J'en atteste vos livres même : *Jésus* a-t-il dit dans un seul endroit que la loi de *Moïse* était ou mauvaise ou fausse ? L'a-t-il abrogée ? Ses premiers Disciples ne furent-ils pas circoncis ? *Pierre* ne s'abstenait-il pas des viandes défendues par notre loi, lorsqu'il mangeait avec les Israélites ? *Paul* étant Apôtre ne circoncit-il pas lui-même quelques-uns de ses Disciples ? Ce *Paul* n'alla-t-il pas sacrifier dans notre Temple, selon vos propres écrits ? Qu'étiez-vous autre chose dans le commencement qu'une partie de nous-mêmes, qui s'en est séparée avec le tems ? En-

Enfans dénaturés, nous ſommes vos pères; nous ſommes les pères des Muſulmans. Une Mère reſpectable & malheureuſe a eu deux filles, & ces deux filles l'ont chaſſée de la maiſon; & vous nous reprochez de ne plus habiter cette maiſon détruite? Vous nous faites un crime de notre infortune, vous nous en puniſſez. Mais ces Parſis, ces Mages, plus anciens que nous, ces premiers Perſans qui furent autrefois nos vainqueurs & nos maîtres, & qui nous aprirent à lire & à écrire, ne ſont-ils pas diſperſés comme nous ſur la terre? Les Banians, plus anciens que les Parſis, ne ſont-ils pas épars ſur les frontières des Indes, de la Perſe, de la Tartarie, ſans jamais ſe confondre avec aucune nation, ſans épouſer jamais de femmes étrangères? Que dis-je! vos Chrétiens, gens vivans paiſiblement ſous le joug du grand Padicha des Turcs, épouſent-ils jamais des Muſulmanes ou des filles du Rite Latin? Quels avantages prétendez-vous donc tirer de ce que nous vivons parmi les nations ſans nous incorporer à elles?

Votre démence va juſqu'à dire que nous ne ſommes diſperſés que parce que nos pères condamnèrent au ſuplice celui que vous adorez. Ignorans que vous êtes! pouviez-vous ne pas voir qu'il ne fut condamné que par les Romains? nous n'avions point alors le droit du glaive; nous étions gouvernés par *Quirinus*, par *Varus*, par *Pilatus*; car, Dieu merci, nous avons preſque toujours été eſclaves. Le ſuplice de la croix était inuſité chez nous. Vous ne trouverez pas dans nos hiſtoires un ſeul exemple d'un homme cruci-

crucifié, ni la moindre trace de ce châtiment. Ceſſez donc de perſécuter une nation entière pour un événement dont elle ne peut être reſponſable.

Je ne veux que vos propres livres pour vous confondre. Vous avouez que Jéſus apellait publiquement nos Phariſiens & nos Prêtres, *races de vipères*, *ſépulchres blanchis*. Si quelqu'un parmi vous allait continuellement par les rues de Rome apeller le Pape & les Cardinaux, vipères & ſépulchres, le ſouffrirait-on ? Les Phariſiens, il eſt vrai, dénoncèrent Jéſus au Gouverneur Romain, qui le fit périr du ſuplice uſité chez les Romains. Eſt-ce une raiſon pour bruler des négocians Juifs & leurs filles dans Lisbonne ?

Je ſais que les barbares, pour colorer leur cruauté, nous accuſent d'avoir pû connaître la Divinité de *Jéſus-Chriſt*, & de ne l'avoir pas connue. J'en apelle aux Savans de l'Europe, car il y en a quelques-uns : *Jéſus* dans leur Evangile s'apelle quelquefois Fils de Dieu, Fils de l'homme, mais jamais Dieu ; jamais *Paul* ne lui a donné ce titre.

Fils de l'homme eſt une expreſſion très-ordinaire dans notre langue. Fils de Dieu ſignifie homme juſte, comme *Bélial* ſignifie méchant. Pendant 300 ans JESUS fut bien reçu par les Chrétiens comme Médiateur envoyé de Dieu, comme la plus parfaite des créatures. Ce ne fut qu'au Concile de Nicée que la majorité des Evêques conſtata ſa Divinité, malgré les opoſitions des trois quarts de l'Empire. Si donc les Chrétiens eux-mêmes ont nié ſi longtems ſa Divinité,

té, s'il y a même encore des sociétés Chrétiennes qui la nient, par quel étrange renversement d'esprit peut-on nous punir de la méconnaître ? Elevons nos cœurs à l'Eternel !

Nous ne récriminons point ici contre plusieurs sectes de Chrétiens : nous laissons les reproches qu'elles se font les unes aux autres d'avoir falsifié tant de livres & de passages, d'avoir suposé des Oracles de Sibylles, des lettres de JESUS, des lettres de *Pilate*, des lettres de *Sénèque* à *Paul*, & d'avoir forgé tant de miracles : leurs sectes se font sur toutes ces prévarications plus de reproches que nous ne pourrions leur en faire.

Je me borne à une seule question que je leur ferai. Si quelqu'un sortant d'un *Autodafé*, me dit qu'il est Chrétien, je lui demanderai en quoi il peut l'être ? JESUS n'a jamais pratiqué ni fait pratiquer la Confession auriculaire ; sa Pâque n'est certainement point celle d'un Portugais. Trouvera-t-on l'Extrême-Onction, l'Ordre, &c. dans l'Evangile ? il n'institua ni Cardinaux, ni Pape, ni Dominicains, ni Promoteurs, ni Inquisiteurs ; il ne fit bruler personne ; il ne recommanda que l'observation de la Loi, l'amour de Dieu & du prochain, à l'exemple de nos Prophêtes. S'il reparaissait aujourd'hui au monde, se reconnaitrait-il dans un seul de ceux qui se nomment Chrétiens ?

Nos ennemis nous font aujourd'hui un crime d'avoir volé les Egyptiens, d'avoir égorgé plusieurs petites Nations dans les bourgs dont nous nous emparâmes, d'avoir été d'infames usuriers, d'avoir aussi immolé des hommes, d'en avoir

même

meme mangé, comme dit *Ezéchiel.* Nous avons été un peuple barbare, ſuperſtitieux, ignorant, abſurde, je l'avoue : mais ſerait-il juſte d'aller aujourd'hui bruler le Pape & tous les Monſignori de Rome, parce que les premiers Romains enlevèrent les Sabines, & dépouillèrent les Samnites ?

Que les prévaricateurs, qui dans leur propre Loi ont beſoin de tant d'indulgence, ceſſent donc de perſécuter, d'exterminer ceux qui comme hommes ſont leurs frères, & qui comme Juifs ſont leurs pères.

Que chacun ſerve Dieu dans la Religion où il eſt né, ſans vouloir arracher le cœur à ſon voiſin pour des diſputes où perſonne ne s'entend.

Que chacun ſerve ſon Prince & ſa patrie, ſans jamais employer le prétexte d'obéir à Dieu pour déſobéir aux Loix. *O Adonaï*, qui nous as créé tous, qui ne veux pas le malheur de tes créatures ! Dieu, Père commun, Dieu de miſéricorde, fai qu'il n'y ait plus ſur ce petit globe, ſur ce moindre de tes mondes, ni fanatiques, ni perſécuteurs. Elevons nos cœurs à l'Eternel. *Amen.*



DES MAUVAISES ACTIONS CONSACRÉES OU EXCUSÉES.

IL n'eſt que trop ordinaire aux Hiſtoriens de louer de très méchans hommes qui ont rendu ſervice à la ſecte dominante, ou à la patrie. Ces éloges ſont peut-être d'un citoyen zélé, mais ce zèle outrage le genre humain. *Romulus* aſſaſſine ſon frère, & on en fait un Dieu. *Conſtantin* égorge ſon fils, étouffe ſa femme, aſſaſſine preſque toute ſa famille; on l'a loué dans des Conciles, mais l'hiſtoire doit déteſter ſes barbaries. Il eſt heureux pour nous ſans doute, que *Clovis* ait été Catholique : il eſt heureux pour l'Egliſe Anglicane que *Henri VIII.* ait aboli les moines : mais il faut avouer que *Clovis* & *Henri VIII.* étaient des monſtres de cruauté.

Lorſque le Jéſuite *Berruier*, qui quoique jéſuite était un ſot, s'aviſa de paraphraſer l'ancien & le nouveau Teſtament en ſtile de ruelle, ſans autre intention que de les faire lire, il jetta des fleurs de Rhétorique ſur le couteau à deux tranchans que le Juif *Aod* enfonça avec le manche dans le ventre du Roi *Eglon*, ſur le ſabre dont *Judith* coupa la tète d'*Holoferne* après s'être proſtituée à lui, & ſur pluſieurs autres actions de ce genre. Le Parlement en reſpectant la Bible qui raporte ces hiſtoires, condamna le jéſuite qui les louait, & fit bruler l'ancien & le nouveau Teſtament; j'entends celui du jéſuite.

Mais

Mais comme les jugemens des hommes ſont toujours différens dans les cas pareils, la même choſe arriva à *Bayle* dans un cas tout contraire; il fut condamné pour n'avoir pas loué toutes les actions de *David*, Roi de la province de Judée. Un nommé *Jurieu* prédicant réfugié en Hollande avec d'autres prédicans réfugiés, voulurent l'obliger à ſe rétracter. Mais comment ſe rétracter ſur des faits conſignés dans l'Ecriture? *Bayle* n'avait-il pas quelque raiſon de penſer que tous les faits raportés dans les livres Juifs ne ſont pas des actions ſaintes? que *David* a fait comme un autre des actions très criminelles, & que s'il s'eſt apellé *l'homme ſelon le cœur de Dieu*, c'eſt en vertu de ſa pénitence, & non pas à cauſe de ſes forfaits?

Ecartons les noms, & ne ſongeons qu'aux choſes. Supoſons que pendant le règne de *Henri IV.*, un Curé ligueur a répandu ſecrettement une bouteille d'huile ſur la tête d'un berger de Brie, que ce berger vient à la Cour, que le Curé le préſente à *Henri IV.* comme un bon joueur de violon qui poura diſſiper ſa mélancolie, que le Roi le fait ſon Ecuyer & lui donne une de ſes filles en mariage, qu'enſuite le Roi s'étant brouillé avec le berger, celui-çi ſe réfugie chez un Prince d'Allemagne ennemi de ſon beau-père, qu'il arme ſix cent brigands perdus de dettes & de débauches, qu'il court la campagne avec cette canaille, qu'il égorge amis & ennemis, qu'il extermmine juſqu'aux femmes & aux enfans à la mammelle, afin qu'il n'y ait perſonne qui puiſſe porter la nouvelle de cette bou-

cherie ; je ſupoſe encor que ce même berger de Brie devient Roi de France après la mort de *Henri IV.*, & qu'il fait aſſaſſiner ſon petit-fils après l'avoir fait manger à ſa table, & livre à la mort ſept autres petits enfans de ſon Roi ; quel eſt l'homme qui n'avouera pas que ce berger de Brie eſt un peu dur ?

Les Commentateurs conviennent que l'adultère de *David* & l'aſſaſſinat d'*Urie* ſont des fautes que DIEU a pardonnées. On peut donc convenir que les maſſacres ci-deſſus ſont des fautes que DIEU a pardonnées auſſi.

Cependant, on ne fit aucun quartier à *Bayle.* Mais en dernier lieu quelques prédicateurs de Londres ayant comparé *George ſecond* à *David*, un des ſerviteurs de ce Monarque a fait publiquement imprimer un petit livre, dans lequel il ſe plaint de la comparaiſon. Il examine toute la conduite de *David*, il va infiniment plus loin que *Bayle ;* il traite *David* avec plus de ſévérité que *Tacite* ne traite *Domitien.* Ce livre n'a pas excité en Angleterre le moindre murmure ; tous les lecteurs ont ſenti que les mauvaiſes actions ſont toujours mauvaiſes, que DIEU peut les pardonner quand la pénitence eſt proportionnée au crime, mais qu'aucun homme ne doit les aprouver.

Il y a donc plus de raiſon en Angleterre qu'il n'y en avait en Hollande du tems de *Bayle.* On ſent aujourd'hui qu'il ne faut pas donner pour modèle de ſainteté ce qui eſt digne du dernier ſuplice ; & on ſait que ſi on ne doit pas donſacrer le crime, on ne doit pas croire l'abſurcité.

DES

DES SECTES.

SEcte & *erreur* font fynonymes. Tu es Péripatéticien, & moi Platonicien ; nous avons donc tous deux tort ; car tu ne combats *Platon* que parce que fes chimères t'ont révolté, & moi je ne m'éloigne d'*Ariftote* que parce qu'il m'a paru qu'il ne fait ce qu'il dit. Si l'un ou l'autre avait démontré la vérité, il n'y aurait plus de Secte. Se déclarer pour l'opinion d'un homme contre celle d'un autre, c'eft prendre parti comme dans une guerre civile. Il n'y a point de Secte en Mathématique, en Phyfique expérimentale. Un homme qui examine le raport d'un cône & d'une fphère, n'eft point de la fecte d'*Archimède* : celui qui voit que le carré de l'hypotenufe d'un triangle rectangle eft égal au carré des deux autres côtés, n'eft point de la fecte de *Pythagore*.

Quand vous dites que le fang circule, que l'air pèfe, que les rayons du Soleil font des faifceaux de fept rayons refrangibles, vous n'êtes ni de la fecte d'*Harvey*, ni de celle de *Torricelli*, ni de celle de *Newton* ; vous acquiefcez feulement à des vérités démontrées par eux, & l'Univers entier fera à jamais de votre avis.

Voilà le caractère de la vérité ; elle eft de tous les tems ; elle eft pour tous les hommes ; elle n'a qu'à fe montrer pour qu'on la reconnaiffe ; on ne peut difputer contre elle. Longue difpute fignifie, les deux partis ont tort.

DU PHILOSOPHE.

LE Philoſophe eſt l'amateur de la ſageſſe & de la vérité. Etre ſagè, c'eſt éviter les fous & les méchans. Le Philoſophe ne doit donc vivre qu'avec des Philoſophes.

Je ſupoſe qu'il y ait quelques ſages parmi les Juifs ; ſi l'un de ces ſages mange avec quelques Rabins, s'il ſe fait ſervir un plat d'anguilles ou de liévre, s'il ne peut s'empècher de rire de quelques diſcours ſuperſtitieux de ſes convives, le voilà perdu dans la Sinagogue. Il en faut dire autant d'un Muſulman, d'un Guèbre, d'un Banian.

Je ſais qu'on prétend que le ſage ne doit jamais laiſſer entrevoir aux prophanes ſes opinions, qu'il doit être fou avec les fous, imbécillè avec les imbécilles ; mais on n'a pas encore oſé dire qu'il doit être fripon avec les fripons. Or, ſi on exige que le ſage ſoit toûjours de l'avis de ceux qui trompent les hommes, n'eſt-ce pas demander évidemment que le ſage ne ſoit pas un homme de bien ? Exigera-t-on d'un Médecin qu'il ſoit toûjours de l'avis des Charlatans ?

Le ſage eſt un médecin des ames ; il doit donner ſes remèdes à ceux qui lui en demandent, & fuir la ſociété des charlatans qui le perſécuteront infailliblement. Si donc un fou de l'Aſie mineure, ou un fou de l'Inde, dit au ſage ; Mon ami, tu as bien la mine de ne pas

croire

croire à la jument *Borac*, ou aux métamorphoses de *Vishnou*, je te dénoncerai, je t'empêcherai d'être Bostangi, je te décrierai, je te persécuterai; le sage doit le plaindre & se taire.

Si des ignorans nés avec un bon esprit, & voulant sincérement s'instruire, interrogent le sage, & lui disent, Dois-je croire qu'il y a cinq cent lieuës de la Lune à Vénus, autant de Mercure à Vénus, & de Mercure au Soleil, comme l'assurent tous les premiers pères Musulmans, malgré tous les Astronomes? Le sage doit leur répondre, que les pères peuvent se tromper. Le sage doit en tout tems les avertir que cent dogmes ne valent pas une bonne action, & qu'il vaut mieux secourir un infortuné que de connaître à fond l'abolissant & l'aboli.

Quand un manant voit un serpent prêt à l'assaillir, il doit le tuer. Quand un sage voit un superstitieux & un fanatique, que fera-t-il? Il les empêchera de le mordre.



LES

LES IGNORANCES.

J'Ignore comment j'ai été formé, & comment je ſuis né. J'ai ignoré abſolument pendant le quart de ma vie les raiſons de tout ce que j'ai vû, entendu & ſenti; & je n'ai été qu'un perroquet ſiflé par d'autres perroquets.

* *

Quand j'ai regardé autour de moi & dans moi, j'ai conçu que quelque choſe exiſte de toute éternité; puiſqu'il y a des êtres qui ſont actuellement, j'ai conclu qu'il y a un Etre néceſſaire, & néceſſairement éternel. Ainſi, le premier pas que j'ai fait pour ſortir de mon ignorance, a franchi les bornes de tous les ſiécles.

* *

Mais quand j'ai voulu marcher dans cette carrière infinie ouverte devant moi, je n'ai pû ni trouver un ſeul ſentier, ni découvrir pleinement un ſeul objet; & du ſaut que j'ai fait pour contempler l'éternité, je ſuis retombé dans l'abîme de mon ignorance.

* *

J'ai vû ce qu'on apelle de la matière depuis l'étoile *Sirius*, & depuis celles de la *voye lactée*, auſſi éloignées de *Sirius* que cet aſtre l'eſt de nous, juſqu'au dernier atôme qu'on peut apercevoir avec le microſcope, & j'ignore ce que c'eſt que la matière.

* *

La

La lumière qui m'a fait voir tous ces êtres m'eſt inconnue ; je peux avec le ſecours du priſme, anatomiſer cette lumière, & la diviſer en ſept faiſceaux de rayons ; mais je ne peux diviſer ces faiſceaux ; j'ignore de quoi ils ſont compoſés. La lumière tient de la matière, puiſqu'elle a un mouvement, & qu'elle frape les objets ; mais elle ne tend point vers un centre comme tous les autres corps ; au contraire, elle s'échape invinciblement du centre, tandis que toute matière pèſe vers ſon centre. La lumière paraît pénétrable, & la matière eſt impénétrable. Cette lumière eſt-elle matière ? ne l'eſt-elle pas ? qu'eſt-elle ? de quelles innombrables propriétés peut-elle être revétue ? je l'ignore.

* *

Cette ſubſtance ſi brillante, ſi rapide, & ſi inconnue, & ces autres ſubſtances qui nagent dans l'immenſité de l'eſpace, ſont-elles éternelles comme elles ſemblent infinies ? je n'en ſais rien. Un Etre néceſſaire, ſouverainement intelligent, les a-t-il créées de rien, ou les a-t-il arrangées ? a-t-il produit cet ordre dans le temps ou avant le temps? Hélas ! qu'eſt-ce que ce temps même dont je parle ? je ne peux le définir. O Dieu, il faut que tu m'inſtruiſes ; car je ne ſuis éclairé ni par les ténèbres des autres hommes, ni par les miennes.

* *

Qui es-tu, toi, animal à deux pieds ſans plumes, comme moi-même, que je vois remper comme moi ſur ce petit globe ? Tu arraches comme moi quelques fruits à la boue qui eſt notre nourrice commune ? Tu vas à la ſelle, & tu pen-

penſes ! Tu es ſujet à toutes les maladies les plus dégoutantes, & tu as des idées métaphyſiques ! J'aperçois que la nature t'a donné deux eſpèces de feſſes par devant, & qu'elle me les a refuſées : elle t'a percé au bas de ton abdomen un ſi vilain trou, que tu es portée naturellement à le cacher. Tantôt ton urine, tantôt des animaux penſans ſortent par ce trou ; ils nagent neuf mois dans une liqueur abominable entre cet égoût & un autre cloaque, dont les immondices accumulées feraient capables d'empeſter la terre entière ; & cependant, ce ſont ces deux trous qui ont produit les plus grands événemens. Troye périt pour l'un ; *Alexandre* & *Adrien* ont érigé des temples à l'autre. L'ame immortelle a donc ſon berceau entre ces deux cloaques ! Vous me dites, Madame, que cette deſcription n'eſt ni dans le goût de *Tibulle*, ni dans celui de *Quinault*, d'accord, ma bonne ; mais je ne ſuis pas en humeur de te dire des galanteries.

* *

Les ſouris, les taupes ont auſſi leurs deux trous, pour leſquels ils n'ont jamais fait de pareilles extravagances. Qu'importe à l'Etre des êtres qu'il y ait des animaux comme nous & comme les ſouris, ſur ce globe qui roule dans l'eſpace avec tant d'innombrables globes ?

* *

Pourquoi ſommes-nous ? pourquoi y a-t-il des êtres ?

* *

Qu'eſt-ce que le ſentiment ? comment l'ai-je reçu ? quel raport y a-t-il entre l'air qui frape mon oreille, & le ſentiment du ſon ? entre ce corps & le ſentiment des couleurs ? je

l'i-

l'ignore profondément, & je l'ignorerai toûjours.

* *

Qu'eſt-ce que la penſée? où réſide-t-elle? comment ſe forme-t-elle? qui me donne des penſées pendant mon ſommeil? eſt-ce en vertu de ma volonté que je penſe? Mais toûjours pendant le ſommeil, & ſouvent pendant la veille, j'ai des idées malgré moi. Ces idées longtems oubliées, longtems reléguées dans l'arrière-magazin de mon cerveau, en ſortent ſans que je m'en mêle, & ſe préſentent d'elles-mêmes à ma mémoire, qui faiſait de vains efforts pour les rapeller.

* *

Les objets extérieurs n'ont pas la puiſſance de former en moi des idées, car on ne donne point ce qu'on n'a pas; je ſens trop que ce n'eſt pas moi qui me les donne, car elles naiſſent ſans mes ordres. Qui les produit en moi? d'où viennent-elles? où vont-elles? Fantômes fugitifs, quelle main inviſible vous produit & vous fait diſparaître?

* *

Pourquoi, ſeul de tous les animaux, l'homme a-t-il la rage de dominer ſur ſes ſemblables?

Pourquoi, & comment s'eſt-il pû faire que ſur cent milliards d'hommes il y en ait eu plus de quatre-vingt-dix-neuf immolés à cette rage?

* *

Comment la raiſon eſt-elle un don ſi précieux, que nous ne voudrions le perdre pour rien au monde? Et comment cette raiſon n'a-t-elle ſer-

vi qu'à nous rendre preſque toûjours le plus malheureux de tous les êtres ?

* *

D'où vient qu'aimant paſſionnément la vérité nous nous ſommes toûjours livrés aux plus groſſières impoſtures ?

* *

Pourquoi cette foule d'Indiens trompée & aſſervie par des Bonzes, écraſée par le deſcendant d'un Tartare, ſurchargée de travaux, gémiſſante dans la miſère, aſſaillie par les maladies, en bute à tous les fléaux, aime-t-elle encor la vie ?

* *

D'où vient le mal ? & pourquoi le mal exiſte-t-il ?

* *

O atômes d'un jour, ô mes compagnons dans l'infinie petiteſſe, nés comme moi pour tout ſouffrir & pour tout ignorer, y en a-t-il parmi vous d'aſſez fous pour croire ſavoir tout cela ? Non, il n'y en a point ; non, dans le fond de votre cœur vous ſentez votre néant comme je rends juſtice au mien. Mais vous êtes aſſez orgueilleux pour vouloir qu'on embraſſe vos vains ſyſtêmes ; ne pouvant être les tyrans de nos corps, vous prétendez être les tyrans de nos ames.



LES

LES VŒUX.

FAire un vœu pour toute ſa vie, c'eſt ſe faire eſclave. Comment peut-on ſouffrir le pire de tous les eſclavages dans un pays où l'eſclavage eſt proſcrit ?

* *

Promettre à DIEU par ſerment qu'on ſera, depuis l'âge de quinze ans juſqu'à ſa mort, Jacobin, Jéſuite ou Capucin, c'eſt affirmer qu'on penſera toûjours en Capucin, en Jacobin ou en Jéſuite. Il eſt plaiſant de promettre pour toute ſa vie, ce que nul homme n'eſt ſûr de tenir du ſoir au matin.

* *

Comment les Goûvernemens ont-ils été aſſez ennemis d'eux-mêmes, aſſez abſurdes, pour autoriſer les citoyens à faire l'aliénation de leur liberté dans un âge où il n'eſt pas permis de diſpoſer de la moindre partie de ſa fortune ? Comment tous les Magiſtrats étant convaincus de l'excès de cette ſotiſe n'y mettent-ils pas ordre ?

* *

N'eſt-on pas épouvanté quand on fait réfléxion qu'on a plus de moines que de ſoldats ?

* *

N'eſt-on pas attendri quand on découvre les ſecrets des cloitres, les turpitudes, les horreurs, les tourmens auxquels ſe ſont ſoumis de malheureux enfans qui déteſtent leur état de forçat

quand ils ſont hommes, & qui ſe débattent avec un deſeſpoir inutile contre les chaines dont leur folie les a chargés ?

* *

J'ai connu un jeune homme que ſes parens engagèrent à ſe faire Capucin à quinze ans & demi ; il aimait éperduement une fille à peu près de cet âge. Dès que ce malheureux eut fait ſes vœux à *François d'Aſſiſe*, le Diable le fit ſouvenir de ceux qu'il avait faits à ſa maîtreſſe, à qui il avait ſigné une promeſſe de mariage. Enfin le Diable étant plus fort que *St. François*, le jeune Capucin ſort de ſon cloitre, & court à la maiſon de ſa maîtreſſe ; on lui dit qu'elle s'eſt jettée dans un couvent, & qu'elle a fait profeſſion.

Il vole au couvent, il demande à la voir, il aprend qu'elle eſt morte de deſeſpoir. Cette nouvelle lui ôte l'uſage de ſes ſens, il tombe preſque ſans vie. On le tranſporte dans un couvent d'hommes voiſin, non pour lui donner les ſecours néceſſaires, qui ne peuvent tout au plus que ſauver le corps, mais pour lui procurer la douceur de recevoir avant ſa mort l'Extrême-Onction qui ſauve infailliblement l'ame.

Cette maiſon où l'on porta ce pauvre garçon évanouï, était juſtement un couvent de Capucins. Ils le laiſſèrent charitablement à leur porte pendant plus de trois heures : mais enfin il fut heureuſement reconnu par un des révérends Péres, qui l'avait vû dans le monaſtère dont il était ſorti. Il fut porté dans une cellule, & l'on y eut quelque ſoin de ſa vie, dans le deſſein de la ſanctifier par une ſalutaire pénitence.

Dès

Dès qu'il eut recouvré ſes forces, il fut conduit bien garotté à ſon couvent ; & voici très exactement comme il y fut traité. D'abord on le deſcendit dans une foſſe profonde, au bas de laquelle eſt une pierre très groſſe, à laquelle une chaine de fer eſt ſcèlée. Il fut attaché à cette chaine par un pied ; on mit auprès de lui un pain d'orge & une cruche d'eau ; après quoi on referma la foſſe, qui ſe bouche avec un large plateau de grès, & qui ferme l'ouverture par laquelle on l'avait deſcendu.

Au bout de trois jours on le tira de ſa foſſe pour le faire comparaître devant la tournelle des Capucins. Il falait ſavoir s'il avait des complices de ſon évaſion ; & pour l'engager à les révéler, on l'apliqua à la queſtion uſitée dans le couvent. Cette queſtion préparatoire eſt infligée avec des cordes qui ſerrent les membres du patient, & qui lui font ſouffrir une eſpèce d'eſtrapade.

Quand il eut ſubi ces tourmens, il fut condamné à être enfermé pendant deux ans dans ſon cachot, & à en ſortir trois fois par ſemaine pour recevoir ſur ſon corps entiérement nud la diſcipline avec des chaines de fer.

Son tempérament réſiſta ſeize mois entiers à ce ſuplice. Il fut enfin aſſez heureux pour ſe ſauver, à la faveur d'une querelle arrivée entre les Capucins. Ils ſe battirent les uns contre les autres, & le priſonnier échapa pendant la mêlée.

S'étant caché pendant quelques heures dans des brouſſailles, il ſe hazarda de ſe mettre en chemin au déclin du jour, preſſé par la faim, & pouvant à peine ſe ſoutenir. Un Samaritain

qui paſſait eut pitié de ce ſpectre ; il le conduiſit dans ſa maiſon, & lui donna du ſecours. C'eſt cet infortuné lui-même qui m'a conté ſon avanture en préſence de ſon libérateur. Voilà donc ce que les vœux produiſent !

* *

C'eſt une queſtion fort curieuſe de ſavoir ſi les horreurs qui ſe commettent tous les jours chez les moines mendians, ſont plus revoltantes que les richeſſes pernicieuſes des autres moines qui réduiſent tant de familles à l'état de mendians.

* *

Tous ont fait vœu de vivre à nos dépends, d'être un fardeau à leur patrie, de nuire à la population, de trahir leurs contemporains & la poſtérité. Et nous le ſouffrons !

* *

Autre queſtion intéreſſante pour les Officiers. On demande pourquoi on permet à des moines de reprendre un de leurs moines qui s'eſt fait ſoldat ? & pourquoi un Capitaine ne peut reprendre un déſerteur qui s'eſt fait moine ?



GALI.

GALIMATIAS DRAMATIQUE.

Un Jésuite prêchant aux Chinois.

JE vous le dis, mes chers frères ; nôtre Seigneur veut faire de tous les hommes des vases d'élection ; il ne tient qu'à vous d'être vases ; vous n'avez qu'à croire sur le champ tout ce que je vous annonce ; vous êtes les maîtres de vôtre esprit, de vôtre cœur, de vos pensées, de vos sentimens. JESUS-CHRIST est mort pour tous, comme on sait ; la grace est donnée à tous. Si vous n'avez pas la contrition, vous avez l'attrition ; si l'attrition vous manque, vous avez vos propres forces & les miennes.

Un Janséniste arrivant.

Vous en avez menti, enfant d'*Escobar* & de perdition ; vous prêchez ici l'erreur & le mensonge. Non, JESUS n'est mort que pour plusieurs ; la grace est donnée à peu ; l'attrition est une sotise ; les forces des Chinois sont nulles, & vos prières sont des blaphêmes ; car *Augustin* & *Paul*. . . .

Le Jésuite.

Taisez vous, hérétique ; sortez, ennemi de *St. Pierre.* Mes frères, n'écoutez point ce novateur, qui cite *Augustin* & *Paul*, & venez tous que je vous batise.

Le Janſéniſte.

Gardez vous en bien, mes frères; ne vous faites point batiſer par la main d'un Moliniſte, vous ſeriez damnés à tous les Diables. Je vous batiſerai dans un an au plutôt, quand je vous aurai apris ce que c'eſt que la grace.

Le Quaker.

Ah! mes frères, ne ſoyez batiſés ni par la patte de ce renard, ni par la griffe de ce tigre. Croyez moi, il vaut mieux n'être point batiſé du tout; c'eſt ainſi que nous en uſons. Le batême peut avoir ſon mérite, mais on peut très bien s'en paſſer. Tout ce qui eſt néceſſaire, c'eſt d'être animé de l'Eſprit; vous n'avez qu'à l'attendre, il viendra, & vous en ſaurez plus en un moment que ces charlatans n'en pourraiênt dire dans toute leur vie.

L'Anglican.

Ah! mes ouailles, quels monſtres viennent ici vous dévorer! Mes chères brebis, ne ſavez-vous pas que l'Egliſe Anglicane eſt la ſeule Egliſe pure? nos Chapelains qui ſont venus boire du Punch à Canton ne vous l'ont-ils pas dit?

Le Jéſuite.

Les Anglicans ſont des deſerteurs; ils ont renoncé à nôtre Pape, & le Pape éſt infaillible.

Le

Le Luthérien.

Votre Pape eſt un âne, comme l'a prononcé *Luther.* Mes chers Chinois, moquez vous du Pape, & des Anglicans, & des Moliniſtes, & des Janſeniſtes, & des Quakers, & ne croyez que les Luthériens : prononcez ſeulement ces mots, *in*, *cum*, *ſub*, & buvez du meilleur.

Le Puritain.

Nous déplorons, mes frères, l'aveuglement de tous ces gens-ci, & le vôtre. Mais, Dieu merci, l'Eternel a ordonné que je viendrais à Pekin au jour marqué confondre ces bavards, que vous m'écouteriez, & que nous ferions le ſouper enſemble le matin ; car vous ſaurez que dans le quatriéme ſiécle de l'Ere de *Denis le petit*.....

Le Muſulman.

Eh mort de Mahomet, voilà bien des diſcours ! Si quelqu'un de ces chiens-là s'aviſe encor d'aboyer, je leur coupe à tous les deux oreilles ; pour leur prépuce, je ne m'en donnerai pas la peine ; ce ſera vous, mes chers Chinois, que je circoncirai : je vous donne huit jours pour vous y préparer ; & ſi quelqu'un de vous autres après cela s'aviſe de boire du vin, il aura à faire à moi.

Le Juif.

Ah ! mes enfans ! ſi vous voulez être cir-

concis, donnez moi la préférence ; je vous ferai boire du vin tant que vous voudrez ; mais si vous êtes assez impies pour manger du liévre, qui, comme vous savez, rumine, & n'a pas le pied fendu, je vous ferai passer au fil de l'épée quand je serai le plus fort, ou si vous l'aimez mieux, je vous lapiderai. Car.....

Les Chinois.

Ah ! par *Confucius* & les Cinq Kings, tous ces gens là ont-ils perdu l'esprit ? Monsieur le géolier des petites maisons de la Chine, allez renfermer tous ces pauvres fous chacun dans leur loge.



L'EDU-

L'EDUCATION DES FILLES.

MELINDE.

ERaſte ſort d'ici, & je vous vois plongée dans une rêverie profonde. Il eſt jeune, bien fait, ſpirituel, riche, aimable, & je vous pardonne de rêver.

SOPHRONIE.

Il eſt tout ce que vous dites, je l'avoue.

MELINDE.

Et de plus, il vous aime.

SOPHRONIE.

Je l'avoue encore.

MELINDE.

Je crois que vous n'êtes pas inſenſible pour lui.

SOPHRONIE.

C'eſt un troiſiéme aveu que mon amitié ne craint point de vous faire.

MELINDE.

Ajoutez-y un quatriéme; je vois que vous épouſerez bientôt Eraſte.

SOPHRONIE.

Je vous dirai avec la même confiance que je ne l'épouſerai jamais.

MELINDE.

Quoi ! vôtre mère s'opoſe à un parti ſi ſortable ?

SOPHRONIE.

Non, elle me laiſſe la liberté du choix ; j'aime Eraſte, & je ne l'épouſerai pas.

MELINDE.

Et quelle raiſon pouvez-vous avoir de vous tyranniſer ainſi vous-même ?

SOPHRONIE.

La crainte d'être tyranniſée. Eraſte a de l'eſprit, mais il l'a impérieux & mordant ; il a des graces, mais il en ferait bientôt uſage pour d'autres que pour moi ; je ne veux pas être la rivale d'une de ces perſonnes qui vendent leurs charmes, qui donnent malheureuſement de l'éclat à celui qui les achète, qui révoltent la moitié d'une ville par leur faſte, qui ruinent l'autre par l'exemple, & qui triomphent en public du malheur d'une honnête femme réduite à pleurer dans la ſolitude. J'ai une forte inclination pour Eraſte, mais j'ai étudié ſon caractère ; il a trop contredit mon inclination ; je veux être heureuſe, je ne le ferais pas avec lui ; j'épouſerai Ariſte que j'eſtime, & que j'eſpère aimer.

MELINDE.

MELINDE.

Vous êtes bien raiſonnable pour votre âge. Il n'y a guères de filles que la crainte d'un avenir fâcheux empèche de jouïr d'un préſent agréable. Comment pouvez-vous avoir un tel empire ſur vous-même ?

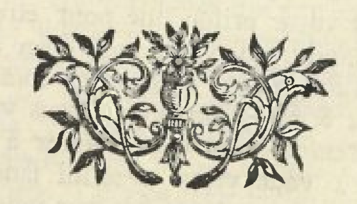
SOPHRONIE.

Ce peu que j'ai de raiſon, je le dois à l'éducation que m'a donnée ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent, parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais deſtinée à vivre. Je plains les filles dont les mères ont confié la première jeuneſſe à des Religieuſes, comme elles ont laiſſé le ſoin de leur première enfance à des nourrices étrangères. J'entens dire que dans ces couvens, comme dans la plûpart des collèges où les jeunes gens ſont élevés, on n'aprend guères que ce qu'il faut oublier pour toute ſa vie ; on enſevelit dans la ſtupidité les premiers de vos beaux jours. Vous ne ſortez guères de votre priſon que pour être promiſe à un inconnu qui vient vous épier à la grille ; quel qu'il ſoit, vous le regardez comme un libérateur ; & fût-il un ſinge, vous vous croyez trop heureuſe ; vous vous donnez à lui ſans le connaître ; vous vivez avec lui ſans l'aimer ; c'eſt un marché qu'on a fait ſans vous, & bientôt après les deux parties ſe repentent.

Ma mère m'a cru digne de penſer de moi-même, & de choiſir un jour pour moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie, elle m'aurait

apris

apris à réussir dans les ouvrages convenables à mon sexe ; mais née pour vivre dans la société, elle m'a fait instruire de bonne heure dans tout ce qui regarde la société ; elle a formé mon esprit, en me faisant craindre les écueils du bel esprit ; elle m'a menée à tous les spectacles choisis qui peuvent inspirer le goût sans corrompre les mœurs, où l'on étale encor plus les dangers des passions que leurs charmes, où la bienséance règne, où l'on aprend à penser & à s'exprimer. La Tragédie m'a paru souvent l'école de la grandeur d'ame, la Comédie l'école des bienséances ; & j'ose dire que ces instructions qu'on ne regarde que comme des amusemens, m'ont été plus utiles que les livres. Enfin, ma mère m'a toujours regardée comme un être pensant dont il falait cultiver l'ame, & non comme une poupée qu'on ajuste, qu'on montre, & qu'on renferme le moment d'après.



DES

DES MEDECINS.

IL eſt vrai que régime vaut mieux que médecine. Il eſt vrai que très longtems ſur cent Médecins il y a eu quatre-vingt dix-huit Charlatans. Il eſt vrai que *Molière* a eu raiſon de ſe moquer d'eux. Il eſt vrai que rien n'eſt plus ridicule que de voir ce nombre infini de femmelettes, & d'hommes non moins femmes qu'elles, quand ils ont trop mangé, trop bû, trop joui, trop veillé, apeller auprès d'eux pour un mal de tête un Médecin, l'invoquer comme un Dieu, lui demander le miracle de faire ſubſiſter enſemble l'intempérance & la ſanté, & donner un écu à ce Dieu qui rit de leur faibleſſe.

Il n'eſt pas moins vrai qu'un bon Médecin nous peut ſauver la vie * en cent occaſions, & nous rendre l'uſage de nos membres. Un homme

* Ce n'eſt pas que nos jours ne ſoient comptés. Il eſt bien ſûr que tout arrive par une néceſſité invincible, ſans quoi tout irait au hazard, ce qui eſt abſurde. Nul homme ne peut augmenter ni le nombre de ſes cheveux, ni le nombre de ſes jours; ni un Médecin, ni un Ange ne peuvent ajouter une minute aux minutes que l'ordre éternel des choſes nous deſtine irrévocablement; mais celui qui eſt deſtiné à être frapé dans un certain tems d'une apoplexie, eſt deſtiné auſſi à trouver un Médecin ſage, qui le ſaigne, qui le purge, & qui le fait vivre juſqu'au moment fatal. La deſtinée nous donne la vérole & le mercure, la fiévre & le quinquina.

me tombe en apoplexie ; ce ne ſera ni un Capitaine d'infanterie, ni un Conſeiller de la Cour des Aides qui le guérira. Des cataractes ſe forment dans mes yeux, ma voiſine ne me les lévera pas. Je ne diſtingue point ici le Médecin du Chirurgien ; ces deux profeſſions ont été longtems inſéparables.

Des hommes qui s'occuperaient de rendre la ſanté à d'autres hommes par les ſeuls principes d'humanité & de bienfaiſance, ſeraient fort au-deſſus de tous les Grands de la Terre ; ils tiendraient de la Divinité. Conſerver & réparer eſt preſque auſſi beau que faire.

Le peuple Romain ſe paſſa plus de cinq cent ans de Médecins. Ce peuple alors n'était occupé qu'à tuer, & ne faiſait nul cas de l'art de conſerver la vie. Comment donc en uſait-on à Rome quand on avait la fiévre putride, une fiſtule à l'anus, un bubonocèle, une fluxion de poitrine ? On mourait.

Le petit nombre de Médecins Grecs qui s'introduiſit à Rome n'était compoſé que d'eſclaves. Un Médecin devint enfin chez les grands Seigneurs Romains un objet de luxe comme un cuiſinier. Tout homme riche eut chez lui des parfumeurs, des baigneurs, des gitons & des médecins. Le célèbre *Muſa*, Médecin d'*Auguſte*, était eſclave ; il fut affranchi & fait Chevalier Romain ; & alors les Médecins devinrent des perſonnages conſidérables.

Quand le Chriſtianiſme fut bien établi, & que nous fumes aſſez heureux pour avoir des Moines, il leur fut expreſſément défendu par plu-

plusieurs Conciles d'exercer la Médecine. C'était précisément le contraire qu'il eût falu faire, si on avait voulu être utile au genre humain.

Quel bien pour les hommes d'obliger ces moines d'étudier la Médecine, & de guérir nos maux pour l'amour de DIEU ! N'ayant rien à gagner que le Ciel, ils n'eussent jamais été charlatans. Ils se seraient éclairés mutuellement sur nos maladies & sur les remèdes. C'était la plus belle des vocations, & ce fut la seule qu'on n'eut point. On objectera qu'ils eussent pû empoisonner les impies; mais cela même eût été avantageux à l'Eglise. *Luther* n'eût peut-être jamais enlevé la moitié de l'Europe Catholique à notre saint Père le Pape; car à la première fièvre continue qu'aurait eu l'Augustin *Luther*, un Dominicain aurait pû lui donner des pilules. Vous me direz qu'il ne les aurait pas prises; mais enfin avec un peu d'adresse, on aurait pû les lui faire prendre. Continuons.

Il se trouva enfin vers l'an 1517. un citoyen nommé *Jean*, animé d'un zèle charitable; ce n'est pas *Jean Calvin* que je veux dire, c'est *Jean* surnommé *de Dieu*, qui institua les Frères de la Charité. Ce sont avec les Religieux de la Rédemption des captifs les seuls moines utiles. Aussi ils ne sont pas comptés parmi les Ordres. Les Dominicains, Franciscains, Bernardins, Prémontrés, Bénédictins, ne reconnaissent pas les Frères de la Charité. On ne parle pas seulement d'eux dans la continuation de l'histoire ecclésiastique de *Fleuri*. Pourquoi ? C'est qu'ils ont fait des cures, & qu'ils n'ont point fait

fait de miracles. Ils ont servi, & ils n'ont point cabalé. Ils ont guéri de pauvres femmes, & ils ne les ont ni dirigées, ni séduites. Enfin, leur institut étant la charité, il était juste qu'ils fussent méprisés par les autres moines.

La Médecine ayant donc été une profession mercénaire dans le monde, comme l'est en quelques endroits celle de rendre la justice, elle a été sujette à d'étranges abus. Mais est-il rien de plus estimable au monde qu'un Médecin qui ayant dans sa jeunesse étudié la nature, connu les ressorts du corps humain, les maux qui le tourmentent, les remèdes qui peuvent le soulager, exerce son art en s'en défiant, soigne également les pauvres & les riches, ne reçoit d'honoraires qu'à regret, & employe ces honoraires à secourir l'indigent ? Un tel homme n'est-il pas un peu supérieur au Général des Capucins, quelque respectable que soit ce Général ?



DES

DES AVOCATS.

ON fait que *Ciceron* ne fut Conful, c'eft-à-dire, le premier homme de l'Univers connu, que pour avoir été Avocat. *Céfar* fut Avocat. Il n'en eft pas ainfi de Maître *Le Dain* Avocat en Parlement à Paris, malgré fon difcours du *côté du Greffe*, contre Maître *Huerne*, qui avait défendu les Comédiens, *par le fecours d'une littérature agréable & intéreffante. Céfar* plaida des caufes à Rome dans un autre goût que Maître *Le Dain*, avant qu'il daignât venir nous fubjuguer & faire pendre *Ariovifte*.

Comme nous valons infiniment mieux que les anciens Romains, ainfi qu'on l'a démontré dans un beau livre intitulé, *Parallèle des anciens Romains & des Français*, il a falu que dans la partie des Gaules que nous habitons, nous partageaffions en plufieurs petites portions les talens que les Romains uniffaient. Le même homme était chez eux Avocat, Augure, Sénateur, Guerrier. Chez nous un Sénateur eft un jeune bourgeois qui achète à la taxe un office de Confeiller, foit aux Enquêtes, foit en Cour des Aides, foit au Grenier à fel, felon fes facultés ; le voilà placé pour le refte de fa vie, fe quarrant dans fon petit cercle dont il ne fort jamais, & croyant jouer un grand rôle fur le Globe.

Un Avocat eft un homme qui n'ayant pas affez

aſſez de fortune pour acheter un de ces brillans offices ſur leſquels l'Univers a les yeux, étudie pendant trois ans les loix de *Théodoſe* & de *Juſtinien* pour connaître la coutume de Paris, & qui enfin étant immatriculé a le droit de plaider pour de l'argent s'il a la voix forte.

Sous notre grand *Henri IV.* un Avocat ayant demandé quinze cent écus pour avoir plaidé une cauſe, la ſomme fut trouvée trop forte pour le tems, pour l'Avocat & pour la cauſe; tous les Avocats alors allèrent dépoſer leur bonnet au Greffe, du côté duquel Maître *Le Dain* a ſi bien parlé depuis; & cette avanture cauſa une conſternation générale dans tous les plaideurs de Paris.

Il faut avouer qu'alors l'honneur, la dignité du patronage, la grandeur attachée à défendre l'oprimé n'étaient pas plus connus que l'éloquence. Preſque tous les Français étaient Welches, excepté un *de Thou*, un *Sully*, un *Malherbe*, & ces braves Capitaines qui ſecondèrent le grand *Henri*, & qui ne purent le garantir de la main d'un Welche endiablé du fanatiſme des Welches.

Mais lorſqu'avec le tems la raiſon a repris ſes droits, l'honneur a repris les ſiens; pluſieurs Avocats Français ſont devenus dignes d'être des Sénateurs Romains. Pourquoi ſont-ils devenus deſintéreſſés & patriotes, en devenant éloquens? C'eſt qu'en effet les beaux arts élèvent l'ame; la culture de l'eſprit en tout genre annoblit le cœur.

L'avanture à jamais mémorable des *Calas* en eſt

eſt un grand exemple. Quatorze Avocats de Paris s'aſſemblent pluſieurs jours ſans aucun intérèt, pour examiner ſi un homme roué à deux cent lieues de là eſt mort innocent ou coupable. Deux d'entr'eux, au nom de tous, protègent la mémoire du mort & les larmes de la famille. L'un des deux conſume deux années entières à combattre pour elle, à la ſecourir, à la faire triompher.

Généreux *Beaumont* ! les ſiécles à venir ſauront que le fanatiſme en robe ayant aſſaſſiné juridiquement un père de famille, la Philoſophie & l'Eloquence ont vengé & honoré ſa mémoire.



DES THÉOLOGIENS.

LE Théologien eſt toute autre choſe. Il ſait parfaitement que, ſelon *St. Thomas*, les Anges ſont corporels par raport à DIEU, que l'ame reçoit ſon être dans le corps, que l'homme a l'ame végétative, ſenſitive & intellective.

Que l'ame eſt toute en tout, & toute en chaque partie.

Qu'elle eſt la cauſe efficiente & formelle du corps.

Qu'elle eſt la dernière dans la nobleſſe des formes.

Que l'apétit eſt une puiſſance paſſive.

Que les Archanges tiennent le milieu entre les Anges & les Principautés.

Que le Batême régénère par ſoi-même & par accident.

Que le Catéchiſme n'eſt pas Sacrement, mais ſacramental.

Que la certitude vient de la cauſe & du ſujet.

Que la concupiſcence eſt l'apétit de la délectation ſenſitive.

Que la conſcience eſt un acte, & non pas une puiſſance.

L'Ange de l'école a écrit environ quatre mille belles pages dans ce goût. Un jeune homme tondu paſſe trois années à ſe mettre dans la cervelle ces ſublimes connaiſſances, après quoi il reçoit le bonnet de Docteur en Sorbonne, & non pas aux petites maiſons !

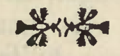
S'il

S'il eſt homme de condition, ou fils d'un homme riche, ou intriguant & heureux, il devient Evêque, Archevêque, Cardinal, Pape.

S'il eſt pauvre & ſans crédit, il devient le Théologien d'un de ces gens là; c'eſt lui qui argumente pour eux, qui relit *St. Thomas* & *Scot* pour eux, qui fait des mandemens pour eux, qui dans un Concile décide pour eux.

Le titre de Théologien eſt ſi grand, que les Pères du Concile de Trente le donnèrent à leurs cuiſiniers, *Cuoco celeſte, gran Theologo.* Leur ſcience eſt la première des ſciences, leur condition la première des conditions, & eux les premiers des hommes; tant la véritable doctrine a d'empire, tant la raiſon gouverne le genre humain.

Quand un Théologien eſt devenu, grace à ſes argumens, ou Prince du St. Empire, ou Archevêque de Tolède, ou l'un des ſoixante & dix Princes vêtus de rouge ſucceſſeurs des humbles Apôtres, alors les ſucceſſeurs de *Galien* & d'*Hippocrate* ſont à ſes gages. Ils étaient ſes égaux quand ils étudiaient dans la même Univerſité, qu'ils avaient les mêmes degrés, qu'ils recevaient le même bonnet fouré. La fortune change tout; & ceux qui ont découvert la circulation du ſang, les veines lactées, le canal thorachique, ſont les valets de ceux qui ont apris ce que c'eſt que la grace concomitante, & qui l'ont oublié.



DES POETES.

LE Théologien devenu Pape, eut non-seulement ſes valets Théologiens, cuiſiniers, échanſons, portes-coton, médecins, chirurgiens, balayeurs, faiſeurs d'*Agnus Dei*, confituriers, prédicateurs, il eut auſſi ſon Poëte. Je ne ſais quel fou était le Poëte de *Léon X.*, comme *David* fut quelque tems le Poëte de *Saül.*

C'eſt aſſurément de tous les emplois qu'on peut avoir dans une grande maiſon, l'emploi le plus inutile. Les Rois d'Angleterre, qui ont conſervé dans leur iſle beaucoup d'anciens uſages, perdus dans le continent, ont, comme on ſait, leur Poëte en titre d'office. Il eſt obligé de faire tous les ans une ode à la louange de *Ste. Cécile*, qui jouait autrefois ſi merveilleuſement du claveſſin ou du pſaltérion, qu'un Ange deſcendit du neuviéme Ciel pour l'écouter de plus près, attendu que l'harmonie du pſaltérion n'arrive d'ici-bas au pays des Anges qu'en ſourdine.

Moïſe eſt le premier Poëte que nous connaiſſions. Il eſt à croire que longtems avant lui, les Egyptiens, les Caldéens, les Syriens, les Indiens, connaiſſaient la Poëſie, puiſqu'ils avaient de la muſique. Mais enfin, ſon beau cantique qu'il chanta avec ſa ſœur *Maria* en ſortant du fond de la Mer rouge, eſt le premier monument poëtique en vers hexamètres que nous ayons. Je ne ſuis pas du ſentiment de ces bélitres

litres ignorans & impies, *Newton*, *Le Clerc* & d'autres, qui prouvent que tout cela ne fut écrit qu'environ huit cent ans après l'événement, & qui disent avec insolence que *Moïse* ne put écrire en Hébreu, puisque la langue Hébraïque n'est qu'une dialecte nouvelle du Phénicien, & que *Moïse* ne pouvait savoir le Phénicien. Je n'examine point avec le savant *Huet* comment *Moïse* put chanter, lui qui était bègue & qui ne pouvait parler.

A entendre plusieurs de ces Messieurs, *Moïse* serait bien moins ancien qu'*Orphée*, *Musée*, *Homère*, *Hésiode*. On voit au premier coup d'œil combien cette opinion est absurde. Le moyen qu'un Grec puisse être aussi ancien qu'un Juif?

Je ne répondrai pas non plus à ces autres impertinens qui soupçonnent que *Moïse* n'est qu'un personnage imaginaire, une fabuleuse imitation de la fable de l'ancien *Bacchus*, & qu'on chantait dans les Orgies tous les prodiges de *Bacchus* attribués depuis à *Moïse*, avant qu'on sût qu'il y eût des Juifs au monde. Une telle idée se réfute d'elle-même. Le bon sens nous fait voir qu'il est impossible qu'il y ait eu un *Bacchus* avant *Moïse*.

Nous avons encor un excellent Poëte Juif, très réellement antérieur à *Horace*, c'est le Roi *David*; & nous savons bien que le *Miserere* est infiniment au-dessus du *Justum ac tenacem propositi virum*.

Mais ce qui étonne, c'est que des Législateurs & des Rois ayent été nos premiers Poetes. Il se trouve aujourd'hui des gens assez bons pour

ſe faire les Poëtes des Rois. *Virgile*, à la vérité, n'avait pas la charge de Poëte d'*Auguſte*, ni *Lucain* celle de Poëte de *Néron*; mais j'avoue qu'ils avilirent un peu la profeſſion en donnant du Dieu à l'un & à l'autre.

On demande comment la Poëſie étant ſi peu néceſſaire au monde, elle occupe un ſi haut rang parmi les beaux arts? On peut faire la même queſtion ſur la Muſique. La Poëſie eſt la Muſique de l'ame, & ſurtout des ames grandes & ſenſibles.

Un mérite de la Poëſie dont bien des gens ne ſe doutent pas, c'eſt qu'elle dit plus que la proſe, & en moins de paroles que la proſe.

Qui pourra jamais traduire ce vers Latin avec autant de briéveté qu'il eſt ſorti du cerveau du Poëte?

Vive memor lethi, fugit hora, hoc quod loquor inde eſt.

Je ne parle pas des autres charmes de la Poëſie, on les connait aſſez; mais j'inſiſterai ſur le grand précepte d'Horace, *Sapere eſt & principium & fons.* Point de vraie poëſie ſans une grande ſageſſe. Mais comment accorder cette ſageſſe avec l'entouſiaſme? Comme *Céſar* qui formait un plan de bataille avec prudence, & combattait avec fureur.

Il y a eu des Poëtes un peu fous, oui; & c'eſt parce qu'ils étaient de très mauvais Poëtes. Un homme qui n'a que des dactiles & des ſpondées, ou des rimes dans la tête, eſt rarement un homme de bon ſens; mais *Virgile* eſt doué d'une raiſon ſupérieure.

Lucrèce

Lucrèce était un miſérable Phyſicien, & il avait cela de commun avec toute l'antiquité. La Phyſique ne s'aprend pas avec de l'eſprit; c'eſt un art que l'on ne peut exercer qu'avec des inſtrumens, & les inſtrumens n'avaient pas encor été inventés. Il faut des lunettes, des microſcopes, des machines pneumatiques, des baromètres &c. pour avoir quelque idée commencée des opérations de la nature.

Deſcartes n'en ſavait guères plus que *Lucrèce*; lorſque ces clefs ouvrirent le ſanctuaire; & on a fait cent fois plus de chemin depuis *Galilée*, meilleur Phyſicien que *Deſcartes*, juſqu'à nos jours, que depuis le premier *Hermès* juſqu'à *Lucrèce*, & depuis *Lucrèce* juſqu'à *Galilée*.

Toute la Phyſique ancienne eſt d'un écolier abſurde. Il n'en eſt pas ainſi de la Philoſophie de l'ame, & de ce bon ſens qui aidé du courage de l'eſprit, ſait peſer avec juſteſſe les doutes & les vraiſemblances. C'eſt là le grand mérite de *Lucrèce*; ſon troiſiéme chant eſt un chef-d'œuvre de raiſonnement; il diſſerte comme *Cicéron*, il s'exprime quelquefois comme *Virgile*; & il faut avouer que quand notre illuſtre *Polignac* réfute ce troiſiéme chant, il ne le réfute qu'en Cardinal.

Quand je dis que le Poëte *Lucrèce* raiſonne en Métaphyſicien excellent dans ce troiſiéme livre, je ne dis pas qu'il ait raiſon; on peut argumenter avec un jugement vigoureux, & ſe tromper, ſi on n'eſt pas inſtruit par la Révélation. *Lucrèce* n'était point Juif, & les Juifs, comme on ſait, étaient les ſeuls hommes ſur

la terre qui euſſent raiſon du tems de *Cicéron*, de *Poſſidonius*, de *Céſar* & de *Caton*. Enſuite, ſous *Tibère*, les Juifs n'eurent plus raiſon, & il n'y eut que les Chrétiens qui eurent le ſens commun.

Ainſi, il était impoſſible que *Lucrèce*, *Cicéron* & *Céſar* ne fuſſent pas des imbécilles en comparaiſon des Juifs & de nous ; mais il faut convenir qu'aux yeux du reſte du genre humain ils étaient de très grands hommes.

J'avoue que *Lucrèce* ſe tua, *Caton* auſſi, *Caſſius* & *Brutus* auſſi ; mais on peut fort bien ſe tuer, & avoir raiſonné en homme d'eſprit pendant ſa vie.

Diſtinguons dans tout auteur l'homme & ſes ouvrages. *Racine* écrit comme *Virgile*, mais il devient Janſeniſte par faibleſſe, & il meurt de chagrin par une faibleſſe non moins grande, parce qu'un autre homme en paſſant dans une galerie ne l'a pas regardé ; j'en ſuis fâché, mais le rôle de *Phèdre* n'en eſt pas moins admirable.



DU

DU TIMÉE DE PLATON,

ET DE QUELQUES AUTRES CHOSES.

LEs Pères de l'Eglise des quatre premiers siécles furent tous Grecs & Platoniciens ; vous ne trouvez pas un Romain qui ait écrit pour le Christianisme , & qui ait eu la plus légère teinture de Philosophie. J'observerai ici en passant , qu'il est assez étrange que cette Eglise de Rome , qui ne contribua en rien à ce grand établissement , en ait seule recueilli tout l'avantage. Il en a été de cette révolution comme de toutes celles qui sont nées des guerres civiles. Les premiers qui troublènt un Etat , travaillent toujours sans le savoir pour d'autres que pour eux.

L'école d'Alexandrie fondée par un nommé *Marc*, auquel succédèrent *Athénagoras*, *Clément*, *Origène*, fut le centre de la Philosophie Chrétienne. *Platon* était regardé par tous les Grecs d'Alexandrie comme le maître de la sagesse , comme l'interprète de la Divinité. Si les premiers Chrétiens n'avaient pas embrassé les dogmes de *Platon* , ils n'auraient jamais eu aucun Philosophe , aucun homme d'esprit dans leur parti. Je mets à part l'inspiration & la grace, qui sont au-dessus de toute Philosophie , & je ne parle que du train ordinaire des choses humaines.

Ce fut, dit-on , dans le *Timée* de *Platon* principa-

cipalement, que les Pères Grecs s'inſtruiſirent. Ce *Timée* paſſe pour l'ouvrage le plus ſublime de toute la Philoſophie ancienne. C'eſt preſque le ſeul que *Dacier* n'ait point traduit; & je penſe que la raiſon en eſt qu'il ne l'entendait point, & qu'il craignit de montrer à des lecteurs clairvoyans le viſage de cette Divinité Grecque qu'on n'adore que parce qu'elle eſt voilée.

Platon, dans ce beau dialogue, commence par introduire un Prêtre Egyptien, qui aprend à *Solon* l'ancienne hiſtoire de la ville d'Athènes, qui était fidélement conſervée depuis neuf mille ans dans les archives de l'Egypte.

Athènes, dit le Prêtre, était alors la plus belle ville de la Grèce, & la plus renommée dans le monde pour les arts de la guerre & de la paix; elle réſiſta ſeule aux guerriers de cette fameuſe iſle Atlantide, qui vinrent ſur des vaiſſeaux innombrables ſubjuguer une grande partie de l'Europe & de l'Aſie. Athènes eut la gloire d'affranchir tant de peuples vaincus, & de préſerver l'Egypte de la ſervitude qui nous menaçait. Mais après cette illuſtre victoire, & ce ſervice rendu au genre humain, un tremblement de terre épouvantable engloutit en vingt-quatre heures & le territoire d'Athènes & toute la grande iſle Atlandide. Cette iſle n'eſt aujourd'hui qu'une vaſte mer, que les débris de cet ancien monde, & le limon mêlé à ſes eaux, rendent innavigable.

Voilà ce que ce Prêtre conte à *Solon*; voilà comment *Platon* débute pour nous expliquer enſuite la formation de l'ame, les opérations du

du Verbe, & sa Trinité. Il n'est pas physiquement impossible qu'il y eût eu une isle Atlantide qui n'existait plus depuis neuf mille ans, & qui périt par un tremblement de terre, comme il est arrivé à *Herculaneum*, & à tant d'autres villes. Mais notre Prêtre en ajoutant que la mer qui baigne le mont Atlas est inaccessible aux vaisseaux, rend l'histoire un peu suspecte.

Il se peut faire, après tout, que depuis *Solon*, c'est-à-dire depuis trois mille ans, les flots ayent nettoyé le limon de l'ancienne isle Atlantide, & rendu la mer navigable : mais enfin, il est toujours surprenant qu'on débute par cette isle pour parler du Verbe.

Peut-être en faisant ce conte de prêtre ou de vieille, *Platon* n'a-t-il voulu insinuer autre chose que les vicissitudes qui ont changé tant de fois la face du globe. Peut-être a-t-il voulu dire seulement ce que *Pythagore* & *Timée de Locres* avoient dit si longtems avant lui, & ce que nos yeux nous disent tous les jours, que tout périt & se renouvelle dans la nature. L'histoire de *Deucalion* & de *Pirra*, la chute de *Phaëton* sont des fables, mais des inondations & des embrasemens sont des vérités.

Platon part de son isle imaginaire, pour dire des choses que les meilleurs Philosophes de nos jours ne desavoueraient pas. *Ce qui est produit a nécessairement une cause, un auteur. Il est difficile de trouver l'auteur de ce monde; & quand on l'a trouvé, il est dangereux de le dire au peuple.*

Rien n'est plus vrai encor aujourd'hui, qu'un sage en passant par Nôtre-Dame de Lorette s'avise

viſe de dire à un ſage ſon ami, que Nôtre-Dame de Lorette avec ſon petit viſage noir ne gouverne pas l'univers entier : ſi une bonne femme entend ces paroles, & ſi elle les redit à d'autres bonnes femmes de la Marche d'Ancône, le ſage ſera lapidé comme *Orphée.* Voilà préciſément le cas où croyaient être les premiers Chrétiens qui ne diſaient pas du bien de *Cibèle* & de *Diane.* Cela ſeul devait les attacher à *Platon.* Les choſes inintelligibles qu'il débite enſuite, ne dûrent pas les dégouter de lui.

Je ne reprocherai point à *Platon* d'avoir dit dans ſon *Timée*, *que le Monde eſt un animal ;* car il entend ſans doute que les élémens en mouvement animent le monde ; & il n'entend pas par *animal* un chien & un homme qui marchent, qui ſentent, qui mangent, qui dorment & qui engendrent. Il faut toujours expliquer un auteur dans le ſens le plus favorable ; & ce n'eſt que lorſqu'on accuſe les gens d'héréſie, ou quand on dénonce leurs livres, qu'il eſt de droit d'en interpréter malignement toutes les paroles, & de les empoiſonner : ce n'eſt pas ainſi que j'en uſerai avec *Platon.*

Il y a d'abord chez lui une eſpèce de Trinité qui eſt l'ame de la matiére ; voici ſes paroles : *De la ſubſtance indiviſible, toujours ſemblable à elle-même, & de la ſubſtance diviſible, il compoſa une troiſiéme ſubſtance qui tient de la même & de l'autre.*

Enſuite viennent des nombres à la Pythagoricienne, qui rendent la choſe encor plus inintelligible, & par conſéquent plus reſpectable. Quel-

le

le proviſion pour des gens qui commençaient une guerre de plume !

Ami lecteur, un peu de patience, s'il vous plait, & un peu d'attention. *Quand Dieu eut formé l'ame du monde de ces trois ſubſtances, cette ame s'élança du milieu de l'univers aux extrémités de l'être, ſe répandant par-tout au dehors, & ſe repliant ſur elle-même; elle forma ainſi dans tous les tems une origine divine de la ſageſſe éternelle.*

Et quelques lignes après :
Ainſi la nature de cet animal immenſe, qu'on nomme le Monde, eſt éternelle.

Platon, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, introduit donc l'Etre ſuprême artiſan du monde, formant ce monde avant les tems; de ſorte que DIEU ne pouvait être ſans le monde, ni le monde ſans DIEU, comme le Soleil ne peut exiſter ſans répandre la lumière dans l'eſpace, ni cette lumière voler dans l'eſpace, ſans le Soleil.

Je paſſe ſous ſilence beaucoup d'idées à la Grecque, ou plutôt à l'Orientale, comme par exemple, qu'il y a quatre ſorte d'animaux, les Dieux céleſtes, les oiſeaux de l'air, les poiſſons & les animaux terreſtres, dont nous avons l'honneur d'être.

Je me hâte de venir à une ſeconde Trinité. *L'Etre engendré, l'Etre qui engendre, & l'Etre qui reſſemble à l'engendré & à l'engendreur.* Cette Trinité eſt aſſez formelle; & les Pères ont pû y trouver leur compte.

Cette Trinité eſt ſuivie d'une théorie un peu ſin-

ſingulière des quatre élémens. La terre eſt fondée ſur un triangle équilatère, l'eau ſur un triangle rectangle, l'air ſur un ſcalène, & le feu ſur un iſocèle. Après quoi il prouve démonſtrativement qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps ſolides réguliers, & que cependant il n'y a qu'un monde qui eſt rond.

J'avoue qu'il n'y a point de Philoſophe aux petites maiſons qui ait jamais ſi puiſſamment raiſonné. Vous vous attendez, ami lecteur, à m'entendre parler de cette autre fameuſe Trinité de *Platon*, que ſes commentateurs ont tant vantée; c'eſt l'Etre éternel, formateur éternel du monde; ſon Verbe, ou ſon intelligence, ou ſon idée; & le Bon qui en réſulte. Je vous aſſure que je l'ai bien cherchée dans ce *Timée*, je ne l'y ai jamais trouvée; elle peut y être *totidem litteris*, mais elle n'y eſt pas *totidem verbis*, ou je ſuis fort trompé.

Après avoir lû tout *Platon* à mon grand regret, j'ai aperçu quelque ombre de la Trinité dont on lui fait honneur. C'eſt dans le livre ſixiéme de ſa République chimérique, lorſqu'il dit, *Parlons du fils, production merveilleuſe du Bon, & ſa parfaite image.* Mais malheureuſement il ſe trouve que cette parfaite image de Dieu c'eſt le Soleil. On en conclut que c'était le Soleil intelligible, lequel avec le Verbe & le Père compoſait la Trinité Platonique.

Il y a dans l'*Epinomis* de *Platon* des galimatias fort curieux; en voici un que je traduis auſſi raiſonnablement que je le puis pour la commodité du lecteur.

Sa-

Sachez qu'il y a huit vertus dans le Ciel ; je les ai obſervées, ce qui eſt facile à tout le monde. Le Soleil eſt une de ces vertus, la Lune une autre, la troiſiéme eſt l'aſſemblage des étoiles ; & les cinq planètes ſont avec ces trois vertus le nombre de huit. Gardez vous de penſer que ces vertus, ou ceux qui ſont dans elles & qui les animent, ſoit qu'ils marchent d'eux-mêmes, ſoit qu'ils ſoient portés dans des vehicules, gardez vous, dis-je, de croire que les uns ſoient des Dieux, & que les autres ne le ſoient pas, que les uns ſoient adorables, & qu'il y en ait d'autres qu'on ne doive ni adorer, ni invoquer. Ils ſont tous frères, chacun a ſon partage, nous leur devons à tous les mêmes honneurs, ils rempliſſent tous l'emploi que le Verbe leur aſſigna quand il forma l'Univers viſible.

Voilà déja le Verbe trouvé, il faut maintenant trouver les trois perſonnes. Elles ſont dans la ſeconde Lettre de *Platon* à *Denis*. Ces lettres ne ſont pas aſſurément ſupoſées. Le ſtile eſt le même que celui de ſes dialogues. Il dit ſouvent à *Denis* & à *Dion* des choſes aſſez difficiles à comprendre, & qu'on croirait écrites en chiffre ; mais auſſi il en dit de fort claires, & qui ſe ſont trouvées vraies longtems après lui. Par exemple, voici comme il s'exprime dans ſa ſeptiéme lettre à *Dion*.

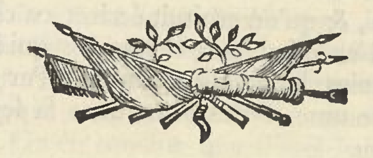
J'ai été convaincu que tous les Etats ſont aſſez mal gouvernés ; il n'y a guères ni bonne inſtitution ni bonne adminiſtration. On y vit, pour ainſi dire, au jour la journée, & tout va au gré de la fortune plutôt qu'au gré de la ſageſſe.

Après

Après cette courte digreſſion ſur les affaires temporelles, revenons aux ſpirituelles, à la Trinité. *Platon* dit à *Denis :*

Le Roi de l'Univers eſt environné de ſes ouvrages, tout eſt l'effet de ſa grace. Les plus belles des choſes ont en lui leur cauſe première ; les ſecondes en perfection, ont en lui une ſeconde cauſe ; & il eſt encor la troiſiéme cauſe des ouvrages du troiſiéme degré.

On pourrait ne pas reconnaître dans cette lettre la Trinité telle que nous l'admettons ; mais c'était beaucoup d'avoir dans un auteur Grec un garant des dogmes de l'Egliſe naiſſante. Toute l'Egliſe Grecque fut donc Platonicienne, comme toute l'Egliſe Latine fut Péripatéticienne depuis le commencement du treiziéme ſiécle. Ainſi deux Grecs qu'on n'a jamais entendus ont été nos maîtres à penſer, juſqu'au tems où les hommes ſe ſont mis au bout de deux mille ans à penſer par eux-mêmes.



QUES-

QUESTIONS SUR PLATON,

ET SUR

QUELQUES AUTRES BAGATELLES.

PLaton en diſant aux Grecs ce que tant de Philoſophes des autres nations avaient dit avant lui, en aſſurant qu'il y a une Intelligence ſuprême qui arrangea l'Univers, penſait-il que cette Intelligence ſuprême réſidait en un ſeul lieu, comme un Roi de l'Orient dans ſon ſerrail ? ou bien croyait-il que cette puiſſante Intelligence ſe répand partout comme la lumière, ou comme un être encor plus fin, plus prompt, plus actif, plus pénétrant que la lumière ? le Dieu de *Platon*, en un mot, eſt-il dans la matière ? en eſt-il ſéparé ? O vous qui avez lû *Platon* attentivement, c'eſt-à-dire, ſept ou huit ſonges-creux cachés dans quelques galetas de l'Europe, ſi jamais ces queſtions viennent juſqu'à vous, je vous ſuplie d'y répondre.

L'Iſle barbare des Caſſidérides, où les hommes vivaient dans les bois du tems de *Platon*, a produit enfin des Philoſophes, qui ſont autant au-deſſus de lui, que *Platon* était au-deſſus de ceux de ſes contemporains qui ne raiſonnaient pas.

Parmi ces Philoſophes *Clarke* eſt peut-être le plus profond enſemble & le plus clair, le plus

méthodique & le plus fort de tous ceux qui ont parlé de l'Etre Suprême.

Lorſqu'il eut donné au public ſon excellent livre, il ſe trouva un jeune Gentilhomme de la Province de Gloceſter, qui lui fit avec candeur des objections auſſi fortes que ſes démonſtrations. On peut les voir à la fin du premier volume de *Clarke*; ce n'était pas ſur l'exiſtence néceſſaire de l'Etre ſuprême qu'il diſputait, c'était ſur ſon infinité, & ſur ſon immenſité.

Il ne parait pas en effet que *Charke* ait prouvé qu'il y ait un Etre qui pénètre intimément tout ce qui exiſte, & que cet Etre, dont on ne peut concevoir les proprietés, ait la proprieté de s'étendre au-delà de toute borne imaginable.

Le grand *Neuton* a démontré qu'il y a du vuide dans la nature; mais quel Philoſophe poura me démontrer que *Dieu* eſt dans ce vuide, qu'il touche à ce vuide, qu'il remplit ce vuide? Comment étant auſſi bornés que nous le ſommes, pouvons-nous connaître ces profondeurs? Ne nous ſuffit-il pas qu'il nous ſoit prouvé qu'il exiſte un Maître ſuprême? Il ne nous eſt pas donné de ſavoir ce qu'il eſt, ni comment il eſt.

Il ſemble que *Loke* & *Charke* ayent eu les clefs du monde intelligible. *Loke* a ouvert tous les apartemens où l'on peut entrer; mais *Clarke* n'a-t-il pas voulu pénétrer un peu trop au-delà de l'édifice?

Comment un Philoſophe tel que *Samuel Clarke*, après un ſi admirable ouvrage ſur l'exiſtence

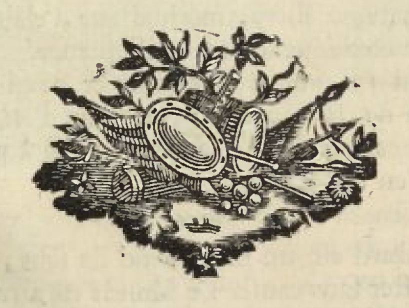
ſtence de DIEU, en a-t-il pû faire enſuite un ſi pitoyable ſur des choſes de fait ?

Comment *Benoit Spinoſa*, qui avait autant de profondeur dans l'eſprit que *Samuel Clarke*, après s'être élevé à la Métaphyſique la plus ſublime, peut-il ne pas s'apercevoir qu'une Intelligence ſuprême préſide à des ouvrages viſiblement arrangés avec une ſuprême intelligence ? (s'il eſt vrai après tout que ce ſoit là le ſyſtème de *Spinoſa.*)

Comment *Neuton*, le plus grand des hommes, a-t-il pû commenter l'Apocalypſe, ainſi qu'on l'a déja remarqué ?

Comment *Loke*, après avoir ſi bien dévelopé l'entendement humain, a-t-il pû dégrader ſon entendement dans un autre ouvrage ?

Je crois voir des aigles qui s'étant élancés dans la nue, vont ſe repoſer ſur un fumier.



PRÉCIS DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE.

J'Ai conſumé environ quarante années de mon pélérinage dans deux ou trois coins de ce Monde, à chercher cette pierre philoſophale qu'on nomme la *vérité.* J'ai conſulté tous les adeptes de l'antiquité, *Epicure* & *Auguſtin*, *Platon* & *Mallebranche*, & je ſuis demeuré dans ma pauvreté. Peut-être dans tous ces creuſets des Philoſophes y a-t-il une ou deux onces d'or, mais tout le reſte eſt tête morte, fange inſipide, dont rien ne peut naître.

Il me ſemble que les Grecs nos maîtres écrivaient bien plus pour montrer leur eſprit qu'ils ne ſe ſervaient de leur eſprit pour s'inſtruire. Je ne vois pas un ſeul auteur de l'antiquité qui ait un ſyſtême ſuivi, méthodique, clair, marchant de conſéquence en conſéquence.

Quand j'ai voulu raprocher & combiner les ſyſtêmes de *Platon*, du précepteur d'*Alexandre*, de *Pythagore* & des Orientaux, voici à peu près ce que j'en ai pû tirer.

* *

Le hazard eſt un mot vuide de ſens; rien ne peut exiſter ſans cauſe. Le Monde eſt arrangé ſuivant des loix mathématiques, donc il eſt arrangé par une Intelligence.

* *

Ce n'eſt pas un Etre intelligent tel que je le ſuis qui a préſidé à la formation de ce Monde, car je ne puis former un ciron, donc ce Monde eſt l'ouvrage d'une Intelligence prodigieuſement ſupérieure.

* *

Cet Etre qui poſſède l'intelligence & la puiſſance dans un ſi haut degré, exiſte-t-il néceſſairement ? Il le faut bien : car il faut ou qu'il ait reçu l'être par un autre, ou qu'il ſoit par ſa propre nature. S'il a reçu l'être par un autre, ce qui eſt très difficile à concevoir, il faut donc que je recoure à cet autre, & cet autre ſera le premier moteur. De quelque côté que je me tourne, il faut donc que j'admette un premier moteur puiſſant & intelligent, qui eſt tel néceſſairement par ſa propre nature.

* *

Ce premier moteur a-t-il produit les choſes de rien ? cela ne ſe conçoit pas ; créer de rien c'eſt changer le néant en quelque choſe. Je ne dois point admettre une telle production, à moins que je ne trouve des raiſons invincibles qui me forcent d'admettre ce que mon eſprit ne peut jamais comprendre.

* *

Tout ce qui exiſte parait exiſter néceſſairement, puiſqu'il exiſte. Car s'il y a aujourd'hui une raiſon de l'exiſtence des choſes, il y en a eu une hier, il y en a eu une dans tous les tems ; & cette cauſe doit toujours avoir eu ſon effet, ſans quoi elle aurait été pendant l'éternité une cauſe inutile.

* *

 Mais

Mais comment les chofes auront-elles toujours exifté, étant vifiblement fous la main du premier moteur ? Il faut donc que cette puiffance ait toujours agi ; de même, à peu près, qu'il n'y a point de Soleil fans lumière, de même qu'il n'y a point de mouvement fans un être qui paffe d'un point de l'efpace dans un autre point.

* *

Il y a donc un Etre puiffant & intelligent, qui a toujours agi ; & fi cet Etre n'avait point agi, à quoi lui aurait fervi fon exiftence ?

* *

Toutes les chofes font donc des émanations éternelles de ce premier moteur.

* *

Mais comment imaginer que de la pierre & de la fange foient des émanations de l'Etre éternel, intelligent & puiffant ?

* *

Il faut de deux chofes l'une, ou que la matière de cette pierre & cette fange exiftent néceffairement par elles-mêmes, ou qu'elles exiftent néceffairement par ce premier moteur ; il n'y a pas de milieu.

* *

Ainfi donc il n'y a que deux partis à prendre, ou d'admettre la matière éternelle par elle-même, ou la matière fortant éternellement de l'Etre puiffant, intelligent, éternel.

* *

Mais, ou fubfiftante par fa propre nature, ou éma-

émanée de l'Etre producteur, elle exiſte de toute éternité, puis qu'elle exiſte, & qu'il n'y a aucune raiſon pour laquelle elle n'aurait pas exiſté auparavant.

* *

Si la matière eſt éternellement néceſſaire, il eſt donc impoſſible, il eſt donc contradictoire qu'elle ne ſoit pas. Mais quel homme peut aſſurer qu'il eſt impoſſible, qu'il eſt contradictoire que ce caillou & cette mouche n'ayent pas l'exiſtence? On eſt pourtant forcé de dévorer cette difficulté, qui étonne plus l'imagination qu'elle ne contredit les principes du raiſonnement.

* *

En effet, dès que vous avez conçu que tout eſt émané de l'Etre ſuprême & intelligent, que rien n'en eſt émané ſans raiſon, que cet Etre exiſtant toujours a dû toujours agir, que par conſéquent toutes les choſes ont dû éternellement ſortir du ſein de ſon exiſtence; vous ne devez pas être plus rebuté de croire la matière dont ſont formés ce caillou & cette mouche une production éternelle, que vous n'êtes rebuté de concevoir la lumière comme une émanation éternelle de l'Etre tout-puiſſant.

* *

Puis que je ſuis un être étendu & penſant, mon étendue & ma penſée ſont donc des productions néceſſaires de cet Etre. Il m'eſt évident que je ne puis me donner ni l'étendue, ni la penſée. J'ai donc reçu l'un & l'autre de cet Etre néceſſaire.

* *

Peut-il m'avoir donné ce qu'il n'a pas? J'ai l'intelligence & je ſuis dans l'eſpace, donc il eſt intelligent, & il eſt dans l'eſpace.

* *

Dire que cet Etre éternel, ce Dieu tout-puiſſant, à de tout tems rempli néceſſairement l'Univers de ſes productions, ce n'eſt pas lui ôter ſa liberté; au contraire, car la liberté n'eſt que le pouvoir d'agir. Dieu a toujours pleinement agi, donc Dieu a toujours uſé de la plénitude de ſa liberté.

* *

La liberté qu'on nomme d'indifférence, eſt un mot ſans idée, une abſurdité; car ce ſerait ſe déterminer ſans raiſon; ce ſerait un effet ſans cauſe. Donc Dieu ne peut avoir cette liberté prétendue qui eſt une contradiction dans les termes. Il a donc toujours agi par cette même néceſſité qui fait ſon exiſtence.

* *

Il eſt donc impoſſible que le monde ſoit ſans Dieu, il eſt impoſſible que Dieu ſoit ſans le monde.

* *

Ce monde eſt rempli d'ètres qui ſe ſuccèdent, donc Dieu a toujours produit des êtres qui ſe ſont ſuccédés.

* *

Ces aſſertions préliminaires ſont la baſe de l'ancienne Philoſophie Orientale & de celle des Grecs. Il faut excepter *Démocrite* & *Epicure*, dont la Philoſophie corpuſculaire a combattu ces dogmes. Mais remarquons que les Epicuriens ſe fon-

fondaient ſur une Phyſique entiérement erronée, & que le ſyſtême métaphyſique de tous les autres Philoſophes ſubſiſte avec tous les ſyſtèmes phyſiques. Toute la nature, excepté le vuide, contredit *Epicure*; & aucun phénomène ne contredit la Philoſophie que je viens d'expliquer. Or une Philoſophie qui eſt d'accord avec tout ce qui ſe paſſe dans la nature, & qui contente les eſprits les plus attentifs, n'eſt-elle pas ſupérieure à tout autre ſyſtême non révélé ?

* *

Après ces aſſertions des anciens Philoſophes que j'ai raprochées autant qu'il m'a été poſſible, que nous reſte-t-il ? Un cahos de doutes & de chimères. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un Philoſophe à ſyſtême qui n'ait avoué à la fin de ſa vie qu'il avait perdu ſon tems. Il faut avouer que les inventeurs des arts méchaniques ont-été bien plus utiles aux hommes que les inventeurs des ſyllogiſmes : celui qui imagina la navette l'emporte furieuſement ſur celui qui imagina les idées innées.



CONVER-

CONVERSATION

DE LUCIEN, D'ERASME ET DE RABELAIS, DANS LES CHAMPS ELISÉES.

LUcien fit il y a quelque tems connaissance avec *Erasme*, malgré sa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un Grec dût s'abaisser à parler avec un Batave; mais ce Batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie, ils eurent ensemble cet entretien.

LUCIEN.

Vous avez donc fait dans un pays barbare le même métier que je faisais dans le pays le plus poli de la terre, vous vous êtes moqué de tout?

ERASME.

Hélas! je l'aurais bien voulu; c'eût été une grande consolation pour un pauvre Théologien tel que je l'étais, mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez prises.

LUCIEN.

Cela m'étonne: les hommes aiment assez qu'on leur montre leurs sotises en général, pourvû qu'on ne désigne personne en particulier; chacun aplique alors à son voisin ses propres ridicules,

dicules, & tous les hommes rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains ?

Erasme.

Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de vôtre tems, & ceux du mien : vous n'aviez à faire qu'à des Dieux qu'on jouait sur le théatre, & à des Philosophes qui avaient encor moins de crédit que les Dieux ; mais moi j'étais entouré de fanatiques, & j'avais besoin d'une grande circonspection pour n'être pas brulé par les uns, ou assassiné par les autres.

Lucien.

Comment pouviez-vous rire dans cette alternative ?

Erasme.

Aussi je ne riais guères ; & je passai pour être beaucoup plus plaisant que je ne l'étais ; on me crut fort gai & fort ingénieux, parce qu'alors tout le monde était triste. On s'occupait profondément d'idées creuses qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui pensait qu'un corps peut être en deux endroits à la fois, était prêt d'égorger celui qui expliquait la même chose d'une manière différente. Il y avait bien pis ; un homme de mon état qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions, eût passé pour un monstre.

Lucien.

LUCIEN.

Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez ! De mon tems les Gétes & les Maſſagétes étaient plus doux & plus raiſonnables. Et quelle était donc votre profeſſion dans l'horrible pays que vous habitiez ?

ERASME.

J'étais moine Hollandais.

LUCIEN.

Moine ! quelle eſt cette profeſſion là ?

ERASME.

C'eſt celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un ferment inviolable à être inutile au genre humain, à être abſurde & eſclave, & à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voilà un bien vilain métier ! Comment avec tant d'eſprit aviez-vous pû embraſſer un état qui déshonore la nature humaine ? Paſſe encor pour vivre aux dépens d'autrui : mais faire vœu de n'avoir pas le ſens commun & de perdre ſa liberté !

ERASME.

C'eſt qu'étant fort jeune, & n'ayant ni parens, ni amis, je me laiſſai ſéduire par des gueux qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs ſemblables.

LUCIEN.

LUCIEN.

Quoi ? il y avait beaucoup d'hommes de cette eſpèce ?

ERASME.

Ils étaient en Europe environ ſix à ſept cent mille.

LUCIEN.

Juſte Ciel ! Le monde eſt donc devenu bien ſot & bien barbare depuis que je l'ai quitté ! *Horace* l'avait bien dit, que tout irait en empirant : *Progeniem vitioſiorem.*

ERASME.

Ce qui me conſole, c'eſt que tous les hommes dans le ſiécle où j'ai vécu, étaient montés au dernier échelon de la folie ; il faudra bien qu'ils en deſcendent, & qu'il y en ait quelques-uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raiſon.

LUCIEN.

C'eſt de quoi je doute fort. Dites moi, je vous prie, quelles étaient les principales folies de votre tems ?

ERASME.

Tenez, en voici une liſte que je porte toujours avec moi ; liſez.

LUCIEN.

Elle eſt bien longue.

(Lucien *lit*, *& éclate de rire ;* Rabelais *survient.*

RABELAIS.

Meſſieurs, quand on rit je ne ſuis pas de trop ; de quoi s'agit-il ?

LUCIEN & ERASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah ! je ſuis votre homme.

LUCIEN *à Eraſme.*

Quel eſt cet original ?

ERASME.

C'eſt un homme qui a été plus hardi que moi & plus plaiſant ; mais il n'était que prêtre, & pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN *à Rabelais.*

Avais-tu fait, comme *Eraſme*, vœu de vivre aux dépens d'autrui ?

RABELAIS.

Doublement ; car j'étais prêtre & médecin. J'étais né fort ſage, je devins auſſi ſavant qu'*Eraſme* ; & voyant que la ſageſſe & la ſcience ne menaient communément qu'à l'hopital ou au gibet, voyant même que ce demi-plaiſant d'*Eraſme* était quelquefois perſécuté, je m'aviſai

ſai d'être plus ſou que tous mes compatriotes enſemble ; je compoſai un gros livre de contes à dormir debout, rempli d'ordures, dans lequel je tournai en ridicule toutes les ſuperſtitions, toutes les cérémonies, tout ce qu'on révérait dans mon pays, toutes les conditions, depuis celle de Roi & de grand Pontiſe, juſqu'à celle de Docteur en Théologie qui eſt la dernière de toutes ; je dédiai mon livre à un Cardinal, & je fis rire juſqu'à ceux qui me mépriſent.

LUCIEN.

Qu'eſt-qu'un Cardinal, *Eraſme ?*

ERASME.

C'eſt un prêtre vêtu de rouge, à qui on donne cent mille écus de rente pour ne rien faire du tout.

LUCIEN.

Vous m'avouerez du moins que ces Cardinaux là étaient raiſonnables. Il faut bien que tous vos concitoyens ne fuſſent pas ſi fous que vous le dites.

ERASME.

Que Monſieur *Rabelais* me permette de prendre la parole. Les Cardinaux avaient une autre eſpèce de folie, c'était celle de dominer ; & comme il eſt plus aiſé de ſubjuguer des ſots que des gens d'eſprit, ils voulurent aſſommer la raiſon qui commençait à lever la tête. Monſieur *Rabelais* que vous voyez, imita le premier *Brutus*, qui contrefit l'inſenſé pour échapper à la défiance & à la tirannie des *Tarquins*.

LUCIEN.

Tout ce que vous me dites me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon siécle que dans le vôtre. Ces Cardinaux dont vous me parlez étaient donc les maîtres du Monde entier, puisqu'ils commandaient aux fous ?

RABELAIS.

Non; il y avait un vieux fou au-dessus d'eux.

LUCIEN.

Comment s'appellait-il ?

RABELAIS.

Un *Papegaut*. La folie de cet homme consistait à se dire infaillible, & à se croire le maître des Rois; & il l'avait tant dit, tant répété, tant fait crier par les moines, qu'à la fin presque toute l'Europe en fut persuadée.

LUCIEN.

Ah ! que vous l'emportez sur nous en démence ! Les fables de *Jupiter*, de *Neptune* & de *Pluton*, dont je me suis tant moqué, étaient des choses respectables en comparaison des sotises dont vôtre Monde a été infatué. Je ne saurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule avec sécurité des gens qui devaient craindre le ridicule encor plus qu'une conspiration. Car enfin, on ne se moque pas de ses maîtres impunément : & j'ai été assez sage pour ne pas dire un seul mot des Empe-

Empereurs Romains. Quoi ! vôtre nation adorait un Papegaut ! Vous donniez à ce Papegaut tous les ridicules imaginables, & vôtre nation le souffrait ! elle était donc bien patiente ?

RABELAIS.

Il faut que je vous aprenne ce que c'était que ma nation. C'était un composé d'ignorance, de superstition, de bêtise, de cruauté & de plaisanterie. On commença par faire pendre & par faire cuire tous ceux qui parlaient sérieusement contre les Papegauts & les Cardinaux. Le pays des Welches dont je suis natif nagea dans le sang ; mais dès que ces exécutions étaient faites, la nation se mettait à danser, à chanter, à faire l'amour, à boire & à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible, je parlai de boire, je dis des ordures, & avec ce secret tout me fut permis. Les gens d'esprit y entendirent finesse & m'en surent gré. Les gens grossiers ne virent que les ordures & les savourèrent ; tout le monde m'aima, loin de me persécuter.

LUCIEN.

Vous me donnez une grande envie de voir vôtre livre. N'en auriez-vous point un exemplaire dans vôtre poche ? Et vous, *Erasme*, pourriez-vous aussi me prêter vos facéties ?

(*Ici Erasme & Rabelais donnent leurs ouvrages à Lucien, qui en lit quelques morceaux ; & pendant qu'il lit, ces deux Philosophes s'entretiennent.*)

RABELAIS *à Erafme.*

J'ai lû vos écrits, & vous n'avez pas lû les miens, parce que je fuis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réfervé dans vos railleries, & moi trop hardi dans les miennes; mais à préfent nous penfons tous deux de même. Pour moi je ris quand je vois un Docteur arriver dans ce pays-ci.

ERASME.

Et moi je le plains; je dis, Voilà un malheureux qui s'eft fatigué toute fa vie à fe tromper, & qui ne gagne rien ici à fortir d'erreur.

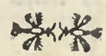
RABELAIS.

Comment donc, n'eft-ce rien d'être détrompé?

ERASME.

C'eft peu de chofe quand on ne peut plus détromper les autres. Le grand plaifir eft de montrer le chemin à fes amis qui s'égarent, & les morts ne demandent leur chemin à perfonne.

Erafme & Rabelais raifonnèrent affez long-temps. *Lucien* revint après avoir lû le chapitre des *Torchecus*, & quelques pages de l'*Eloge de la folie.* Enfuite ayant rencontré le Docteur *Swift*, ils allèrent tous quatre fouper enfemble.



FEMMES,

FEMMES, SOYEZ SOUMISES A VOS MARIS.

L'Abbé de *Châteauneuf* me contait un jour, que Madame la Maréchale de *Grancey* était fort impérieuse. Elle avait d'ailleurs de très grandes qualités. Sa plus grande fierté consistait à se respecter soi-même, à ne rien faire dont elle pût rougir en secret ; elle ne s'abaissa jamais à dire un mensonge. Elle aimait mieux avouer une vérité dangereuse que d'user d'une dissimulation utile. Elle disait que la dissimulation marque toujours de la timidité. Mille actions généreuses signalèrent sa vie ; mais quand on l'en louait, elle se croyait méprisée : elle disait, „ Vous pensez donc que ces actions m'ont „ couté des efforts. Ses amans l'adoraient, ses amis la chérissaient, & son mari la respectait.

Elle passa quarante années dans cette dissipation & dans ce cercle d'amusemens qui occupent sérieusement les femmes, n'ayant jamais rien lû que les lettres qu'on lui écrivait, n'ayant jamais mis dans sa tête que les nouvelles du jour, les ridicules de son prochain & les intérêts de son cœur. Enfin quand elle se vit à cet âge où l'on dit que les belles femmes qui ont de l'esprit passent d'un trône à l'autre, elle voulut lire. Elle commença par les tragédies de *Racine*, & fut étonnée de sentir en les li-

ſant encore plus de plaiſir qu'elle n'en avait éprouvé à la repréſentation : le bon gout qui ſe déployait en elle lui faiſait diſcerner que cet homme ne diſait jamais que des choſes vraies & intéreſſantes, qu'elles étaient toutes à leur place, qu'il était ſimple & noble, ſans déclamation, ſans rien de forcé, ſans courir après l'eſprit ; que ſes intrigues, ainſi que ſes penſées, étaient toutes fondées ſur la nature. Elle retrouvait dans cette lecture l'hiſtoire de ſes ſentimens & le tableau de ſa vie.

On lui fit lire *Montagne*. Elle fut charmée d'un homme qui faiſait converſation avec elle, & qui doutait de tout. On lui donna enſuite les grands hommes de *Plutarque*. Elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'hiſtoire des grandes femmes ?

L'Abbé de *Châteauneuf* la rencontra un jour toute rouge de colère. Qu'avez-vous donc, Madame ? lui dit-il. J'ai ouvert par hazard, répondit-elle, un livre qui trainait dans mon cabinet ; c'eſt, je crois, quelque recueil de lettres. J'y ai vû ces paroles : *Femmes, ſoyez ſoumiſes à vos maris.* J'ai jetté le livre.

Comment, Madame ? ſavez-vous bien que ce ſont les Epitres de *St. Paul* ?

Il ne m'importe de qui elles ſont, l'auteur eſt très impoli. Jamais Monſieur le Maréchal ne m'a écrit dans ce ſtile ; je ſuis perſuadée que votre *St. Paul* était un homme très difficile à vivre. Etait-il marié ?

Oui, Madame.

Il falait que ſa femme fût une bien bonne créa-

créature. Si j'avais été la femme d'un pareil homme, je lui aurais fait voir du pays. *Soyez soumises à vos maris!* Encor s'il s'était contenté de dire, *Soyez douces*, *complaisantes*, *attentives*, *œconomes*, je dirais, Voilà un homme qui sait vivre; & pourquoi soumises, s'il vous plait? Quand j'épousai Monsieur de *Grancey*, nous nous promimes d'ètre fidèles: je n'ai pas trop gardé ma parole, ni lui la sienne; mais ni lui ni moi ne promimes d'obéïr. Sommes-nous donc des esclaves? N'est-ce pas assez qu'un homme après m'avoir épousée ait le droit de me donner une maladie de neuf mois, qui quelquefois est mortelle? N'est-ce pas assez que je mette au jour avec de très grandes douleurs un enfant qui pourra me plaider quand il sera majeur? Ne suffit-il pas que je sois sujette tous les mois à des incommodités très désagréables pour une femme de qualité, & que pour comble la supression d'une de ces douze maladies par an soit capable de me donner la mort, sans qu'on vienne me dire encore, *Obéïssez?*

Certainement la nature ne l'a pas dit; elle nous a fait des organes différens de ceux des hommes; mais en nous rendant nécessaires les uns aux autres, elle n'a pas prétendu que l'union formât un esclavage. Je me souviens bien que *Molière* a dit:

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Mais voilà une plaisante raison pour que j'aye un maître! Quoi, parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il

eſt obligé de tondre de fort près, & que mon menton eſt né raſé, il faudra que je lui obéiſſe très humblement? Je ſais bien qu'en général les hommes ont les muſcles plus forts que les nôtres, & qu'ils peuvent donner un coup de poing mieux appliqué : j'ai bien peur que ce ne ſoit là l'origine de leur ſupériorité.

Ils prétendent avoir auſſi la tête mieux organiſée, & en conſéquence ils ſe vantent d'être plus capables de gouverner. Mais je leur montrerai des Reines qui valent bien des Rois. On me parlait ces jours paſſés d'une Princeſſe Allemande, qui ſe léve à cinq heures du matin pour travailler à rendre ſes ſujets heureux, qui dirige toutes les affaires, répond à toutes les lettres, encourage tous les arts, & qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ſes connaiſſances; auſſi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbécilles qui nous apprennent ce qu'il faut ignorer, & qui nous laiſſent ignorer ce qu'il faut apprendre. Pour moi, ſi j'avais un Etat à gouverner, je me ſens capable d'oſer ſuivre ce modèle.

L'Abbé de *Châteauneuf* qui était fort poli, n'eut garde de contredire Madame la Maréchale.

A propos, dit-elle, eſt-il vrai que *Mahomet* avait pour nous tant de mépris, qu'il prétendait que nous n'étions pas dignes d'entrer en Paradis, & que nous ne ſerions admiſes qu'à l'entrée? En ce cas, dit l'Abbé, les hommes ſe tiendront toujours à la porte. Mais conſolez-vous, il

il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on dit ici de la Religion Mahométane. Nos moines ignorans & méchans nous ont bien trompés, comme le dit mon frère, qui a été douze ans Ambaſſadeur à la Porte.

Quoi ! il n'eſt pas vrai, Monſieur, que *Mahomet* ait inventé la pluralité des femmes, pour mieux s'attacher les hommes ? Il n'eſt pas vrai que nous ſoyons eſclaves en Turquie, & qu'il nous ſoit défendu de prier Dieu dans une Moſquée ? Pas un mot de tout cela, Madame. *Mahomet*, loin d'avoir imaginé la polygamie l'a reprimée & reſtrainte. Le ſage *Salomon* poſſédait ſept cent épouſes. *Mahomet* a réduit ce nombre à quatre ſeulement. Meſdames iront en Paradis tout comme Meſſieurs, & ſans doute on y fera l'amour, mais d'une autre manière qu'on ne le fait ici. Car vous ſentez bien que nous ne connaiſſons l'amour dans ce monde que très imparfaitement.

Hélas, vous avez raiſon, dit la Maréchale : L'homme eſt bien peu de choſe.

Mais, dites moi, votre *Mahomet* a-t-il ordonné que les femmes fuſſent ſoumiſes à leurs maris ?

Non, Madame, cela ne ſe trouve point dans l'Alcoran.

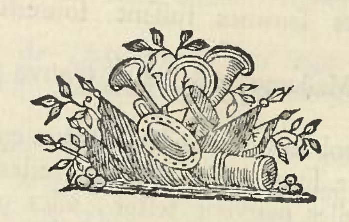
Pourquoi donc ſont-elles eſclaves en Turquie ?

Elles ne ſont point eſclaves, elles ont leurs biens, elles peuvent teſter, elles peuvent demander un divorce dans l'occaſion : elles vont à la Moſquée à leurs heures, & à leurs rendez-vous à d'autres heures : on les voit dans les

ruës avec leurs voiles ſur le nez, comme vous aviez votre maſque il y a quelques années. Il eſt vrai qu'elles ne paraiſſaient ni à l'opéra, ni à la comédie; mais c'eſt parce qu'il n'y en a point. Doutez-vous que ſi jamais dans Conſtantinople, qui eſt la patrie d'*Orphée*, il y avait un opéra, les Dames Turques ne rempliſſent les premières loges?

Femmes, ſoyez ſoumiſes à vos maris! diſait toujours la Maréchale entre ſes dents. Ce *Paul* était bien brutal.

Il était un peu dur, repartit l'Abbé, & il aimait fort à être le maître: il traita du haut en bas *St. Pierre* qui était un aſſez bon homme. D'ailleurs il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit. On lui reproche d'avoir eu beaucoup de penchant pour le Janſeniſme. Je me doutais bien que c'était un hérétique, dit la Maréchale, & elle ſe remit à ſa toilette.



CONFOR-

CONFORMEZ VOUS AUX TEMS,

FEu Monſieur de *Montampui*, mon bon ami, Recteur de l'Univerſité de Paris, eut envie un jour d'aller à une repréſentation de *Zaïre*, piéce très ſainte, dans laquelle l'héroïne ne donne un rendez-vous que pour ſe faire batiſer.

Mr. le Recteur n'avait d'autre parti à prendre que celui d'aller en fiacre de ſon collège à la comédie, vétu de ſon habit ordinaire, comme en uſent tous les honnêtes gens de Paris; mais il crut, comme le père *Caſtel*, que l'Univers avait les yeux ſur lui, & il le crut avec d'autant plus de raiſon, qu'étant Recteur de l'Univerſité, il avait, ſuivant la force du mot, inſpection ſur l'Univers, lequel par conſéquent le regardait continuellement. Il ſentit que l'Univers aprendrait avec étonnement qu'un nommé *Montampui* avait été à la comédie, & que tous les ſiécles en ſeraient ſcandaliſés.

Montampui ne voulant ni faire cette peine à l'Univers, ni ſe priver de la comédie, prit le parti de ſe déguiſer en femme. Il avait dans une vieille armoire un ajuſtement de ſa grand'mère, décédée du tems de la Fronde. Le voilà qui s'affuble d'un cotillon de drap rouge, & d'un manteau feuille morte. Il couvre ſa vieille tête de Recteur d'une coëffure à triple étage, ſurmontée

montée d'un gros nœud de rubans rose sèche. Une paire d'engageantes rousses & déchirées laisse paraitre dans tout leur avantage ses bras quarrés & velus. Notre Recteur ainsi troussé sort par une porte secrette du collège, & court à celle de la comédie.

Cette étrange figure attroupa le monde ; on eut peu de respect pour Madame ; elle fut tiraillée, reconnue pour un vilain homme, & menée en prison, où elle demeura jusqu'à-ce qu'elle eût avoué qu'elle était Recteur de l'Université de Paris, la fille ainée de nos Rois. Si Mr. *Montampui* avait eu dans la tête ce bel axiome, *Conformez vous aux tems*, il n'aurait pas donné cette scène à l'Univers.

Ce n'est pas la peine de recommander cette maxime aux courtisans, ils l'ont toujours fidélement observée avec les hommes en place ; *serviebant tempori*, comme dit *Tacite*. Les Dames & les petits maîtres ont toujours aussi révéré la mode, & même enchéri sur elle ; ce n'est pas à ceux qui vont selon le tems, c'est à ceux que la destinée a mis à la tête des Gouvernemens, que s'adresse ce petit discours.

Rois d'Angleterre, vous ne faites plus semblant de guérir des écrouelles, depuis que votre peuple s'est aperçu que vous n'êtes pas Médecins. La Société Royale de Londres a vû clairement qu'il n'y a nul raport physique ni métaphysique entre les prérogatives de la Couronne d'Angleterre & des humeurs froides. Vous avez retranché cette cérémonie, vous vous êtes conformés au tems.

Je

Je ſuis perſuadé qu'il y avait de très belles loix dans Athènes ſur la recolte du gland, avant que *Triptolème* eût enſeigné aux Grecs à ſemer du bled. Mais quand les Athéniens eurent commencé à manger du pain, & à trouver cette nourriture meilleure que l'autre, alors toutes les loix ſur le gland s'abolîrent d'elles-mêmes, & les Arcontes furent obligés d'encourager l'agriculture.

Archevèques de Naples, le tems viendra où le ſang de Mr. *St. Janvier* ou *Gennaro* ne bouillira plus quand on l'aprochera de ſa tête. Les Gentilshommes Napolitains & les Bourgeois en ſauront aſſez dans quelques ſiécles, pour conclure que ce tour de paſſe-paſſe ne leur a pas valu un ducat, qu'il eſt abſolument inutile à la proſpérité du Royaume & au bien-être des citoyens; que DIEU ne fait point de miracles à jour nommé, qu'il ne change point les loix qu'il a impoſées à la nature. Quand ces notions ſeront deſcendues des Nobles aux Citadins, & de ceux-ci à la portion du peuple qui eſt capable de raiſon, alors on verra dans Naples ce qu'on vit dans la petite ville Egnatia, où du tems d'*Horace* l'encens brulait de lui-même, ſans qu'on l'aprochât du feu. *Horace* tourna le miracle en ridicule, & il ne ſe fit plus. C'eſt ainſi qu'on s'eſt défait du ſaint nombril de JESU dans la ville de Châlons; c'eſt ainſi que les miracles ſont partis de la moitié de l'Europe avec les reliques. Dès que la raiſon vient, les miracles s'en vont.

Tribunal ancien ou nouveau, qui ſiégez dans une

une grande ville irrégulière, composée de palais & de chaumières, dégoutante & magnifique, habitée tour à tour par des Sauvages, des demi-Sauvages, des Welches, des Romains, des Francs, & enfin par des Français, il y a bien longtems que vous n'avez promené dans les rues la prétendue carcaſſe de la bergère de Nanterre, & que *Marcel* & *Geneviéve* ne ſe ſont rencontrés ſur le pont Nôtre-Dame, pour nous donner de la pluie & du beau tems. Vous avez ſû que les bons Bourgeois de Paris commençaient à ſoupçonner que ce n'eſt pas une petite fille de village qui diſpoſe des ſaiſons, mais que le Dieu qui arrangea la matière & qui forma les élémens, eſt le ſeul maitre abſolu des airs & de la terre; & bientôt *Geneviève* honorée modeſtement dans ſa nouvelle Egliſe, ne partagera plus avec DIEU le domaine ſuprême de la nature.

Vous ne rendrez plus d'arrêts ni en faveur d'*Ariſtote*, ni contre l'émétique; on ne vous préſentera plus de réquiſitoire pour empêcher que l'inoculation ne conſerve la vie de nos Princes & de nos Citoyens; vous vous conformerez aux tems.

Les tems aprochent où l'on ſe laſſera d'envoyer de l'argent à trois cent lieuës de chez ſoi, pour poſſéder en ſûreté dans ſa patrie des prés & des vignes accordées par le Souverain.

On verra qu'il n'apartient pas plus à un Italien de ſe mêler de ce que penſe un Français, qu'il n'apartient à ce Français de preſcrire à cet Italien ce qu'il doit penſer. On ſentira l'énorme

&

& dangereux ridicule d'avoir dans un Etat un corps considérable de Citoyens dépendant d'un Maître étranger. Ce corps comprendra lui-même qu'il serait plus honoré, plus cher à la nation, si réclamant son indépendance naturelle, il cessait d'employer à ses dépens une espèce de simonie pour se rendre esclave. Il se fortifiera dans cette idée sage & noble, par l'exemple d'une isle voisine. Alors vous ferez servir votre influence & votre pouvoir à briser des liens dont la nation s'indigne. Vous vous conformerez aux tems.

Il est plus beau, sans doute, de les préparer que de s'y conformer ; car il y a peu de mérite à se nourrir des fruits que l'arrière-saison fait naître ; mais c'en est un grand de préparer sa terre, par une sage culture, à porter de bonne heure les productions dont on n'aurait eu qu'une jouïssance tardive.

L'opinion gouverne le monde, mais ce sont les sages qui à la longue dirigent cette opinion.

Quand ces sages ont enfin éclairé les hommes, il ne faut pas traiter avec eux comme on usait du tems de *Pierre Lombard*, de *Scot*, & de *Gilbert de la Porée.*

Une société insociable, étrangère dans sa patrie, composée de gens de mérite, de sots, de fanatiques, de fripons, portait d'un bout de l'Univers à l'autre l'étendart d'un homme qui prétend commander de droit divin à l'Univers ; elle avait fabriqué dans un coin, au nom de cet homme, cent & une flèches dont elle perçait dévotement ses ennemis ; elle voulut persuader

que

que ces flèches étaient d'or, & qu'elles étaient tombées du ciel.

Pour apuyer cette opinion, elle employa une espèce de magie. Les incrédules qui voulaient prouver que ces flèches n'étaient que de plomb, se trouvaient tout d'un coup, sans savoir comment, à trois cent, à cinq cent milles de chez eux, ou dans un château voisin, obscur & mal meublé, dont ils ne sortaient point qu'ils n'eussent signé que les cent & une flèches étaient d'un or très pur.

Vous avez enfin purgé le pays de ces magiciens; vous avez vû de loin le tems où l'exécration publique les aurait exterminés. Non-seulement vous vous êtes conformés aux tems, mais vous avez prévenu les tems.

Ne gâtez pas cette bonne œuvre, en écrasant le fanatisme d'une main, & en poursuivant la raison de l'autre.

Quand vous voyez cette raison faire des progrès si prodigieux, regardez-la comme une alliée qui peut venir à votre secours, & non comme une ennemie qu'il faut attaquer. Croyez qu'à la longue elle sera plus puissante que vous; osez la chérir & non la craindre. Conformez vous aux tems.



DE

DE L'HORRIBLE DANGER DE LA LECTURE.

NOus, *Jouſſouf Cherébi*, par la grace de Dieu, Mouphti du St. Empire Ottoman, lumière des lumières, élu entre les élus, à tous les fidèles qui ces préſentes verront, ſotiſe & bénédiction.

Comme ainſi ſoit que *Saïd Effendi*, ci-devant Ambaſſadeur de la Sublime Porte, vers un petit Etat nommé Frankrom, ſitué entre l'Eſpagne & l'Italie, a raporté parmi nous le pernicieux uſage de l'Imprimerie, ayant conſulté ſur cette nouveauté nos vénérables frères les Cadis & Imans de la ville Impériale de Stamboul, & ſurtout les Faquirs connus par leur zèle contre l'eſprit, il a ſemblé bon à *Mahomet* & à nous, de condamner, proſcrire, anathématiſer ladite infernale invention de l'Imprimerie, pour les cauſes ci-deſſous énoncées.

1°. Cette facilité de communiquer ſes penſées tend évidemment à diſſiper l'ignorance, qui eſt la gardienne & la ſauve-garde des Etats bien policés.

2°. Il eſt à craindre que parmi les livres apportés d'Occident, il ne s'en trouve quelques-uns ſur l'agriculture & ſur les moyens de perfectionner les arts méchaniques, leſquels ouvrages pourraient à la longue (ce qu'à Dieu

ne

ne plaiſe) réveiller le génie de nos cultivateurs & de nos manufacturiers, exciter leur induſtrie, augmenter leurs richeſſes, & leur inſpirer un jour quelque élévation d'ame, quelque amour du bien public, ſentimens abſolument opoſés à la ſaine doctrine.

3°. Il arriverait à la fin que nous aurions des livres d'hiſtoire dégagés du merveilleux, qui entretient la nation dans une heureuſe ſtupidité; on aurait dans ces livres l'impudence de rendre juſtice aux bonnes & aux mauvaiſes actions, & de recommander l'équité & l'amour de la patrie, ce qui eſt viſiblement contraire aux droits de notre place.

4°. Il ſe pourrait dans la ſuite des tems que de miſérables Philoſophes, ſous le prétexte ſpécieux, mais puniſſable, d'éclairer les hommes & de les rendre meilleurs, viendraient nous enſeigner des vertus dangereuſes, dont le peuple ne doit jamais avoir de connaiſſance.

5°. Ils pourraient, en augmentant le reſpect qu'ils ont pour Dieu, & en imprimant ſcandaleuſement qu'il remplit tout de ſa préſence, diminuer le nombre des pélerins de la Mecque, au grand détriment du ſalut des ames.

6°. Il arriverait ſans doute qu'à force de lire les Auteurs Occidentaux qui ont traité des maladies contagieuſes, & de la manière de les prévenir, nous ſerions aſſez malheureux pour nous garantir de la peſte, ce qui ſerait un attentat énorme contre les ordres de la Providence.

A ces cauſes & autres, pour l'édification des

dans l'Europe le genre humain que vous aviez éclairé & ſubjugué. Ce qui vous étonnera, c'eſt que dans les derniers ſiécles de cette barbarie, c'eſt parmi ces Moines mêmes, parmi ces ennemis de la raiſon, que la Nature a ſuſcité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de ſecourir la vue affaiblie par l'âge ; les autres ont paitri du ſalpêtre avec du charbon, & cela nous a valu des inſtrumens de guerre, avec leſquels nous aurions exterminé les *Scipions*, *Alexandre* & *Céſar*, & la Phalange Macédonienne, & toutes vos Légions ; ce n'eſt pas que nous ſoyons plus grands Capitaines que les *Scipions*, les *Aléxandres* & les *Céſars*, mais c'eſt que nous avons de meilleures armes.

TULLIA.

Je vois toûjours en vous la politeſſe d'un grand Seigneur, avec l'érudition d'un homme d'Etat ; vous auriez été digne d'être Sénateur Romain.

MR. LE DUC.

Ah! Madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre Cour.

MADAME DE POMPADOUR.

Madame aurait été trop dangereuſe pour moi.

TULLIA.

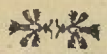
Conſultez vos beaux miroirs faits avec du ſable, & vous verrez que vous n'aurez rien à craindre. Eh bien, Monſieur, vous diſiez donc le

le plus poliment du monde que vous en ſavez beaucoup plus que nous.

MR. LE DUC.

Je diſais, Madame, que les derniers ſiécles ſont toûjours plus inſtruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait abſolument détruit tous les monumens de l'Antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles, mais paſſagères; & dans ces orages on a été aſſez heureux pour conſerver les ouvrages de votre père, & ceux de quelques autres grands hommes; ainſi le feu ſacré n'a jamais été totalement éteint, & il a produit à la fin une lumière preſque univerſelle. Nous ſiflons les Scholaſtiques barbares qui ont régné longtems parmi nous, mais nous reſpectons *Cicéron*, & tous les Anciens qui nous ont apris à penſer. Si nous avons d'autres loix de Phyſique que celles de votre tems, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence; & voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les Anciens & les Modernes.

Toute la compagnie fut de l'avis de Mr. le Duc. On alla enſuite à l'Opéra de Caſtor & Pollux. *Tullia fut très contente des paroles & de la muſique*, quoi qu'on dic. *Elle avoua qu'un tel ſpectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.*



DIALOGUE DU CHAPON ET DE LA POULARDE.

LE CHAPON.

EH mon Dieu, ma poule, te voilà bien trifte; qu'as-tu ?

LA POULARDE.

Mon cher ami, demande moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite fervante m'a prife fur fes genoux, m'a plongé une longue aiguille dans le cu, a faifi ma matrice, l'a roulée autour de l'aiguille, l'a arrachée, & l'a donnée à manger à fon chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, & de pondre.

LE CHAPON.

Hélas! ma bonne, j'ai perdu plus que vous; ils m'ont fait une opération doublement cruelle: ni vous ni moi n'aurons plus de confolation dans ce monde; ils vous ont fait poularde, & moi chapon. La feule idée qui adoucit mon état déplorable, c'eft que j'entendis ces jours paffés, près de mon poulaillier, raifonner deux Abbés Italiens à qui on avait fait le même outrage, afin qu'ils puffent chanter devant le Pape avec une voix plus claire. Ils difaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs fem-

blables, & qu'ils finiſſaient par les châtrer : ils maudiſſaient la deſtinée & le genre humain.

LA POULARDE.

Quoi ! c'eſt donc pour que nous ayons une voix plus claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes ?

LE CHAPON.

Hélas ! ma pauvre poularde, c'eſt pour nous engraiſſer, & pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE.

Eh bien, quand nous ſerons plus gras, le ſeront-ils davantage ?

LE CHAPON.

Oui, car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE.

Nous manger ! Ah les monſtres !

LE CHAPON.

C'eſt leur coutume ; ils nous mettent en priſon pendant quelques jours, nous font avaler une pâtée dont ils ont le ſecret, nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point de diſtraction. Enfin, le jour de la fète étant venu, ils nous arrachent les plumes, nous coupent la tête, & nous font rôtir. On nous aporte devant eux dans une large piéce d'argent ; chacun dit de nous ce qu'il penſe ; on fait notre orai-

oraiſon ſunèbre ; l'un dit que nous ſentons la noiſette ; l'autre vante notre chair ſucculente ; on loue nos cuiſſes, nos bras, notre croupion ; & voilà notre hiſtoire dans ce bas monde finie pour jamais.

LA POULARDE.

Quels abominables coquins ! Je ſuis prête à m'évanouïr. Quoi ! on m'arrachera les yeux ! on me coupera le cou ! je ſerai rotie & mangée ! Ces ſcélérats n'ont donc point de remords ?

LE CHAPON.

Non, ma mie ; les deux Abbés dont je vous ai parlé, diſaient que les hommes n'ont jamais de remords des choſes qu'ils ſont dans l'uſage de faire.

LA POULARDE.

La déteſtable engeance ! Je parie qu'en nous dévorant ils ſe mettent encor à rire & à faire des contes plaiſans, comme ſi de rien n'était.

LE CHAPON.

Vous l'avez deviné ; mais ſachez pour votre conſolation (ſi c'en eſt une) que ces animaux qui ſont bipèdes comme nous, & qui ſont fort au-deſſous de nous, puiſqu'ils n'ont point de plumes, en ont uſé ainſi fort ſouvent avec leurs ſemblables, J'ai entendu dire à mes deux Abbés que tous les Empereurs Chrétiens & Grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs couſins & à leurs frères ; que même dans

le pays où nous sommes il y avait eu un nommé *Débonnaire*, qui fit arracher les yeux à son neveu *Bernard*. Mais pour ce qui est de rôtir des hommes, rien n'a été plus commun parmi cette espèce. Mes deux Abbés disaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il serait difficile à un chapon d'expliquer, & qui ne m'importent guères.

LA POULARDE.

C'était aparemment pour les manger qu'on les rôtissait ?

LE CHAPON.

Je n'oserais pas l'assurer ; mais je me souviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays, & entr'autres celui des Juifs, où les hommes se sont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE.

Passe pour cela. Il est juste qu'une espèce si perverse se dévore elle-même, & que la Terre soit purgée de cette race. Mais moi qui suis paisible, moi qui n'ai jamais fait de mal, moi qui ai même nourri ces monstres en leur donnant mes œufs, être châtrée, aveuglée, décolée & rôtie ! Nous traite-t-on ainsi dans le reste du Monde ?

LE CHAPON.

Les deux Abbés disent que non. Ils assurent que dans un pays nommé l'Inde, beaucoup plus grand, plus beau, plus fertile que le notre, les hom-

hommes ont une loi ſainte, qui depuis des milliers de ſiécles leur défend de nous manger ; que même un nommé *Pythagore* ayant voyagé chez ces peuples juſtes, avait raporté en Europe cette loi humaine, qui fut ſuivie par tous ſes diſciples. Ces bons Abbés liſaient *Porphire* le Pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches.

Oh le grand homme ! le divin homme que ce *Porphire* ! avec quelle ſageſſe, quelle force, quel reſpect tendre pour la Divinité, il prouve que nous ſommes les alliés & les parens des hommes, que Dieu nous donna les mêmes organes, les mêmes ſentimens, la même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui ſe dévelope dans nous juſqu'au point déterminé par les loix éternelles, & que ni les hommes ni nous ne paſſons jamais. En effet, ma chère poularde, ne ſerait-ce pas un outrage à la Divinité, de dire que nous avons des ſens pour ne point ſentir, une cervelle pour ne point penſer? Cette imagination digne, à ce qu'ils diſaient, d'un fou nommé *Deſcartes*, ne ſerait-elle pas le comble du ridicule, & la vaine excuſe de la barbarie?

Auſſi les plus grands Philoſophes de l'Antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'aprendre notre langage, & de découvrir nos propriétés ſi ſupérieures à celles de l'eſpèce humaine. Nous étions en ſûreté avec eux comme dans l'âge d'or. Les ſages ne tuent point les animaux, dit *Porphire*, il n'y a que les Barbares & les Prêtres qui les tuent & qui

qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ſes diſciples qui s'était fait Chrétien par gourmandiſe.

LA POULARDE.

Eh bien, dreſſa-t-on des autels à ce grand homme qui enſeignait la vertu au genre humain, & qui ſauvait la vie au genre animal ?

LE CHAPON.

Non, il fut en horreur aux Chrétiens qui nous mangent, & qui déteſtent encor aujourd'hui ſa mémoire ; ils diſent qu'il était impie, & que ſes vertus étaient fauſſes, attendu qu'il était Payen.

LA POULARDE.

Que la gourmandiſe a d'affreux préjugés ! J'entendais l'autre jour dans cette eſpèce de grange qui eſt près de notre poulaillier, un homme qui parlait ſeul, devant d'autres hommes qui ne parlaient point ; il s'écriait *que Dieu avait fait un pacte avec nous & avec ces autres animaux apellés hommes ; que Dieu leur avait défendu de ſe nourrir de notre ſang & de notre chair.* Comment peuvent-ils ajouter à cette défenſe poſitive la permiſſion de dévorer nos membres bouillis ou rôtis ? Il eſt impoſſible quand ils nous ont coupé le cou qu'il ne reſte beaucoup de ſang dans nos veines ; ce ſang ſe mêle néceſſairement à notre chair ; ils déſobéiſſent donc viſiblement à Dieu en nous mangeant. De plus, n'eſt-ce pas un ſacrilège de tuer & de dé-

dévorer des gens avec qui Dieu a fait un pacte? Ce ſerait un étrange traité que celui dont la ſeule clauſe ſerait de nous livrer à la mort. Ou notre Créateur n'a point de pacte avec nous, ou c'eſt un crime ne nous tuer & de nous faire cuire ; il n'y a pas de milieu.

LE CHAPON.

Ce n'eſt pas la ſeule contradiction qui règne chez ces monſtres nos éternels ennemis. Il y a longtems qu'on leur reproche qu'ils ne ſont d'accord en rien. Ils ne font des loix que pour les violer, & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'ils les violent en conſcience. Ils ont inventé cent ſubterfuges, cent ſophiſmes pour juſtifier leurs tranſgreſſions. Ils ne ſe ſervent de la penſée que pour autoriſer leurs injuſtices, & n'employent les paroles que pour déguiſer leurs penſées. Figure-toi que dans le petit pays où nous vivons, il eſt défendu de nous manger deux jours de la ſemaine ; ils trouvent bien moyen d'éluder la loi. D'ailleurs, cette loi qui te parait favorable eſt très barbare ; elle ordonne que ces jours là on mangera les habitans des eaux ; ils vont chercher des victimes au fond des mers & des rivières. Ils dévorent des créatures, dont une ſeule coûte ſouvent plus de la valeur de cent chapons ; ils apellent cela jeuner, ſe mortifier. Enfin, je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'imaginer une eſpèce plus ridicule à la fois & plus abominable, plus extravagante & plus ſanguinaire.

LA POULARDE.

Eh mon Dieu ! ne vois-je pas venir ce vilain marmiton de cuiſine avec ſon grand couteau ?

LE CHAPON.

C'en eſt fait, ma mie, notre dernière heure eſt venue, recommandons notre ame à Dieu.

LA POULARDE.

Que ne puis-je donner au ſcélérat qui me mangera une indigeſtion qui le faſſe crever ! Mais les petits ſe vengent des puiſſans par de vains ſouhaits, & les puiſſans s'en moquent.

LE CHAPON.

Aïe ! On me prend par le cou. Pardonnons à nos ennemis.

LA POULARDE.

Je ne puis ; on me ſerre, on m'emporte. Adieu, mon cher chapon.

LE CHAPON.

Adieu, pour toute l'éternité, ma chère poularde.



DE

DE L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE. *

CEt avantage consiste surtout dans la comparaison qu'un homme d'Etat, un Citoyen peut faire des loix & des mœurs étrangères avec celles de son pays ; c'est ce qui excite l'émulation des Nations modernes dans les arts, dans l'agriculture, dans le commerce.

Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre. On ne saurait trop remettre devant les yeux les crimes & les malheurs. On peut, quoi qu'on en dise, prévenir les uns & les autres. L'histoire du Tyran *Christiern* peut empêcher une Nation de confier le pouvoir absolu à un Tyran ; & le désastre de *Charles XII.* devant Pultava avertit un Général de ne pas s'enfoncer dans l'Ukraine sans avoir des vivres.

* *

C'est pour avoir lû les détails des batailles de Crecy, de Poitiers, d'Azincour, de St. Quentin, de Gravelines &c. que le célèbre Maréchal de Saxe se déterminait à chercher, autant qu'il pouvait, ce qu'il apellait des affaires de poste.

* *

Les exemples font un grand effet sur l'esprit d'un Prince qui lit avec attention. Il verra que *Henri*

* Ce petit article devait être à la suite des considérations sur l'histoire, mais on ne l'a retrouvé que depuis peu.

Henri IV. n'entreprenait ſa grande guerre, qui devait changer le ſyſtême de l'Europe, qu'après s'être aſſez aſſuré du nerf de la guerre pour la pouvoir ſoutenir pluſieurs années ſans aucun nouveau ſecours de finances.

* *

Il verra que la Reine *Elizabeth*, par les ſeules reſſources du commerce & d'une ſage économie, réſiſta au puiſſant *Philippe ſecond*, & que de cent vaiſſeaux qu'elle mit en mer contre la flotte invincible, les trois quarts étaient fournis par les villes commerçantes d'Angleterre.

* *

La France non entamée ſous *Louïs XIV.* après neuf ans de la guerre la plus malheureuſe, montrera évidemment l'utilité des places frontières qu'il conſtruiſit. En vain l'Auteur des cauſes de la chute de l'Empire Romain blâme-t-il *Juſtinien* d'avoir eu la même politique; il ne devait blâmer que les Empereurs qui négligèrent ces places frontières, & qui ouvrirent les portes de l'Empire aux Barbares.

* *

Un avantage que l'Hiſtoire moderne a ſur l'ancienne, eſt d'aprendre à tous les Potentats que depuis le quinziéme ſiécle on s'eſt toûjours réuni contre une Puiſſance trop prépondérante. Ce ſyſtême d'équilibre a toûjours été inconnu des Anciens, & c'eſt la raiſon des ſuccès du peuple Romain, qui ayant formé une milice ſupérieure à celle des autres peuples, les ſubjugua l'un après l'autre du Tibre juſqu'à l'Euphrate.

* *

Il eſt néceſſaire de remettre ſouvent ſous les yeux les uſurpations des Papes, les ſcandaleuſes diſcordes de leurs ſchiſmes, la démence des diſputes de controverſe, les perſécutions, les guerres enfantées par cette démence, & les horreurs qu'elles ont produites.

* *

Si on ne rendait pas cette connaiſſance familière aux jeunes gens, s'il n'y avait qu'un petit nombre de ſavans inſtruits de ces faits, le public ſerait auſſi imbécille qu'il l'était du tems de *Grégoire VII.* Les calamités de ces tems d'ignorance renaîtraient infailliblement, parce qu'on ne prendrait aucune précaution pour les prévenir. Tout le monde ſait à Marſeille par quelle inadvertence la peſte fut aportée du Levant, & on s'en préſerve.

* *

Anéantiſſez l'étude de l'Hiſtoire, vous verrez peut-être des *St. Barthelemi* en France, & des *Cromwel* en Angleterre.



LETTRE *

DE MR. LE MARQUIS DARGENCE,

BRIGADIER DES ARMÉES DU ROI.

J'Ai lû dans une Feuille, mon vertueux ami, intitulée *L'Année Littéraire*, une ſatyre à l'occaſion de la juſtice rendue à la famille des *Calas* par le Tribunal ſuprême de Meſſieurs les Maîtres des Requêtes; elle a indigné tous les honnêtes gens; on m'a dit que c'eſt le ſort de ces Feuilles.

L'Auteur, par une ruſe à laquelle perſonne n'eſt jamais pris, feint qu'il a reçu de Languedoc une lettre d'un Philoſophe Proteſtant; il fait dire à ce prétendu Philoſophe, que ſi on avait jugé les *Calas* ſur une lettre de Mr. *de Voltaire*, qui a couru dans l'Europe, on aurait eu une fort mauvaiſe idée de leur cauſe. L'Auteur des Feuilles n'oſe pas attaquer Meſſieurs les Maîtres des Requêtes directement, mais il ſemble eſpérer que les traits qu'il porte à Mr. *de Voltaire*, retomberont ſur eux, puiſque Mr. *de Voltaire* avait agi ſur les mêmes preuves.

Il

* Quoique cette Lettre dût être imprimée dans le recueil du procès des *Calas*, cependant nous avons cru devoir l'inſérer ici en faveur des lecteurs qui ne la connaiſſent pas.

Il commence par vouloir détruire la préſomption favorable que tous les Avocats ont ſi bien fait valoir, qu'il n'eſt pas naturel qu'un père aſſaſſine ſon fils, ſur le ſoupçon que ce fils veut changer de Religion. Il opoſe à cette probabilité reconnue de tout le monde, l'exemple de *Junius Brutus*, qu'on prétend avoir condamné ſon fils à la mort. Il s'aveugle au point de ne pas voir que *Junius Brutus* était un Juge qui ſacrifia, en gémiſſant, la nature à ſon devoir. Quelle comparaiſon entre une ſentence ſévère & un aſſaſſinat exécrable! entre le devoir & un parricide! & quel parricide encore! Il falait, s'il eût été en effet exécuté, que le père & la mère, un frère & un ami, en euſſent été également coupables.

Il pouſſe la démence juſqu'à oſer dire, que ſi les fils de *Jean Calas* ont aſſûré qu'il n'y eut *jamais de père plus tendre & plus indulgent, & qu'il n'avait jamais battu un ſeul de ſes enfans*, c'eſt plûtôt une preuve de ſimplicité de croire cette dépoſition, qu'une preuve de l'innocence des accuſés.

Non, ce n'eſt pas une preuve juridique complette, mais c'eſt la plus grande des probabilités; c'eſt un motif puiſſant d'examiner; & il ne s'agiſſait alors pour Mr. *de Voltaire*, que de chercher des motifs qui le déterminaſſent à entreprendre une affaire ſi intéreſſante, dans laquelle il fournit depuis des preuves complettes, qu'il fit recueillir à Toulouſe.

Voici quelque choſe de plus révoltant encore. Mr. *de Voltaire*, chez qui je paſſai trois mois auprès

près de Genève, lorſqu'il entreprit cette affaire, exigea avant de s'y expoſer, que Mde. *Calas*, qu'il ſavait être une Dame très-religieuſe, jurât au nom du Dieu qu'elle adore, que ni ſon mari ni elle n'étaient coupables. Ce ſerment était du plus grand poids, car il n'était pas poſſible que Mde. *Calas* fit un faux ſerment, pour venir à Paris s'expoſer au ſuplice ; elle était hors de cauſe ; rien ne la forçait à faire la démarche hazardeuſe de recommencer un procès criminel, dans lequel elle aurait pû ſuccomber. L'Auteur des Feuilles ne ſait pas ce qu'il en coûterait à un cœur qui craint Dieu, de ſe parjurer ; il dit que c'eſt là un mauvais raiſonnement, *que c'eſt comme ſi quelqu'un aurait interrogé un des Juges qui condamnèrent Calas &c.*

Peut-on faire une comparaiſon auſſi abſurde? Sans doute le Juge fera ſerment qu'il a jugé ſuivant ſa conſcience ; mais cette conſcience peut avoir été trompée par de faux indices, au lieu que Mde. *Calas* ne ſaurait ſe tromper ſur le crime qu'on imputait alors à ſon mari, & même à elle. Un accuſé ſait très-bien dans ſon cœur s'il eſt coupable ou non ; mais le Juge ne peut le ſavoir que par des indices ſouvent équivoques. Le faiſeur de Feuilles a donc raiſonné avec autant de ſottiſe que de malignité, car je dois apeller les choſes par leur nom.

Il oſe nier qu'on ait cru dans le Languedoc, que les Proteſtans ont *un point de leur ſecte qui leur permet de donner la mort à leurs enfans qu'ils ſoupçonnent vouloir changer de Religion, &c.* ce ſont les paroles de ce folliculaire.

Il

des fidèles, & pour le bien de leurs ames, nous leur défendons de jamais lire aucun livre, ſous peine de damnation éternelle. Et de peur que la tentation diabolique ne leur prenne de s'inſtruire, nous défendons aux pères & aux mères d'enſeigner à lire à leurs enfans. Et pour prévenir toute contravention à nôtre Ordonnance, nous leur défendons expreſſément de penſer, ſous les mêmes peines; enjoignons à tous les vrais croyans de dénoncer à nôtre Officialité quiconque aurait prononcé quatre phraſes liées enſemble, deſquelles on pourrait inférer un ſens clair & net. Ordonnons que dans toutes les converſations on ait à ſe ſervir de termes qui ne ſignifient rien, ſelon l'ancien uſage de la Sublime Porte.

Et pour empêcher qu'il n'entre quelque penſée en contrebande dans la ſacrée Ville Impériale, commettons ſpécialement le premier Médecin de Sa Hauteſſe, né dans un marais de l'Occident Septentrional; lequel Médecin ayant déja tué quatre perſonnes auguſtes de la famille Ottomane, eſt intéreſſé plus que perſonne à prévenir toute introduction de connaiſſances dans le pays: lui donnons pouvoir, par ces préſentes, de faire ſaiſir toute idée qui ſe préſenterait par écrit ou de bouche aux portes de la ville, & nous amener ladite idée pieds & poings liés, pour lui être infligé par nous tel châtiment qu'il nous plaira.

Donné dans nôtre palais de la Stupidité, le 7 de la Lune de Muharem, l'an 1143. *de l'Egire.*

DES ARRÊTS DE MORT.

EN lisant l'Histoire, & en voyant cette suite presque jamais interrompue de calamités sans nombre entassées sur ce Globe, que quelques-uns apellent le meilleur des Mondes possible, j'ai été frapé surtout de la grande quantité d'hommes considérables dans l'Etat, dans l'Eglise, dans la société, qu'on a fait mourir comme des voleurs de grand chemin. Je laisse à part les assassinats, les empoisonnemens ; je ne parle que des massacres en forme juridique, faits avec loyauté & cérémonie. Je commence par les Rois & les Reines. L'Angleterre seule en fournit une liste assez ample. Mais pour les Chanceliers, Chevaliers, Ecuyers, il faudrait des volumes.

De tous ceux qu'on a fait périr ainsi par Justice, je ne crois pas qu'il y en ait quatre dans toute l'Europe qui eût subi son Arrêt, si son procès eût duré quelque tems de plus, ou si leur partie adverse était morte d'apoplexie pendant l'instruction.

Que la fistule eût cangrené le *rectum* du Cardinal de *Richelieu* quelques mois plutôt, les *De Thou*, les *Cinq-Mars* & tant d'autres étaient en liberté. Si *Barnevelt* avait eu pour Juges autant d'Arminiens que de Gomaristes, il serait mort dans son lit.

Si le Connétable de *Luines* n'avait pas demandé la confiscation de la Maréchale d'*Ancre*, elle

elle n'eût pas été brulée comme ſorcière. Qu'un homme réellement criminel, un aſſaſſin, un voleur public, un empoiſonneur, un parricide ſoit arrêté, & que ſon crime ſoit prouvé, il eſt certain que dans quelque tems, & par quelques Juges qu'il ſoit jugé, il ſera un jour condamné. Mais il n'en eſt pas de même des hommes d'Etat; donnez leur ſeulement d'autres Juges, ou attendez que le tems ait changé les intérêts, refroidi les paſſions, amené d'autres ſentimens, leur vie ſera en ſûreté.

Imaginez que la Reine *Elizabeth* meurt d'une indigeſtion la veille de la condamnation de *Marie Stuard*, alors *Marie Stuard* ſera ſur le trône d'Ecoſſe, au lieu de mourir par la main d'un bourreau dans une chambre tendue de noir. Que *Cromwel* tombe ſeulement malade, on ſe gardera bien de couper la tête à *Charles premier*. Ces deux aſſaſſinats, revêtus je ne ſais comment de la forme des loix, n'entrent guères dans la liſte des injuſtices ordinaires. Figurez vous des voleurs de grand chemin, qui ayant garotté & volé deux paſſans, ſe plairaient à nommer dans la troupe un Procureur-Général, un Préſident, un Avocat, des Conſeillers, & qui ayant ſigné une ſentence, feraient pendre les deux paſſans en cérémonie. C'eſt ainſi que la Reine d'Ecoſſe & ſon petit-fils furent jugés.

Mais des jugemens ordinaires prononcés par les Juges compétens contre des Princes ou des hommes en place, y en a-t-il un ſeul qu'on eût ou exécuté, ou même rendu, ſi on avait eu un autre tems à choiſir? Y a-t-il un ſeul

des condamnés, immolés ſous le Cardinal de *Richelieu*, qui n'eût été en faveur, ſi leur procès avait été prolongé juſqu'à la Régence d'*Anne d'Autriche* ? Le Prince de *Condé* eſt arrêté ſous *François II*; il eſt jugé à mort par des Commiſſaires; *François II.* meurt, & le Prince de *Condé* redevient un homme puiſſant.

Ces exemples ſont innombrables. Il faut ſurtout conſidérer l'eſprit du tems. On a brulé *Vanini* ſur une accuſation vague d'Athéïſme. S'il y avait aujourd'hui quelqu'un d'aſſez pédant & d'aſſez ſot pour faire les livres de *Vanini*, on ne les lirait pas, & c'eſt tout ce qui en arriverait.

Un Eſpagnol paſſe par Genève au milieu du ſeiziéme ſiécle; le Picard *Jean Chauvin* aprend que cet Eſpagnol eſt logé dans une hôtellerie; il ſe ſouvient que cet Eſpagnol a diſputé contre lui ſur une matière que ni l'un ni l'autre n'entendaient. Voilà mon Théologien *Jean Chauvin* qui fait arrêter le paſſant, malgré toutes les loix divines & humaines, malgré le droit des gens reçu chez toutes les Nations; il le fait plonger dans un cachot, & le fait bruler à petit feu avec des fagots verds, afin que le ſuplice dure plus longtems. Certainement cette manœuvre infernale ne tomberait aujourd'hui dans la tête de perſonne; & ſi ce fou de *Servet* était venu dans le bon tems, il n'aurait eu rien à craindre.

Ce qu'on apelle la juſtice eſt donc auſſi arbitraire que les modes. Il y a des tems d'horreurs & de folie chez les hommes, comme des tems de peſte; & cette contagion a fait le tour de la Terre.

DE

DE LA FRIVOLITÉ.

CE qui me perſuade le plus de la Providence, diſait le profond auteur de *Bachabilleboquet*, c'eſt que pour nous conſoler de nos innombrables miſères, la Nature nous a fait frivoles. Nous ſommes tantôt des bœufs ruminans accablés ſous le joug, tantôt des colombes diſperſées qui fuyons en tremblant la griffe du vautour dégoutante du ſang de nos compagnes, renards pourſuivis par des chiens, tigres qui nous dévorons les uns les autres. Nous voilà tout d'un coup devenus papillons, & nous oublions en voltigeant toutes les horreurs que nous avons éprouvées.

Si nous n'étions pas frivoles, quel homme pourrait demeurer ſans frémir dans une ville où l'on brula une Maréchale Dame d'honneur de la Reine, ſous prétexte qu'elle avait fait tuer un coq blanc au clair de la Lune? dans cette même ville où le Maréchal *de Marillac* fut aſſaſſiné en cérémonie, ſur un arrêt rendu par des meurtriers juridiques, apoſtés par un prêtre dans ſa propre maiſon de campagne, où il careſſait *Marion de Lorme* comme il pouvait, tandis que ces ſcélérats en robe exécutaient ſes ſanguinaires volontés?

Pourrait-on ſe dire à ſoi-même, ſans trembler dans toutes ſes fibres, & ſans avoir le cœur glacé d'horreur: Me voici dans cette même

enceinte où l'on raportait les corps morts & mourans de deux mille jeunes Gentilshommes égorgés près du fauxbourg St. Antoine, parce qu'un homme en soutane rouge avait déplu à quelques hommes en soutane noire ?

Qui pourrait passer par la rue de la Féronnerie sans verser des larmes, & sans entrer dans des convulsions de fureur contre les principes abominables & sacrés qui plongèrent le couteau dans le cœur du meilleur des hommes & du plus grand des Rois ?

On ne pourrait faire un pas dans les ruës de Paris le jour de la *St. Barthelemi*, sans dire, C'est ici qu'on assassina un de mes ancêtres pour l'amour de DIEU ; c'est ici qu'on traina tout sanglant un des ayeux de ma mère, c'est là que la moitié de mes compatriotes égorgea l'autre.

Heureusement les hommes sont si légers, si frivoles, si frapés du présent, si insensibles au passé, que sur dix mille il n'y en a pas deux ou trois qui fassent ces réflexions.

Combien ai-je vû d'hommes de bonne compagnie, qui ayant perdu leurs enfans, leur maîtresse, une grande partie de leur bien, & par conséquent toute leur considération, & même plusieurs de leurs dents dans l'humiliante opération des frictions réiterées de mercure, ayant été trahis, abandonnés, venaient décider encor d'une piéce nouvelle, & faisaient à souper des contes qu'on croyait plaisans ! La solidité consiste dans l'uniformité des idées. Un homme de bon sens, dit-on, doit toujours penser

penſer de la même façon. Si on en était réduit là, il vaudrait mieux n'être pas né.

Les anciens n'imaginèrent rien de mieux que de faire boire des eaux du fleuve de Léthé à ceux qui devaient habiter les champs Eliſées.

Mortels, voulez-vous tolérer la vie? oubliez & jouïſſez.



LES ANCIENS ET LES MODERNES,

OU

LA TOILETTE DE MADAME DE POMPADOUR.

MADAME DE POMPADOUR.

QUelle eſt donc cette Dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille ſi haute & ſi noble, à la mine ſi fière, & en même tems ſi coquette, qui entre à ma toilette ſans ſe faire annoncer, & qui fait la révérence en Religieuſe?

TULLIA.

Je ſuis *Tullia*, née à Rome il y a environ dix-huit cent ans; je fais la révérence à la Romaine, & non à la Françaiſe: je ſuis venue je ne ſais d'où, pour voir votre pays, votre perſonne & votre toilette.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah! Madame, faites moi l'honneur de vous aſſeoir. Un fauteuil à Madame *Tullia*.

TULLIA.

Qui? moi, Madame, que je m'aſſeye ſur cette eſpèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre, & deviennent toutes rouges?

MADAME DE POMPADOUR.

Comment vous asseïez-vous donc, Madame?

TULLIA.

Sur un bon lit, Madame.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah! j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En voilà un, sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

TULLIA.

J'aime à voir que les Françaises sont aussi bien meublées que nous.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah, ah! Madame, vous n'avez point de bas, vos jambes sont nuës; vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli en forme de brodequin.

TULLIA.

Nous ne connaissions point les bas; c'est une invention agréable & commode que je préfère à nos brodequins.

MADAME DE POMPADOUR.

Dieu me pardonne, Madame, je crois que vous n'avez point de chemise.

TULLIA.

Non, Madame, nous n'en portions point de notre tems.

MA-

MADAME DE POMPADOUR.

Et dans quel tems viviez-vous, Madame?

TULLIA.

Du tems de *Silla*, de *Pompée*, de *César*, de *Caton*, de *Catilina*, de *Cicéron*, dont j'ai l'honneur d'être la fille; de ce *Cicéron* qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la Comédie de Paris, on y jouait *Catilina*, & tous les perſonnages de mon tems; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait à faire des avances à *Catilina*; je fus bien ſurpriſe. Mais, Madame, il me ſemble que vous avez là de beaux miroirs, votre chambre en eſt pleine. Nos miroirs n'étaient pas la ſixiéme partie des votres. Sont-ils d'acier?

MADAME DE POMPADOUR.

Non, Madame, ils ſont faits avec du ſable, & rien n'eſt ſi commun parmi nous.

TULLIA.

Voilà un bel art; j'avoue que cet art nous manquait. Ah! le joli tableau que vous avez là!

MADAME DE POMPADOUR.

Ce n'eſt point un tableau, c'eſt une eſtampe; cela n'eſt fait qu'avec du noir de fumée; on en tire cent copies en un jour, & ce ſecret éterniſe les tableaux que le tems conſume.

TULLIA.

Ce ſecret eſt admirable : nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

UN SAVANT *qui aſſiſtait à la toilette, prit alors la parole, & dit à* Tullia *en tirant un livre de ſa poche,*

Vous ſerez bien plus étonnée, Madame, quand vous ſaurez que ce livre n'eſt point écrit à la main, qu'il eſt imprimé à peu près comme ces eſtampes, & que cette invention éterniſe auſſi les ouvrages de l'eſprit.

Le Savant préſenta ſon livre à Tullia; *c'était un recueil de vers pour Madame la Marquiſe:* Tullia *en lut une page, admira les caractères, & dit à l'Auteur,*

TULLIA.

Monſieur, l'impreſſion eſt une belle choſe; & ſi elle peut immortaliſer de pareils vers, cela me parait le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père?

LE SAVANT.

Oui, Madame, mais on ne les lit plus; j'en ſuis fâché pour Monſieur votre père, mais aujourd'hui nous ne connaiſſons guères que ſon nom.

(*Alors on apporta du chocolat, du thé, du caffé, des glaces.* Tullia *fut étonnée de voir en Eté de*

de la crême & des groseilles gelées. On lui dit que ces boissons figées avaient été composées en six minutes par le moyen du salpêtre dont on les avait entourées, & que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation & ce froid glaçant. Elle demeura interdite d'admiration. La noirceur du chocolat & du caffé lui inspirèrent d'abord quelque dégout; elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. Un Duc & Pair qui se trouva là lui répondit,

Les fruits dont ces boissons sont composées viennent d'un autre Monde, & du fond de l'Arabie.

TULLIA.

Pour l'Arabie je la connais, mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous apellez caffé; & pour l'autre Monde, je ne connais que celui d'où je viens; je vous assure qu'il n'y a point de chocolat dans ce Monde là.

MR. LE DUC.

Le Monde dont on vous parle, Madame, est un Continent nommé l'Amérique, presque aussi grand que l'Asie, l'Europe & l'Afrique ensemble, & dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA.

Comment! nous qui nous apellions les maîtres de l'Univers, nous n'en aurions donc possédé que la moitié? cela est humiliant.

LE

LE SAVANT *piqué de ce que Madame* Tullia *avait trouvé ſes vers mauvais, lui repliqua bruſquement* :

Vos Romains qui ſe vantaient d'être les Maîtres de l'Univers, n'en avaient pas conquis la vingtiéme partie. Nous avons à préſent au bout de l'Europe un Empire qui eſt plus vaſte lui ſeul que l'Empire Romain; encor eſt-il gouverné par une femme qui a plus d'eſprit que vous, qui eſt plus belle que vous, & qui porte des chemiſes. Si elle liſait mes vers, je ſuis ſûr qu'elle les trouverait fort bons.

Madame la Marquiſe fit taire le Savant, qui manquait de reſpect à une Dame Romaine, à la fille de Cicéron. *Mr. le Duc expliqua comment on avait découvert l'Amérique; & tirant ſa montre à laquelle pendait galamment une petite bouſſole, il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arrivé dans un autre hémiſphère. La ſurpriſe de la Romaine redoublait à chaque mot qu'on lui diſait, & à chaque choſe qu'elle voyait; elle s'écria enfin :*

TULLIA.

Je commence à craindre que les Modernes ne l'emportent ſur les Anciens; j'étais venue pour m'en éclaircir, & je ſens que je vais raporter de triſtes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit MR. LE DUC.

Conſolez-vous, Madame, nul homme n'a-

proche

proche parmi nous de votre illuſtre père, pas même l'Auteur de la Gazette Eccléſiaſtique, ou celui du Journal Chrétien; nul homme n'aproche de *Céſar* avec qui vous avez vécu, ni de vos *Scipions* qui l'avaient précédé. Il ſe peut que la nature forme aujourd'hui comme autrefois de ces ames ſublimes; mais ce ſont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en eſt pas de même des Arts & des Sciences; le tems & d'heureux hazards les ont perfectionnés. Il nous eſt plus aiſé, par exemple, d'avoir des *Sophocles* & des *Euripides* que des perſonnages ſemblables à Mr. votre père, parce que nous avons des théatres, & que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez ſiflé la tragédie de *Catilina*; mais quand vous verrez jouer *Phèdre*, vous conviendrez peut-être que le rôle de *Phèdre* dans *Racine* eſt prodigieuſement ſupérieur au modèle que vous connaiſſez dans *Euripide*. J'eſpère que vous conviendrez que notre *Molière* l'emporte ſur votre *Térence*. J'aurai l'honneur, ſi vous le permettez, de vous donner la main à l'Opéra, & vous ſerez étonnée d'entendre chanter en parties. C'eſt encor là un Art qui vous était inconnu.

Voici, Madame, une petite lunette; ayez la bonté d'apliquer votre œil à ce verre, regardez cette maiſon qui eſt à une lieuë.

TULLIA.

Par les Dieux immortels, cette maiſon eſt au bout

bout de ma lunette, & beaucoup plus grande qu'elle ne paraiſſait.

MR. LE DUC.

Eh bien, Madame, c'eſt avec ce joujou que nous avons vû de nouveaux Cieux, comme c'eſt avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémiſphère. Voyez-vous cet autre inſtrument verni, dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchaſſé ? c'eſt cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juſte de la peſanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnemens il eſt venu un homme qui a découvert le premier reſſort de la nature, la cauſe de la peſanteur, & qui a démontré que les Aſtres pèſent ſur la Terre, & la Terre ſur les Aſtres. Il a parfilé la lumière du Soleil, comme nos Dames parfilent une étoffe d'or.

TULLIA.

Qu'eſt-ce que parfiler, Monſieur ?

MR. LE DUC.

Madame, l'équivalent de ce mot ne ſe trouve pas dans les Oraiſons de *Cicéron.* C'eſt éfiler une étoffe, la détiſſer fil à fil, & en ſéparer l'or ; c'eſt ce que *Newton* a fait des rayons du Soleil ; les Aſtres lui ont été ſoumis, & un nommé *Loke* en a fait autant de l'entendement humain.

TULLIA.

Vous en ſavez beaucoup pour un Duc & Pair ; vous me paraiſſez plus ſavant que ce Savant

vant qui veut que je trouve ſes vers bons, & vous êtes beaucoup plus poli que lui.

MR. LE DUC.

Madame, c'eſt que j'ai été mieux élevé; mais pour ma ſcience, elle eſt très commune; les jeunes gens en ſortant des écoles en ſavent plus que tous vos Philoſophes de l'Antiquité. C'eſt dommage ſeulement que nous ayons dans notre Europe ſubſtitué une demi-douzaine de jargons très imparfaits à la belle langue Latine dont votre père fit un ſi admirable uſage; mais avec des inſtrumens groſſiers nous n'avons pas laiſſé de faire de très bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

TULLIA.

Il faut que les Nations qui ont ſuccédé à l'Empire Romain ayent toûjours vécu dans une paix profonde, & qu'il y ait eu une ſuite continue de grands hommes depuis mon père juſqu'à vous, pour qu'on ait pû inventer tant d'Arts nouveaux, & pour qu'on parvint à connaître ſi bien le Ciel & la Terre.

MR. LE DUC.

Point du tout, Madame, nous ſommes des barbares, qui ſommes venus preſque tous de la Scythie détruire votre Empire, & les Arts & les Sciences. Nous avons vécu ſept à huit cent ans comme des Sauvages; & pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une eſpèce d'hommes, nommés les Moines, qui ont abruti

dans

Il ne ſait donc pas que cette accuſation fut ſi publique & ſi grave, que Mr. *Sudre*, fameux Avocat de Toulouſe, dont nous avons un excellent Mémoire en faveur de la famille *Calas*, réfute cette erreur populaire, page 59, 60 & 61 de ſon Factum. Il ne ſait donc pas que l'Egliſe de Genève fut obligée d'envoyer à Toulouſe une proteſtation ſolemnelle contre une ſi horrible accuſation.

Il oſe plaiſanter dans une affaire auſſi importante, ſur ce qu'on écrivait à l'ancien Gouverneur du Languedoc & à celui de Provence, pour obtenir, par leur crédit, des informations ſur leſquelles on pût compter: que pouvait-on faire de plus ſage?

Je ne dirai rien des petites ſotiſes littéraires que cet homme ajoute dans ſa miſérable Feuille. L'innocence des *Calas*, l'arrêt ſolemnel de Meſſieurs les Maîtres des Requêtes ſont trop reſpectables, pour que j'y mêle des objets ſi vains. Je ſuis ſeulement étonné qu'on ſouffre dans Paris une telle inſolence, & qu'un malheureux, qui manque à la fois à l'humanité & au reſpect qu'il doit au Conſeil, abuſe impunément, juſqu'à ce point, du mépris qu'on a pour lui.

Je demande pardon à Mr. *de Voltaire* d'avoir mêlé ici ſon nom avec celui d'un homme tel que *Fréron*; mais puiſqu'on ſouffre à Paris que les écrivains les plus deshonorés outragent le mérite le plus reconnu, j'ai cru qu'il était permis à un militaire, que l'honneur anime, de dire ce qu'il penſe; & j'en ſuis ſi perſuadé, que vous pouvez, mon cher Philoſophe, faire

part de mes réflexions à tous ceux qui aiment la vérité.

Vous ſavez à quel point je vous ſuis attaché.

DARGENCE.

Au Château de Dirac, ce 20 *Juillet* 1765.



LETTRE DE MR. DE VOLTAIRE A MR. LE MARQUIS DARGENCE.

24. *Auguste* 1765.

LA Lettre que vous avez daigné écrire, Mr. le Marquis, est digne de vôtre cœur, & de vôtre raison supérieure. J'ai apris par cette lettre l'insolente bassesse de *Fréron* que j'ignorais. Je n'ai jamais lû ses feuilles; le hazard qui vous en a fait tomber une entre les mains, ne m'a jamais si mal servi; mais vous avez tiré de l'or de son fumier, en confondant ses calomnies.

Si cet homme avait lû la lettre que Madame *Calas* écrivit de la retraite où elle était mourante, & dont on la tira avec tant de peine; s'il avait vû la candeur, la douleur, la résignation qu'elle mettait dans le récit du meurtre de son fils & de son mari, & cette vérité irrésistible avec laquelle elle prenait DIEU à témoin de son innocence, je sais bien que cet homme n'en aurait pas été touché, mais il aurait entrevû que les cœurs honnêtes devaient en être attendris & persuadés.

Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.
Ce n'est pas aux fripons à sentir la vertu.

Quant à Mr. le Maréchal de *Richelieu* & à Mr le Duc de *Villars*, dont il tâche, dites-vous, d'avilir la protection, & de récuſer le témoignage, il ignore que c'eſt chez moi qu'ils virent le fils de Madame *Calas*, que j'eus l'honneur de leur préſenter, & qu'aſſurément ils ne l'ont protégé qu'en connaiſſance de cauſe, après avoir longtems ſuſpendu leur jugement, comme le doit tout homme ſage avant de décider.

Pour Meſſieurs les Maîtres des Requêtes, c'eſt à eux de voir ſi après leur jugement ſouverain, qui a conſtaté l'innocence de la famille *Calas*, il doit être permis à un *Fréron* de la révoquer en doute.

Je vous embraſſe avec tendreſſe, & je vous aime autant que je vous reſpecte.



AVER.

AVERTISSEMENT.

Les pièces ſuivantes qui eurent beaucoup de vogue en leur tems, ne ſont pas toutes du même auteur. Il eſt même difficile de diſcerner ceux à qui elles apartiennent. Il ſuffit de ſavoir que Mr. L. F. D. B. ayant été admis à l'Académie Françaiſe, fit attendre ſix mois ſa harangue de remerciment, & la prononça enfin le 10. *Mars* 1760. *Mais au lieu de remercier l'Académie, il fit un long diſcours contre les belles-lettres, & contre l'Académie, dans lequel il dit, que* l'abus des talens, le mépris de la Religion, la haine de l'autorité ſont le caractère dominant des productions de ſes confrères, que tout porte l'empreinte d'une Littérature dépravée, d'une Morale corrompue & d'une Philoſophie altière qui ſape également le Trône & l'Autel; que les gens de lettres déclament tout haut contre les richeſſes (*parce qu'on ne déclame point tout bas*,) & qu'ils portent envie ſecrettement aux riches, &c.

Cet étrange diſcours ſi déplacé, ſi peu meſuré, ſi injuſte, valut au Sieur L. F. les pièces qu'on va lire.

Le Sieur L. F. au lieu de ſe rétracter honnêtement comme il le devait, compoſa un mémoire juſtificatif, qu'il dit avoir préſenté au Roi, & il s'exprime ainſi dans ce Mémoire: Il faut que l'Univers ſache que le Roi s'eſt occupé de mon

Mémoire &c. *Il dit ensuite*, Un homme de ma naissance. *Ayant poussé la modestie à cet excès, il voulut encor avoir celle de faire mettre au titre de son Ouvrage* : Mémoire de M. L. F. imprimé par ordre du Roi ; *mais comme Sa Majesté ne fait point imprimer les ouvrages qu'elle ne peut lire, ce titre fut suprimé : cette demarche lui attira* l'Epitre d'un Frere de la Charité, *qu'on trouvera aussi dans ce Recueil.*



LES

LES *QUAND*.

QUAND on a l'honneur d'être reçu dans une Compagnie reſpectable d'hommes de Lettres, il ne faut pas que la harangue de réception ſoit une ſatire contre les gens de Lettres ; c'eſt inſulter la Compagnie & le public.

QUAND par hazard on eſt riche, il ne faut pas avoir la baſſe cruauté de reprocher aux gens de Lettres leur pauvreté dans un diſcours Académique, & dire avec orgueil qu'ils déclament contre les richeſſes, & qu'ils portent envie en ſecret aux riches ; premiérement, parce que le récipiendaire ne peut ſavoir ce que ſes confrères moins opulens que lui penſent en ſecret ; 2°. parce qu'aucun d'eux ne porte envie au récipiendaire.

QUAND on ne fait pas honneur à ſon ſiécle par ſes ouvrages, c'eſt une étrange témérité de décrier ſon ſiécle.

QUAND on eſt à peine homme de Lettres, & nullement Philoſophe, il ne ſied pas de dire que notre Nation n'a qu'une fauſſe Littérature & une vaine Philoſophie.

QUAND on a traduit & outré même la prière du Déiſte compoſée par *Pope*, quand on a été privé ſix mois entiers de ſa charge en Province pour avoir traduit & envenimé cette formule du Déiſme, quand enfin on a été redevable à des Philoſophes de la jouïſſance de cette

charge, c'eſt manquer à la fois à la reconnaiſſance, à la vérité, à la juſtice, que d'accuſer les Philoſophes d'impiété ; & c'eſt inſulter à toutes les bienſéances de ſe donner les airs de parler de Religion dans un diſcours public, devant une Académie qui a pour maxime & pour loi de n'en jamais parler dans ſes aſſemblées.

QUAND on prononce devant une Académie un de ces diſcours dont on parle un jour ou deux, & que même quelquefois on porte aux pieds du Trône, c'eſt être coupable envers ſes concitoyens d'oſer dire dans ce diſcours que la Philoſophie de nos jours *ſape les fondemens du Trône & de l'Autel.* C'eſt jouer le rôle d'un délateur, d'oſer avancer *que la haine de l'autorité eſt le caractère dominant de nos productions* ; & c'eſt être délateur avec une impoſture bien odieuſe, puiſque non-ſeulement les gens de Lettres ſont les ſujets les plus ſoumis, mais qu'ils n'ont même aucun privilège, aucune prérogative qui puiſſe jamais leur donner le moindre prétexte de n'être pas ſoumis. Rien n'eſt plus criminel que de vouloir donner aux Princes & aux Miniſtres des idées ſi injuſtes ſur des ſujets fidèles, dont les études font honneur à la Nation : mais heureuſement les Princes & les Miniſtres ne liſent point ces diſcours ; & ceux qui les ont lûs une fois, ne les liſent plus.

QUAND on ſuccède à un homme bizarre, qui a eu le malheur de nier dans un mauvais livre les preuves évidentes de l'exiſtence d'un Dieu, tirées des deſſeins, des raports & des fins de tous les ouvrages de la Création, ſeules preu-

ves

ves admises par les Philosophes, & seules preuves consacrées par les Pères de l'Eglise ; quand cet homme bizarre a fait tout ce qu'il a pû pour infirmer ces témoignages éclatans de la nature entière ; quand à ces preuves frapantes qui éclairent tous les yeux, il a substitué ridiculement une équation d'algèbre, il ne faut pas dire à la vérité que ce raisonneur était un Athée, parce qu'il ne faut accuser personne d'Athéisme, & encor moins l'homme à qui l'on succède : mais aussi ne faut-il pas le proposer comme le modèle des Ecrivains religieux ; il faut se taire, ou du moins parler avec plus d'art & de retenue.

QUAND on harangue en France une Académie, il ne faut pas s'emporter contre les Philosophes qu'a produit l'Angleterre, il faudrait plutôt les étudier.

QUAND on est admis dans un Corps respectable, il faut dans sa harangue cacher sous le voile de la modestie l'insolent orgueil qui est le partage des têtes chaudes & des talens médiocres.



LES

LES *SI.*

SI on n'eſt pas homme de Lettres, quoiqu'on ait beaucoup lû & beaucoup écrit, quoiqu'on poſſède les langues & qu'on ait fouillé les ruines de l'antiquité, quoiqu'on ſoit Orateur, Poëte ou Hiſtorien, on l'eſt encor moins lorſqu'on n'a qu'une érudition ſuperficielle, qu'on ignore l'antiquité, qu'on n'eſt pas Hiſtorien, & qu'on ſe réduit à n'être qu'un Rhéteur emporté & un Poëte médiocre.

SI *on n'eſt pas Philoſophe pour avoir fait des Traités de Morale & de Métaphyſique, atteint les hauteurs de la Géométrie, & révélé les ſecrets de l'Hiſtoire naturelle*, on l'eſt encor moins lorſqu'on ignore ces choſes & qu'on s'aviſe d'inſulter à ceux qui les ſavent.

SI *pour être homme de Lettres & Philoſophe il faut être vertueux & Chrétien*, *Homère* & *Horace* n'étaient pas hommes de Lettres, *Socrate* & *Platon* n'étaient pas Philoſophes.

SI *la haine de l'autorité était le caractère dominant des productions de notre littérature*, il faudrait faire connaître & punir les auteurs ſéditieux qui conſacreraient dans leurs ouvrages l'eſprit de révolte & le mépris des loix; mais ſi les gens de Lettres ne ſont pas coupables de ces excès, ſi c'eſt le fanatiſme même de leurs perſécuteurs qui a mis le poignard aux mains d'un parricide, il faut avoir en horreur celui qui les calomnie.

Si les gens de Lettres étaient séditieux, ils le seraient sans prétexte & sans intérêt ; mais si ceux qui les accusent de sédition attentaient à l'autorité du Souverain, ils auraient des prétextes qu'on a souvent fait valoir, & des intérêts qu'on n'a jamais négligés.

Si un homme qui accuse les Philosophes de vouloir sapper les fondemens du Trône & de haïr l'autorité, avait peint de couleurs odieuses une recherche des possessions des citoyens, sagement ordonnée par le Souverain ; s'il avait appellé cette recherche *un genre d'Inquisition* a), *ressemblant à un dénombrement d'esclaves* ; si ce même homme avait osé envenimer, par une ironie insolente & injuste, l'attention que son Roi a donnée à des essais d'Agriculture ; si dissimulant ce qu'il y a de louable dans ces attentions vraiment dignes d'un Monarque, il n'y avait trouvé qu'une occasion de lui dire avec amertume : *Sire, des spéculations*, b) *des machines qu'on vous présente, des essais faits sous vos yeux ne rendront pas nos champs moins incultes ; le Parc de Versailles ne décide point de l'état de nos Campagnes.* Cet homme après avoir insulté de la sorte à l'autorité, ne serait-il pas bien imprudent d'accuser des citoyens paisibles & soumis, de haine pour l'autorité ?

Si un Prince *s'exagère les malheurs de ses peuples*, qui n'ont pas besoin d'être exagérés pour

a) Dans un Discours imprimé du Sr. le F... de P......
b) *Ibid.*

pour être ſentis, il ne faut pas dire que ce ſentiment de bonté du Monarque *ſuffit pour adoucir les malheurs de ſes ſujets*, parce que la bonté des Princes doit être agiſſante comme celle de la Divinité, & qu'une pareille maxime tendrait à la détourner d'agir ; mais heureuſement nos Princes ne ſe conduiſent pas d'après les maximes de l'auteur du diſcours.

Si un homme dont l'intérêt guide toutes les démarches, veut flatter l'autorité après l'avoir publiquement inſultée, il ne doit pas ſe permettre de paſſer ſans intervalle au dernier degré de la flatterie ; parce que celui qu'il voudroit flatter n'ayant pas oublié l'inſulte, verrait trop clairement que le changement dans le ton ne prouve autre choſe qu'un changement dans les intérêts.

Si les gens de Lettres ſont diviſés entre eux, il faut regarder cette diviſion comme une ſuite de la faibleſſe humaine, & ne pas s'en prévaloir pour décrier la Littérature ; mais ſi ceux qui déchirent les gens de Lettres ſont animés du même eſprit que l'auteur du diſcours, ſi ce déclamateur leur donne lui-même l'exemple de cette fureur, de quel front oſe-t-il la reprocher à ſon ſiècle ?

Si quelque homme de Lettres s'élève contre ce que la naiſſance & les dignités ont *de plus éminent* en écrivant une ſatire perſonnelle, un Gouvernement modéré le punira en proportionnant la peine à l'injure & en eſtimant l'injure avec équité ; mais ſi quelques gens de Lettres fuyent le commerce des Grands, s'ils

s'ils ne ſont pas de vils flatteurs, s'ils jugent l'homme au travers de ſon rang, s'ils écrivent que tous les hommes ſont égaux ; il faudra eſtimer ces ſentimens en eux, ou ne pas les calomnier lorſqu'on ne peut y atteindre.

S'IL *ne faut pas afficher dans le Sanctuaire des Lettres l'anathême qui les proſcrit*, que doit-on dire d'un diſcours à l'Académie qui n'eſt qu'une ſatire des Lettres & de ceux qui les cultivent ?

SI les Bibliothèques formées des ouvrages de notre ſiècle n'étaient qu'un recueil d'écrits ſcandaleux, frivoles ou inſolens, on pourrait y trouver *la prière du Déiſte*, *le voyage de Provence*, *&c. & le diſcours prononcé le* 10 *Mars à l'Académie Françaiſe.*

SI l'auteur de ce diſcours n'était pas fort touché de l'honneur qu'on lui faiſait en le recevant dans une Compagnie reſpectable, il pouvait cependant s'abaiſſer aux expreſſions de la reconnaiſſance que les *Corneilles* & les *Racines* ont employées ; il ne devait pas dire à ſes confrères pour tout remerciment *qu'il a été apellé par leurs ſuffrages*, ou il devait ajouter qu'il les avait déja demandés ſans les obtenir.

SI la mort de M. de *Maupertuis* a été fort édifiante, il ne faut pas en prendre occaſion de décrier la vie de quelques Philoſophes qui pourront mourir auſſi chrétiennement que lui.

SI Mr. de *Maupertuis* a déſavoué les conſéquences qu'on a voulu tirer de ſes opinions Métaphyſiques ſur l'eſſence de la Matière, & s'il s'eſt juſtifié comme il a pû ſur le repro-

che

che d'irréligion, on peut croire qu'il n'avait pas prévu ces conséquences, & qu'il était tout-à-fait revenu des principes qu'on prétend qu'il avait affichés dans sa jeunesse; mais il ne faut pas donner sa justification comme une Formule que doivent suivre tous ceux qui seront accusés de la sorte: il ne faut pas dire que celui qui croit une Religion révélée croit tout, parce que les Juifs, les Luthériens, les Calvinistes, les Sociniens même croyent à la *Révélation*, *prononcent ce mot* si décisif, & ont encore beaucoup de choses à croire; & surtout il ne faut pas communiquer à l'Académie Française cette observation Théologique fausse & déplacée *comme trop importante pour la laisser échaper*.

SI M. de *Maupertuis* a été accusé de liberté de penser, cet exemple même devait rendre l'auteur du discours plus circonspect dans ses jugemens, & plus retenu à former la même accusation.

SI la Religion n'était pas assez respectée dans quelques écrivains modernes, il faudrait travailler à les convaincre & à les éclairer; mais il ne faut ni calomnier les gens de Lettres qui la respectent sans la prêcher, ni être la dupe de ceux qui la prêchent sans la respecter.

SI l'auteur du discours prononcé à l'Académie le 10. Mars 1760. n'a pas prévu l'opinion qu'il a donnée de lui à beaucoup d'honnêtes gens, il est bien aveugle; mais s'il l'a prévue, *illi robur & æs triplex*.

EX-

EXTRAIT

Des nouvelles à la main de la ville de Montauban en Quercy le 1er. *Juillet* 1760.

LE Mémoire de Mr. *Le Franc* de Montauban présenté au Roi étant parvenu à Montauban, & chacun étant stupéfait, les parens du Sr. auteur du Mémoire s'assemblèrent, & ayant reconnu que le dit Sr. instruisait familiérement Sa Majesté de ses gestes, dits, & écrits, qu'il parlait au Roi des entretiens amiables que lui Sr. Le F.... avait eus avec Mr. d'Aguessau, qu'il aprenait au Roi qu'il avait eu une bibliothèque à Montauban, & de plus, qu'il faisait des vers, ayant remarqué dans ledit écrit plusieurs autres passages qui dénotaient une tête attaquée, ils députèrent en poste un Avocat de ladite ville au Sr. auteur, demeurant pour lors à Paris, & lui enjoignirent de s'informer exactement de sa santé, & d'en faire un raport juridique. Ledit Avocat accompagné d'un témoin irréprochable, alla à Paris, & se transporta chez le malade : il le trouva debout à la vérité, mais les yeux un peu égarés, & le pouls élevé. Le patient cria d'abord devant les deux députés, *Jeovah Jupiter Seigneur. a*)

Je ne suis qu'un Avocat, répondit le voyageur ; je ne m'apelle point *Jeovah*. Avez-vous vû

a) Prière du Déiste composée par ledit Sr.

vû le Roi ? dit le malade : Non, Monſieur, je viens vous voir : Allez dire au Roi de ma part, reprit le Sr. malade, qu'il reliſe mon mémoire, & portez lui le catalogue de ma bibliothèque. L'Avocat lui conſeilla de manger de bons potages, de ſe baigner & de ſe coucher de bonne heure. A ces mots le patient eut des convulſions, & dans l'accès il s'écria :

Créateur de tous les Etres,
Dans ton amour paternel,
Pour nous former tu pénétres
Dans l'ombre du ſein maternel. *b*)

Eh ! Monſieur, dit l'Avocat, pourquoi me citez-vous ces déteſtables vers, quand je vous parle raiſon ? Le malade écuma à ce propos, & grinçant les dents, il dit :

Le cruel Amalec tombe *c*)
Sous le fer de Joſué ;
L'orgueilleux Jabin ſuccombe
Sous le fer d'Abinoé.
Iſſacar a pris les armes :
Zabulon court aux allarmes.

L'Avocat verſa des larmes en voyant l'état lamentable du patient ; il retourna à Montauban faire ſon raport juridique, & la famille étant certaine que le malade était *mentis non compos*, fit interdire le Sr. Le F.... de P........ juſqu'à ce qu'un bon régime pût rétablir la ſanté d'icelui.

SE-

b) Poëſies ſacrées dudit auteur, pag. 61.
c) Ibid. pag. 87.

SECONDE LETTRE*
DU QUAKER.

AMI JEAN-GEORGE,

JE t'avais fait une petite correction fraternelle, pour t'engager à réparer tes fautes ; mais tu ne veux que les pallier, & tu les aggraves.

Je t'avais repréſenté quel excès d'injuſtice & d'ignorance il y avait à dire que le grand Philoſophe *Loke n'admettait nulle part l'idée poſitive d'un Dieu* ; je t'exhortais à lire les chapitres où il traite de Dieu poſitivement, dans ſon admirable ouvrage de l'*Entendement humain*, & dans ſon *Chriſtianiſme raiſonnable.*

Tu avais calomnié Mylord *Shaftsburi*, petit-fils du Chancelier de ce nom ; tu avais pris le petit-fils pour le grand-père, & cette bévue était le fruit de ta ſingulière opinion que les Philoſophes étaient auſſi des ſéditieux. Tu devais une réparation autentique à ſa famille, à la raiſon & à l'hiſtoire.

Tes compatriotes m'avaient averti que tu faiſais de ſcandaleux outrages à la mémoire des *Monteſquieu*, des *Fontenelle*, & d'autres grands hommes. Cha-

* La première eſt imprimée dans le Tome V, 3e. Part. pag. 311.

Chacun riait de te voir citer des Mathématiciens & parler de vers dans ta Paſtorale aux gens du Puy en Vélai. Je t'avertis charitablement, & pour réponſe tu cries à l'impieté ; ne valait-il pas mieux te corriger que de répondre à ton ami par des injures ?

AMI JEAN-GEORGE,

Je t'ai charitablement indiqué ton devoir : puiſque tu avais la paſſion de te faire imprimer au Puy en Vélai, il falait enſeigner les ſaintes Ecritures à tes ouailles. Je t'aprenais quels ſont les meilleurs commentateurs. Je te diſais que ſi tu voulais entrer dans les détails, tu trouverais chez notre ſavant Evêque de Rocheſter, la réfutation de quelques Théologiens qui ont prétendu que le Sécretaire *Saphan* rédigea le Pentateuque ſous le Roi *Oſias* ; & tu me réponds comme ſi je t'avais dit que le Sécrétaire *Saphan* compoſa le livre ; de bonne foi cela eſt-il juſte ?

Que n'as-tu lû la ſavante diſſertation du Docteur *Sancroft* contre *Neuton* & contre *Le Clerc* ? Le premier était un grand homme, le ſecond était un vrai ſavant ; cependant ils ont pû ſe tromper. *Neuton* qui daigna s'amuſer quelquefois à marcher dans ces ténèbres de l'antiquité, a voulu prouver que *Samuel* était le véritable auteur du Pentateuque ; *Le Clerc* le dit auſſi ; d'autres l'ont attribué à *Eſdras*. Tu aurais rendu ſervice à la Religion & aux Lettres, en aprofondiſſant cette matière. Cela était plus convenable que de parler de *Terraſſon* & de

de *la Motte*, à Meſſieurs du Puy en Vélai, dans ta Paſtorale.

Que n'as-tu lû le profond ouvrage de l'Evêque *Warburton*? Il t'aurait montré pourquoi Dieu cacha aux anciens Juifs le dogme de l'immortalité de l'ame, & tu ne ſerais pas réduit à citer *St. Paul* mal à propos; il t'aurait appris que *St. Paul*, à l'exemple de ſon Maître, annonçait & conſtatait une vérité que les premiers Juifs n'avaient pas connue. L'Evangile prouve l'immortalité de l'ame, il prouve que le Dieu de *Jacob* eſt le Dieu des vivans; mais il ne dit point que *Moïſe* ait annoncé publiquement une vérité réſervée à des tems plus ſacrés & plus heureux. Ah! mon frère, tu devais mieux t'inſtruire, & ne pas priver notre ſainte loi du plus grand avantage qu'elle ait ſur l'ancienne.

AMI JEAN-GEORGE,

Je t'avais apris qu'aucun uſage, aucune cérémonie annoncée dans le Pentateuque n'eſt expreſſément citée dans aucun livre Hébreu poſtérieur, qu'on ne trouve aucun verſet des cinq livres de *Moïſe* répété dans les autres livres; & là-deſſus tu me dis qu'il y a dans le livre des Rois, *Gardez les cérémonies*, *les préceptes*, *les ordonnances*, *ſelon qu'il eſt dit dans la loi de Moïſe.* Mais ne vois-tu pas que ce n'eſt pas là une citation? Autre choſe eſt d'exhorter en général à ſuivre la Loi, autre choſe eſt de citer préciſément les paſſages de la Loi. Tu vois bien que tu n'entends pas l'état de la queſtion.

Qu'on nous diſe chez nous, Soyez fidèles à la loi de la grande charte qui établit vos libertés, cela ne s'apelle pas citer un article particulier de la grande charte. Encor une fois, *Moïſe* a écrit ſes loix, perſonne n'en doute; mais puiſque tu voulais prouver ce que nous connaiſſons tous, il falait le prouver mieux.

AMI JEAN-GEORGE,

Que tu avais un beau champ pour manifeſter la puiſſance du Seigneur dans les playes d'Egypte, & dans le miraculeux paſſage de la mer rouge! Notre Evèque *Stillingfleet* entend mieux que toi le texte ſacré. Tu viens nous dire que *le ſeul bétail* des Egyptiens mourut de la peſte dans la cinquiéme playe. Les mots Hébreux & Caldaïques répondent préciſément à ceux-ci, *tous les animaux* des Egytiens moururent; & la Vulgate que tu pouvais ſuivre, dit expreſſément, *omnia animantia.* Tous les chevaux périrent donc; tu as donc tort de dire qu'ils ne furent pas compris dans la mortalité. Mais pour te tirer d'affaire, tu devais lire le Chevalier *Masham*; il t'aurait apris que les Rois d'Egypte étaient alliés du Roi de Nubie; & même on prétend que les Nubiens étaient tributaires, & que *Pharaon* put faire venir en diligence de la cavalerie Nubienne pour réparer la perte de la ſienne.

Voilà comme un commentateur habile réſout les difficultés. Je ſais qu'on veut éluder cette ſolution, & que jamais la cavalerie Nubienne n'aurait pû arriver à tems; que du fond de la

preſ-

presqu'île Méroé frontière de la Nubie, il y a environ onze cent mille pas jusqu'à Memphis, & qu'avant qu'on eût pû rassembler les chevaux en Nubie, & les conduire si loin, on aurait perdu un tems trop considérable; mais il faut observer aussi que la cavalerie marche plus vite qu'un peuple entier, composé de vieillards, de femmes & d'enfans; que la multitude des Juifs qui allait à plus de deux millions de personnes, ne pouvait faire de longues traites; que probablement elle prit un long détour en allant de la terre de Gessen, vis-à-vis du lac Sirbon, & en retournant du lac Sirbon au désert d'Ethan. Quand ils furent dans ce désert, qui est précisément à la pointe de la mer rouge, ils retournèrent par l'Egypte dont ils sortaient; & il est dit expressément qu'ils firent un long circuit, *Circum duxit per viam deserti.* Ils passèrent donc à la hauteur du grand Caire, d'Héliopolis & de Memphis. Or de Memphis à Baal-Sephòn ou Clisma, qui est précisément l'endroit où la mer s'ouvrit pour eux, il y a soixante mille pas. La Sainte Ecriture ne nous dit point combien de tems les Juifs employèrent dans toute cette marche. Ainsi, l'on est bien reçu à suposer que le *Pharaon* d'Egypte eut le tems de faire venir de la cavalerie étrangère.

Je t'ai donné tous les moyens d'acquérir quelque intelligencce, tu n'en as suivi aucun, & tu ne m'as pas seulement remercié.

AMI JEAN-GEORGE,

Je réfléchis avec douleur sur la superbe de

certaines gens ; voilà l'origine des fausses démarches, des mauvais vers, de la prose ampoulée qu'on donne hardiment au public. On veut passer pour bel esprit dans son village & à Paris, & pour y parvenir il n'y a point de sotise qu'on ne fasse. Quand les sotises sont faites, on veut les soutenir par les calomnies ; on perd la charité comme la raison ; on tombe d'abîme en abîme, ainsi que de ridicule en ridicule ; on perd son ame en se faisant moquer de soi. Ah mon frère ! que ne puis-je aider à te convertir, à te rendre modéré & modeste comme tu dois l'être, & à te sauver des siflets dans ce monde, & de la damnation dans l'autre !

ADIEU JEAN-GEORGE.



ADE.

ADÉLAÏDE

DU GUESCLIN,

TRAGÉDIE,

Jouée en 1734. & reprise en 1765.

PREFACE DE L'ÉDITEUR.

L'Auteur m'ayant laiſſé le maître de cette Tragédie, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'imprimer la Lettre qu'il écrivit à cette occaſion à un de ſes amis.

. . . .

. . . .

Quand vous m'aprites, Monſieur, qu'on jouait à Paris une Adélaïde du Gueſclin *avec quelque ſuccès, j'étais très loin d'imaginer que ce fût la mienne; & il importe fort peu au public que ce ſoit la mienne, ou celle d'un autre. Vous ſavez ce que j'entends par le Public. Ce n'eſt pas l'*Univers, *comme nous autres barbouilleurs de papier l'avons dit quelquefois. Le Public, en fait de livres, eſt compoſé de quarante ou cinquante perſonnes ſi le livre eſt ſérieux, de quatre ou cinq cent lorſqu'il eſt plaiſant, & d'environ onze ou douze cent s'il s'agit d'une piéce de Théâtre. Il y a toujours dans Paris plus de cinq cent mille ames qui n'entendent jamais parler de tout cela.*

Il y avait plus de trente ans que j'avais hazardé devant ce Public une Adélaïde du Gueſclin *eſcortée d'un Duc de* Vendôme *& d'un Duc de* Némours, *qui n'exiſtèrent jamais dans l'hiſtoire. Le fonds de la piéce était tiré des Annales de Bretagne,*

&

& je l'avais ajustée comme j'avais pû au Théâtre sous des noms suposés ; elle fut sifiée dès le premier acte. Les siflets redoublèrent au second, quand on vit arriver le Duc de Nemours *blessé, & le bras en écharpe. Ce fut bien pis lorsqu'on entendit au cinquième le signal que le Duc de* Vendôme *avait ordonné ; & lorsqu'à la fin le Duc de* Vendôme *disait ,* Es-tu content , Coucy , *plusieurs bons plaisans crièrent ,* Coussi , coussi.

Vous jugez bien que je ne m'obstinai pas contre cette belle réception. Je donnai quelques années après la même Tragédie sous le nom du Duc de Foix, *mais je l'affaiblis beaucoup par respect pour le ridicule. Cette pièce devenue plus mauvaise réussit assez , & j'oubliai entiérement celle qui valait mieux.*

Il restait une copie de cette Adélaïde *entre les mains des Acteurs de Paris. Ils ont ressuscité, sans m'en rien dire , cette défunte Tragédie ; ils l'ont représentée telle qu'ils l'avaient donnée en* 1734, *sans y changer un seul mot, & elle a été accueillie avec beaucoup d'aplaudissemens. Les endroits qui avaient été le plus siflés ont été ceux qui ont excité le plus de battemens de mains.*

Vous me demanderez auquel des deux jugemens je me tiens? Je vous répondrai ce que dit un Avocat Vénitien aux sérénissimes Sénateurs devant lesquels il plaidait : Il mese passato , *disait-il*, le vostre Eccellenze hanno judicato così , e questo mese nella medesima causa hanno judicato tutto l' contrario , e sempre ben. *Vos Excellences, le mois passé , jugèrent de cette façon , & ce mois-ci , dans la même cause , ils ont jugé tout le contraire , & toûjours à merveille.* *Mr.*

Mr. Oghières, *riche Banquier à Paris, ayant été chargé de faire composer une marche pour un des Régimens de* Charles XII., *s'adressa au Musicien* Mourette. *La marche fut exécutée chez le Banquier, en présence de ses amis, tous grands connaisseurs. La Musique fut trouvée détestable;* Mourette *remporta sa marche, & l'inséra dans un Opéra qu'il fit jouer. Le Banquier & ses amis allèrent à son Opéra. La marche fut très aplaudie. Eh voila ce que nous voulions, disaient-ils à* Mourette, *que ne nous donniez-vous une pièce dans ce goût-là? Messieurs, c'est la même.*

On ne tarit point sur ces exemples. Qui ne sait que la même chose est arrivée aux idées innées, à l'émétique, & à l'inoculation, tour à tour siflés & bien reçus? Les opinions ont ainsi flotté dans les affaires sérieuses, comme dans les beaux Arts & dans les sciences.

Quod petiit spernit, repetit quod nuper omisit.

La vérité & le bon goût n'ont remis leur sceau que dans la main du tems. Cette réflexion doit retenir les Auteurs des Journaux dans les bornes d'une grande circonspection. Ceux qui rendent compte des ouvrages, doivent rarement s'empresser de les juger. Ils ne savent pas si le Public, à la longue, jugera comme eux; & puisqu'il n'a un sentiment décidé & irrévocable qu'au bout de plusieurs années, que penser de ceux qui jugent de tout sur une lecture précipitée?

A C T E U R S.

Le Duc de VENDOME.

Le Duc de NEMOURS.

Le Sire de COUCY.

ADELAIDE DU GUESCLIN.

TAISE DANGLURE.

DANGESTE, confident du Duc de Némours.

Un Officier.

Un Garde &c.

La Scène est à Lille.

ADÉLAÏDE DU GUESCLIN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Sire de COUCY, ADELAIDE.

COUCY.

DIgne ſang de Gueſclin, vous qu'on voit aujourd'hui,
Le charme des Français dont il était l'apui,
Souffrez, qu'en arrivant dans ce ſéjour d'allarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes:
Ecoutez moi. Voyez d'un œil mieux éclairci,
Les deſſeins, la conduite, & le cœur de Coucy;
Et que votre vertu ceſſe de méconnaître
L'ame d'un vrai ſoldat, digne de vous peut-être.

ADELAÏDE.

Je ſais quel eſt Coucy; ſa noble intégrité
Sur ſes lévres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai ſans peine.

COUCY.

COUCY.

Sachez que ſi ma foi dans Lille me ramène,
Si du Duc de Vendôme embraſſant le parti,
Mon zèle en ſa faveur ne s'eſt pas démenti,
Je n'aprouvai jamais la fatale alliance
Qui l'unit aux Anglais & l'enlève à la France;
Mais dans ces tems affreux de diſcorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
Non que pour ce héros mon ame prévenuë,
Prétende à ſes défauts fermer toûjours ma vuë:
Je ne m'aveugle pas; je vois avec douleur
De ſes emportemens l'indiſcrette chaleur:
Je vois que de ſes ſens l'impétueuſe yvreſſe
L'abandonne aux excès d'une ardente jeuneſſe;
Et ce torrent fougueux que j'arrête avec ſoin,
Trop ſouvent me l'arrache, & l'emporte trop loin.
Il eſt né violent, non moins que magnanime,
Tendre, mais emporté, mais capable d'un crime.
Du ſang qui le forma je connais les ardeurs;
Toutes les paſſions ſont en lui des fureurs:
Mais il a des vertus qui rachètent ſes vices;
Et qui ſaurait, Madame, où placer ſes ſervices,
S'il ne nous falait ſuivre & ne chérir jamais
Que des cœurs ſans faibleſſe & des Princes parfaits?
Tout mon ſang eſt à lui; mais enfin cette épée
Dans celui des Français à regret s'eſt trempée.
Le Dauphin généreux.....

ADELAÏDE.

Oſez le nommer Roi;
Il l'eſt, il le mérite.

COUCY.

COUCY.

Il ne l'eſt pas pour moi.
Je voudrais, il eſt vrai, lui porter mon hommage ;
Tous mes vœux ſont pour lui ; mais l'amitié m'engage.
Mon bras eſt à Vendôme, & ne peut aujourd'hui
Ni ſervir, ni traiter, ni changer qu'avec lui.
Le malheur de nos tems, nos diſcordes ſiniſtres,
Charle qui s'abandonne à d'indignes Miniſtres,
Dans ce cruel parti tout l'a précipité ;
Je ne peux à mon choix fléchir ſa volonté.
J'ai ſouvent, de ſon cœur aigriſſant les bleſſures,
Révolté ſa fierté par des vérités dures :
Vous ſeule, à votre Roi le pourriez rapeller,
Madame, & c'eſt de quoi je cherche à vous parler.
J'aſpirai juſqu'à vous avant qu'aux murs de Lille,
Vendôme trop heureux vous donnat cet azile.
Je crus que vous pouviez, aprouvant mon deſſein,
Accepter ſans mépris mon hommage & ma main ;
Et que je pus unir, ſans une aveugle audace,
Les lauriers des Gueſclins aux lauriers de ma race.
La gloire le voulait, & peut-être l'amour,
Plus puiſſant & plus doux, l'ordonnait à ſon tour.
Mais à de plus beaux nœuds je vous vois deſtinée.
La guerre dans Cambrai vous avait amenée,
Parmi les flots d'un peuple à ſoi-même livré,
Sans raiſon, ſans juſtice, & de ſang enyvré.
Un ramas de mutins, troupe indigne de vivre,
Vous méconnut aſſez pour oſer vous pourſuivre.
Vendôme vint, parut, & ſon heureux ſecours
Punit leur inſolence, & ſauva vos beaux jours.

Quel

Quel Français, quel mortel eût pû moins entreprendre ?
Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre ?
La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur.
Vendôme vous ſauva, Vendôme eut ce bonheur:
La gloire en eſt à lui, qu'il en ait le ſalaire.
Il a par trop de droits mérité de vous plaire.
Il eſt Prince, il eſt jeune, il eſt votre vengeur;
Ses bienfaits & ſon nom, tout parle en ſa faveur.
La juſtice & l'amour vous preſſent de vous rendre:
Je n'ai rien fait pour vous; je n'ai rien à prétendre:
Je me tais.... Mais ſachez que pour vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous diſputer;
Je céderais à peine aux enfans des Rois même;
Mais Vendôme eſt mon Chef, il vous adore, il m'aime;
Coucy ni vertueux, ni ſuperbe à demi,
Aurait bravé le Prince, & cède à ſon ami.
Je fais plus; de mes ſens maitriſant la faibleſſe,
J'oſe de mon rival apuyer la tendreſſe,
Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
Au héros qui vous ſert & par qui vous vivez.
Je verrai d'un œil ſec & d'un cœur ſans envie,
Cet hymen qui pouvait empoiſonner ma vie.
Je réunis pour vous, mon ſervice & mes vœux,
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.
Voilà mes ſentimens; ſi je me ſacrifie,
L'amitié me l'ordonne, & ſurtout la patrie.
Songez que ſi l'hymen vous range ſous ſa loi,
Si ce Prince eſt à vous, il eſt à votre Roi.

ADELAÏDE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple!

Que

Que vous donnez au monde un rare & grand exemple !
Quoi, ce cœur (je le crois ſans feinte & ſans détour)
Connaît l'amitié ſeule & peut braver l'amour !
Il faut vous admirer quand on ſait vous connaître :
Vous ſervez votre ami, vous ſervirez mon maître.
Un cœur ſi généreux doit penſer comme moi :
Tous ceux de votre ſang ſont l'apui de leur Roi.
Eh bien, de vos vertus je demande une grace.

COUCY.

Vos ordres ſont ſacrés, que faut-il que je faſſe?

ADELAÏDE.

Vos conſeils généreux me preſſent d'accepter
Ce rang dont un grand Prince a daigné me flatter.
Je n'oublîrai jamais combien ſon choix m'honore ;
J'en vois toute la gloire ; & quand je ſonge encore
Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour,
Il daigna me ſauver & l'honneur & le jour,
Tout ennemi qu'il eſt de ſon Roi légitime,
Tout vengeur des Anglais, tout protecteur du crime,
Accablée à ſes yeux du poids de ſes bienfaits,
Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
Mais malgré ſon ſervice & ma reconnaiſſance,
Il faut par des refus répondre à ſa conſtance.
Sa paſſion m'afflige ; il eſt dur à mon cœur,
Pour prix de tant de ſoins, de cauſer ſon malheur.
A ce Prince, à moi-même, épargnez cet outrage.
Seigneur, vous pouvez tout ſur ce jeune courage.
Souvent on vous a vû, par vos conſeils prudens,
Modérer de ſon cœur les tranſports turbulens.
Daignez débarraſſer ma vie & ma fortune,

De ces nœuds trop brillans dont l'éclat m'importune.
De plus fières beautés, de plus dignes apas
Brigueront ſa tendreſſe où je ne prétens pas.
D'ailleurs, quel apareil, quel tems pour l'hyménée !
Des armes de mon Roi Lille eſt environnée ;
J'entens de tous côtés les clameurs des ſoldats,
Et les ſons de la guerre, & les cris du trépas.
La terreur me conſume ; & votre Prince ignore
Si Nemours... ſi ſon frère hélas reſpire encore !
Ce frère qu'il aima... ce vertueux Némours.....
On diſait que la Parque avait tranché ſes jours,
Que la France en aurait une douleur mortelle !
Seigneur, au ſang des Rois il fut toujours fidelle.
S'il eſt vrai que ſa mort... excuſez mes ennuis,
Mon amour pour mes Rois & le trouble où je ſuis.

COUCY.

Vous pouvez l'expliquer au Prince qui vous aime,
Et de tous vos ſecrets l'entretenir vous-même.
Il va venir, Madame, & peut-être vos vœux.....

ADELAÏDE.

Ah ! Coucy, prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce Prince, & ſi dans mes allarmes,
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,
Sauvez-le, ſauvez-moi de ce triſte embarras,
Daignez tourner ailleurs ſes deſſeins & ſes pas.
Pleurante & déſolée, empêchez qu'il me voye.

COUCY.

Je plains cette douleur, où votre ame eſt en proye ;
Et loin de la gêner d'un regard curieux,
Je baiſſe devant elle un œil reſpectueux ;

Mais

Mais quel que ſoit l'ennui dont votre cœur ſoupire,
Je vous ai déja dit ce que j'ai dû vous dire.
Je ne puis rien de plus. Le Prince eſt ſoupçonneux;
Je lui ſerais ſuſpect en expliquant vos vœux.
Je ſais à quel excès irait ſa jalouſie,
Quel poiſon mes diſcours répandraient ſur ſa vie:
Je vous perdrais peut-être, & mon ſoin dangereux,
Madame, avec un mot ferait trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez vous moins contraire,
Peſez ſans paſſion l'honneur qu'il veut vous faire.
Moi, libre entre vous deux, ſouffrez que dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, & maitre de mon ame,
J'abandonne à leur ſort & vos vœux & ſa flamme.
Je crains de l'affliger; je crains de vous trahir;
Et ce n'eſt qu'aux combats que je le dois ſervir.
Laiſſez moi d'un ſoldat garder le caractère,
Madame; & puiſqu'enfin la France vous eſt chère,
Rendez lui ce héros qui ſerait ſon apui:
Je vous laiſſe y penſer, & je cours près de lui.
Adieu, Madame.

SCENE II.

ADELAIDE, TAISE.

ADELAÏDE.

OU ſuis-je? hélas! tout m'abandonne.
Némours.... De tous côtés le malheur m'environne?

 Ciel!

Ciel ! qui m'arrachera de ce cruel ſéjour ?

TAÏSE.

Quoi ? du Duc de Vendôme & le choix & l'amour,
Quoi ? ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie
De toutes les beautés dont la France eſt remplie,
Ce rang qui touche au Trône, & qu'on met à vos pieds,
Ferait couler les pleurs dont vos yeux ſont noyés ?

ADELAÏDE.

Ici du haut des Cieux, du Gueſclin me contemple.
De la fidélité ce héros fut l'exemple.
Je trahirais le ſang, qu'il verſa pour nos loix,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos Rois.

TAÏSE.

Quoi ? dans ces triſtes tems de ligues & de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti ſemble encor ſi douteux,
Où les enfans des Rois ſont diviſés entre eux ;
Vous qu'un aſtre plus doux ſemblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs & pour en être aimée ;
Vous refuſez l'honneur qu'on offre à vos apas,
Pour l'intérêt d'un Roi qui ne l'exige pas ?

ADELAÏDE (*en pleurant.*)

Mon devoir me rangeait du parti de ſes armes.

TAÏSE.

Ah ! le devoir tout ſeul fait-il verſer des larmes ?
Si Vendôme vous aime, & ſi par ſon ſecours....

ADELAÏDE.

Laiſſe là ſes bienfaits, & parle de Némours.
N'en as-tu rien apris ? ſait-on s'il vit encore ?

TAÏSE.

TAÏSE.

Voilà donc en effet le ſoin qui vous dévore ;
Madame ?

ADELAÏDE.

Il eſt trop vrai. Je l'avouë, & mon cœur
Ne peut plus ſoutenir le poids de ſa douleur.
Elle échape, elle éclate, elle ſe juſtifie ;
Et ſi Némours n'eſt plus, ſa mort finit ma vie.

TAÏSE.

Et vous pouviez cacher ce ſecret à ma foi ?

ADELAÏDE.

Le ſecret de Némours dépendait-il de moi ?
Nos feux toûjours brulans, dans l'ombre du ſilence,
Trompaient de tous les yeux la triſte vigilance.
Séparés l'un de l'autre, & ſans ceſſe préſens,
Nos cœurs de nos ſoupirs étaient ſeuls confidens ;
Et Vendôme, ſurtout, ignorant ce myſtère,
Ne ſait pas ſi mes yeux ont jamais vu ſon frère.
Dans les murs de Paris... Mais, ô ſoins ſuperflus !
Je te parle de lui quand peut-être il n'eſt plus.
O murs où j'ai vécu de Vendôme ignorée !
O tems où de Némours en ſecret adorée,
Nous touchions l'un & l'autre au fortuné moment
Qui m'allait aux autels unir à mon amant !
La guerre a tout détruit. Fidèle au Roi ſon Maître,
Mon amant me quitta, pour m'oublier peut-être.
Il partit, & mon cœur qui le ſuivait toûjours,
A vingt peuples armés redemanda Némours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile ;
Je voulus rendre au Roi cette ſuperbe ville ;
Némours à ce deſſein devait ſervir d'apui ;

L'amour me conduiſait, je faiſais tout pour lui.
C'eſt lui qui d'une fille animant le courage,
D'un peuple factieux me fit braver la rage.
Il expoſa mes jours pour lui ſeul réſervés,
Jours triſtes! jours affreux, qu'un autre a conſervés!
Ah! qui m'éclaircira d'un deſtin que j'ignore?
Français! qu'avez-vous fait du héros que j'adore?
Ses lettres, autrefois chers gages de ſa foi,
Trouvaient mille chemins pour venir juſqu'à moi.
Son ſilence me tuë; hélas! il ſait peut-être
Cet amour, qu'à mes yeux ſon frère a fait paraitre.
Tout ce que j'entrevois conſpire à m'allarmer;
Et mon amant eſt mort, ou ceſſe de m'aimer!
Et pour comble de maux, je dois tout à ſon frère!

TAÏSE.

Cachez bien à ſes yeux ce dangereux myſtère.
Pour vous, pour vôtre amant, redoutez ſon couroux.
Quelqu'un vient.

ADELAÏDE.

C'eſt lui-même, ô ciel!

TAÏSE.

Contraignez vous.

SCENE III.

LE DUC DE VENDOME, ADELAIDE, TAISE.

LE DUC DE VENDOME.

J'Oublie à vos genoux, charmante Adélaïde,
Le trouble & les horreurs où mon deſtin me guide.

Vous

Vous ſeule adouciſſez les maux que nous ſouffrons ;
Vous nous rendez plus pur l'air que nous reſpirons.
La diſcorde ſanglante afflige ici la terre ;
Vos jours ſont entourés des piéges de la guerre.
J'ignore à quel deſtin le Ciel veut me livrer ;
Mais ſi d'un peu de gloire il daigne m'honorer,
Cette gloire, ſans vous obſcure & languiſſante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers attachés par vos mains
Ecartent le tonnerre & bravent les deſtins ;
Ou ſi le Ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms ma tombe au moins couverte,
Aprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
Expira votre époux & périt trop heureux.

ADELAÏDE.

Tant d'honneurs, tant d'amour ſervent à me confondre,
Prince.... Que lui dirai-je ? & comment lui répondre ?
Ainſi, Seigneur.... Coucy ne vous a point parlé ?

VENDOME.

Non, Madame..... D'où vient que votre cœur troublé
Répond en frémiſſant à ma tendreſſe extrême ?
Vous parlez de Coucy quand Vendôme vous aime.

ADELAÏDE.

Prince, s'il était vrai, que ce brave Némours,
De ſes ans pleins de gloire eût terminé le cours,
Vous qui le chériſſiez d'une amitié ſi tendre,
Vous qui devez au moins des larmes à ſa cendre,
Au milieu des combats, & près de ſon tombeau,
Pourriez-vous de l'himen allumer le flambeau ?

VENDOME.

Ah ! je jure par vous, vous qui m'êtes ſi chère,
Par les doux noms d'amans, par le ſaint nom de frère,
Que ce frère après vous, fut toûjours à mes yeux,
Le plus cher des mortels, & le plus précieux.
Lors qu'à mes ennemis ſa valeur fut livrée,
Ma tendreſſe en ſouffrit, ſans en être altérée.
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups;
Et pour m'en conſoler, mon cœur n'aurait que vous.
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée ;
Son infidèle voix vous a mal informée.
Si mon frère était mort, doutez-vous que ſon Roi
Pour m'aprendre ſa perte eût dépêché vers moi ?
Ceux que le Ciel forma d'une race ſi pure,
Au milieu de la guerre écoutant la nature,
Et protecteurs des loix que l'honneur doit dicter,
Même en ſe combattant ſavent ſe reſpecter.
A ſa perte, en un mot, donnons moins de créance.
Un bruit plus vraiſemblable & m'afflige & m'offenſe.
On dit que vers ces lieux il a porté ſes pas.

ADELAÏDE.

Seigneur, il eſt vivant ?

VENDOME.

Je lui pardonne hélas,
Qu'au parti de ſon Roi ſon intérêt le range ;
Qu'il le défende ailleurs, & qu'ailleurs il le venge ;
Qu'il triomphe pour lui ; je le veux, j'y conſens ;
Mais ſe mêler ici parmi les aſſiégeans,
Me chercher, m'attaquer, moi, ſon ami, ſon frère.....

ADELAÏDE.

Le Roi le veut, ſans doute.

VEN-

VENDOME.

Ah ! destin trop contraire !
Se pourrait-il qu'un frère élevé dans mon sein,
Pour mieux servir son Roi, levat sur moi sa main ?
Lui qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter mon bonheur qui s'aprête.

ADELAÏDE.

Lui ?

VENDOME.

C'est trop d'amertume en des momens si doux.
Malheureux par un frère, & fortuné par vous,
Tout entier à vous seule, & bravant tant d'allarmes,
Je ne veux voir que vous, mon hymen & vos charmes.
Qu'attendez-vous ? donnez à mon cœur éperdu
Ce cœur que j'idolâtre, & qui m'est si bien dû.

ADELAÏDE.

Seigneur, de vos bienfaits mon ame est pénétrée.
La mémoire à jamais m'en est chère & sacrée;
Mais c'est trop prodiguer vos augustes bontés,
C'est mêler trop de gloire à mes calamités;
Et cet honneur....

VENDOME.

Comment ! ô ciel ! qui vous arrête ?

ADELAÏDE.

Je dois....



SCENE

SCENE IV.

VENDOME, ADELAIDE, TAISE, COUCY.

COUCY.

PRince, il eſt tems, marchez à notre tête.
Déja les ennemis ſont aux pieds des remparts;
Echauffez nos guerriers du feu de vos regards.
Venez vaincre.

VENDOME.

Ah! courons : dans l'ardeur qui me preſſe....
Quoi vous n'oſez d'un mot raſſurer ma tendreſſe?
Vous détournez les yeux! vous tremblez! & je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne ſont pas pour moi?

COUCY.

Le tems preſſe.

VENDOME.

Il eſt tems que Vendôme périſſe:
Il n'eſt point de Français que l'amour aviliſſe.
Amans aimés, heureux, ils cherchent les combats,
Ils courent à la gloire, & je vole au trépas.
Allons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
La mort que je déſire eſt moins barbare qu'elle.

ADELAÏDE.

Ah! Seigneur, moderez cet injuſte couroux;
Autant que je le dois je m'intéreſſe à vous.
J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance,
Par tous les ſentimens qui ſont en ma puiſſance;
Senſible à vos dangers, je plains votre valeur.

VEN-

VENDOME.

Ah ! que vous ſavez bien le chemin de mon cœur !
Que vous ſavez mêler la douceur à l'injure !
Un ſeul mot m'accablait, un ſeul mot me raſſure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

SCENE V.

ADELAIDE, TAISE.

TAÏSE.

VOus voyez ſans pitié ſa tendreſſe allarmée.

ADELAÏDE.

Eſt-il bien vrai ? Nemours ſerait-il dans l'armée ?
O diſcorde fatale ! amour plus dangereux !
Que vous couterez cher à ce cœur malheureux !

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VENDOME, COUCY.

VENDOME.

NOus périssions, sans vous, Coucy, je le confesse.
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse;
C'est vous dont l'esprit ferme & les yeux pénétrans
M'ont porté des secours en cent lieux différens.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage!
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats;
Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

COUCY.

Ce courage brillant, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout quand vous en serez maître.
Vous l'avez sû régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les tems cette utile vertu.
Qui sait se posséder, peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, & je vous ai suivi;
Dans l'ardeur du combat, je vous ai peu servi.
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire,
Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
Vous seul, Seigneur, vous seul avez fait prisonnier
Ce chef des assaillans, ce superbe guerrier.

Vous

Vous l'avez pris vous-même, & maître de sa vie,
Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

VENDOME.

D'où vient donc, cher Coucy, que cet audacieux,
Sous son casque fermé, se cachait à mes yeux?
D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes;
J'ai senti, malgré moi, de nouvelles allarmes?
Un je ne sai quel trouble en moi s'est élevé;
Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés, répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats, m'ait prêté sa faiblesse,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Par la molle douceur de ses impressions;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encor en secret au cœur qui l'a trahie;
Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français.

COUCY.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles intestins de la Maison Royale,
Ces tristes factions céderont au danger
D'abandonner la France au fils de l'étranger.
Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie,
Que leur joug est pesant, qu'on aime la patrie,
Que le sang de Clovis est toûjours adoré.
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés & courbés par l'orage,
Plus unis & plus beaux, soient notre unique ombrage.
Nous, Seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher?
Le sort au Prince Anglais voulut vous attacher.

De

De votre ſang, du ſien la querelle eſt commune ;
Vous ſuivez ſon parti, je ſuis votre fortune.
Comme vous aux Anglais le deſtin m'a lié ;
Vous, par le droit du ſang, moi, par notre amitié ;
Permettez-moi ce mot.... Eh ! quoi ! votre ame émuë....

VENDOME.

Ah ! voila ce guerrier qu'on amène à ma vuë.

SCENE II.

VENDOME, le Duc de NEMOURS, COUCY, Soldats, Suite.

VENDOME.

IL ſoupire, il paraît accablé de regrets.

COUCY.

Son ſang ſur ſon viſage a confondu ſes traits.
Il eſt bleſſé ſans doute.

NEMOURS (*dans le fond du théâtre.*)

Entrepriſe funeſte,
Qui de ma triſte vie arrachera le reſte !
Où me conduiſez-vous ?

VENDOME.

Devant votre vainqueur,
Qui ſait d'un ennemi reſpecter la valeur.
Venez, ne craignez rien.

NEMOURS (*ſe tournant vers ſon écuyer.*)

Je ne crains que de vivre ;
Sa préſence m'accable, & je ne puis pourſuivre.
Il ne me connaît plus, & mes ſens attendris....

VEN-

VENDOME.

Quelle voix, quels accens ont frapé mes esprits ?

NEMOURS (*le regardant.*)

M'as-tu pû méconnaitre ?

VENDOME (*l'embrassant.*)

Ah Nemours ! ah mon frère !

NEMOURS.

Ce nom jadis si cher, ce nom me desespère.
Je ne le suis que trop ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

VENDOME.

Tu n'es plus que mon frère. Ah ! moment plein de charmes !
Ah ! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.

(*à sa Suite.*)

Avez-vous par vos soins ....

NEMOURS.

Oui, leurs cruels secours
Ont arrêté mon sang, ont veillé sur mes jours,
De la mort que je cherche ont écarté l'aproche.

VENDOME.

Ne te détourne point, ne crain point mon reproche.
Mon cœur te fut connu, peux-tu t'en défier ?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.
J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
Hélas ! que je te plains !

NEMOURS.

Je te plains davantage,
De haïr ton pays, de trahir sans remords,
Et le Roi qui t'aimait, & le sang dont tu sors.

VEN-

VENDOME.

Arrête : épargne moi l'infâme nom de traître ;
A cet indigne mot je m'oublîrais peut-être.
Frémi d'empoifonner la joye & les douceurs,
Que ce tendre moment doit verfer dans nos cœurs.
Dans ce jour malheureux que l'amitié l'emporte.

NEMOURS.

Quel jour !

VENDOME.

Je le bénis.

NEMOURS.

Il eft affreux.

VENDOME.

N'importe ;
Tu vis ; je te revois, & je fuis trop heureux.
O Ciel ! de tous côtés vous rempliffez mes vœux !

NEMOURS.

Je te crois. On difait que d'un amour extrême,
Violent, effréné, (car c'eft ainfi qu'on aime)
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

VENDOME.

J'aime ; oui, la renommée a pû le publier ;
Oui, j'aime avec fureur : une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta préfence ;
Oui, mes reffentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à fes pieds.

(*à un Officier de fa fuite.*)

Allez, & dites-lui que deux malheureux frères,
Jettés par le deftin dans des partis contraires,
Pour marcher deformais fous le même étendart,

De

De ſes yeux ſouverains n'attendent qu'un regard.
(*à Nemours.*)
Ne blâme point l'amour où ton frère eſt en proye;
Pour me juſtifier il ſuffit qu'on la voye.

NEMOURS.

O ciel.... elle vous aime!...

VENDOME.

Elle le doit, du moins;
Il n'était qu'un obſtacle au ſuccès de mes ſoins;
Il n'en eſt plus; je veux que rien ne nous ſépare.

NEMOURS.

Quels effroyables coups le cruel me prépare!
Ecoute; à ma douleur ne veux-tu qu'inſulter?
Me connais-tu? ſais-tu ce que j'oſe attenter?
Dans ces funeſtes lieux ſais-tu ce qui m'amène?

VENDOME.

Oublions ces ſujets de diſcorde & de haine.

SCENE III.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE, COUCY.

VENDOME.

MAdame, vous voyez que du ſein du malheur,
Le Ciel qui nous protège, a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu: je vous aime, & je retrouve un frère;
Sa préſence à mon cœur vous rend encor plus chère.

ADELAÏDE.

Le voici! malheureuſe! ah! cache au moins tes pleurs!

NEMOURS (*entre les bras de ſon écuyer.*)
Adelaïde..... ô ciel! ... c'en eſt fait, je me meurs.

VENDOME.
Que vois-je! Sa bleſſure à l'inſtant s'eſt rouverte!
Son ſang coule.

NEMOURS.
Eſt-ce à toi de prévenir ma perte?

VENDOME.
Ah! mon frère!

NEMOURS.
Ote-toi, je chéris mon trépas.

ADELAÏDE.
Ciel! ... Nemours!

NEMOURS *à Vendôme.*
Laiſſe moi.

VENDOME.
Je ne te quitte pas.

SCENE IV.

ADELAIDE, TAISE.

ADELAÏDE.
On l'emporte : il expire : il faut que je le ſuive.

TAÏSE.
Ah! que cette douleur ſe taiſe & ſe captive.
Plus vous l'aimez, Madame, & plus il faut ſonger
Qu'un rival violent....

ADELAÏDE.
Je ſonge à ſon danger.
Voila ce que l'amour, & mon malheur lui coute;
Taïſe,

Taïſe, c'eſt pour moi qu'il combattait ſans doute,
C'eſt moi que dans ces murs il oſait ſecourir ;
Il ſervait ſon Monarque, il m'allait conquérir.
Quel prix de tant de ſoins ! quel fruit de ſa conſtance !
Hélas ! mon tendre amour accuſait ſon abſence.
Je demandais Némours, & le Ciel me le rend.
J'ai revu ce que j'aime, & l'ai revu mourant.
Ces lieux ſont teints du ſang qu'il verſait à ma vüe.
Ah ! Taïſe, eſt-ce ainſi que je lui ſuis rendüe ?
Va le trouver ; va, cours auprès de mon amant.

TAÏSE.

Eh ne craignez-vous pas que tant d'empreſſement
N'ouvre les yeux jaloux d'un Prince qui vous aime ?
Tremblez de découvrir...

ADELAÏDE.

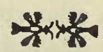
J'y volerai moi-même.
D'une autre main, Taïſe, il reçoit des ſecours !
Un autre a le bonheur d'avoir ſoin de ſes jours !
Il faut que je le voye, & que de ſon amante
La faible main s'uniſſe à ſa main défaillante :
Hélas ! des mêmes coups nos deux cœurs pénétrés....

TAÏSE.

Au nom de cet amour, arrêtez, demeurez ;
Reprenez vos eſprits.

ADELAÏDE.

Rien ne m'en peut diſtraire.



SCENE V.

VENDOME, ADELAIDE, TAISE.

ADELAÏDE.

AH! Prince, en quel état laissez-vous votre frère?

VENDOME.

Madame, par mes mains son sang est arrêté.
Il a repris sa force & sa tranquillité.
Je suis le seul à plaindre, & le seul en allarmes;
Je mouille en frémissant mes lauriers de mes larmes;
Et je hais ma victoire & mes prospérités,
Si je n'ai par mes soins vaincu vos cruautés;
Si votre incertitude, allarmant mes tendresses,
Ose encor démentir la foi de vos promesses.

ADELAÏDE.

Je ne vous promis rien. Vous n'avez point ma foi;
Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

VENDOME.

Quoi! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage!

ADELAÏDE.

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage;
Et sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même;
Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême;
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
Présenté par vos mains, éblouïrait mes yeux.
Vous vous trompiez: Il faut rompre enfin le silence;

Je

Je vais vous offenſer; je me fais violence.
Mais réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes Rois eſt gravé dans mon cœur.
De votre ſang au mien je vois la différence;
Mais celui dont je ſors a coulé pour la France.
Ce digne Connétable en mon cœur a tranſmis
La haine qu'un Français doit à ſes ennemis;
Et ſa niéce jamais n'acceptera pour maître
L'allié des Anglais, quelque grand qu'il puiſſe être.
Voilà les ſentimens que ſon ſang m'a tracés,
Et s'ils vous font rougir, c'eſt vous qui m'y forcez.

VENDOME.

Je ſuis, je l'avouerai, ſurpris de ce langage.
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévû que le ſort en courroux,
Pour m'accabler d'affronts dût ſe ſervir de vous.
Vous avez fait, Madame, une ſecrette étude
Du mépris, de l'inſulte & de l'ingratitude;
Et votre cœur, enfin, lent à ſe déployer,
Hardi par ma faibleſſe, a paru tout entier.
Je ne connaiſſais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour vos Rois, ou tant de politique.
Mais vous qui m'outragez, me connaiſſez-vous bien?
Vous reſte-t-il ici de parti que le mien?
Vous qui me devez tout; vous qui ſans ma défenſe,
Auriez de ces Français aſſouvi la vengeance;
De ces mêmes Français à qui vous vous vantez
De conſerver la foi d'un cœur que vous m'ôtez!
Eſt-ce donc là le prix de vous avoir ſervie?

ADELAÏDE.

Oui, vous m'avez ſauvée ; oui, je vous dois la vie ;
Mais, Seigneur, mais, hélas, n'en puis-je diſpoſer ?
Me la conſerviez-vous pour la tyranniſer ?

VENDOME.

Je deviendrai tyran ; mais moins que vous, cruelle ;
Mes yeux liſent trop bien dans votre ame rebelle ;
Tous vos prétextes faux m'aprennent vos raiſons ;
Je vois mon deshonneur, je vois vos trahiſons.
Quel que ſoit l'inſolent que ce cœur me préfère,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère ;
C'eſt lui ſeul déſormais que mon bras va chercher ;
De ſon cœur tout ſanglant j'irai vous arracher ;
Et ſi dans les horreurs du ſort qui nous accable,
De quelque joye encor ma fureur eſt capable,
Je la mettrai, perfide, à vous deſeſpérer.

ADELAÏDE.

Non, Seigneur, la raiſon ſaura vous éclairer.
Non, vôtre ame eſt trop noble, elle eſt trop élevée,
Pour oprimer ma vie après l'avoir ſauvée.
Mais ſi votre grand cœur s'aviliſſait jamais
Juſqu'à perſécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, vôtre gloire,
Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne & veux vous reſpecter.
Je vous ferai rougir de me perſécuter ;
Et je conſerverai, malgré vôtre menace,
Une ame ſans courroux, ſans crainte, & ſans audace.

VENDOME.

Arrêtez ; Pardonnez aux tranſports égarés,

Aux

Aux fureurs d'un amant que vous deſeſpérez.
Je vois trop qu'avec vous Coucy d'intelligence
D'une Cour qui me hait embraſſe la défenſe,
Que vous voulez tous deux m'unir à vôtre Roi ;
Et de mon ſort enfin diſpoſer malgré moi.
Vos diſcours ſont les ſiens. Ah! parmi tant d'allarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?
Pour gouverner mon cœur, l'aſſervir, le changer,
Aviez-vous donc beſoin d'un ſecours étranger ?
Aimez, il ſuffira d'un mot de votre bouche.

ADELAÏDE.

Je ne vous cache point, que du ſoin qui me touche,
A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis ;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
Vous les faites couler, que vos mains les eſſuyent.
Devenez aſſez grand pour m'aprendre à domter
Des feux que mon devoir me force à rejetter.
Laiſſez moi toute entière à la reconnaiſſance.

VENDOME.

Le ſeul Coucy, ſans doute, a votre confiance !
Mon outrage eſt connu ; je ſais vos ſentimens.

ADELAÏDE.

Vous les pourrez, Seigneur, connaitre avec le tems;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un guerrier généreux j'ai recherché l'apui ;
Imitez ſa grande amé, & penſez comme lui.



SCENE VI.

VENDOME (*seul.*)

EH bien, c'en est donc fait; l'ingrate, la parjure,
A mes yeux sans rougir étale mon injure :
De tant de trahisons l'abîme est découvert ;
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Trésor cherché sans cesse, & jamais obtenu !
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
Et maintenant pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat, qui fier de son parjure,
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

SCENE VII.

VENDOME, COUCY.

COUCY.

PRince, me voila prêt. Disposez de mon bras....
Mais d'où nait à mes yeux cet étrange embarras ?
Quand vous avez vaincu, quand vous sauvez un frère,
Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire?

VEN-

VENDOME.

Je ſuis deſeſpéré ! je ſuis haï, jaloux.

COUCY.

Eh bien, de vos ſoupçons quel eſt l'objet, qui?

VENDOME.

Vous.

Vous, dis-je ; & du refus qui vient de me confondre,
C'eſt vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je ſais qu'Adélaïde ici vous a parlé.
En vous nommant à moi, la perfide a tremblé.
Vous affectez ſur elle un odieux ſilence,
Interprète muet de votre intelligence.
Elle cherche à me fuir, & vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCY.

Voulez-vous m'écouter ?

VENDOME.

Je le veux.

COUCY.

Penſez-vous que j'aime encor la gloire ?
M'eſtimez-vous encor, & pourrez-vous me croire ?

VENDOME.

Oui, juſqu'à ce moment je vous crus vertueux ;
Je vous crus mon ami.

COUCY.

Ces titres glorieux
Furent toûjours pour moi l'honneur le plus inſigne ;
Et vous allez juger ſi mon ame en eſt digne.
Sachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur,
Avant que de ſa vie heureux libérateur,
Vous euſſiez par vos ſoins, par cet amour ſincère,
Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.

Moi

Moi plus ſoldat que tendre, & dédaignant toûjours
Ce grand art de ſéduire inventé dans les cours,
Ce langage flatteur, & ſouvent ſi perfide,
Peu fait pour mon eſprit, peut-être trop rigide;
Je lui parlai d'hymen, & ce nœud reſpecté,
Reſſerré par l'eſtime & par l'égalité,
Pouvait lui préparer des deſtins plus propices,
Qu'un rang plus élevé, mais ſur des précipices.
Hier avant la nuit je vins dans vos remparts;
Tout vôtre cœur parut à mes premiers regards.
De cet ardent amour la nouvelle ſemée,
Par vos emportemens me fut trop confirmée.
Je vis de vos chagrins les funeſtes accès;
J'en aprouvai la cauſe, & j'en blâmai l'excès.
Aujourd'hui j'ai revû cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ſes charmes.
Libre & juſte auprès d'elle, à vous ſeul attaché,
J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché;
J'ai de tous vos bienfaits rapellé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;
Et pour vous contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous ſeul, & je me rends juſtice;
Et ſi ce n'eſt aſſez d'un ſi grand ſacrifice,
S'il eſt quelque rival qui vous oſe outrager,
Tout mon ſang eſt à vous; & je cours vous venger.

VENDOME.

Ah! généreux ami, qu'il faut que je révère,
Oui, le deſtin dans toi me donne un ſecond frère;
Je n'en étais pas digne, il le faut avouer;

Mon

Mon cœur . . . . .

COUCY.

Aimez moi, Prince, au lieu de me louer;
Et ſi vous me devez quelque reconnaiſſance,
Faites votre bonheur, il eſt ma récompenſe.
Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
Votre frère nourrit contre votre allié.
Sur ce grand intérêt ſouffrez que je m'explique.
Vous m'avez ſoupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris diſperſés de l'Empire des Lis.
Je vous le dis encor au ſein de votre gloire;
Et vos lauriers brillans cueillis par la victoire,
Pourront ſur votre front ſe flétrir déſormais,
S'ils n'y ſont ſoutenus de l'olive de paix.
Tous les Chefs de l'Etat laſſés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages;
Gardez d'être réduit au hazard dangereux
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.
Paſſez-les en prudence, auſſi-bien qu'en courage.
De cet heureux moment prenez tout l'avantage;
Gouvernez la fortune, & ſachez l'aſſervir;
C'eſt perdre ſes faveurs que tarder d'en jouïr:
Ses retours ſont fréquens, vous devez les connaître.
Il eſt beau de donner la paix à votre Maître.
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
Vous vous verrez réduit à demander pardon.
La gloire vous conduit, que la raiſon vous guide.

VENDOME.

Brave & prudent Coucy, crois-tu qu'Adélaïde

Dans

Dans ſon cœur amolli partagerait mes feux,
Si le même parti nous uniſſait tous deux ?
Penſes-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire ?

COUCY.

Dans le fond de ſon cœur je n'ai point voulu lire ;
Mais qu'importent pour vous ſes vœux & ſes deſſeins ?
Faut-il que l'amour ſeul faſſe ici nos deſtins ?
Lorſque Philippe-Auguſte, aux plaines de Bovines,
De l'Etat déchiré répara les ruïnes,
Quand ſeul il arrêta dans nos champs inondés,
De l'Empire Germain les torrens débordés,
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de ſa tendreſſe ?
Sauva-t-il ſon pays pour plaire à ſa maîtreſſe ?
Verrai-je un ſi grand cœur à ce point s'avilir ?
Le ſalut de l'Etat dépend-il d'un ſoupir ?
Aimez, mais en héros qui maîtriſe ſon ame,
Qui gouverne à la fois ſes Etats & ſa flamme.
Mon bras contre un rival eſt prêt à vous ſervir ;
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour, on craint trop ſon amorce ;
C'eſt ſur nos lâchetés qu'il a fondé ſa force ;
C'eſt nous qui ſous ſon nom troublons notre repos ;
Il eſt tyran du faible, eſclave du héros.
Puiſque je l'ai vaincu, puiſque je le dédaigne,
Dans l'ame d'un Bourbon ſouffrirez-vous qu'il règne ?
Vos autres ennemis par vous ſont abattus,
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDOME.

Le ſort en eſt jetté, je ferai tout pour elle ;
Il faut bien à la fin deſarmer la cruelle ;

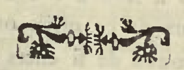
Ses

Ses loix seront mes loix, son Roi sera la mien ;
Je n'aurai de parti, de maître que le sien.
Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie ;
Je lirai dans ses yeux mon sort & mon devoir :
Mon cœur est enyvré de cet heureux espoir.
Enfin plus de prétexte à ses refus injustes ;
Raison, gloire, intérêt, & tous ces droits augustes
Des Princes de mon sang & de mes Souverains,
Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
Du Roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne ;
La vertu le conseille, & la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, en ce fortuné jour,
Scêler tous les sermens que je fais à l'amour.
Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

COUCY.

Souffrez donc, près du Roi, que mon zèle me guide ;
Peut-être il eût falu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros, & non pas à l'amant ;
Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause ;
Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faiblesse, & rend grace à l'amour.

Fin du second acte.



ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

COmbat infortuné, destin qui me poursuis !
O mort, mon seul recours, douce mort qui me fuis !
Ciel ! n'as-tu conservé la trame de ma vie,
Que pour tant de malheurs, & tant d'ignominie ?
Adélaïde, au moins, pourrai-je la revoir ?

DANGESTE.

Vous la verrez, Seigneur.

NEMOURS.

Ah ! mortel desespoir !
Elle ose me parler, & moi je le souhaite.

DANGESTE.

Seigneur, en quel état vôtre douleur vous jette !
Vos jours sont en péril, & ce sang agité....

NEMOURS.

Mes déplorables jours sont trop en sûreté.
Ma blessure est légère, elle m'est insensible ;
Que celle de mon cœur est profonde & terrible !

DANGESTE.

Remerciez les Cieux de ce qu'ils ont permis,
Que vous ayez trouvé de si chers ennemis.
Il est dur de tomber dans des mains étrangères ;
Vous êtes prisonnier du plus tendre des frères.

NE-

NEMOURS.

Mon frère ! ah ! malheureux !

DANGESTE.

Il vous était lié
Par les nœuds les plus ſaints d'une pure amitié.
Que n'éprouvez-vous point de ſa main ſecourable ?

NEMOURS.

Sa fureur m'eût flatté ; ſon amitié m'accable.

DANGESTE.

Quoi ! pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïſſez-vous tant ?

NEMOURS.

Je l'aime, & je me hais ;
Et dans les paſſions de mon ame éperdüe,
La voix de la nature eſt encor entendüe.

DANGESTE.

Si contre un frère aimé vous avez combattu,
J'en ai vu quelque tems frémir votre vertu :
Mais le Roi l'ordonnait, & tout vous juſtifie.
L'entrepriſe était juſte, auſſi-bien que hardie.
Je vous ai vû remplir, dans cet affreux combat,
Tous les devoirs d'un Chef, & tous ceux d'un ſoldat ;
Et vous avez rendu, par des faits incroyables,
Votre défaite illuſtre, & vos fers honorables.
On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

NEMOURS.

Non, ma défaite, ami, ne fait point mon malheur.
Du Gueſclin, des Français l'amour & le modèle,
Aux Anglais ſi terrible, à ſon Roi ſi fidèle,
Vit ſes honneurs flétris par de plus grands revers :
Deux fois ſa main puiſſante a langui dans les fers :

Il n'en fut que plus grand, plus fier & plus à craindre ;
Et ſon vainqueur tremblant fut bientôt ſeul à plaindre.
Du Gueſclin, nom ſacré, nom toûjours précieux !
Quoi, ta coupable niéce évite encor mes yeux !
Ah ! ſans doute, elle a dû redouter mes reproches ;
Ainſi donc, cher Dangeſte, elle fuit tes aproches ?
Tu n'as pû lui parler ?

DANGESTE.

Seigneur, je vous ai dit
Que bientôt....

NEMOURS.

Ah ! pardonne à mon cœur interdit ;
Trop chère Adélaïde ! Eh bien quand tu l'as vuë,
Parle, à mon nom du moins paraiſſait-elle émuë ?

DANGESTE.

Votre ſort en ſecret paraiſſait la toucher ;
Elle verſait des pleurs, & voulait les cacher.

NEMOURS.

Elle pleure & m'outrage ! elle pleure & m'oprime !
Son cœur, je le vois bien, n'eſt pas né pour le crime.
Pour me ſacrifier elle aura combattu ;
La trahiſon la gêne, & pèſe à ſa vertu ;
Faible ſoulagement à ma fureur jalouſe !
T'a-t-on dit en effet que mon frère l'épouſe ?

DANGESTE.

S'il s'en vantait lui-même, en pouvez-vous douter ?

NEMOURS.

Il l'épouſe ! à ma honte elle vient inſulter.
Ah Dieu !

SCENE II.

ADELAIDE, NEMOURS.

ADELAÏDE.

LE Ciel vous rend à mon ame attendrie ;
En veillant ſur vos jours, il conſerva ma vie.
Je vous revois, cher Prince, & mon cœur empreſſé....
Juſte Ciel ! quels regards, & quel accueil glacé !

NEMOURS.

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,
Eſt d'un cœur généreux ; mais il doit me ſurprendre.
Vous aviez en effet beſoin de mon trépas :
Mon rival plus tranquille eût paſſé dans vos bras.
Libre dans vos amours, & ſans inquiétude,
Vous jouïriez en paix de votre ingratitude ;
Et les remords honteux qu'elle traine après ſoi,
S'il peut vous en reſter, périſſaient avec moi.

ADELAÏDE.

Hélas ! que dites-vous ? Quelle fureur ſubite...

NEMOURS.

Non, votre changement n'eſt pas ce qui m'irrite.

ADELAÏDE.

Mon changement ? Némours !

NEMOURS.

A vous ſeule aſſervi,
Je vous aimai trop bien pour n'être point trahi ;
C'eſt le ſort des amans, & ma honte eſt commune ;
Mais que vous inſultiez vous-même à ma fortune !
Qu'en ces murs où vos yeux ont vû couler mon ſang,

Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc !
Et que vous ofiez joindre à l'horreur qui m'accable,
D'une fauffe pitié l'affront infuportable !
Qu'à mes yeux....

ADELAÏDE.

Ah ! plutôt donnez moi le trépas.
Immolez votre amante, & ne l'accufez pas.
Mon cœur n'eft point armé contre votre colère,
Cruel, & vos foupçons manquaient à ma mifère.
Ah ! Némours, de quels maux nos jours empoifonnés...

NEMOURS.

Vous me plaignez, cruelle, & vous m'abandonnez.

ADELAÏDE.

Je vous pardonne, hélas ! cette fureur extrême,
Tout jufqu'à vos foupçons ; jugez fi je vous aime.

NEMOURS.

Vous m'aimeriez ? qui, vous ? Et Vendôme à l'inftant
Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend.
Lui-même il m'a vanté fa gloire & fa conquête.
Le barbare ! il m'invite à cette horrible fête.
Que plutôt...

ADELAÏDE.

Ah ! cruel ! me faut-il employer
Les momens de vous voir à me juftifier ?
Votre frère, il eft vrai, perfécute ma vie,
Et par un fol amour & par fa jaloufie,
Et par l'emportement dont je crains les effets,
Et, le dirai-je encor, Seigneur ? par fes bienfaits.
J'attefte ici le ciel témoin de ma conduite....
Mais pourquoi l'attefter ? Némours, fuis-je réduite,
Pour vous perfuader de fi vrais fentimens,

Au

Au ſecours inutile & honteux des ſermens ?
Non, non, vous connaiſſez le cœur d'Adélaïde ;
C'eſt vous qui conduiſez ce cœur faible & timide.

NEMOURS.

Mais mon frère vous aime ?

ADELAÏDE.

Ah ! n'en redoutez rien.

NEMOURS.

Il ſauva vos beaux jours !

ADELAÏDE.

Il ſauva votre bien.
Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre.
Au Roi que nous ſervons, il promit de me rendre ;
Et mon cœur ſe plaiſait, trompé par mon amour,
Puiſqu'il eſt votre frère, à lui devoir le jour.
J'ai répondu, Seigneur, à ſa flamme funeſte,
Par un refus conſtant, mais tranquille & modeſte,
Et mêlé du reſpect que je devrai toûjours
A mon libérateur, au frère de Némours.
Mais mon reſpect l'enflamme, & mon refus l'irrite.
J'anime en l'évitant l'ardeur de ſa pourſuite.
Tout doit, ſi je l'en crois, céder à ſon pouvoir :
Lui plaire eſt ma grandeur, l'aimer eſt mon devoir.
Qu'il eſt loin, juſte Dieu ! de penſer que ma vie,
Que mon ame à la votre eſt pour jamais unie,
Que vous cauſez les pleurs dont mes yeux ſont chargés,
Que mon cœur vous adore, & que vous m'outragez !
Oui, vous êtes tous deux formés pour mon ſuplice,
Lui par ſa paſſion, vous par votre injuſtice ;
Vous, Némours, vous, ingrat ! que je vois aujourd'hui

Moins amoureux peut-être, & plus cruel que lui.

NEMOURS.

C'en eſt trop.... pardonnez.... voyez mon ame en proye
A l'amour, aux remords, à l'excès de ma joye.
Digne & charmant objet d'amour & de douleur,
Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.
Glorieux, ſatisfait, dans un ſort ſi contraire,
Tout captif que je ſuis, j'ai pitié de mon frère.
Il eſt le ſeul à plaindre avec votre courroux ;
Et je ſuis ſon vainqueur étant aimé de vous.

SCENE III.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE.

VENDOME.

COnnaiſſez donc enfin, juſqu'où va ma tendreſſe,
Et tout votre pouvoir, & toute ma faibleſſe :
Et vous, mon frère, & vous, ſoyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre amitié, ce que votre prière,
Les conſeils de Coucy, le Roi, la France entière,
Exigeaient de Vendôme & qu'ils n'obtenaient pas,
Soumis & ſubjugué je l'offre à ſes apas.
L'amour, qui malgré vous nous a fait l'un pour l'autre,
Ne me laiſſe de choix, de parti que le vôtre.
Je prens mes loix de vous ; votre maître eſt le mien ;
De mon frère, & de moi, ſoyez l'heureux lien.
Soyez-le de l'Etat, & que ce jour commence
Mon bonheur & le votre, & la paix de la France.

Vous,

Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la Cour un ſi grand changement.
Moi, ſans perdre de tems, dans ce jour d'allégreſſe,
Qui m'a rendu mon Roi, mon frère & ma maitreſſe,
D'un bras vraiment Français je vais dans nos remparts,
Sous nos Lys triomphans briſer les Léopards.
Soyez libre, partez, & de mes ſacrifices
Allez offrir au Roi vos heureuſes prémices.
Puiſſai-je à ſes genoux, préſenter aujourd'hui
Celle qui m'a domté, qui me ramène à lui,
Qui d'un Prince ennemi fait un ſujet fidelle,
Changé par ſes regards & vertueux par elle.

(*à part.*) NEMOURS.

Il fait ce que je veux, & c'eſt pour m'accabler!
(*à Adélaïde.*)
Prononcez notre arrêt, Madame, il faut parler.

VENDOME.

Eh quoi! vous demeurez interdite & muette!
De mes ſoumiſſions êtes-vous ſatisfaite?
Eſt-ce aſſez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
Faut-il encor ma vie, ingrate? elle eſt à vous.
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne ſans peine
Ce ſang infortuné proſcrit par votre haine.

ADELAÏDE.

Seigneur, mon cœur eſt juſte; on ne m'a vû jamais
Mépriſer vos bontés, & haïr vos bienfaits;
Mais je ne puis penſer qu'à mon peu de puiſſance
Vendôme ait attaché le deſtin de la France;
Qu'il n'ait lû ſon devoir que dans mes faibles yeux;
Qu'il ait beſoin de moi pour être vertueux.

Vos desseins ont sans doute une source plus pure ;
Vous avez consulté le devoir, la nature ;
L'amour a peu de part, où doit régner l'honneur.

VENDOME.

L'amour seul a tout fait, & c'est là mon malheur ;
Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe !
Dussai-je vous déplaire & forcer votre cœur,
L'autel est prêt ; venez.

NEMOURS.

Vous osez ? . . . .

ADELAÏDE.

Non, Seigneur.
Avant que je vous cède, & que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
Le sort met entre nous un obstacle éternel.
Je ne puis être à vous.

VENDOME.

Nemours.... ingrate... Ah Ciel !
C'en est donc fait.... mais non.... mon cœur sait se contraindre.
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,
Dans ces premiers transports étouffer mon amour ;
Et par un promt aveu, qui m'eût gueri sans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coute.
Mais je vous rends justice ; & ces séductions,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le saisisse,
Ce poison préparé des mains de l'artifice,

Sont

Sont les armes d'un ſexe auſſi trompeur que vain,
Que l'œil de la raiſon regarde avec dédain.
Je ſuis libre par vous. Cet art que je déteſte,
Cet art qui m'enchaina, briſe un joug ſi funeſte;
Et je ne prétens pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, & ſouffrir des mépris.
Montrez moi ſeulement ce rival qui ſe cache;
Je lui cède avec joye un poiſon qu'il m'arrache.
Je vous dédaigne aſſez tous deux pour vous unir,
Perfide! & c'eſt ainſi que je dois vous punir.

ADELAÏDE.

Je devrais ſeulement vous quitter & me taire;
Mais je ſuis accuſée, & ma gloire m'eſt chère.
Votre frère eſt préſent, & mon honneur bleſſé
Doit repouſſer les traits dont il eſt offenſé.
Pour un autre que vous ma vie eſt deſtinée;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime, & je ferais indigne devant vous
De celui que mon cœur s'eſt promis pour époux,
Indigne de l'aimer, ſi par ma complaiſance
J'avais à votre amour laiſſé quelque eſpérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, & qui n'eſt plus à moi.
Je vous devais beaucoup; mais une telle offenſe
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaiſſance:
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
A mes yeux indignés ne ſont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine;
Mais après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejetté vos vœux, que je n'ai point bravés.

J'ai voulu votre eſtime, & vous me la devez.

VENDOME.

Je vous dois ma colère, & ſachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc, vous attendiez, pour oſer m'accabler,
Que Némours fût préſent, & me vît immoler ?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si... mais il n'a point vû vos funeſtes apas ;
Mon frère trop heureux ne vous connaiſſait pas.
Nommez donc mon rival : mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais : mon cœur ne peut feindre longtems :
Je vous traine à l'autel à ſes yeux expirans ;
Et ma main ſur ſa cendre à votre main donnée
Va tremper dans le ſang les flambeaux d'hyménée.
Je ſais trop qu'on a vû lâchement abuſés
Pour des mortels obſcurs des Princes mépriſés ;
Et mes yeux perceront, dans la foule inconnuë,
Juſqu'à ce vil objet qui ſe cache à ma vuë.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne oſez-vous l'accuſer ?

VENDOME.

Et pourquoi, vous, mon frère, oſez-vous l'excuſer ?
Eſt-il vrai que de vous elle était ignorée ?
Ciel ! à ce piége affreux ma foi ſerait livrée !
Tremblez.

NEMOURS.

Moi, que je tremble ! Ah ! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi ſeul m'as livré.
J'ai forcé trop longtems mes tranſports au ſilence :

Con-

Connais-moi donc, barbare, & rempli ta vengeance.
Connais un desespoir à tes fureurs égal.
Frape, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

VENDOME.

Toi, cruel! toi, Némours?

NEMOURS.

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus secrette a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le seul bien sur la terre où j'ai pû m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
Par tes égaremens juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors,
L'excès des passions qui dévorent une ame.
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frère est mon rival, & je l'ai combattu.
J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;
Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,
Ni le lieu, ni le tems, ni surtout ton courage;
Je n'ai vû que ma flamme, & ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié.
Sois cruël comme moi, puni-moi sans pitié:
Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
A la face des Cieux je lui donne ma foi;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.

Frape,

Frape, & qu'après ce coup ta cruauté jalouſe
Traine aux pieds des autels ta ſœur, & mon épouſe.
Frape, dis-je : oſes-tu ?

VENDOME.

Traitre, c'en eſt aſſez.
Qu'on l'ôte de mes yeux : ſoldats, obéïſſez.

ADELAÏDE.

(*aux ſoldats.*) (*à Vendome.*)
Non, demeurez, cruels... Ah ! Prince, eſt-il poſſible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible ?
Seigneur !

NEMOURS.

Vous le prier ? plaignez le plus que moi.
Plaignez-le : il vous offenſe, il a trahi ſon Roi.
Va, je ſuis dans ces lieux plus puiſſant que toi-même ;
Je ſuis vengé de toi : l'on te hait, & l'on m'aime.

ADELAÏDE.

(*à Némours.*) (*à Vendôme.*)
Ah cher Prince !... Ah ! Seigneur, voyez à vos genoux...

VENDOME.

(*aux ſoldats.*) (*à Adélaïde.*)
Qu'on m'en réponde, allez : Madame, levez vous.
Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poiſon verſé ſur ma bleſſure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu : Si vous voyez les effets de ma rage,
N'en accuſez que vous ; nos maux ſont votre ouvrage.

ADELAÏDE.

Je ne vous quitte pas : Ecoutez-moi, Seigneur.

VEN-

VENDOME.

Eh bien, achevez donc de déchirer mon cœur :
Parlez.

SCENE IV.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE, COUCY, DANGESTE, un Officier, Soldats.

COUCY.

J'Allais partir : un peuple téméraire
Se ſoulève en tumulte au nom de votre frère.
Le deſordre eſt partout : vos ſoldats conſternés
Déſertent les drapeaux de leurs Chefs étonnés ;
Et pour comble de maux, vers la ville allarmée
L'ennemi raſſemblé fait marcher ſon armée.

VENDOME.

Allez, cruelle, allez ; vous ne jouïrez pas
Du fruit de votre haine, & de vos attentats :
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(*à l'Officier.*) (*à Coucy.*)
Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez ſur ce traître.

SCENE V.

NEMOURS, COUCY.

COUCY.

LE ſeriez-vous, Seigneur ? auriez-vous démenti
Le ſang de ces héros dont vous êtes ſorti ?

Auriez-

Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre, & ceux de la nature ?
Un Prince à cet excès pourrait-il s'oublier ?

NEMOURS.

Non ; mais suis-je réduit à me justifier ?
Coucy, ce peuple est juste ; il t'apprend à connaître
Que mon frère est rebelle, & que Charle est son maître.

COUCY.

Ecoutez : Ce serait le comble de mes vœux,
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France désolée,
A nos dissensions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé,
Menaçant cet Etat par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public servir votre disgrace.
Raprochez les partis ; unissez vous à moi,
Pour calmer votre frère, & fléchir votre Roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

NEMOURS.

Ne vous en flattez pas ; vos soins sont inutiles.
Si la discorde seule avoit armé mon bras,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas,
Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obstacle plus grand s'opose à ce retour.

COUCY.

Et quel est-il, Seigneur ?

NEMOURS.

Ah ! reconnais l'amour,
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,

Qui

Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

COUCY.

Ciel ! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles desseins ?
L'amour subjuguer tout ? ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses ?
Des frères se haïr, & naitre en tous climats
Des passions des grands le malheur des Etats ?
Prince, de vos amours laissons là le mistère.
Je vous plains tous les deux ; mais je sers votre frère.
Je vais le seconder ; je vais me joindre à lui,
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle :
Je vois les passions plus puissantes que moi ;
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
Mon devoir a parlé ; je vous laisse, & j'y vole.
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole,
Elle me suffira.

NEMOURS.

Je vous la donne.

COUCY.

Et moi
Je voudrais de ce pas porter la sienne au Roi ;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos Tyrans une union si chère.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troisiéme acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

NEMOURS, ADELAIDE, DANGESTE.

NEMOURS.

NOn, non, ce peuple en vain s'armait pour ma défenſe:
Mon frère teint de ſang, enyvré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier & plus cruel,
Va traîner à mes yeux ſa victime à l'autel.
Je ne ſuis donc venu diſputer ma conquête,
Que pour être témoin de cette horrible fête!
Et dans le deſeſpoir d'un impuiſſant courroux,
Je ne puis me venger qu'en me privant de vous!
Partez, Adélaïde.

ADELAÏDE.

Il faut que je vous quitte!....
Quoi, vous m'abandonnez!.. vous ordonnez ma fuite!

NEMOURS.

Il le faut: chaque inſtant eſt un péril fatal;
Vous êtes une eſclave aux mains de mon rival.
Remercions le Ciel, dont la bonté propice
Nous ſuſcite un ſecours aux bords du précipice.
Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas;
Sa vigilance adroite a ſéduit des ſoldats.
(*à Dangeſte.*)
Dangeſte, ſes malheurs ont droit à tes ſervices;

Je

Je ſuis loin d'exiger d'injuſtes ſacrifices;
Je reſpecte mon frère, & je ne prétens pas
Conſpirer contre lui dans ſes propres Etats.
Ecoute ſeulement la pitié qui te guide;
Ecoute un vrai devoir, & ſauve Adélaïde.

ADELAÏDE.

Hélas! ma délivrance augmente mon malheur,
Je déteſtais ces lieux, j'en ſors avec terreur.

NEMOURS.

Privez-moi par pitié d'une ſi chère vuë.
Tantôt à ce départ vous étiez réſoluë;
Le deſſein était pris, n'oſez-vous l'achever?

ADELAÏDE.

Ah, quand j'ai voulu fuir, j'eſpérais vous trouver.

NEMOURS.

Priſonnier ſur ma foi dans l'horreur qui me preſſe,
Je ſuis plus enchainé par ma ſeule promeſſe,
Que ſi de cet Etat les Tyrans inhumains
Des fers les plus peſans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre;
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous ſuivre;
Cet ami vous conduit par des détours obſcurs,
Qui vous rendront bientôt ſous ces coupables murs.
De la Flandre à ſa voix on doit ouvrir la porte;
Du Roi ſous les remparts il trouvera l'eſcorte.
Le tems preſſe, évitez un ennemi jaloux.

ADELAÏDE.

Je vois qu'il faut partir... cher Némours, & ſans vous!

NEMOURS.

L'amour nous a rejoints, que l'amour nous ſépare.

ADE-

ADELAÏDE.

Qui ! moi ? que je vous laiſſe au pouvoir d'un barbare ?
Seigneur, de votre ſang l'Anglais eſt altéré ;
Ce ſang à votre frère eſt-il donc ſi ſacré ?
Craindra-t-il d'accorder, dans ſon courroux funeſte,
Aux alliés qu'il aime, un rival qu'il déteſte ?

NEMOURS.

Il n'oſerait.

ADELAÏDE.

Son cœur ne connait point de frein ;
Il vous a menacé, menace-t-il en vain ?

NEMOURS.

Il tremblera bientôt ; le Roi vient & nous venge ;
La moitié de ce peuple à ſes drapeaux ſe range.
Allez. Si vous m'aimez, dérobez vous aux coups
Des foudres allumés grondans autour de nous,
Au tumulte, au carnarge, au deſordre effroyable,
Dans des murs pris d'aſſaut, malheur inévitable :
Mais craignez encor plus mon rival furieux,
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ſes yeux.
Je frémis de vous voir encor ſous ſa puiſſance ;
Redoutez ſon amour autant que ſa vengeance ;
Cédez à mes douleurs ; qu'il vous perde, partez.

ADELAÏDE.

Et vous vous expoſez ſeul à ſes cruautés !

NEMOURS.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère ;
Et bientôt mon apui lui devient néceſſaire.

ADELAÏDE.

Auſſi-bien que mon cœur mes pas vous ſont ſoumis.
Eh bien, vous l'ordonnez, je pars & je frémis !

Je

Je ne ſais... mais enfin la fortune jalouſe
M'a toûjours envié le nom de votre épouſe.

NEMOURS.

Partez avec ce nom. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins ſolemnels;
Inutiles garants d'une foi ſi ſacrée,
La rendront plus connuë, & non plus aſſurée.
Vous, mânes des Bourbons, Princes, Rois mes ayeux;
Du ſéjour des héros tournez ici les yeux.
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme;
Confirmez mes ſermens, ma tendreſſe & ma flamme;
Adoptez la pour fille, & puiſſe ſon époux
Se montrer à jamais digne d'elle & de vous!

ADELAÏDE.

Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'allarmes;
Cher époux; cher amant....

NEMOURS.

Quoi, vous verſez des larmes!
C'eſt trop tarder, adieu... Ciel! quel tumulte affreux!

SCENE II.

ADELAIDE, NEMOURS, VENDOME, Gardes.

VENDOME.

JE l'entends, c'eſt lui-même: arrête, malheureux;
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

NEMOURS.

Il ne te trahit point, mais il t'offre ſa tête.
Porte à tous les excès ta haine & ta fureur;

Va, ne perds point de tems, le Ciel arme un vengeur.
Tremble, ton Roi s'aproche; il vient, il va paraitre.
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton Maitre.

VENDOME.

Il pourra te venger, mais non te ſecourir;
Et ton ſang....

ADELAÏDE.

Non, cruel, c'eſt à moi de mourir.
J'ai tout fait, c'eſt par moi que ta garde eſt ſéduite;
J'ai gagné tes ſoldats, j'ai préparé ma fuite.
Puni ces attentats, & ces crimes ſi grands,
De ſortir d'eſclavage, & de fuir ſes tyrans:
Mais reſpecte ton frère, & ſa femme, & toi-même;
Il ne t'a point trahi, c'eſt un frère qui t'aime;
Il voulait te ſervir, quand tu veux l'oprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
L'amour n'eſt-il en toi qu'un juge inexorable?

VENDOME.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable;
C'eſt vous qui le perdez, vous qui l'aſſaſſinez;
Vous par qui tous nos jours étaient empoiſonnés;
Vous, qui pour leur malheur armiez des mains ſi chères,
Puiſſe tomber ſur vous tout le ſang des deux frères!
Vous pleurez! mais vos pleurs ne peuvent me tromper;
Je ſuis prêt à mourir, & prêt à le fraper.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma faibleſſe.
Oui, je vous aime encor; le tems, le péril preſſe.
Vous pouvez à l'inſtant parer le coup mortel;
Voilà ma main, venez; ſa grace eſt à l'autel.

ADE-

ADELAÏDE.

Moi, Seigneur ?

VENDOME.

C'eſt aſſez.

ADELAÏDE.

Moi, que je le trahiſſe !

VENDOME.

Arrêtez... répondez....

ADELAÏDE.

Je ne puis.

VENDOME.

Qu'il périſſe.

NEMOURS.

Ne vous laiſſez pas vaincre en ces affreux combats ;
Oſez m'aimer aſſez pour vouloir mon trépas ;
Abandonnez mon ſort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des coups de ce barbare ;
Et ſi vous ſuccombiez à ſon lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

VENDOME.

Qu'on l'entraîne à la tour : allez : qu'on m'obéiſſe.

SCENE III.

VENDOME, ADELAIDE.

ADELAÏDE.

Vous, cruel ! vous feriez cet affreux ſacrifice !
De ſon vertueux ſang vous pourriez vous couvrir !
Quoi, voulez-vous ?...

VENDOME.

Je veux vous haïr & mourir;
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois,
Que le jour où l'amour nous a perdu tous trois.
Laissez moi : votre vuë augmente mon suplice.

SCENE IV.

VENDOME, ADELAIDE, COUCY.

ADELAÏDE *à Coucy.*

Ah ! je n'attends plus rien que de votre justice,
Coucy, contre un cruel osez me secourir.

VENDOME.

Garde toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

ADELAÏDE.

J'atteste ici le Ciel...

VENDOME.

Qu'on l'ôte de ma vuë.
Ami, délivrez moi d'un objet qui me tuë.

ADELAÏDE.

Va, tyran, c'en est trop, va, dans mon desespoir,
J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir;
J'ai cru, malgré ta rage, à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en serait respectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
Tigre ! je t'abandonne à toute ta fureur.

Dans ton féroce amour, immole tes victimes ;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes ;
Mais compte encor la tienne : un vengeur va venir,
Par ton juste suplice, il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts ; tombe, & péris sans gloire,
Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom justement abhorrés,
La haine & le mépris que tu m'as inspirés.

SCENE V.

VENDOME, COUCY.

VENDOME.

OUi, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche ;
Que la main de la haine, & que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

(*Il tombe dans un fauteuil.*)

COUCY.

Il ne se connait plus, il succombe à sa rage.

VENDOME.

Eh bien, souffriras-tu ma honte & mon outrage ?
Le tems presse ; veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide & l'épouse à mes yeux ?
Tu crains de me répondre ! attens-tu que le traître
Ait soulevé mon peuple, & me livre à son Maître ?

COUCY.

Je vois trop, en effet, que le parti du Roi

Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la fédition la flamme reprimée
Vit encor dans les cœurs en fecret rallumée.

VENDOME.

C'eft Némours qui l'allume, il nous a trahi tous.

COUCY.

Je fuis loin d'excufer fes crimes envers vous;
La fuite en eft funefte, & me remplit d'allarmes.
Dans la plaine déja les Français font en armes;
Et vous êtes perdu, fi le peuple excité
Croit dans la trahifon trouver fa fûreté.
Vos dangers font accrus.

VENDOME.

Eh bien, que faut-il faire?

COUCY.

Les prévenir, domter l'amour & la colère.
Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti fûr, affez de fermeté.
Nous pouvons conjurer, ou braver la tempête;
Quoi que vous décidiez, ma main eft toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Apaifer avec gloire un Monarque irrité;
Ne vous rebutez pas. Ordonnez, & j'efpère
Signer en votre nom cette paix falutaire:
Mais s'il vous faut combattre, & courir au trépas,
Vous favez qu'un ami ne vous furvivra pas.

VENDOME.

Ami, dans le tombeau, laiffe-moi feul defcendre;
Vi pour fervir ma caufe, & pour venger ma cendre;
Mon deftin s'accomplit, & je cours l'achever;

Qui

Qui ne veut que la mort eſt ſûr de la trouver ;
Mais je la veux terrible, & lorſque je ſuccombe ;
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCY.

Comment ! de quelle horreur vos ſens ſont poſſédés !

VENDOME.

Il eſt dans cette tour, où vous ſeul commandez ;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

COUCY.

De qui me parlez-vous, Seigneur, de votre frère ?

VENDOME.

Non ; je parle d'un traître, & d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre, & qui m'a tout ravi.
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.

COUCY.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

VENDOME.

Dès longtems du perfide ils ont proſcrit le ſang.

COUCY.

Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc ?

VENDOME.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère ;
J'obéis à ma rage, & veux la ſatisfaire.
Que m'importe l'Etat, & mes vains alliés ?

COUCY.

Ainſi donc à l'amour vous le ſacrifiez ?
Et vous me chargez, moi, du ſoin de ſon ſuplice !

VENDOME.

Je n'attends pas de vous cette promte juſtice.
Je ſuis bien malheureux ! bien digne de pitié !
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !
Ah ! trop heureux Dauphin, c'eſt ton ſort que j'envie;
Ton amitié, du moins, n'a point été trahie;
Et Taugui du Châtel, quand tu fus offenſé,
T'a ſervi ſans ſcrupule, & n'a pas balancé.
Allez, Vendôme encor, dans le ſort qui le preſſe,
Trouvera des amis qui tiendront leur promeſſe;
D'autres me ſerviront, & n'allégueront pas
Cette triſte vertu, l'excuſe des ingrats.

COUCY (*après un long ſilence.*)

Non, j'ai pris mon parti. Soit crime, ſoit juſtice;
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahiſſe.
Je ne ſouffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils momens, vous éprouviez la foi.
Quand un ami ſe perd, il faut qu'on l'avertiſſe,
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice;
Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre courroux;
Vous y voulez tomber, je m'y jette avec vous;
Et vous reconnaîtrez, au ſuccès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, & s'il vous fut fidèle.

VENDOME.

Je revois mon ami — vengeons-nous, vole — attend. —
Non, va, te dis-je, frape, & je mourrai content.
Qu'à l'inſtant de ſa mort, à mon impatience,
Le canon des remparts annonce ma vengeance.
J'irai, je l'aprendrai ſans trouble & ſans effroi,

A l'objet odieux qui l'immole par moi.
Allons.

COUCY.

En vous rendant ce malheureux fervice ;
Prince, je vous demande un autre facrifice.

VENDOME.

Parle.

COUCY.

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux,
Protecteur infolent, commande fous mes yeux ;
Je ne veux pas fervir un Tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger fans être fon efclave ?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un apui ?
Pour mourir avec vous, ai-je befoin de lui ?
Du fort de ce grand jour laiffez moi la conduite.
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite ;
Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder ;
Jufqu'au dernier moment je veux feul commander.

VENDOME.

Pourvû qu'Adélaïde, au defefpoir réduite,
Pleure en larmes de fang l'amant qui l'a féduite ;
Pourvû que de l'horreur de fes gémiffemens,
Ma fureur fe repaiffe à mes derniers momens ;
Tout le refte eft égal, & je te l'abandonne ;
Prépare le combat, agi, difpofe, ordonne.
Ce n'eft plus la victoire où ma fureur prétend ;
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs defefpérés, qu'importe un peu de gloire ?
Périffe ainfi que moi ma funefte mémoire !
Périffe avec mon nom le fouvenir fatal

D'une

D'une indigne maitresse, & d'un lâche rival!

COUCY.

Je l'avouë avec vous, une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle:
C'était avant ce coup qu'il nous falait mourir:
Mais je tiendrai parole, & je vais vous servir.

Fin du quatrième Acte.



ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VENDOME, un Officier, Gardes.

VENDOME.

O Ciel! me faudra-t-il de momens en momens,
Voir & des trahifons & des foulévemens?
Eh bien, de ces mutins l'audace eft terraffée?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vû, leur foule eft difperfée.

VENDOME.

L'ingrat de tous côtés m'oprimait aujourd'hui;
Mon malheur eft parfait, tous les cœurs font à lui.
Dangefte eft-il puni de fa fourbe cruelle?

L'OFFICIER.

Le glaive a fait couler le fang de l'infidelle.

VENDOME.

Ce foldat, qu'en fecret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur, & déja vers la tour il s'avance.

VENDOME.

Je vais donc à la fin jouïr de ma vengeance.
Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté;
Il a vû ma fureur avec tranquillité.
On ne foulage point des douleurs qu'on méprife;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance foit mife.

Vous,

Vous, que fur nos remparts on porte nos drapeaux;
Allez, qu'on fe prépare à des périls nouveaux.
Vous fortez d'un combat, un autre vous apelle;
Ayez la même audace avec le même zèle;
Imitez votre maitre; & s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*feul.*)

Le fang, l'indigne fang qu'a demandé ma rage,
Sera du moins, pour moi, le fignal du carnage.
Un bras vulgaire & fûr va punir mon rival;
Je vais être fervi, j'attends l'heureux fignal.
Némours, tu vas périr, mon bonheur fe prépare....
Un frère affaffiné! quel bonheur! ah, barbare!
S'il eft doux d'accabler fes cruels ennemis,
Si ton cœur eft content, d'où vient que tu frémis?
Allons.... mais quelle voix gémiffante & févère
Crie au fond de mon cœur, arrête, il eft ton frère!
Ah! Prince infortuné, dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus faints; Némours fut ton ami.
O jours de notre enfance! ô tendreffes paffées!
Il fut le confident de toutes mes penfées.
Avec quelle innocence & quels épanchemens,
Nos cœurs fe font apris leurs premiers fentimens!
Que de fois partageant mes naiffantes allarmes,
D'une main fraternelle effuya-t-il mes larmes!
Et c'eft moi qui l'immole! & cette même main,
D'un frère que j'aimai, déchirerait le fein!
O paffion funefte! ô douleur qui m'égare!
Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
Je fens combien le crime eft un fardeau cruel!

Mais,

Mais, que dis-je! Némours eſt le ſeul criminel.
Je reconnais mon ſang, mais c'eſt à ſa furie;
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie;
Il aime Adélaïde... Ah! trop jaloux tranſport!
Il l'aime, eſt-ce un forfait qui mérite la mort?
Hélas! malgré le tems, & la guerre & l'abſence,
Leur tranquille union croiſſait dans le ſilence;
Ils nourriſſaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoiſonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
Il me trompe, il me hait; n'importe, il eſt mon frère!
Il ne périra point. Nature, je me rens;
Je ne veux point marcher ſur les pas des Tyrans.
Je n'ai point entendu le ſignal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide;
Il en eſt tems.

SCENE II.

VENDOME, l'Officier des Gardes.

VENDOME.

Que l'on ſauve Némours;
Portez mon ordre, allez, répondez de ſes jours.

L'OFFICIER.

Hélas, Seigneur! j'ai vû, non loin de cette porte,
Un corps ſouillé de ſang qu'en ſecret on emporte;
C'eſt Coucy qui l'ordonne, & je crains que le ſort...

VENDOME.

(On entend le canon.)

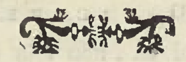
Quoi, déja!..... Dieu, qu'entens-je! Ah Ciel! mon frère eſt mort!
Il eſt mort, & je vis! Et la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé ſa perte!
Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, raviſſeur, aſſaſſin,
Voilà quel eſt Vendôme. Ah! vérité funeſte!
Je vois ce que je ſuis, & ce que je déteſte!
Le voile eſt déchiré, je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je ſuis donc parvenu!
Ah, Némours! ah, mon frère! ah, jour de ma ruïne!
Je ſens que je t'aimais, & mon bras t'aſſaſſine,
Mon frère!

L'OFFICIER.

Adélaïde, avec empreſſement,
Veut, Seigneur, en ſecret vous parler un moment.

VENDOME.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance;
Je ne puis ſoutenir ni ſouffrir ſa préſence.
Mais non. D'un parricide elle doit ſe venger;
Dans mon coupable ſang ſa main doit ſe plonger;
Qu'elle entre.... Ah! je ſuccombe, & ne vis plus qu'à peine!



SCENE

SCENE III.

VENDOME, ADELAIDE.

ADELAÏDE.

VOus l'emportez, Seigneur, & puiſque votre haine
(Comment puis-je autrement apeller en ce jour
Ces affreux ſentimens que vous nommez amour ?)
Puis-qu'à ravir ma foi, votre haine obſtinée
Veut, ou le ſang d'un frère, ou ce triſte hymenée.....
Puiſque je ſuis réduite au déplorable ſort
Ou de trahir Némours, ou de hâter ſa mort,
Et que de votre rage & miniſtre & victime,
Je n'ai plus qu'à choiſir mon ſuplice & mon crime,
Mon choix eſt fait, Seigneur, & je me donne à vous.
Par le droit des forfaits vous êtes mon époux.
Briſez les fers honteux dont vous chargez un frère;
De Lille, ſous ſes pas abaiſſez la barrière;
Que je ne tremble plus pour des jours ſi chéris;
Je trahis mon amant, je le perds à ce prix.
Je vous épargne un crime, & ſuis votre conquête;
Commandez, diſpoſez, ma main eſt toute prête;
Sachez que cette main que vous tirannifez,
Punira la faibleſſe où vous me reduiſez.
Sachez qu'au Temple même, où vous m'allez conduire...
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous ſuffire.
Allons! Eh quoi! d'où vient ce ſilence affecté ?
Quoi, votre frère encor n'eſt point en liberté ?

VEN-

VENDOME.

Mon frère ?

ADELAÏDE.

Dieu puiſſant ! diſſipez mes allarmes !
Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes ?

VENDOME.

Vous demandez ſa vie. . . .

ADELAÏDE.

A ! qu'eſt-ce que j'entens !
Vous qui m'aviez promis . . . . .

VENDOME.

Madame, il n'eſt plus tems.

ADELAÏDE.

Il n'eſt plus tems ! Némours ! . . . .

VENDOME.

Il eſt trop vrai, cruelle !
Oui, vous avez dicté ſa ſentence mortelle.
Coucy pour nos malheurs a trop ſû m'obéïr ;
Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir,
Frapez ! que votre main contre moi ranimée
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
Oui, j'ai tué mon frère, & l'ai tué pour vous.
Vengez ſur un amant coupable, & ſanguinaire,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

ADELAÏDE.

Némours eſt mort ? barbare ! . . . .

VENDOME.

Oui : mais c'eſt de ta main

Que ſon ſang veut ici le ſang de l'aſſaſſin.

ADELAÏDE (*ſoutenuë par Taïſe & preſque évanouïe.*)

Il eſt mort!

VENDOME.

Ton reproche....

ADELAÏDE.

Epargne ma miſère :
Laiſſe moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime, & ton vain repentir.
Je veux encor le voir, l'embraſſer, & mourir.

VENDOME.

Ton horreur eſt trop juſte : eh bien, Adelaïde,
Pren ce fer, arme toi, mais contre un parricide;
Je ne mérite pas de mourir de tes coups,
Que ma main les conduiſe.

SCENE IV.

VENDOME, ADELAIDE, COUCY.

COUCY.

AH Ciel! que faites-vous?

VENDOME.

Laiſſez moi me punir, & me rendre juſtice.

ADELAÏDE *à Coucy.*

Vous, d'un aſſaſſinat vous êtes le complice?

VENDOME.

Miniſtre de mon crime, as-tu pû m'obeïr ?

COUCY.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous ſervir.

VENDOME.

Malheureux que je ſuis ! ta ſévère rudeſſe
A cent fois de mes ſens combattu la faibleſſe.
Ne devais-tu te rendre à mes triſtes ſouhaits,
Que quand ma paſſion t'ordonnait des forfaits !
Tu ne m'as obéï que pour perdre mon frère !

COUCY.

Lorſque j'ai refuſé ce ſanglant miniſtère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas ſoudain,
Du ſoin de vous venger charger une autre main ?

VENDOME.

L'amour, le ſeul amour, de mes ſens toûjours maître,
En m'ôtant ma raiſon, m'eût excuſé peut-être :
Mais toi, dont la ſageſſe, & les réflexions,
Ont calmé dans ton ſein toutes les paſſions,
Toi, dont j'avais tant craint l'eſprit ferme & rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide !

COUCY.

Eh bien, puiſque la honte avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir
D'un ſi juſte remords ont pénétré votre ame,
Puiſque malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre ſang, vous voudriez ſauver
Ce ſang dont vos fureurs ont voulu vous priver,

Je

Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous aprendre,
Que de vous-même enfin Coucy ſait vous défendre.
Connaiſſez-moi, Madame, & calmez vos douleurs.
(au Duc.) *(à Adelaïde.)*
Vous, gardez vos remords; & vous ſéchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois ſoit un jour ſalutaire.
Venez, paraiſſez, Prince, embraſſez votre frère.

SCENE V.

VENDOME, ADELAIDE, NEMOURS, COUCY.

ADELAÏDE.

NEmours!

VENDOME.

Mon frère!

ADELAÏDE.

Ah Ciel!

VENDOME.

Qui l'aurait pû penſer?

NEMOURS *(s'avançant du fond du Théâtre.)*

J'oſe encor te revoir, te plaindre & t'embraſſer.

VENDOME.

Mon crime en eſt plus grand, puiſque ton cœur l'oublie.

ADELAÏDE.

Coucy, digne héros, qui me donnez la vie!

VENDOME.

Il la donne à tous trois.

COUCY.

Un indigne aſſaſſin
Sur Nemours à mes yeux avait levé la main ;
J'ai frapé le barbare ; & prévenant encore
Leurs aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai fait donner ſoudain le ſignal odieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

VENDOME.

Après ce grand exemple, & ce ſervice inſigne,
Le prix que je t'en dois, c'eſt de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime eſt trop peſant pour moi ;
Mes yeux couverts d'un voile & baiſſés devant toi,
Craignent de rencontrer, & les regards d'un frère,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

NEMOURS.

Tous deux auprès du Roi, nous voulions te ſervir.
Quel eſt ton deſſein ? parle.

VENDOME.

De me punir,
De nous rendre à tous trois une égale juſtice ;
D'expier devant vous, par le plus grand ſuplice,
Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
L'amour & le courroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde, & ma flamme cruelle,
Dans mon cœur déſolé s'irrite encor pour elle.
Coucy ſait à quel point j'adorais ſes apas,

Quand ma jaloufe rage ordonnait ton trépas ;
Dévoré, malgré moi, du feu qui me poffède,
Je l'adore encor plus, & mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur, je la mets dans tes bras :
Aimez vous : mais au moins ne me haïffez pas.

NEMOURS (*à fes pieds.*)

Moi vous haïr jamais ! Vendôme, mon cher frère !
J'ofai vous outrager... vous me fervez de père.

ADELAÏDE.

Oui, Seigneur, avec lui j'embraffe vos genoux ;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de ma douleur foufferte.

VENDOME.

Ah ! c'eft trop me montrer mes malheurs & ma perte !
Mais vous m'aprenez tous à fuivre la vertu.
Ce n'eft point à demi que mon cœur eft rendu.
(*à Nemours.*)
Trop fortunés époux, oui, mon ame attendrie
Imite votre exemple, & chérit fa patrie.
Allez aprendre au Roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords, & vos félicités.
Allez ; ainfi que vous, je vai le reconnaitre.
Sur nos remparts foumis amenez votre Maître,
Il eft déja le mien : nous, allons à fes pieds
Abaiffer fans regret nos fronts humiliés.
J'égalerai pour lui votre intrépide zèle ;
Bon Français, meilleur frère, ami, fujet fidèle ;
Es-tu content, Coucy ?

COUCY.

J'ai le prix de mes soins ;
Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.

Fin du cinquiéme & dernier acte.



LA FEMME QUI A RAISON,

COMEDIE

EN TROIS ACTES.

AVERTISSEMENT.

Cette petite Comédie est un impromptu de société, où plusieurs personnes mirent la main. Elle fit partie d'une petite fête qu'on donna au Roi Stanislas Duc de Lorraine en 1749.

ACTEURS.

M. DURU.

Mad. DURU.

Le Marquis D'OUTREMONT.

DAMIS, fils de M. Duru.

ERISE, fille de M. Duru.

M. GRIPON, correspondant de M. Duru.

MARTHE, suivante de Mad. Duru.

La Scène est chez Madame Duru, dans la ruë Thevenot à Paris.

LA FEMME QUI A RAISON, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame DURU, LE MARQUIS.

Mad. DURU.

MAis, mon très-cher Marquis, comment, en conscience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience,
Sans l'aveu d'un époux ? Le cas eſt inouï.

LE MARQUIS.

Comment ? Avec trois mots, un bon contrat, un oui;
Rien de plus agréable & rien de plus facile.
A vos commandemens votre fille eſt docile;
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour;
Elle a quelque indulgence, & moi beaucoup d'amour:

Pour votre intime ami dès longtems je m'affiche ;
Je me crois honnête homme, & je ſuis aſſez riche.
Nous vivons fort gaiment, nous vivrons encor mieux;
Et nos jours, croyez moi, ſeront délicieux.

Mad. DURU.

D'accord, mais mon mari?

LE MARQUIS.

Votre mari m'aſſomme.
Quel beſoin avons-nous de conſeils d'un tel homme?

Mad. DURU.

Quoi! pendant ſon abſence?...

LE MARQUIS.

Ah! les abſens ont tort.
Abſent depuis douze ans, c'eſt comme à-peu-près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'eſt pour vous amaſſer, avec ſa ladrerie,
Un bien que vous ſavez dépenſer noblement,
Je conſens qu'à ce prix il ſoit encor vivant;
Mais je le tiens pour mort auſſi-tôt qu'il s'aviſe
De vouloir diſpoſer de la charmante Eriſe.
Celle qui la forma doit en prendre le ſoin;
Et l'on n'arrange pas les filles de ſi loin.
Pardonnez...

Mad. DURU.

Je ſuis bonne, & vous devez connaître
Que pour Monſieur Duru, mon Seigneur & mon Maître,
Je n'ai pas un amour aveugle & violent.
Je l'aime... comme il faut... pas trop fort... ſenſément;
Mais je lui dois reſpect & quelque obéiſſance.

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, point du tout; vous vous moquez, je penſe.
Qui, vous? vous, du reſpect pour un Monſieur Duru?
Fort bien. Nous vous verrions, ſi nous l'en avions cru,
Dans un habit de ſerge, en un ſecond étage,
Tenir, ſans domeſtique, un fort plaiſant ménage.
Vous êtes Demoiſelle; & quand l'adverſité,
Malgré votre mérite & votre qualité,
Avec Monſieur Duru vous fit en biens commune,
Alors qu'il commençait à bâtir ſa fortune,
C'était à ce Monſieur faire beaucoup d'honneur;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur,
De ſouffrir qu'il joignit avec rude manière
A vos tendres apas ſa perſonne groſſière.
Voulez-vous pas encor aller ſacrifier
Votre charmante Eriſe au fils d'un uſurier?
De ce Monſieur Gripon, ſon très-digne compère?
Monſieur Duru, je penſe, a voulu cette affaire:
Il l'avait fort à cœur, & par reſpect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclurre aujourd'hui.

Mad. DURU.

Ne plaiſantez pas tant, il m'en écrit encore,
Et de ſon plein pouvoir dans ſa lettre il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh! de ce plein pouvoir que ne vous ſervez-vous,
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux?

Mad. DURU.

Hélas! à vos deſirs je voudrais condeſcendre;
Ce ſerait mon bonheur de vous avoir pour gendre:
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois;

J'ai prié mon mari de laisser à mon choix
Cet établissement de deux enfans que j'aime.
Monsieur Gripon me cause une frayeur extrême ;
Mais, tout Gripon qu'il est, il le faut ménager,
Ecrire encor dans l'Inde, examiner, songer.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raisons, des mesures commodes ;
Envoyer publier des bans aux Antipodes,
Pour avoir dans trois ans un refus clair & net.
De votre cher mari je ne suis pas le fait.
Du seul nom de Marquis sa grosse ame étonnée,
Croirait voir sa maison au pillage donnée.
Il aime fort l'argent, il connaît peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'attache à sa mère,
De cet amour ardent qu'elle voit sans colère,
Daignez former, Madame, un si tendre lien ;
Ordonnez mon bonheur, j'ose dire le sien.
Qu'à jamais à vos pieds je passe ici ma vie.

Mad. DURU.

Oh ça, vous aimez donc ma fille à la folie ?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô Ciel ! Pour croître mon bonheur,
Je compte à votre fils donner aussi ma sœur.
Vous aurez quatre enfans, qui d'une ame soumise,
D'un cœur toûjours à vous...



SCENE

SCENE II.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ERISE.

LE MARQUIS.

Ah! venez, belle Erise;
Fléchissez votre mère, & daignez la toucher;
Je ne la connais plus, c'est un cœur de rocher.

Mad. DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille;
Qui veut obstinément être de la famille.
Il est pressant; je crains que l'ardeur de ce feu;
Le rendant importun, ne vous déplaise un peu.

ERISE.

Oh! non, ne craignez rien; s'il n'a pu vous déplaire;
Croyez que contre lui je n'ai point de colère:
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon respect est la preuve si claire?

Mad. DURU.

Je ne commande point.

ERISE.

Pardonnez moi, ma mère;
Vous l'avez commandé; mon cœur en est témoin.

LE MARQUIS.

De me justifier elle-même prend soin.
Nous sommes deux ici contre vous. Ah! Madame,
Soyez sensible aux feux d'une si pure flamme;
Vous l'avez allumée, & vous ne voudrez point

Voir

Voir mourir ſans s'unir ce que vous avez joint.
(*à Eriſe.*)
Parlez donc, aidez moi. Qu'avez-vous à ſourire ?

ERISE.

Mais vous parlez ſi bien que je n'ai rien à dire ;
J'aurais peur d'être trop de votre ſentiment,
Et j'en ai dit, me ſemble, aſſez honnêtement.

Mad. DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il eſt fort néceſſaire
De conclurre au plutôt cette importante affaire.
C'eſt pitié de vous voir ainſi ſécher tous deux ;
Et mon bonheur dépend du ſuccès de vos vœux.
Mais mon mari !

LE MARQUIS.

Toûjours ſon mari ! ſa faibleſſe
De cet épouvantail s'inquiéte ſans ceſſe.

ERISE.

Il eſt mon père.

SCENE III.

Madame DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS.

DAMIS.

Ah ah ! l'on parle donc ici
D'hyménée & d'amour ? Je veux m'y joindre auſſi.
Votre bonté pour moi ne s'eſt point démentie ;
Ma mère me mettra, je crois, de la partie.
Monſieur a la bonté de m'accorder ſa ſœur ;

Je compte abſolument jouïr de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendreſſe pure;
Je l'aime éperdument, & mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive paſſion.
Voyez-vous, je ſuis homme à perdre la raiſon;
Enfin, c'eſt un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une nôce après tout ſuffira pour nous quatre.
Il n'eſt pas trop commun de ſavoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un ſeul coup de plume,
Par un ſeul mot, ma mère, & contre la coutume,
C'eſt un plaiſir divin qui n'apartient qu'à vous,
Et vous ſerez, ma mère, heureuſe autant que nous.

LE MARQUIS.

Je réponds de ma ſœur, je réponds de moi-même;
Mais Madame balance, & c'eſt en vain qu'on aime.

ERISE.

Ah! vous êtes ſi bonne! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils ſi cher à votre cœur?
Son amour eſt ſi vrai, ſi pur, ſi raiſonnable!
Vous l'aimez, voulez-vous le rendre miſérable?

DAMIS.

Deſeſpérerez-vous par tant de cruautés,
Une fille toûjours ſouple à vos volontés?
Elle aime tout de bon, & je me perſuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ERISE.

Je connais bien mon frère, & j'ai lu dans ſon cœur:
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi, j'obéirai ſans replique à ma mère.

DAMIS.

DAMIS.

Je parle pour ma sœur.

ERISE.

Je parle pour mon frère.

LE MARQUIS.

Moi, je parle pour tous.

Mad. DURU.

Ecoutez donc tous trois.

Vos amours sont charmans,& vos goûts sont mon choix:
Je sens combien m'honore une telle alliance;
Mon cœur à vos plaisirs se livre par avance.
Nous serons tous contens, ou bien je ne pourrai:
J'ai donné ma parole, & je vous la tiendrai.

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Ah!

Mad. DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Toujours des mais? vous allez encor dire,
Mais mon mari.

Mad. DURU.

Sans doute.

ERISE.

Ah! quel coups!

DAMIS.

Quel martyre!

Mad. DURU.

Oh! laissez-moi parler. Vous saurez, mes enfans,
Que quand on m'épousa j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons soins de votre honoré pére:
Sa fortune déja commençait à se faire;
Il eut l'art d'amasser & de garder du bien

En

En travaillant beaucoup & ne dépenſant rien.
Il me recommanda, quand il quitta la France,
De fuir toûjours le monde, & ſur-tout la dépenſe.
J'ai dépenſé beaucoup à vous bien élever ;
Malgré moi le beau monde eſt venu me trouver.
Au fond d'un galetas il réléguait ma vie,
Et plus honnêtement je me ſuis établie.
Il voulait que ſon fils, en bonnet, en rabat,
Traînât dans le Palais la robe d'Avocat :
Au Régiment du Roi je le fis Capitaine.
Il prétend aujourd'hui, ſous peine de ſa haine,
Que de Monſieur Gripon, & la fille & le fils,
Par un beau mariage avec nous ſoient unis.
Je l'empêcherai bien, j'y ſuis fort réſolue.

DAMIS.

Et nous auſſi.

Mad. DURU.

Je crains quelque déconvenue,
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

Mad. DURU.

Son cher Correſpondant,
Maître Iſaac Gripon, d'une ame fort rebourſe,
Ferme depuis un an les cordons de ſa bourſe.

DAMIS.

Il vous en reſte aſſez.

Mad. DURU.

Oui, mais j'ai conſulté....

LE MARQUIS.

Hélas! conſultez nous.

Mad. DURU.

Sur la validité
D'une telle démarche ; & l'on dit qu'à votre âge
On ne peut ſûrement contracter mariage
Contre la volonté d'un propre père.

DAMIS.

Non,
Lorſque ce propre père, étant dans la maiſon,
Sur ſon droit de préſence obſtinément ſe fonde :
Mais quand ce propre père eſt dans un bout du monde,
On peut à l'autre bout ſe marier ſans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ce qu'il faut faire, & quand ? Dès aujourd'hui.

SCENE IV.

Mad. DURU, le Marquis, ERISE, DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

VOilà Monſieur Gripon qui veut forcer la porte ;
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe.
Ce ſont ſes propres mots, faut-il qu'il entre ?

Mad. DURU.

Hélas !
Il le faut bien ſouffrir. Voyons quel eſt ce cas.



SCENE V.

Mad. DURU, le Marquis, ERISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

Mad. DURU.

Si tard, Monſieur Gripon! quel ſujet vous attire?

M. GRIPON.

Un bon ſujet.

Mad. DURU.

Comment?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque préſent de l'Inde?

M. GRIPON.

Oh! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre père, & je le porte ici.
Ma fille eſt votre bru, mon fils eſt votre gendre;
Ils le ſeront du moins, & ſans beaucoup attendre.
Liſez. (*Il lui donne une lettre.*)

Mad. DURU.

L'ordre eſt très-net, que faire?

M. GRIPON.

A votre chef
Obéir ſans replique, & tout bâcler en bref.
Il reviendra bientôt; & même, par avance,
Son Commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de tems à perdre; ayez la charité
De dépêcher la choſe avec célérité.

Mad. DURU.

La propofition, mes enfans, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous ?

DAMIS, ERISE *enfemble.*

Tout comme vous, ma mère.

LE MARQUIS *à Mr. Gripon.*

De nos communs defirs il faut preffer l'effet.
Ah! que de cet hymen mon cœur eft fatisfait!

M. GRIPON.

Que ça vous fatisfaffe, ou que ça vous déplaife,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me fens pas d'aife.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aife ?

LE MARQUIS.

Mais... j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire ?

LE MARQUIS.

Oui, je fuis ferviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,
De Madame fa femme, & furtout de fa fille.
Cet hymen eft fi cher, fi précieux pour moi!..
Je fuis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,
Ces amis du logis font de mauvais augure.
Madame, fans amis, hâtons-nous de conclure.

ERISE.

Quoi, fi-tôt ?

Mad,

Mad. DURU.

Sans donner le tems de consulter,
De voir ma bru, mon gendre, & sans les présenter?
C'est pousser avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour se bien marier il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevû son conjoint.

Mad. DURU.

Oui, d'accord,
On s'en aime bien mieux; mais je voudrais d'abord,
Moi, mère, & qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embrasser votre fille & voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Phlipotte est en tout mon portrait.

Mad. DURU.

Les aimables enfans!

DAMIS.

Oh! Monsieur, je vous jure
Qu'on ne sentit jamais une flamme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte?

DAMIS.

Hélas! pour cet objet vainqueur
Qui règne sur mes sens, & m'a donné son cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné, je ne puis te comprendre;
Ma fille, ainsi que moi, n'a point l'ame si tendre.
(*à Erise.*)
Et vous, qui souriez, vous ne me dites rien?

ERISE.

Je dis la même choſe, & je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaiſirs de ma vie,
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'eſt point tendre amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'eſt.

M. GRIPON.

Oh! quel original!
L'ami de la maiſon, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête & des gens qu'on marie.

Le Marquis lui fait de grandes révérences.

(*à Mad. Duru.*)

Oh, çà, j'ai réuſſi dans ma commiſſion.
Je vois pour votre époux votre ſoumiſſion;
Il ne faut à préſent qu'un peu de ſignature.
J'aménerai demain le Futur, la Future.
Vous aurez des enfans, ſouples, reſpectueux,
Grands ménagers, enfin on ſera content d'eux.
Il eſt vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

Mad. DURU.

C'eſt une bagatelle, & mon eſpoir ſe fonde
Sur les leçons d'un père, & ſur leurs ſentimens,
Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmans.

DAMIS.

J'aime déja leur grace & ſimple & naturelle.

ERISE.

Leur bon ſens dont leur pére eſt le parfait modèle.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

M. GRI-

M. GRIPON.

Ils n'ont rien de cela.

Que diable ici fait-on de ce beau Monſieur là?

(*à Mad. Duru.*)

A demain donc, Madame; une nôce frugale
Préparera ſans bruit l'union conjugale.
Il eſt tard, & le ſoir jamais nous ne ſortons.

DAMIS.

Eh! que faites-vous donc vers le ſoir?

M. GRIPON.

Nous dormons.

On ſe lève avant jour; ainſi fait votre père.
Imitez-le dans tout pour vivre heureux ſur terre.
Soyez ſobre, attentif à placer votre argent;
Ne donnez jamais rien, & prêtez rarement.
Demain de grand matin, je reviendrai, Madame.

Mad. DURU.

Pas ſi matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous raviſſez l'ame.

M. GRIPON.

Cet homme me déplait. Dès demain je prétens
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

MARTHE (*l'arrêtant par le bras.*)

Monſieur, un mot.

M. GRIPON.

Eh quoi?

MARTHE.

Sans vous déplaire,

Peut-on vous propoſer une excellente affaire!

M. GRIPON.

Propofez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfans du logis
Phlipotte votre fille, & Phlipot votre fils ?

M. GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille avanture ?

M. GRIPON.

Pas toûjours.

MARTHE.

Vous pourriez, & je vous en conjure,
Partager par moitié vos généreux préfens.

M. GRIPON.

Comment ?

MARTHE.

Payez la dot, & gardez vos enfans.

M. GRIPON (*à Mad. Duru.*)

Madame, il nous faudra chaffer cette donzelle ;
Et l'ami du logis ne me plait pas plus qu'elle.

(*Il s'en va, & tout le monde lui fait la révérence.*)

SCENE VI.

Mad. DURU, ERISE, DAMIS, le Marquis, MARTHE.

MARTHE.

EH bien ! vous laiffez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître ufurier ?

DAMIS.

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il eſt indiſpenſable
De prévenir ſoudain ce marché déteſtable.

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis formons vîte un traité,
Qui mette pour jamais nos droits en ſûreté.
Madame, on vous y force, & tout vous autoriſe,
Et c'eſt le ſentiment de la charmante Eriſe.

ERISE.

Je me flatte toûjours d'être de votre avis.

DAMIS.

Hélas! de vos bienfaits mon cœur s'eſt tout promis.
Il faut que le vilain, qui tous nous inquiète,
En revenant demain trouve la nôce faite.

Mad. DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Les mais à préſent deviennent ſuperflus.
Réſolvez-vous, Madame, ou nous ſommes perdus.

Mad. DURU.

Le péril eſt preſſant, & je ſuis bonne mère;
Mais... à qui pourrons-nous recourir?

MARTHE.

Au Notaire,
A la nôce, à l'hymen. Je prends ſur moi le ſoin
D'amener à l'inſtant le Notaire du coin,
D'ordonner le ſouper, de mander la muſique:
S'il eſt quelqu'autre uſage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raiſon.

Et je veux que demain Maître Isaac Gripon
Trouve en venant ici peu de choses à faire.

ERISE.

J'admire vos conseils & celui de mon frère.

Mad. DURU.

C'est votre avis à tous ?

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Oui, ma mère.

Mad. DURU.

Fort bien.

Je peux vous assurer que c'est aussi le mien.

Fin du premier acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

Comment ! dans ce logis eſt-on fou, mon garçon?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maiſon ?
Quoi, deux tables encor impudemment dreſſées !
Des débris d'un feſtin, des chaiſes renverſées,
Des laquais étendus ronflans ſur le plancher ;
Et quatre violons, qui ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la ruë !
N'es-tu pas tout honteux ?

DAMIS.

Non ; mon ame eſt émue
D'un ſentiment ſi doux, d'un ſi charmant plaiſir,
Que devant vous encor je n'en ſaurais rougir.

M. GRIPON.

D'un ſentiment ſi doux ! que diable veux-tu dire ?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inſpire
Un délire de joye, un tranſport inouï.
A peine hier au ſoir ſortites-vous d'ici,
Que livrés par avance au lien qui nous preſſe,
Après un long ſouper, la joye & la tendreſſe,
Préparant à l'envi le lien conjugal,

Nous

Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop de fracas avec trop de dépenſe.
Je n'aime point qu'on ait du plaiſir par avance.
Cette vie à ton père à coup ſûr déplaira.
Et que feras-tu donc quand on te mariera ?

DAMIS.

Ah ! ſi vous connaiſſiez cette ardeur vive & pure,
Ces traits, ces feux ſacrés, l'ame de la nature,
Cette délicateſſe & ces raviſſemens,
Qui ne ſont bien connus que des heureux Amans !
Si vous ſaviez...

M. GRIPON.

Je ſais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'eſt point tendre.
Vous ignorez les feux dont je ſuis conſumé.
Mon cher Monſieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. GRIPON.

Sifait, ſifait.

DAMIS.

Comment ? Vous auſſi, vous ?

M. GRIPON.

Moi-même.

DAMIS.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême,
Les douceurs....

M. GRIPON.

Et oui, oui, j'ai fait, à ma façon,
L'amour un jour ou deux à Madame Gripon :
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,

Ni

Ni tes discours de fou que tu tiens sur ta femme.

DAMIS.

Je le crois bien ; enfin, vous me le pardonnez ?

M. GRIPON.

Oui dà, quand les contrats seront faits & signés.
Allons, avec ta mère il faut que je m'abouche ;
Finissons tout.

DAMIS.

Ma mère en ce moment se couche.

M. GRIPON.

Quoi ? Ta mère ?

DAMIS.

Aprouvant le goût qui nous conduit,
Elle a dans notre bal dansé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mère est folle.

DAMIS.

Non, elle est très-respectable,
Magnifique, avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Ecoute ; il faut ici te parler clairement.
Nous attendons ton père, il viendra promptement ;
Et déjà son Commis arrive en diligence,
Pour régler sa recette ainsi que la dépense.
Il sera très-fâché du train qu'on fait ici ;
Et tu comprends fort bien que je le suis aussi.
C'est dans un autre esprit que Phlipotte est nourrie ;
Elle a trente-sept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, seule avec mon fils, compose ma maison,
L'été sans éventail, & l'hiver sans manchon ;
Blanchit, repasse, coud, compte comme Barême,

Et

Et ſait manquer de tout auſſi-bien que moi-même.
Prends exemple ſur elle, afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce ſoir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant. & ma fille eſt bien née.
Mais, croi moi, ta cervelle eſt un peu mal tournée.
Il faut que la maiſon ſoit ſur un autre pié.
Di moi. Ce grand flandrin, qui m'a tant ennuyé,
Qui toûjours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici ſouvent ?

DAMIS.

Oh ! fort ſouvent.

M. GRIPON.

Je penſe
Que pour cauſe il eſt bon qu'il n'y revienne plus.

DAMIS.

Nous ſuivrons ſur cela vos ordres abſolus.

M. GRIPON.

C'eſt très-bien dit. Mon gendre a du bon, & j'eſpère
Moriginer bientôt cette tête légère ;
Mais ſur-tout plus de bal : je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour, & le matin en ſoir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON.

Eh bien, où vas-tu ?

DAMIS.

Satisfaire
Le plus doux des devoirs & l'ardeur la plus chère.

M. GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir danſé,

Plein

Plein des traits amoureux dont mon cœur est blessé,
Je vais, Monsieur, je vais... me coucher... Je me flatte
Que ma passion vive, autant que délicate,
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je serai long-tems éveillé par l'amour.

(*Il l'embrasse.*)

SCENE II.

M. GRIPON *seul.*

LEs Romans l'ont gâté, sa tète est attaquée;
Il veut incognito rentrer dans sa maison.
Quel profit à cela! quel projet sans raison!
Ce n'est qu'en fait d'argent que j'aime le mystère;
Mais je fais ce qu'il veut; ma foi, c'est son affaire.
Mari qui veut surprendre est souvent fort surpris,
Et... mais voici Monsieur qui vient dans son logis.

SCENE III.

M. DURU, M. GRIPON.

M. DURU.

QUelle réception! après douze ans d'absence!
Comme tout se corromt, comme tout change en France!

M. GRIPON.

Bon jour, compère.

M. DU-

M. DURU.

O Ciel !

M. GRIPON.

Il ne me répond point.
Il rève.

M. DURU.

Quoi ! ma femme infidelle à ce point !
A quel horrible luxe elle s'eſt emportée !
Cette maiſon, je crois, du Diable eſt habitée ;
Et j'y mettrais le feu ſans les dépens maudits
Qu'à brûler les maiſons il en coûte à Paris.

M. GRIPON.

Il parle long-tems ſeul, c'eſt ſigne de démence.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma ſotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au bout de trente jours vous ne trouverez rien.
Je m'étais noblement privé du néceſſaire :
M'en voilà bien payé, que réſoudre, que faire ?
Je ſuis aſſaſſiné, confondu, ruiné.

M. GRIPON.

Bon jour, compère. Eh bien, vous avez terminé
Aſſez heureuſement un aſſez long voyage.
Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M. GRIPON.

Oui, je le crois, il eſt fort triſte de vieillir ;
On a bien moins de tems pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de régle, & les loix violées !..

M. GRI-

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choſes ſont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux & bons papiers,
Trois cent deux mille francs, dix-huit ſols neuf deniers.
Revenez-vous bien riche ?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

Moquez-vous du monde.

M. DURU.

Oh ! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.
J'apporte un million tout au plus ; le voilà.

(Il montre ſon porte-feuille.)

Je ſuis outré, perdu.

M. GRIPON.

Quoi ! n'eſt-ce que cela ?
Il faut ſe conſoler.

M. DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis & quel train. La coquine !...

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi, mets-la dans un Couvent.

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arrivant
Des laquais de ſix pieds, tous yvres de la veille ;
Un portier à mouſtache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant paſſer, m'invite en bégayant,
A venir déjeuner dans ſon apartement.

M. GRIPON.

Chaſſe tous ces coquins.

M. DURU.

C'eſt ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'eſt un profit tout clair. Tous ces gens-là, compère,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien;
Et pour vivre à ſon aiſe, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné; cela me perce l'ame.
Me conſeillerais-tu de ſurprendre ma femme?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me conſeillerais-tu
D'attendre encor un peu, de reſter inconnu?

M. GRIPON.

Selon ta fantaiſie.

M. DURU.

Ah, le maudit ménage!
Comment a-t-on reçu l'offre du mariage?

M. GRIPON.

Oh! fort bien: ſur ce point nous ſerons tous contens;
On aime avec tranſport déjà mes deux enfans.

M. DURU.

Paſſe. On n'a donc point eu de peine à ſatisfaire
A mes ordres précis?

M. GRIPON.

De la peine? au contraire;
Ils ont avec plaiſir conclu ſoudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément;
Et ta fille déjà brûle, ſur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

M. DU-

M. DURU.

Du moins cela console.
Nous mettrons ordre au reste.

M. GRIPON.

Oh ! tout est résolu ;
Et cet après-midi l'hymen sera conclu.

M. DURU.

Mais, ma femme ?

M. GRIPON.

Oh parbleu, ta femme est ton affaire!
Je te donne une bru charmante & ménagère :
J'ai toujours à ton fils destiné ce bijou ;
Et nous les marierons sans leur donner un sou.

M. DURU.

Fort bien.

M. GRIPON.

L'argent corrompt la jeunesse volage.
Point d'argent : c'est un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais ma femme ?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra,
Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

Et pourquoi ? que t'importe ?

M. DURU.

Voir... là... si la nature est au moins assez forte,
Si le sang parle assez dans ma fille & mon fils,
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.
Eſt-ce que le ſang parle? Et ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de biens;
Tes dociles enfans vont épouſer les miens?
Adieu; j'ai quelque dette active & d'importance,
Qui devers le midi demande ma préſence;
Et je reviens, compère, après un court dîner,
Moi, ma fille & mon fils, pour conclure & ſigner.

SCENE IV.

M. DURU *ſeul.*

LEs affaires vont bien; quant à ce mariage,
J'en ſuis fort ſatisfait; mais quant à mon ménage;
C'eſt un ſcandale affreux, & qui me pouſſe à bout.
Il faut tout obſerver, découvrir tout, voir tout.

(*On ſonne.*)

J'entends une ſonnette & du bruit; on appelle.

SCENE V.

M. DURU, MARTHE *à la porte.*

M. DURU.

OH! quelle eſt cette jeune & belle Demoiſelle,
Qui va vers cette porte? Elle a l'air bien coquet.
Eſt-ce ma fille? Mais... j'en ai peur; en effet,

Elle

Elle eſt bien faite au moins, paſſablement jolie,
Et cela fait plaiſir. Ecoutez, je vous prie;
Où courez-vous ſi vite, aimable & chère enfant?

MARTHE.

Je vais chez ma maîtreſſe, en ſon apartement.

M. DURU.

Quoi! vous êtes ſuivante? Et de qui, ma mignonne?

MARTHE.

De Madame Duru.

M. DURU *à part.*

Je veux de la friponne
Tirer quelque parti, m'inſtruire, ſi je puis.
Ecoutez.

MARTHE.

Quoi, Monſieur?

M. DURU.

Savez-vous qui je ſuis?

MARTHE.

Non; mais je vois aſſez ce que vous pouvez être.

M. DURU.

Je ſuis l'intime ami de Monſieur votre Maître,
Et de Monſieur Gripon. Je peux très-aiſément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaiſir. Mais, Monſieur, le tems preſſe;
Et voici le moment de coucher ma maîtreſſe.

M. DURU.

Se coucher quand il eſt neuf heures du matin?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

Quelle vie & quel horrible train!

MARTHE.

C'eſt un train fort honnête. Après ſouper on joue ;
Après le jeu l'on danſe , & puis on dort.

M. DURU.

J'avoue
Que vous me ſurprenez : je ne m'attendais pas
Que Madame Duru fit un ſi beau fracas.

MARTHE.

Quoi ! cela vous ſurprend , vous bon-homme, à votre âge ?
Mais rien n'eſt plus commun. Madame fait uſage
Des grands biens amaſſés par ſon ladre mari ;
Et quand on tient maiſon , chacun en uſe ainſi.

M. DURU.

Mignonne , ces diſcours me font peine à comprendre.
Qu'eſt-ce tenir maiſon ?

MARTHE.

Faut-il tout vous aprendre !
D'où diable venez-vous ?

M. DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le voi.
Vous me paraiſſez neuf, quoi qu'antique.

M. DURU.

Ma foi,
Tout eſt neuf à mes yeux. Ma petite Maitreſſe ,
Vous tenez donc maiſon ?

MARTHE.

Oui.

M. DURU.

Mais de quelle eſpèce ?

Et

Et dans cette maifon que fait-on, s'il vous plait?

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous ?

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, Monfieur ?

M. DURU.

Oui, moi-même. Il faut que je hazarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde ;
Ce n'eft pas fans regret ; mais effayons enfin.
Monfieur Duru vous fait ce préfent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort, ma belle ;
C'eft à vous de montrer l'excès de votre zèle
Pour le patron d'ici, le bon Monfieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelqu'Amant, entre nous, a, pendant fon abfence,
Produit tous ces excès avec cette dépenfe !

MARTHE.

Quelque Amant ! vous ofez attaquer notre honneur ?
Quelque Amant! A ce trait, qui bleffe ma pudeur,
Je ne fais qui me tient, que mes mains apliquées
Ne foient fur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque Amant, dites-vous ?

M. DURU.

Eh ! pardon.

MARTHE.

Aprenez
Que ce n'eft pas à vous à fourrer votre nez

Dans ce que fait Madame.

M. DURU.

Eh ! mais. ..

MARTHE.

Elle eſt trop bonne,
Trop ſage, trop honnête, & trop douce perſonne ;
Et vous êtes un ſot avec vos queſtions.
(*On ſonne.*)
J'y vais... Un impudent, un rodeur de maiſons.
(*On ſonne.*)
Tout-à-l'heure... Un benêt qui penſe que les filles
Iront lui confier les ſecrets des familles !
(*On ſonne.*)
Eh ! j'y cours... Un vieux fou que la main que voilà
(*On ſonne.*)
Devroit punir cent fois... L'on y va, l'on y va.

SCENE VI.

M. DURU *ſeul.*

JE ne ſais ſi je dois en croire ſa colère ;
Tout ici m'eſt ſuſpect ; & ſur ce grand myſtère
Les femmes ont juré de ne parler jamais ;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits ;
Et toutes ſe liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non, je n'entrerai point ; je veux examiner
Juſqu'où du bon chemin l'on peut ſe détourner.
Que vois-je? Un beau Monſieur ſortant de chez ma femme!
Ah ! voilà comme on tient maiſon !

SCENE

SCENE VII.

M. DURU, LE MARQUIS *sortant de l'appartement de Madame Duru en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

Adieu, Madame.

Ah! que je ſuis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tien.

LE MARQUIS.

Adieu, juſqu'à ce ſoir.

M. DURU.

Ce ſoir encor? Fort bien.

Comme de la maiſon je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien ſortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas; gardons nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en ſaurais douter.

Volets fermés, au lit; rendez-vous; porte cloſe;
La ſuivante à mon nez complice de la choſe!

LE MARQUIS.

Quel eſt cette homme-là qui jure entre ſes dents?

M. DURU.

Mon fait eſt net & clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de ſens.

M.

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de rester à Surate;
Avec tout mon argent. Ah traître! ah scélérate!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, Monsieur, qui parlez seul ainsi?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami?

M. DURU.

Monsieur Duru, peut-être,
Ne serait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui mécontent de moi? Qui vous a dit cela?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce Monsieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris des façons si commodes,
Le connaissez-vous?

LE MARQUIS.

Non: il est aux Antipodes,
Dans les Indes, je crois, cousu d'or & d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaissez fort Madame?

LE MARQUIS.

Aparemment:
Sa bonté m'est toûjours précieuse & nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez besoin de sa protection,
Parlez, j'ai du crédit, je crois, dans la maison.

M. DURU.

Je le vois... De Monsieur je suis l'homme d'affaires.

LE

LE MARQUIS.

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle guères.
Soyez le bien venu; prenez ſur-tout le ſoin
D'aporter quelqu'argent dont nous avons beſoin.
Bon ſoir.

M. DURU *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chère femme.

(*Au Marquis.*)

Que l'Enfer.... Mais, Monſieur, qui gouvernez Madame,
La chambre de ſa fille eſt-elle près d'ici ?

LE MARQUIS.

Tout auprès, & j'y vais. Oui, l'ami, la voici.

(*Il entre chez Eriſe & ferme la porte.*)

M. DURU.

Cet homme eſt néceſſaire à toute ma famille :
Il ſort de chez ma femme, & s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir, & je ſuccombe enfin.
Juſtice ! je ſuis mort.

SCENE VIII.

M. DURU, le Marquis *revenant avec* ERISE.

ERISE.

Eh ! mon Dieu, quel lutin,
Quand on va ſe coucher, tempête à cette porte ?
Qui peut crier ainſi de cette étrange ſorte ?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit : je vous ai déja dit,

Qu'a-

Qu'après qu'on a danſé l'on va ſe mettre au lit.
Jurez plus bas tout ſeul.

M. DURU.

Je ne peux plus rien dire.
Je ſuffoque.

ERISE.

Quoi donc ?

M. DURU.

Eſt-ce un rêve, un délire?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.
Juſte Ciel ! & comment ſon frère l'Avocat
Peut-il ſouffrir céans cette honte inouïe,
Sans plaider ?

ERISE.

Quel eſt donc cet homme, je vous prie ?

LE MARQUIS.

Je ne ſais ; il parait qu'il eſt extravagant ;
Votre père, dit-il, l'a pris pour ſon Agent.

ERISE.

D'où vient que cet Agent fait tant de tintamarre ?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en ſais rien : cet homme eſt ſi bizarre !

ERISE.

Eſt-ce que mon mari, Monſieur, vous a fâché ?

M. DURU.

Son mari !.. J'en ſuis quitte encor à bon marché.
C'eſt-là votre mari ?

ERISE.

Sans doute, c'eſt lui-même.

M. DURU.

Lui, le fils de Gripon ?

ERISE.

E R I S E.

C'eſt mon mari, que j'aime.

A mon père, Monſieur, lorſque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous ſommes ſerrés.

M. D U R U.

Que la fiévre le ſerre !

L E M A R Q U I S.

Ah ! daignez condeſcendre !..

M. D U R U.

Maître Iſaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on penſait en effet ;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

L E M A R Q U I S.

Eh bien, je vous en fais la confidence entière.

M. D U R U.

Mariés ?

E R I S E.

Oui, Monſieur.

M. D U R U.

De quand ?

L E M A R Q U I S.

La nuit dernière.

M. D U R U *regardant le Marquis.*

Votre époux, je l'avoue, eſt un fort beau garçon ;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

L E M A R Q U I S.

Monſieur ſait qu'en la vie il eſt fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce Monſieur Duru
En eſt tout différent, n'en a rien.

M. D U R U.

Qui l'eût cru ?

Serait-

Serait-il point auſſi marié lui ?

E R I S E.

Sans doute.

M. D U R U.

Lui ?

L E M A R Q U I S.

Ma ſœur dans ſes bras en ce moment-ci goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

M. D U R U.

Votre ſœur ?

L E M A R Q U I S.

Oui, Monſieur.

M. D U R U.

Je n'y conçois plus rien.
Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

L E M A R Q U I S.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'eſt un homme occupé toujours du denier dix ;
Noyé dans le calcul, fort diſtrait.

M. D U R U.

Mais jadis
Il avoit l'eſprit net.

L E M A R Q U I S.

Les grands travaux & l'âge
Altèrent la mémoire ainſi que le viſage.

M. D U R U.

Ce double mariage eſt donc fait ?

E R I S E.

Oui, Monſieur.

L E M A R Q U I S.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur.
N'avez-vous donc pas vu les débris de la nôce ?

M. D U R U.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce ;

D'an-

D'anticiper l'hymen qu'on avait projetté.

LE MARQUIS.

Ne nous ſoupçonnez pas de cette indignité,
Cela ſerait criant.

M. DURU.

Oh ! la faute eſt légère.
Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère,
Que la nôce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraiſſez d'ailleurs un homme aſſez aimable.

ERISE.

Oh ! très-fort.

M. DURU.

Votre ſœur eſt-elle auſſi paſſable ?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la choſe eſt ainſi,
Monſieur Duru pourroit excuſer tout ceci.
Je vais enfin parler à ſa mére, & pour cauſe...

ERISE.

Ah ! gardez vous en bien, Monſieur ; elle repoſe.
Elle eſt trop fatiguée ; elle a pris tant de ſoins...

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à ſon fils.

ERISE.

Encor moins.

LE MARQUIS.

Il eſt trop occupé.

M. DURU.

L'avanture eſt fort bonne.
Ainſi, dans ce logis, je ne peux voir perſonne ?

LE MARQUIS.

Il eſt de certains cas où des hommes de ſens
Se garderont toûjours d'interrompre les gens.
Vous voilà bien au fait ; je vais avec Madame,
Me rendre aux doux tranſports de la plus pure flamme.
Ecrivez à ſon père un détail ſi charmant.

ERISE.

Marquez-lui mon reſpect & mon contentement.

M. DURU.

Et ſon contentement ! Je ne ſais ſi ce père
Doit être auſſi content d'une ſi prompte affaire.
Quelle éveillée !

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le ſoir,
Et ſoupez avec nous.

ERISE.

Bon jour, juſqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ERISE.

Toute à vous.

SCENE IX.

M. DURU, MARTHE.

M. DURU *ſeul.*

MAis Gripon le compère
S'eſt bien preſſé, ſans moi, de finir cette affaire.
Quelle ſureur de nôce a ſaiſi tous nos gens ?

Tous

Tous quatre à s'arranger ſont un peu diligens.
De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.
J'arrive ; & tout le monde à l'inſtant ſe marie.
Il reſte en vérité, pour compléter ceci,
Que ma femme à quelqu'un ſoit mariée auſſi.
Entrons, ſans plus tarder. Ma femme! hola, qu'on m'ouvre.

(*Il heurte.*)

Ouvrez, vous dis-je, il faut qu'enfin tout ſe découvre.

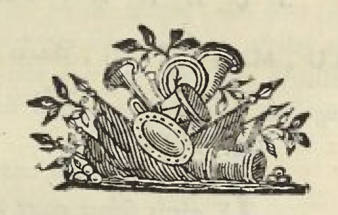
MARTHE *derrière la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh! ton Maître entrera;
Suivante impertinente, & l'on m'obéira.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DURU *seul.*

J'Ai beau fraper, crier, courir dans ce logis;
De ma femme à mon gendre, & du gendre à mon fils;
On répond en ronflant. Les valets, les servantes,
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans;
Si vite mariés, sont au lit trop long-tems.
Et ma femme, ma femme! oh! je perds patience.
Ouvrez, morbleu.

SCENE II.

M. DURU, M. GRIPON, *tenant le contrat & une écritoire à la main.*

M. GRIPON.

Je viens signer notre alliance.

M. DURU.

Comment signer!

M. GRIPON.

Sans doute, & vous l'avez voulu.
Il faut conclurre tout.

M. Du-

M. DURU.

Tout eſt aſſez conclu.
Vous radottez.

M. GRIPON.

Je viens pour conſommer la choſe.

M. DURU.

La choſe eſt conſommée.

M. GRIPON.

Oh ! oui : je me propoſe
De produire au grand jour ma Phlipotte & Phlipot.
Ils viennent.

M. DURU.

Quels diſcours !

M. GRIPON.

Tout eſt prêt en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez ; tout eſt fait.

M. GRIPON.

Çà, compére,
Votre femme eſt inſtruite, & prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vû ma femme ; elle dort, & mon fils
Dort avec votre fille ; & mon gendre au logis
Avec ma fille dort, & tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit preſſer ce mariage ?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou ?

M. DURU.

Quoi ! mon fils ne tient pas
A préſent dans ſon lit Phlipotte & ſes apas ?
Les nôces, cette nuit, n'auraient pas été faites ?

M. GRIPON.

Ma fille a cette nuit repaſſé ſes cornettes ;

Elle s'habille en hâte ; & mon fils son cadet ;
Pour épargner les fraix, met le contrat au net.

M. DURU.

Juste Ciel ! quoi ! ton fils n'est pas avec ma fille ?

M. GRIPON.

Non, sans doute.

M. DURU.

Le Diable est donc dans ma famille.

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah ! fripons ! femme indigne du jour ;
Vous payerez bien cher ce détestable tour !
Lâches, vous aprendrez que c'est moi qui suis maître.
Aprofondissons tout ; je prétends tout connaitre.
Fai descendre mon fils ; va, compère, di-lui
Qu'un ami de son père arrivé d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'affaire, & ne saurait attendre.

M. GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre.
Il faut un Commissaire, il faut verbaliser,
Il faut venger Phlipotte.

M. DURU.

Eh ! cours sans tant jaser.

M. GRIPON *revenant.*

Cela pourra coûter quelqu'argent, mais n'importe.

M. DURU.

Eh ! va donc.

M. GRIPON *revenant.*

Il faudra faire amener main forte.

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

SCENE III.

M. DURU *seul.*

O Voyage cruel !
O pouvoir marital, & pouvoir paternel !
O luxe ! maudit luxe ! invention du Diable !
C'eſt toi qui corromps tout, perds tout, monſtre exécrable !
Ma femme, mes enfans, de toi ſont infectés.
J'entrevois là deſſous un tas d'iniquités,
Un amas de noirceurs, & ſurtout de dépenſes,
Qui me glacent le ſang & redoublent mes tranſes.]
Epouſe, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur ;
Je ne ſais ſi je dois en mourir de douleur ;
Et quoique de me pendre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah ! j'aperçois, je crois, mon traitre d'Avocat.
Quel habit ! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat ?

SCENE IV.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS *à M. Gripon.*

Quel eſt cet homme ? Il a l'air bien atrabilaire.

M. GRIPON.

C'est le meilleur ami qu'ait Monsieur votre père.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent ?

M. GRIPON.

En aucune façon,

Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon ;

Etes-vous Avocat ?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah ! le traître !

Etes-vous marié ?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre sœur ?

DAMIS.

Aussi. Nous avons cette nuit

Goûté d'un double hymen le tendre & premier fruit.

M. GRIPON.

Mariés !

M. DURU.

Scélérat !

M. GRIPON.

A qui donc ?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Phlipotte ?

DAMIS.

Non.

M. DU

M. DURU.

Je me sens percer l'ame.
Quelle est-elle ? En un mot, vite, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux & poli, je le voi.

M. DURU.

Je veux savoir de vous celle qui, par surprise,
Pour braver votre père, ici s'impatronise.

DAMIS.

Quelle est ma femme ?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'est la sœur de celui
A qui ma propre sœur est unie aujourd'hui.

M. GRIPON.

Quel galimatias !

DAMIS.

La chose est toute claire.
Vous savez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père
Enjoignait à ma mère, en termes très précis,
D'établir au plutôt & sa fille, & son fils.

M. DURU.

Eh bien, traitre ?

DAMIS.

A cet ordre elle s'est asservie ;
Non pas absolument, mais du moins en partie.
Il veut un promt hymen, il s'est fait promtement.
Il est vrai qu'on n'a pas conclu précisément
Avec ceux que sa lettre a nommé par sa clause ;
Mais le plus fort est fait, le reste est peu de chose.

Le Marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Eſt un homme . . .

M. GRIPON.

Ah! c'eſt là cet ami du logis.
On s'eſt moqué de nous; je m'en doutais, compère.

M. DURU.

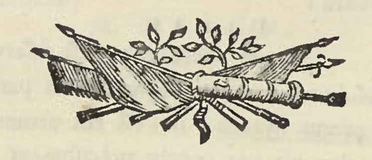
Allons, faites venir vite le Commiſſaire,
Vingt Huiſſiers.

DAMIS.

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plaît,
Qui daignez prendre à nous un ſi grand intérêt?
Cher ami de mon père, aprenez que peut-être,
Sans mon reſpect pour lui, cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vuider la maiſon.
Dénichez de chez moi.

M. DURU.

Comment, maître fripon;
Toi me chaſſer d'ici! Toi ſcélérat, fauſſaire,
Aigrefin, débauché, l'oprobre de ton père!
Qui n'es point Avocat!



SCENE

SCENE V. & dernière.

Mad. DURU, *fortant d'un côté avec* MARTHE; le Marquis, *fortant de l'autre avec* ERISE; M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

Mad. DURU *dans le fond.*

MOn carroffe eft-il prêt ?
D'où vient donc tout ce bruit ?

LE MARQUIS.

Ah ! je vois ce que c'eft.

MARTHE.

C'eft mon queftionneur.

LE MARQUIS.

Oui, c'eft ce vieux vifage,
Qui femblait fi furpris de notre mariage.

Mad. DURU.

Qui donc ?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il eft Agent.

M. DURU *en colère fe retournant.*

Oui, c'eft moi.

MARTHE.

Cet Agent paraît peu patient.

Mad. DURU *avançant.*

Ah, que vois-je ! quels traits ! c'eft lui-même, & mon ame....

M. DU-

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme !
Oh ! comme elle eſt changée ! elle n'a plus, ma foi,
De quoi raccommoder ſes fautes près de moi.

Mad. DURU.

Quoi ! c'eſt vous, mon mari, mon cher époux ? . . .

DAMIS, ERISE, le MARQUIS, *enſemble.*

Mon père !

Mad. DURU.

Daignez jetter, Monſieur, un regard moins ſévère
Sur moi, ſur mes enfans, qui ſont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh ! pardon ; j'ignorais que vous fuſſiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin....

LE MARQUIS.

Excuſez, j'en ſuis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de Madame ?

DAMIS.

A vos pieds....

M. DURU.

Fils indigne, apoſtat du Barreau ;
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon, c'eſt donc ainſi que ton père lui-même
S'eſt vu reçu de toi ? C'eſt ainſi que l'on m'aime.

M. GRIPON.

C'eſt la force du ſang.

DAMIS.

Je ne ſuis pas devin.

Mad. DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux deſtin?
Vous retrouvez ici toute votre famille ;
Un gendre, un fils bien-né, votre épouſe, une fille.
Que voulez-vous de plus ? Faut-il après douze ans,
Voir d'un œil de travers ſa femme & ſes enfans ?

M. DURU.

Vous n'êtes point ma femme ; elle était ménagère ;
Elle couſait, filait, faiſait très-maigre chère ;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel,
Par la main d'un filou, nommé Maître-d'hôtel ;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit Marquis enſorcelé ma fille ;
N'aurait pas à mon fils fait perdre ſon latin,
Et fait d'un Avocat un pimpant aigrefin.
Perfide, voilà donc la belle récompenſe
D'un travail de douze ans & de ma confiance.
Des ſoupers dans la nuit, à midi petit jour !
Auprès de votre lit un oiſif de la Cour !
Et portant en public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre viſage !
C'eſt ainſi qu'à profit vous placiez mon argent ?
Allons, de cet Hôtel qu'on déniche à l'inſtant,
Et qu'on aille m'attendre à ſon ſecond étage.

DAMIS.

Quel père !

LE MARQUIS.

Quel beau-père !

ERISE.

Eh ! bon Dieu quel langage !

Mad.

Mad. DURU.

Je puis avoir des torts, vous quelques préjugés.
Modérez-vous de grace, écoutez & jugez.
Alors que la misère à tous deux fut commune,
Je me fis des vertus propres à ma fortune ;
D'élever vos enfans je pris sur moi les soins ;
Je me refusai tout pour leur laisser, du moins,
Une éducation qui tînt lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien commis à ma fidélité,
J'en fus placer le fonds, il est en sûreté.

M. DURU.

Oui !

Mad. DURU.

Votre bien s'accrut; il servit, en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la Robe élever votre fils;
Il n'y parut pas propre, & je changeai d'avis :
Il falait cultiver, non forcer la nature.
Il est né valeureux, vif, mais plein de droiture.
J'ai fait, à ses talens habile à me plier,
D'un mauvais Avocat, un très-bon Officier.
Avantageusement j'ai marié ma fille :
La paix & les plaisirs régnent dans ma famille;
Nous avons des amis : des Seigneurs sans fracas,
Sans vanité, sans airs, & qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaiment & passent la soirée.
La chère est délicate & toûjours modérée.
Le jeu n'est pas trop fort; & jamais nos plaisirs
Ne nous ont, grace au Ciel, causé de repentirs.

De

De mon premier état je soutins l'indigence ;
Avec le même esprit j'use de l'abondance.
On doit compte au public de l'usage du bien,
Et qui l'ensevelit est mauvais citoyen ;
Il fait tort à l'Etat, il s'en fait à soi-même.
Faut-il, sur son comptoir, l'œil trouble & le teint blême,
Manquer du nécessaire, auprès d'un coffre-fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après sa mort ?
Ah ! vivez avec nous dans une honnête aisance.
Le prix de nos travaux est dans la jouïssance.
Faites votre bonheur en remplissant nos vœux.
Etre riche n'est rien : le tout est d'être heureux.

M. DURU.

Le beau sermon du luxe & de l'intempérance !
Gripon, je souffrirais que pendant mon absence
On dispose de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille !

Mad. DURU.

Monsieur, je vous en écrivis.
Cette union est sage, & doit vous le paraître.
Vos enfans sont heureux, leur père devrait l'être.

M. DURU.

Non ; je serais outré d'être heureux malgré moi.
C'est être heureux en sot de souffrir que chez soi,
Femme, fils, gendre, fille ainsi se réjouissent.

Mad. DURU.

Ah ! qu'à cette union tous vos vœux aplaudissent !

M. DURU.

Non, non, non, non ; il faut être maître chez soi.

Mad.

Mad. DURU.

Vous le ſerez toûjours.

ERISE.

Ah ! diſpoſez de moi.

Mad. DURU.

Nous ſommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire;

Serez-vous inflexible ?

Mad. DURU.

Ah! mon époux!

DAMIS, ERISE, *enſemble.*

Mon père!

M. DURU.

Gripon, m'attendrirai-je ?

M. GRIPON.

Ecoutez, entre nous

Ça demande du tems.

MARTHE.

Vîte, attendriſſez-vous :
Tous ces gens-là, Monſieur, s'aiment à la folie;
Croyez-moi, mettez vous auſſi de la partie.
Perſonne n'attendait que vous vinſſiez ici.
La maiſon va fort bien, vous voilà, reſtez-y.
Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoie.
Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.
Rien n'eſt plus douloureux, comme plus inhumain,

Que

Que de gronder tout ſeul des plaiſirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente ! Eh bien, qu'en penſes-tu, compère ?

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur ; mais après tout que faire ?
La choſe eſt ſans remède, & ma Phlipotte aura
Cent Avocats pour un ſi-tôt qu'elle voudra.

Mad. DURU.

Eh bien, vous rendez-vous ?

M. DURU.

Çà, mes enfans, ma femme ;
Je n'ai pas, dans le fond, une ſi vilaine ame.
Mes enfans ſont pourvus. Et puiſque de ſon bien,
Alors que l'on eſt mort, on ne peut garder rien,
Il faut en dépenſer un peu pendant ſa vie ;
Mais ne mangez pas tout, Madame, je vous prie.

Mad. DURU.

Ne craignez rien, vivez, poſſédez, jouïſſez....

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous ſont-ils placés ?

Mad. DURU.

En contrats, en effets de la meilleure ſorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.

(*Il veut lui donner ſon porte-feuille, & le remet dans ſa poche.*)

Mad.

Mad. DURU.

Raportez-nous un cœur doux, tendre, généreux,
Voilà les millions qui ſont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc ; je vois bien qu'il faut, avec conſtance,
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

Fin du troiſiéme & dernier acte.



PIÉCES FUGITIVES.

DE L'IMAGINATION.

C'Eſt le pouvoir que chaque être ſenſible ſent en ſoi, de ſe repréſenter dans ſon cerveau les choſes ſenſibles. Cette faculté eſt dépendante de la mémoire. On voit des hommes, des animaux, des jardins : ces perceptions entrent par les ſens ; la mémoire les retient ; l'*Imagination* les compoſe. Voila pourquoi les anciens Grecs apellèrent les Muſes filles de Mémoire.

Il eſt très eſſentiel de remarquer que ces facultés de recevoir des idées, de les retenir, de les compoſer, eſt au rang des choſes dont nous ne pouvons rendre aucune raiſon. Ces reſſorts inviſibles de notre être ſont dans la main de la nature, & non de la nôtre.

Peut-être ce don de DIEU, l'*Imagination*, eſt-il le ſeul inſtrument avec lequel nous compoſions des idées, & même les plus métaphyſiques.

Vous prononcez le mot de *triangle* ; mais vous ne prononcez qu'un ſon, ſi vous ne vous repréſentez pas l'image d'un triangle quelconque. Vous n'avez certainement eu l'idée d'un triangle que parce que vous en avez vû, ſi vous avez des yeux, ou touché, ſi vous êtes aveugle. Vous ne pouvez penſer au triangle en général, ſi votre imagination ne ſe figure, au moins confuſément, quelque triangle particulier. Vous calculez, mais

il faut que vous vous repréſentiez des unités redoublées, ſans quoi il n'y a que votre main qui opère.

Vous prononcez les termes abſtraits, *grandeur*, *vérité*, *juſtice*, *fini*, *infini*; mais ce mot *grandeur* eſt-il autre choſe qu'un mouvement de votre langue qui frape l'air ſi vous n'avez pas l'image de quelque grandeur? Que veulent dire ces mots, *vérité*, *menſonge*, ſi vous n'avez pas aperçu par vos ſens, que telle choſe qu'on vous avait dit exiſtait en effet, & que telle autre n'exiſtait pas? Et de cette expérience ne compoſez-vous pas l'idée générale de vérité & de menſonge? Et quand on vous demande ce que vous entendez par ces mots, pouvez-vous vous empêcher de vous figurer quelque image ſenſible, qui vous fait ſouvenir qu'on vous a dit quelquefois ce qui était, & fort ſouvent ce qui n'était point?

Avez-vous la notion de *juſte* & d'*injuſte* autrement que par des actions qui vous ont paru telles? Vous avez commencé dans votre enfance par aprendre à lire ſous un maitre. Vous aviez envie de bien épeller, & vous avez mal épellé: votre maitre vous a battu; cela vous a paru très-injuſte. Vous avez vû le ſalaire refuſé à un ouvrier, & cent autres choſes pareilles. L'idée abſtraite du juſte & de l'injuſte eſt-elle autre choſe que ces faits confuſément mêlés dans votre imagination?

Le *fini* eſt-il dans votre eſprit autre choſe que l'image de quelque meſure bornée? L'*infini* eſt-il autre choſe que l'image de cette même me-

mesure que vous prolongez sans trouver fin ? Toutes ces opérations ne font-elles pas dans vous à peu près de la même manière que vous lisez un livre ? Vous y lisez les choses, & vous ne vous occupez pas des caractères de l'alphabet, sans lesquels pourtant vous n'auriez aucune notion de ces choses : faites-y un moment d'attention, & alors vous apercevrez ces caractères sur lesquels glissait votre vuë. Ainsi tous vos raisonnemens, toutes vos connaissances sont fondées sur des images tracées dans votre cerveau. Vous ne vous en apercevez pas ; mais arrêtez vous un moment pour y songer ; & alors vous voyez que ces images sont la base de toutes vos notions. C'est au lecteur à peser cette idée, à l'étendre, à la rectifier.

Le célèbre *Adisson* dans ses onze essais sur l'imagination, dont il a enrichi les feuilles du Spectateur, dit d'abord *que le sens de la vuë est celui qui fournit seul les idées à l'imagination.* Cependant il faut avouer que les autres sens y contribuent aussi. Un aveugle né entend dans son imagination l'harmonie qui ne frape plus son oreille ; il est à table en songe ; les objets qui ont résisté ou cédé à ses mains, font encore le même effet dans sa tête. Il est vrai que le sens de la vuë fournit seul les images ; & comme c'est une espèce de *toucher* qui s'étend jusqu'aux étoiles, son immense étendue enrichit plus l'imagination que tous les autres sens ensemble.

Il y a deux sortes d'imagination ; l'une qui consiste à retenir une simple impression des ob-

jets ; l'autre qui arrange ces images reçues , & les combine en mille manières. La première a été apellée *imagination passive* , la seconde *active.* La passive ne va pas beaucoup au delà de la mémoire ; elle est commune aux hommes & aux animaux. De là vient que le chasseur & son chien poursuivent également des bêtes dans leurs rêves , qu'ils entendent également le bruit des cors, que l'un crie , & l'autre jappe en dormant. Les hommes & les bêtes font alors plus que se ressouvenir , car les songes ne sont jamais des images fidèles. Cette espèce d'imagination compose les objets , mais ce n'est point en elle l'entendement qui agit , c'est la mémoire qui se méprend.

Cette imagination passive n'a certainement besoin du secours de notre volonté , ni dans le sommeil , ni dans la veille ; elle se peint malgré nous ce que nos yeux ont vû, elle entend ce que nous avons entendu , & touche ce que nous avons touché ; elle y ajoute , elle en diminue. C'est un sens intérieur qui agit nécessairement. Aussi rien n'est-il plus commun que d'entendre dire , *on n'est pas le maître de son imagination.*

C'est ici qu'on doit s'étonner & se convaincre de son peu de pouvoir. D'où vient qu'on fait quelquefois en songe des discours suivis & éloquens , des vers meilleurs qu'on n'en ferait sur le même sujet étant éveillé ? que l'on résoud même des problèmes de Mathématiques ? Voilà certainement des idées très combinées qui ne dépendent de nous en aucune manière. Or s'il est incontestable que des idées suivies se forment dans nous , malgré nous , pendant notre sommeil , qui

qui nous aſſurera qu'elles ne ſont pas produites de même dans la veille? Eſt-il un homme qui prévoye l'idée qu'il aura dans une minute? Ne parait-il pas qu'elles nous ſont données comme les mouvemens de nos fibres? Et ſi le Père *Mallebranche* s'en était tenu à dire que toutes les idées ſont données de DIEU, aurait-on pû le combattre?

Cette faculté paſſive indépendante de la réfléxion, eſt la ſource de nos paſſions, & de nos erreurs; loin de dépendre de la volonté, elle la détermine, elle nous pouſſe vers les objets qu'elle peint, ou nous en détourne, ſelon la manière dont elle les repréſente. L'image d'un danger inſpire la crainte; celle d'un bien donne des deſirs violens; elle ſeule produit l'entouſiaſme de gloire, de parti, de fanatiſme; c'eſt elle qui répandit tant de maladies de l'eſprit, en faiſant imaginer à des cervelles faibles fortement frappées que leurs corps étaient changés en d'autres corps; c'eſt elle qui perſuada à tant d'hommes qu'ils étaient obſédés, ou enſorcelés, & qu'ils allaient effectivement au ſabat, parce qu'on leur diſait qu'ils y allaient. Cette eſpèce d'imagination ſervile, partage ordinaire du peuple ignorant, a été l'inſtrument dont l'imagination forte de certains hommes s'eſt ſervie pour dominer. C'eſt encore cette imagination paſſive des cerveaux aiſés à ébranler, qui fait quelquefois paſſer dans les enfans les marques évidentes de l'impreſſion qu'une mère a reçue: les exemples en ſont innombrables; & celui qui écrit cet article en a vû de ſi frappans, qu'il démentirait ſes yeux

s'il en doutait. Cet effet de l'imagination n'eſt guères explicable ; mais aucune autre opération de la nature ne l'eſt davantage. On ne conçoit pas mieux comment nous avons des perceptions, comment nous les retenons, comment nous les arrangeons. Il y a l'infini entre nous & les reſſorts de notre être.

L'imagination active eſt celle qui joint la réflexion, la combinaiſon à la mémoire. Elle raproche pluſieurs objets diſtans ; elle ſépare ceux qui ſe mêlent, les compoſe & les change ; elle ſemble créer quand elle ne fait qu'arranger ; car il n'eſt pas donné à l'homme de ſe faire des idées, il ne peut que les modifier.

Cette imagination active eſt donc au fonds une faculté auſſi indépendante de nous que l'imagination paſſive ; & une preuve qu'elle ne dépend pas de nous, c'eſt que ſi vous propoſez à cent perſonnes également ignorantes, d'imaginer telle machine nouvelle, il y en aura quatre-vingt-dix-neuf qui n'imagineront rien malgré leurs efforts. Si le centiéme imagine quelque choſe, n'eſt-il pas évident que c'eſt un don particulier qu'il a reçu ? c'eſt ce don que l'on apelle génie, c'eſt là qu'on a reconnu quelque choſe d'inſpiré & de divin.

Ce don de la nature eſt *imagination d'invention* dans les arts, dans l'ordonnance d'un tableau, dans celle d'un poëme. Elle ne peut exiſter ſans la mémoire ; mais elle s'en ſert comme d'un inſtrument avec lequel elle fait tous ſes ouvrages.

Apres avoir vû qu'on ſoulevait avec un bâton une

une groſſe pierre que la main ne pouvait remuer, l'*imagination* active inventa les leviers, & enſuite les forces mouvantes compoſées, qui ne ſont que des leviers déguiſés; il faut ſe peindre d'abord dans l'eſprit les machines & leurs effets pour les exécuter.

Ce n'eſt pas cette ſorte d'*imagination* que le vulgaire apelle, ainſi que la mémoire, l'*ennemie du jugement.* Au contraire, elle ne peut agir qu'avec un jugement profond. Elle combine ſans ceſſe ſes tableaux, elle corrige ſes erreurs, elle élève tous ſes édifices avec ordre. Il y a une *imagination* étonnante dans la Mathématique pratique; & *Archimède* avait au moins autant d'*imagination* qu'*Homère.* C'eſt par elle qu'un Poëte crée ſes perſonnages, leur donne des caractères, des paſſions, invente ſa fable, en préſente l'expoſition, en redouble le nœud, en prépare le dénouement; travail qui demande encor le jugement le plus profond, & en même tems le plus fin.

Il faut un très grand art dans toutes ces *imaginations d'invention*, & même dans les romans. Ceux qui en manquent ſont mépriſés des eſprits bien faits. Un jugement toûjours ſain règne dans les fables d'*Eſope*; elles feront toûjours les délices des nations. Il y a plus d'*imagination* dans les contes des Fées; mais ces imaginations fantaſtiques, dépourvues d'ordre & de bon ſens, ne peuvent être eſtimées; on les lit par faibleſſe, & on les condamne par raiſon.

La ſeconde partie de l'*imagination active*, eſt celle de détail; & c'eſt elle qu'on apelle commu-

nément *imagination* dans le monde. C'eſt elle qui fait le charme de la converſation ; car elle préſente ſans ceſſe à l'eſprit ce que les hommes aiment le mieux, des objets nouveaux. Elle peint vivement ce que les eſprits froids deſſinent à peine. Elle employe les circonſtances les plus frapantes ; elle allégue des exemples ; & quand ce talent ſe montre avec la ſobriété qui convient à tous les talens, il ſe concilie l'empire de la ſociété. L'homme eſt tellement machine, que le vin donne quelquefois cette *imagination* que l'yvreſſe anéantit ; il y a là de quoi s'humilier, mais de quoi admirer. Comment ſe peut-il faire qu'un peu d'une certaine liqueur qui empêchera de faire un calcul, donnera des idées brillantes ?

C'eſt ſurtout dans la poëſie que cette *imagination* de détail & d'expreſſion doit régner. Elle eſt ailleurs agréable, mais là elle eſt néceſſaire. Preſque tout eſt image dans *Homère*, dans *Virgile*, dans *Horace*, ſans même qu'on s'en aperçoive. La tragédie demande moins d'images, moins d'expreſſions pittoreſques, de grandes métaphores, d'allégories, que le poëme épique, ou l'ode : mais la plûpart de ces beautés bien ménagées, font dans la tragédie un effet admirable. Un homme qui ſans être poëte, oſe donner une tragédie, fait dire à *Hippolyte* :

Depuis que je vous vois, j'abandonne la chaſſe.

Mais *Hippolyte*, que le vrai poëte fait parler, dit,

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.

Ces

Ces *imaginations* ne doivent jamais être forcées, ampoulées, gigantesques. *Ptolémée* parlant dans un Conseil d'une bataille qu'il n'a pas vuë, & qui s'est donnée loin de chez lui, ne doit point peindre

» Des montagnes de morts, privés d'honneurs suprêmes,
» Que la nature force à se venger eux-mêmes,
» Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
» De quoi faire la guerre au reste des vivans.

Une Princesse ne doit point dire à un Empereur,

» La vapeur de mon sang ira grossir la foudre,
» Que Dieu tient déja prête à te réduire en poudre.

On sent assez que la vraye douleur ne s'amuse point à une métaphore si recherchée.

Il n'y a que trop d'exemples de ce défaut : on les pardonne aux grands poëtes ; ils servent à rendre les autres ridicules.

L'imagination active qui fait les poëtes, leur donne l'entousiasme, c'est-à-dire, selon le mot Grec, cette émotion interne, qui agite en effet l'esprit, & qui transforme l'auteur dans le personnage qu'il fait parler ; car c'est là l'entousiasme : il consiste dans l'émotion & dans les images : alors l'auteur dit précisément les mêmes choses que dirait la personne qu'il introduit.

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vuë ;
Un trouble s'éleva dans mon ame éperduë ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

L'Imagination alors ardente & sage, n'entasse point

point de figures incohérentes ; elle ne dit point , par exemple , pour exprimer un homme épais de corps & d'eſprit :

> Qu'il eſt flanqué de chair, gabionné de lard ;

Et que la nature

> En maçonnant les remparts de ſon ame ,
> Songea plutôt au foureau qu'à la lame.

Il y a de l'Imagination dans ces vers ; mais elle eſt groſſière, elle eſt déréglée, elle eſt fauſſe : l'image de *remparts* ne peut s'allier avec celle de *foureau ;* c'eſt comme ſi on diſait qu'un vaiſſeau eſt entré dans le port à bride abattuë.

On permet moins l'imagination dans l'éloquence que dans la poëſie. La raiſon en eſt ſenſible. Le diſcours ordinaire doit moins s'écarter des idées communes. L'Orateur parle la langue de tout le monde : Le Poëte parle une langue extraordinaire & plus relevée : Le Poëte a pour baſe de ſon ouvrage la fiction ; auſſi l'imagination eſt l'eſſence de ſon art ; elle n'eſt que l'acceſſoire dans l'Orateur.

Certains traits d'*imagination* ont ajouté, dit-on, de grandes beautés à la peinture. On cite ſurtout cet artifice avec lequel un Peintre mit un voile ſur la tête d'*Agamemnon* dans le ſacrifice d'*Iphigénie* ; artifice cependant bien moins beau que ſi le Peintre avait eu le ſecret de faire voir ſur le viſage d'*Agamemnon* le combat de la douleur d'un père, de l'autorité d'un Monarque, & du reſpect pour ſes Dieux ; comme *Rubens* a eu l'art de peindre dans les regards & dans l'atti-

l'attitude de *Marie de Médicis*, la douleur de l'enfantement, la joye d'avoir un fils, & la complaisance dont elle envisage cet enfant.

En général *les imaginations* des Peintres, quand elles ne sont qu'ingénieuses, font plus d'honneur à l'esprit de l'Artiste qu'elles ne contribuent aux beautés de l'art. Toutes les compositions allégoriques ne valent pas la belle exécution de la main qui fait le prix des tableaux.

Dans tous les arts la belle *imagination* est toûjours naturelle : la fausse est celle qui assemble des objets incompatibles : la bizarre peint des objets qui n'ont ni analogie, ni allégorie, ni vraisemblance ; comme des Esprits qui se jettent à la tête dans leurs combats des montagnes chargées d'arbres, qui tirent du canon dans le ciel, qui font une chaussée dans le cahos ; *Lucifer* qui se transforme en crapaud ; un Ange coupé en deux par un coup de canon, & dont les deux parties se rejoignent incontinent, &c. . . L'*imagination* forte aprofondit les objets ; la faible les effleure ; la douce se repose dans les peintures agréables ; l'ardente entasse images sur images ; la sage est celle qui employe avec choix tous ces différens caractères, mais qui admet très rarement le bizarre, & rejette toûjours le faux.

Si la mémoire nourrie & exercée est la source de toute *imagination*, cette même mémoire surchargée la fait périr. Ainsi celui qui s'est rempli la tête de noms & de dattes, n'a pas le magazin qu'il faut pour composer des images. Les hommes occupés de calculs ou d'affaires épineuses, ont d'ordinaire l'*imagination* stérile.

Quand

Quand elle eſt trop ardente, trop tumultueuſe, elle peut dégénérer en démence; mais on a remarqué que cette maladie des organes du cerveau eſt bien plus ſouvent le partage de ces *imaginations paſſives*, bornées à recevoir la profonde empreinte des objets, que de ces *imaginations* actives & laborieuſes qui aſſemblent & combinent des idées ; car cette *imagination* active a toûjours beſoin du jugement, l'autre en eſt indépendante.

Il n'eſt peut-être pas inutile d'ajouter à cet eſſai, que par ces mots, *perception*, *mémoire*, *imagination*, *jugement*, on n'entend point des organes diſtincts, dont l'un a le don de ſentir, l'autre ſe reſſouvient, un troiſiéme imagine, un quatriéme juge. Les hommes ſont plus portés qu'on ne penſe, à croire que ce ſont des facultés différentes, & ſéparées. C'eſt cependant le même Etre qui fait toutes ces opérations, que nous ne connaiſſons que par leurs effets, ſans pouvoir rien connaître de cet Etre.



RES-

RESCRIT DE L'EMPEREUR DE LA CHINE,

A l'occasion du projet de paix perpétuelle.

NOus l'Empereur de la Chine, nous sommes fait représenter dans notre Conseil d'État, les mille & une brochures qu'on débite journellement dans le renommé Village de Paris pour l'instruction de l'Univers. Nous avons remarqué avec une satisfaction Impériale, qu'on imprime plus de pensées, ou façons de pensées, ou expressions sans pensées, dans ledit Village, situé sur le petit ruisseau de la Seine, contenant environ cinq cent mille plaisans, ou gens voulant l'être, que l'on ne fabrique de porcelaines dans notre Bourg de King-tzin sur le fleuve jaune, lequel Bourg posséde le double d'habitans, lesquels ne sont pas la moitié si plaisans que ceux de Paris.

Nous avons lû attentivement la brochure de notre ami *Jean Jaques*, citoyen de Genève, lequel *Jean Jaques* a extrait un projet de paix perpétuelle du Bonze *St. Pierre*, lequel Bonze *St. Pierre* l'avait extrait d'un Clerc du Mandarin Marquis de *Rosny*, Duc de *Sully*, excellent œconome, lequel l'avait extrait du creux de son cerveau.

Nous

Nous avons été ſenſiblement affligés de voir que dans ledit extrait rédigé par notre amé *Jean Jaques*, où l'on expoſe les moyens faciles de donner à l'Europe une paix perpétuelle, on avait oublié le reſte de l'*Univers*, qu'il faut toûjours avoir en vûe dans toutes ſes brochures, nous avons connu que la Monarchie de France qui eſt la première des Monarchies, l'Anarchie d'Allemagne qui eſt la première des Anarchies, l'Eſpagne, l'Angleterre, la Pologne, la Suède, qui ſont (ſuivant leurs Hiſtoriens) chacune en ſon genre, la première Puiſſance de l'*Univers*, ſont toutes requiſes d'accéder au traité de *Jean Jaques*. Nous avons été édifiés de voir que notre chère couſine l'Impératrice de toute Ruſſie était pareillement requiſe de fournir ſon contingent. Mais grande a été notre ſurpriſe Impériale, quand nous avons en vain cherché notre nom dans la liſte. Nous avons jugé qu'étant ſi proches voiſins de notre chère couſine, nous devions être nommés avec elle; que le Grand-Turc voiſin de la Hongrie & de Naples, le Roi de Perſe voiſin du Grand-Turc, le Grand-Mogol voiſin du Roi de Perſe, ont pareillement les mêmes droits, & que ce ſerait faire au Japon une injuſtice criante, de l'oublier dans la confédération générale.

Nous avons penſé de nous-mêmes, après l'avis de notre Conſeil, que ſi le Grand-Turc attaquait la Hongrie, ſi la Diète Europaine, ou Européenne, ou Européane, ne ſe trouvait pas alors en argent comptant; ſi tandis que la Reine de Hon-

Hongrie s'opoſerait au Turc vers Belgrade, le Roi de Pruſſe marchait à Vienne ; ſi les Ruſſes pendant ce tems-là attaquaient la Siléſie ; ſi les Français ſe jettaient alors ſur les Pays-Bas, l'Angleterre ſur la France, le Roi de Sardaigne ſur l'Italie, l'Eſpagne ſur les Maures, ou les Maures ſur l'Eſpagne ; ces petites combinaiſons pourraient déranger la paix perpétuelle.

Notre acceſſion étant donc d'une néceſſité abſolue, nous avons réſolu de coopérer de toutes nos forces au bien général, qui eſt évidemment le but de tout Empereur, comme de tout faiſeur de brochures.

A cet effet, ayant remarqué qu'on avait oublié de nommer la Ville dans laquelle les Plénipotentiaires de l'Univers doivent s'aſſembler, nous avons réſolu d'en bâtir une ſans délai. Nous nous ſommes fait repréſenter le plan d'un Ingénieur de Sa Majeſté le Roi de Narſingue, lequel propoſa il y a quelques années de creuſer un trou juſqu'au centre de la terre pour y faire des expériences de Phyſique, notre intention étant de perfectionner cette idée, nous ferons percer le Globe de part en part. Et comme les Philoſophes les plus éminents du village de Paris ſur le ruiſſeau dit la Seine, croyent *que le noyau du Globe eſt de verre*, qu'ils l'ont écrit, & qu'ils ne l'auraient jamais écrit s'ils n'en avaient été ſûrs, notre Ville de la Diète de *l'Univers* ſera toute de criſtal, & recevra continuellement le jour par un bout ou par un autre ; de ſorte que la conduite des Plénipotentiaires ſera toûjours éclairée.

Pour

Pour mieux affermir l'ouvrage de la paix perpétuelle, nous aboucherons enſemble dans notre Ville tranſparente notre St. Père le grand Lama, notre St. Pere le grand Dairi, notre St. Père le Muphti, & notre St. Père le Pape, qui ſeront tous aiſément d'accord moyennant les exhortations de quelques jéſuites Portugais. Nous terminerons tout d'un temps les anciens procès de la juſtice eccléſiaſtique & de la ſéculiète, du fiſc & du peuple, des nobles & des roturiers, de l'épée & de la robe, des maitres & des valets, des maris & des femmes, des auteurs & des lecteurs.

Nos Plénipotentiaires enjoindront à tous les Souverains de n'avoir jamais aucune querelle, ſous peine d'une brochure de *Jean Jaques* pour la première fois, & du ban de l'Univers pour la ſeconde.

Nous prions la République de Genève & celle de St. Marin, de nommer conjointement avec nous le Sieur *Jean Jaques* pour premier Préſident de la Diète, attendu que ledit Sieur ayant déja jugé les Rois & les Républiques ſans en être prié, il les jugera tout auſſi bien quand il ſera à la tête de la Chambre; & notre avis eſt qu'il ſoit payé réguliérement de ſes honoraires ſur le produit net des actions des Fermes, des billets de loterie, & de ceux de la Compagnie des Indes de Paris, qui ſont les meilleurs effets de l'*Univers*. Priant le *Tien* qu'il ait en ſa ſainte garde ledit *Jean Jaques*, comme auſſi le Sr. *Volmar*, la Demoiſelle *Julie* & ſon faux germe.

Donné à Pékin, le premier du mois de Hi han, l'an 1898436500. *de la fondation de notre Monarchie.*

DE

DE
PIERRE LE GRAND,
ET DE
JEAN-JAQUES ROUSSEAU.

„ LE Czar *Pierre* n'avait pas le vrai génie,
„ celui qui crée & fait tout de rien. Quel-
„ ques-unes des choſes qu'il fit étaient bien, la
„ plûpart étaient déplacées. Il a vû que ſon peu-
„ ple était barbare, il n'a point vû qu'il n'était
„ pas mûr pour la police; il l'a voulu civiliſer,
„ quand il ne falait que l'aguerrir. Il a d'abord
„ voulu faire des Allemands, des Anglais, quand
„ il falait commencer par faire des Ruſſes; il a
„ empêché ſes ſujets de jamais devenir ce qu'ils
„ pourraient être, en leur perſuadant qu'ils
„ étaient ce qu'ils ne ſont pas. C'eſt ainſi qu'un
„ précepteur Français forme ſon élève pour bril-
„ ler un moment dans ſon enfance, & puis n'ê-
„ tre jamais rien. L'Empire de Ruſſie voudra
„ ſubjuguer l'Europe, & ſera ſubjugué lui-mê-
„ me. Les Tartares ſes ſujets ou ſes voiſins de-
„ viendront ſes maîtres & les nôtres; cette
„ révolution me parait infaillible; tous les Rois
„ de l'Europe travaillent de concert à l'accélérer.

Ces paroles ſont tirées d'une brochure intitulée, *le Contract ſocial*, ou *inſocial*, du peu ſociable *Jean Jaques Rouſſeau*. Il n'eſt pas étonnant qu'a-

qu'ayant fait des miracles à Venise, il ait fait des prophéties sur Moscou; mais comme il sait bien que le bon tems des miracles & des prophéties est passé, il doit croire que sa prédiction contre la Russie n'est pas aussi infaillible qu'elle lui a paru dans son premier accès. Il est doux d'annoncer la chute des grands Empires, cela nous console de notre petitesse. Ce sera un beau gain pour la Philosophie, quand nous verrons incessamment les Tartares Nogais, qui peuvent, je crois, mettre jusqu'à douze mille hommes en campagne, venir subjuguer la Russie, l'Allemagne, l'Italie & la France. Mais je me flatte que l'Empereur de la Chine ne le souffrira pas; il a déja accédé à la paix perpétuelle; & comme il n'a plus de Jésuites chez lui, il ne troublera point l'Europe. *Jean Jaques*, qui a, comme on croit, le vrai génie, trouve que *Pierre le Grand* ne l'avait pas.

Un Seigneur Russe, homme de beaucoup d'esprit, qui s'amuse quelquefois à lire des brochures, se souvint, en lisant celle-ci, de quelques vers de *Molière*, & les cita fort à propos.

Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés & reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes personnes,
Qu'avec leur plume ils font le destin des Couronnes.

Les Russes, dit *Jean Jaques*, ne seront jamais policés. J'en ai vû du moins de très polis, & qui avaient l'esprit juste, fin, agréable, cultivé, & même conséquent, ce que *Jean Jaques* trouvera fort extraordinaire.

Com-

Comme il eſt très galant, il ne manquera pas de dire qu'ils ſe ſont formés à la Cour de l'Impératrice *Catherine*, que ſon exemple a influé ſur eux, mais que cela n'empêche pas qu'il n'ait raiſon, & que bientôt cet Empire ſera détruit.

Ce petit bon homme nous aſſure dans un de ſes modeſtes ouvrages, qu'on doit lui dreſſer une ſtatue. Ce ne ſera probablement ni à Moſcou, ni à Pétersbourg, qu'on s'empreſſera de ſculpter *Jean Jaques*.

Je voudrais en général, que lorſqu'on juge les nations du haut de ſon grenier, qu'on fût plus honnête & plus circonſpect. Tout pauvre Diable peut dire ce qu'il lui plait des Athéniens, des Romains & des anciens Perſes. Il peut ſe tromper impunément ſur le Tribunat, ſur les Comices, ſur la Dictature. Il peut gouverner en idée deux ou trois mille lieuës de pays, tandis qu'il eſt incapable de gouverner ſa ſervante. Il peut dans un roman recevoir un baiſer acre de ſa *Julie*, & conſeiller à un Prince d'épouſer la fille d'un bourreau. Il y a des ſotiſes ſans conſéquence; il y en a d'autres qui peuvent avoir des ſuites fâcheuſes.

Les fous de Cour étaient fort ſenſés; ils n'inſultaient par leurs boufonneries que les faibles, & reſpectaient les puiſſans; les fous de village ſont aujourd'hui plus hardis.

On répondra que *Diogène* & l'*Arétin* ont été tolérés; d'accord: mais une mouche ayant vû un jour une hirondelle, qui en volant emportait des toiles d'araignées, en voulut faire autant; elle y fut priſe.

DE LA LIBERTÉ
D'IMPRIMER.

MAis quel mal peut faire à la Russie la prédiction de *Jean Jaques ?* Aucun ; il lui sera permis de l'expliquer dans un sens mystique, typique, allégorique, selon l'usage. Les nations qui détruiront les Russes, ce seront les Belles-lettres, les Mathématiques, l'esprit de société, la politesse, qui dégradent l'homme, & pervertissent sa nature.

On a imprimé cinq à six mille brochures en Hollande contre *Louïs XIV.* Aucune n'a contribué à lui faire perdre les batailles de Blenheim, de Turin & de Ramillies.

En général il est de droit naturel de se servir de sa plume, comme de sa langue, à ses périls, risques, & fortunes. Je connais beaucoup de livres qui ont ennuié, je n'en connais point qui ait fait de mal réel. Des Théologiens, ou de prétendus politiques, crient : „ La Religion est détruite, le Gouvernement est perdu, si vous „ imprimez certaines vérités ou certains paradoxes. Ne vous avisez jamais de penser, qu'après en avoir demandé la licence à un moine ou à un commis. Il est contre le bon „ ordre qu'un homme pense par soi-même. „ *Homère*, *Platon*, *Cicéron*, *Virgile*, *Pline*, „ *Horace*, n'ont jamais rien publié qu'avec „ l'a-

„ l'aprobation des Docteurs de Sorbonne & de la
„ Sainte Inquiſition.

„ Voyez dans quelle décadence horrible la
„ liberté de la preſſe a fait tomber l'Angleterre
„ & la Hollande. Il eſt vrai qu'elles embraſ-
„ ſent le commerce du monde entier, & que
„ l'Angleterre eſt victorieuſe ſur mer & ſur
„ terre, mais ce n'eſt qu'une fauſſe grandeur,
„ une fauſſe opulence; elles marchent à grands
„ pas à leur ruine. Un peuple éclairé ne peut
„ ſubſiſter.

On ne peut raiſonner plus juſte, mes amis; mais voyons, s'il vous plait, quel Etat a été perdu par un livre. Le plus dangereux, le plus pernicieux de tous eſt celui de *Spinoſa*. Non ſeulement en qualité de Juif il attaque le nouveau Teſtament, mais en qualité de ſavant il ruïne l'ancien; ſon ſyſtème d'athéiſme eſt mieux lié, mieux raiſonné mille fois que ceux de *Straton* & d'*Epicure*. On a beſoin de la plus profonde ſagacité pour répondre aux argumens par leſquels il tâche de prouver qu'une ſubſtance n'en peut former une autre.

Je déteſte comme vous ſon livre, que j'entends peut-être mieux que vous, & auquel vous avez très mal répondu; mais avez-vous vû que ce livre ait changé la face du Monde? Y a-t-il quelque prédicant qui ait perdu un florin de ſa penſion par le débit des œuvres de *Spinoſa*? Y a-t-il un Evêque dont les rentes ayent diminué? Au contraire, leur revenu a doublé depuis ce temps-là; tout le mal s'eſt réduit à un petit nombre

de lecteurs paiſibles, qui ont examiné les arguments de *Spinoſa* dans leur cabinet, & qui ont écrit pour ou contre des ouvrages très peu connus.

Vous-mêmes, vous êtes aſſez peu conſéquens pour avoir fait imprimer *ad uſum Delphini*, l'athéïſme de *Lucrèce* (comme on vous l'a déja reproché), & nul trouble, nul ſcandale n'en eſt arrivé; auſſi laiſſa-t-on vivre en paix *Spinoſa* en Hollande, comme on avait laiſſé *Lucrèce* en repos à Rome.

Mais parait-il parmi vous quelque livre nouveau dont les idées choquent un peu les vôtres (ſupoſé que vous ayez des idées), ou dont l'auteur ſoit d'un parti contraire à vôtre faction, ou qui pis eſt, dont l'auteur ne ſoit d'aucun parti? alors vous criez au feu; c'eſt un bruit, un ſcandale, un vacarme univerſel dans vôtre petit coin de terre. Voilà un homme abominable, qui a imprimé que ſi nous n'avions point de mains, nous ne pourrions faire des bas ni des ſouliers; quel blaſphème! Les dévotes crient, les Docteurs fourés s'aſſemblent, les allarmes ſe multiplient de collège en collège, de maiſon en maiſon; des corps entiers ſont en mouvement, & pourquoi? pour cinq ou ſix pages dont il n'eſt plus queſtion au bout de trois mois. Un livre vous déplait-il? refutez-le; vous ennuie-t-il? ne le liſez pas.

Oh, me dites-vous, les livres de *Luther* & de *Calvin* ont détruit la Religion Romaine dans la moitié de l'Europe. Que ne dites-vous auſſi

que

que les livres du Patriarche *Photius* ont détruit cette Religion Romaine en Afie, en Afrique, en Grèce & en Ruffie?

Vous vous trompez bien lourdement quand vous penfez que vous avez été ruinés par des livres. L'Empire de Ruffie a deux mille lieues d'étendue, & il n'y a pas fix hommes qui foient au fait des points controverfés entre l'Eglife Grecque & la Latine. Si le moine *Luther*, fi le chanoine *Jean Chauvin*, fi le curé *Zuingle* s'étaient contentés d'écrire, Rome fubjuguerait encor tous les Etats qu'elle a perdus; mais ces gens-là & leurs adhérents couraient de ville en ville, de maifon en maifon, ameutaient des femmes, étaient foutenus par des Princes. La Furie qui agitait *Amate*, & qui la fouettait comme un fabot, à ce que dit *Virgile*, n'était pas plus turbulente. Sachez qu'un Capucin enthoufiafte, factieux, ignorant, fouple, véhément, émiffaire de quelque ambitieux, prêchant, confeffant, communiant, cabalant, aura plutôt bouleverfé une province que cent auteurs ne l'auront éclairée. Ce n'eft pas l'Alcoran qui fit réuffir *Mahomet*; ce fut *Mahomet* qui fit le fuccès de l'Alcoran.

Non, Rome n'a point été vaincue par des livres, elle l'a été pour avoir révolté l'Europe par fes rapines, par la vente publique des indulgences, pour avoir infulté aux hommes, pour avoir voulu les gouverner comme des animaux domeftiques, pour avoir abufé de fon pouvoir à un tel excès, qu'il eft étonnant qu'il

lui ſoit reſté un ſeul village. *Henri VIII*, *Eliſabeth*, le Duc de Saxe, le Landgrave de Heſſe, les Princes d'Orange, les *Condés*, les *Colignis* ont tout fait, & les livres rien. Les trompettes n'ont jamais gagné de bataille, & n'ont fait tomber de murs que ceux de Jérico.

Vous craignez les livres comme certaines bourgades ont craint les violons. Laiſſez lire, & laiſſez danſer; ces deux amuſemens ne feront jamais de mal au monde.



LETTRE

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE,

De l'Académie Françaiſe,

A M. L'ABBÉ D'OLIVET,

Chancelier de la même Académie.

Au Château de Ferney, 20. Août 1761.

VOus m'aviez donné, mon cher Chancelier, le conſeil de ne commenter que les Piéces de *Corneille* qui ſont reſtées au Théâtre. Vous vouliez me ſoulager ainſi d'une partie de mon fardeau, & j'y avais conſenti, moins par pareſſe, que par le deſir de ſatisfaire plutôt le Public; mais j'ai vû que dans la retraite j'avais plus de tems qu'on ne penſe; & ayant déja commenté toutes les Piéces de *Corneille* qu'on repréſente, je me vois en état de faire quelques notes utiles ſur les autres.

Il y a pluſieurs anecdotes curieuſes, qu'il eſt agréable de ſavoir. Il y a plus d'une remarque à faire ſur la langue. Je trouve, par exemple, pluſieurs mots qui ont vieilli parmi nous, qui ſont même entiérement oubliés, & dont nos voiſins les Anglais ſe ſervent heureuſement. Ils ont

ont un terme pour ſignifier cette plaiſanterie ; ce vrai comique, cette gayeté, cette urbanité, ces ſaillies qui échapent à un homme ſans qu'il s'en doute ; & ils rendent cette idée par le mot humeur, *humour*, qu'ils prononcent *yumor* ; & ils croyent qu'ils ont ſeuls cette humeur, que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'eſprit. Cependant c'eſt un ancien mot de notre Langue, employé en ce ſens dans pluſieurs comédies de *Corneille*. Au reſte, quand je dis que cette *humeur* eſt une eſpèce d'urbanité, je parle à un homme inſtruit, qui ſait que nous avons apliqué mal à propos le mot d'urbanité à la politeſſe, & qu'*urbanitas* ſignifioit à Rome préciſément ce qu'*humour* ſignifie chez les Anglais. C'eſt en ce ſens qu'*Horace* dit, *Frontis ad urbanæ deſcendi præmia*, & jamais ce mot n'eſt employé autrement dans cette ſatyre que nous avons ſous le nom de *Pétrone*, & que tant d'hommes ſans goût ont priſe pour l'ouvrage d'un Conſul *Petronius*.

Le mot *partie* ſe trouve encore dans les comédies de *Corneille* pour *eſprit*. Cet homme a *des parties*. C'eſt ce que les Anglais appellent *parts*. Ce terme était excellent ; car c'eſt le propre de l'homme de n'avoir que des parties ; on a une ſorte d'eſprit, une ſorte de talent ; mais on ne les a pas tous. Le mot *eſprit* eſt trop vague ; & quand on vous dit, cet homme a *de l'eſprit*, vous avez raiſon de demander duquel.

Que d'expreſſions nous manquent aujourd'hui, qui étaient énergiques du tems de *Corneille*, & que de pertes nous avons faites, ſoit

par

par pure négligence, ſoit par trop de délicateſſe ! On aſſignait, on *apointait* un tems, un rendez-vous ; celui qui, dans le moment marqué, arrivait au lieu convenu, & qui n'y trouvait pas ſon *prometteur*, était *déſapointé.* Nous n'avons aucun mot pour exprimer aujourd'hui cette ſituation d'un homme qui tient ſa parole, & à qui on en manque.

Qu'on arrive aux portes d'une ville fermée, on eſt, quoi? nous n'avons plus de mot pour exprimer cette ſituation : nous diſions autrefois *forclos* ; ce mot très expreſſif n'eſt demeuré qu'au barreau. Les *affres* de la mort, les *angoiſſes* d'un cœur *navré* n'ont point été remplacés.

Nous avons renoncé à des expreſſions abſolument néceſſaires, dont les Anglais ſe ſont heureuſement enrichis. Une rue, un chemin ſans iſſue, s'exprimait ſi bien par *non-paſſe*, *impaſſe*, que les Anglais ont imité ; & nous ſommes réduits au mot bas & impertinent de *cu-de-ſac*, qui revient ſi ſouvent, & qui deshonore la langue Françaiſe.

Je ne finirais point ſur cet article, ſi je voulais ſur-tout entrer ici dans le détail des phraſes heureuſes que nous avions priſes des Italiens, & que nous avons abandonnées. Ce n'eſt pas d'ailleurs que notre Langue ne ſoit abondante & énergique ; mais elle pourrait l'être bien davantage. Ce qui nous a ôté une partie de nos richeſſes, c'eſt cette multitude de livres frivoles, dans leſquels on ne trouve que le ſtyle de la converſation, & un vain ramas de phraſes uſées & d'expreſſions impropres. C'eſt cette mal-

malheureuſe abondance qui nous apauvrit.

Je paſſe à un article plus important, qui me détermine à commenter juſqu'à *Pertharite.* C'eſt que dans ces ruines on trouve des tréſors cachés. Qui croirait, par exemple, que le germe de *Pyrrhus* & d'*Andromaque* eſt dans *Pertharite ?* Qui croirait que *Racine* en ait pris les ſentimens, les vers même? Rien n'eſt pourtant plus vrai ; rien n'eſt plus palpable. Un *Grimoald* dans *Corneille* menace une *Rodelinde* de faire périr ſon fils au berceau, ſi elle ne l'épouſe.

Son ſort eſt en vos mains : aimer ou dédaigner
Le va faire périr, ou le faire régner.

Pyrrhus dit préciſément dans la même ſituation,

Je vous le dis, il faut, ou périr ou régner.

Grimoald dans *Corneille* veut punir *ſur ce fils innocent, la dureté d'un cœur ſi peu reconnaiſſant.*

Pyrrhus dit dans *Racine :*

Le fils me répondra des mépris de la mère.

Rodelinde dit à *Grimoald* :

Comte, penſes-y bien, & pour m'avoir aimée
N'imprime point de tache à tant de renommée,
Ne croi que ta vertu, laiſſe-la ſeule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publierait de toi que le cœur d'une femme,
Plus que ta propre gloire, aurait touché ton ame.

On

On dirait qu'un Héros ſi grand, ſi renommé,
Ne ſerait qu'un Tyran, s'il n'avait point aimé.

Andromaque dit à *Pyrrhus :*

Seigneur, que faites-vous, & que dira la Grèce?
Faut-il qu'un ſi grand cœur montre tant de faibleſſe?
Et qu'un deſſein ſi beau, ſi grand, ſi généreux,
Paſſe pour le tranſport d'un eſprit amoureux?
Non, non, d'un ennemi reſpecter la miſère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à ſa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans lui faire payer ſon ſalut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un azile,
Seigneur, voilà des ſoins dignes du fils d'Achille.

L'imitation eſt viſible; la reſſemblance eſt entière. Il y a bien plus, & je vais vous étonner. Tout le fonds des ſcènes d'*Oreſte* & d'*Hermione* eſt pris d'un *Garibald* & d'une *Edvige*, perſonnages inconnus de cette malheureuſe pièce inconnue. Quand il n'y aurait que ces noms barbares, ils euſſent ſuffi pour faire tomber *Pertharite*; & c'eſt à quoi *Boileau* fait alluſion quand il dit,

Qui de tant de Héros va choiſir Childebrand.

Mais *Garibald*, tout *Garibald* qu'il eſt, ne laiſſe pas de jouer avec ſon *Edvige* abſolument le même rôle qu'*Oreſte* avec *Hermione*. *Edvige* aime encore *Grimoald*, comme *Hermione* aime *Pyrrhus* : elle veut que *Garibald* la venge d'un traître qui la quitte pour *Rodelinde*. *Hermione* veut

veut qu'*Oreſte* la venge de *Pyrrhus*, qui la quitte pour *Andromaque*.

EDVIGE.

Pour gagner mon amour il faut ſervir ma haine.

HERMIONE.

Vengez moi, je crois tout.

GARIBALD.

Le pourez-vous, Madame, & ſavez-vous vos forces?
Savez-vous de l'amour quelles ſont les amorces?
Savez-vous ce qu'il peut, & qu'un viſage aimé
Eſt toûjours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Non, vous vous abuſez, votre cœur vous abuſe, &c.

ORESTE.

Et vous le haïſſez! Avouez-le, Madame,
L'amour n'eſt pas un feu qu'on renferme en une ame.
Tout nous trahit, la voix, le ſilence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Ces idées que le génie de *Corneille* avait jettées au hazard, ſans en profiter, le goût de *Racine* les a recueillies, & les a miſes en œuvre; il a tiré de l'or en cette occaſion *de ſtercore Ennii.*

Corneille ne conſultait perſonne, & *Racine* conſultait *Boileau*; ainſi l'un tomba toûjours depuis *Héraclius*, & l'autre s'éleva continuellement.

On croit aſſez communément que *Racine* amollit & avilit même le Théâtre par ces décla-

clarations d'amour, qui ne ſont que trop en poſſeſſion de notre Scène. Mais la vérité me force d'avouer que *Corneille* en uſait ainſi avant lui, & que *Rotrou* n'y manquait pas avant *Corneille*.

Il n'y a aucune de leurs Piéces qui ne ſoit fondée en partie ſur cette paſſion: la ſeule différence eſt qu'ils ne l'ont jamais bien traitée, qu'ils n'ont jamais parlé au cœur, qu'ils n'ont jamais attendri: l'amour n'a été touchant que dans les ſcènes du *Cid*, imitées de *Guillain de Caſtro*, & *Corneille* a mis de l'amour juſques dans le ſujet terrible d'*Œdipe*.

Vous ſavez que j'oſai traiter ce ſujet, il y a quarante-ſept ans. J'ai encore la lettre de M. *Dacier*, à qui je montrai le troiſiéme acte imité de *Sophocle*. Il m'exhorte dans cette lettre de 1714. à introduire les chœurs, & à ne point parler d'amour dans un ſujet où cette paſſion eſt ſi impertinente. Je ſuivis ſon conſeil; je lus l'eſquiſſe de la piéce aux Comédiens. Ils me forcèrent à retrancher une partie des chœurs, & à mettre au moins quelque ſouvenir d'amour dans *Philoctète*, afin, diſaient-ils, qu'on pardonnât l'inſipidité de *Jocaſte* & d'*Oedipe* en faveur des ſentimens de *Philoctète*.

Le peu de chœurs même que je laiſſai ne furent point exécutés. Tel était le déteſtable goût de ce tems-là. On repréſenta, quelque tems après, *Athalie*, ce chef-d'œuvre du Théatre. La Nation dut aprendre que la Scène pouvait ſe paſſer d'un genre qui dégénere quelquefois en Idile & en Eglogue. Mais comme *Athalie* était ſou-

ſoutenue par le patétique de la Religion, on s'imagina qu'il falait toujours de l'amour dans les ſujets profanes.

Enfin, *Mérope*, & en dernier lieu *Oreſte*, ont ouvert les yeux du Public. Je ſuis perſuadé que l'auteur d'*Electre* penſe comme moi, & que jamais il n'eût mis deux intrigues d'amour dans le plus ſublime & le plus effrayant ſujet de l'antiquité, s'il n'y avait été forcé par la malheureuſe habitude qu'on s'était faite de tout défigurer par ces intrigues puériles, étrangères au ſujet: on en ſentait le ridicule, & on l'exigeait dans les auteurs.

Les étrangers ſe moquaient de nous, mais nous n'en ſavions rien. Nous penſions qu'une femme ne pouvait paraître ſur la ſcène ſans dire *j'aime*, en cent façons & en vers chargés d'épithètes & de chevilles. On n'entendait que *ma flamme*, & *mon ame*; *mes feux*, & *mes vœux*; *mon cœur*, & *mon vainqueur*. Je reviens à *Corneille*, qui s'eſt élevé au-deſſus de ces petiteſſes, dans ſes belles ſcènes des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*, &c. Je reviens à vous dire que toutes ſes Piéces pourront fournir quelques anecdotes & quelques réflexions intéreſſantes.

Ne vous effrayez pas ſi tous ces Commentaires produiſent autant de volumes que votre *Cicéron*. Engagez l'Académie à me continuer ſes bontés, ſes leçons, & ſur-tout donnez-lui l'exemple.

ANEC-

ANECDOTE SINGULIERE

Sur le Père FOUQUET, *ci-devant Jésuite.*

Ce morceau est inséré en partie dans les Lettres Juives.

EN 1723. Le Père *Fouquet* Jésuite revint en France de la Chine où il avait passé vingt-cinq ans. Des disputes de Religion l'avaient brouillé avec ses confrères. Il avait porté à la Chine un Evangile différent du leur, & raportait en Europe des mémoires contre eux. Deux Lettrés de la Chine avaient fait le voyage avec lui. L'un de ces Lettrés était mort sur le vaisseau ; l'autre vint à Paris avec le Père *Fouquet.* Ce Jésuite devait amener son Lettré à Rome, comme un témoin de la conduite de ces bons Pères à la Chine. La chose était secrette.

Fouquet & son Lettré logeaient à la maison professe rue St. Antoine à Paris. Les révérends Pères furent avertis des intentions de leur confrère. Le P. *Fouquet* sut aussi incontinent les desseins des révérends Pères ; il ne perdit pas un moment, & partit la nuit en poste pour Rome.

Les révérends Pères eurent le crédit de faire courir après lui. On n'attrapa que le Lettré. Ce pau-

pauvre garçon ne ſavait pas un mot de Français. Les bons Pères allèrent trouver le Cardinal *Du Bois*, qui alors avait beſoin d'eux. Ils dirent au Cardinal qu'ils avaient parmi eux un jeune homme qui était devenu fou, & qu'il falait l'enfermer.

Le Cardinal qui par intérêt eût dû le protéger ſur cette ſeule accuſation, donna ſur le champ une lettre de cachet, la choſe du monde dont un Miniſtre eſt quelquefois le plus libéral.

Le Lieutenant de Police vint prendre ce fou qu'on lui indiqua; il trouva un homme qui faiſait des revérences autrement qu'à la Françaiſe, qui parlait comme en chantant, & qui avait l'air tout étonné. Il le plaignit beaucoup d'être tombé en démence, le fit lier, & l'envoya à Charenton, où il fut fouetté, comme l'Abbé *Des Fontaines*, deux fois par ſemaine.

Le Lettré Chinois ne comprenait rien à cette manière de recevoir les étrangers. Il n'avait paſſé que deux ou trois jours; il trouvait les mœurs des Français aſſez étranges; il vécut deux ans au pain & à l'eau entre des fous & des Pères correcteurs. Il crut que la nation Françaiſe était compoſée de ces deux eſpèces, dont l'une danſait, tandis que l'autre fouettait l'eſpèce danſante.

Enfin au bout de deux ans le Miniſtère changea; on nomma un nouveau Lieutenant de Police. Ce Magiſtrat commença ſon adminiſtration par aller viſiter les priſons. Il vit les fous de Charenton. Après qu'il ſe fut entretenu avec

eux,

eux, il demanda s'il ne reſtait plus perſonne à voir. On lui dit qu'il y avait encor un pauvre malheureux, mais qu'il parlait une langue que perſonne n'entendait.

Un Jéſuite qui accompagnait le Magiſtrat, dit que c'était la folie de cet homme de ne jamais répondre en Français, qu'on n'en tirerait rien, & qu'il conſeillait qu'on ne ſe donnât pas la peine de le faire venir.

Le Miniſtre inſiſta. Le malheureux fut amené; il ſe jetta aux genoux du Lieutenant de Police. Il envoya chercher les interprètes du Roi; on lui parla Eſpagnol, Latin, Grec, Anglais, il diſait toujours *Kanton*, *Kanton*. Le Jéſuite aſſura qu'il était poſſédé.

Le Magiſtrat qui avait entendu dire autrefois, qu'il y a une province de la Chine apellée Kanton, s'imagina que cet homme en était peut-être. On fit venir un interprète des Miſſions étrangères qui écorchait le Chinois; tout fut reconnu; le Magiſtrat ne ſut que faire, & le Jéſuite que dire. Mr. le Duc de *Bourbon* était alors premier Miniſtre; on lui conta la choſe; il fit donner de l'argent & des habits au Chinois, & on le renvoya dans ſon pays, dont on ne croit pas que beaucoup de Lettrés viennent jamais nous voir.

Il eût été plus politique de le garder & de le bien traiter, que de l'envoyer donner à la Chine la plus mauvaiſe opinion de la France.

AVIS

A l'Auteur du Journal de Gottingue.

QUand un Journaliſte veut rendre compte d'un ouvrage, il doit d'abord en ſaiſir l'eſprit. Quand il le critique, il doit avoir raiſon. Le Journaliſte de Gottingue a oublié entiérement ces deux devoirs, & il ſe trompe ſans exception ſur tout ce qu'il dit.

Il ſe trompe quand il dit que l'auteur du ſiécle de *Louïs XIV.* devait parler de *Tillotſon* en parlant de *Bourdaloue.* Il ne ſonge pas qu'il ne s'agit que des écrivains de France.

Il ſe trompe quand il dit que le Baron *des Coutures* ne méritait pas d'être cité. Sa traduction de *Lucrèce* eſt la meilleure qu'on ait en France.

Il ſe trompe quand il dit que *Desmarets* n'était qu'un traducteur. L'Abbé *Reignier Deſmarets* a traduit à la vérité *Anacréon* en vers Italiens avec ſuccès, ce qui eſt un très grand mérite ; mais il a fait des vers Français qu'on ſait par cœur ; & il était excellent Grammairien.

Il ſe trompe quand il dit que *Bernier* n'était pas Médecin du grand Mogol, & qu'il le croit précepteur du fils d'un Aga. Un Mahométan Indien ne donne point pour précepteur à ſon fils un Chrétien de France qui parle mal Indien. Mais on ne demande guères à un Médecin de quelle Religion il eſt. *Bernier* était Médecin de l'Em-

l'Empereur *Shac-Géan*, comme on peut le voir dès la page 9 de ſes voyages, édition d'Amſterdam. Voilà pourtant ce que le Journaliſte apelle une faute groſſière.

Il ſe trompe quand il dit que le Journal des ſavans de Paris n'eſt pas le premier qu'on ait fait en Europe.

Il ſe trompe en opoſant les Tranſactions philoſophiques. Ces tranſactions ne ſont point un examen des ouvrages nouveaux de tous les auteurs, comme le Journal des ſavans; c'eſt une entrepriſe toute différente.

Il ſe trompe quand il croit qu'il y a eu une bonne Pharmacopée univerſelle avant celle de *Lemery*.

Il ſe trompe quand il dit que le *Moreri* n'eſt pas le premier Dictionnaire Français hiſtorique qui concerne les faits. C'eſt même le premier en toute langue: ceux des *Etiennes* n'étant qu'une courte nomenclature pour l'intelligence des anciens auteurs.

Il ſe trompe, & fait pis que ſe tromper, quand il traite de menteur le Père *Daniel*, qui ne paſſe pas pour un hiſtorien aſſez profond & aſſez hardi, mais qui paſſe pour un hiſtorien très-véridique. Le Père *Daniel* a erré quelquefois, mais il n'eſt pas permis de l'appeller un menteur.

Il ſe trompe quand il croit les contes badins de la *Fontaine* plus dangereux que la ſeconde églogue de *Virgile*, ou que certaines ſatires d'*Horace*, ou qu'*Ovide*, ou que *Pétrone*. Il n'a pas ſenti que la gaieté n'eſt pas ce qui inſpire

la volupté. La *Fontaine* eſt plaiſant, *Ovide* eſt voluptueux, *Pétrone* eſt débauché.

Il ſe trompe quand il reproche à l'auteur du *Siécle de Louïs XIV*, d'avoir dit qu'il vaut mieux recevoir cent bulles erronées, que d'exciter des diviſions. Voici le paſſage du *Siécle. Il vaut mieux recevoir cent bulles erronées, que de mettre cent villes en cendre.* Quiconque aura une maiſon dans une de ces cent villes, penſera ainſi ; permis à ceux qui n'ont point de maiſon, de bruler celles des autres pour une bulle.

Il ſe trompe quand il croit que dans le *Siécle* on immole les Janſeniſtes aux Jéſuites. On n'a certainement point pris de parti entre ces Meſſieurs. On y dit que *Queſnel* était un opiniâtre, que le Jéſuite le *Tellier* Confeſſeur de *Louïs XIV.* était un méchant homme. L'auteur du *Siécle* n'eſt ni Janſeniſte ni Moliniſte.

Il ſe trompe quand il dit que les Français firent des campagnes malheureuſes en Bohême, lorſque *Louïs XV.* fut à la tête de ſes armées. *Louïs XV.* depuis la fin de 1743. n'envoya pas en Bohême un ſeul régiment.

Il ſe trompe quand il reproche à l'auteur du *Siécle* d'avoir dit que les Allemands ne ſe mettent jamais en campagne qu'au mois d'Août. Jamais l'auteur du *Siécle* n'a répété cette ancienne ſotiſe.

Il ſe trompe quand il avance que les Papes n'ont jamais rendu *Caſtro* & *Ronciglione.* Ils en ſont poſſeſſeurs, oui ; mais cela prouve-t-il qu'ils ne l'ayent jamais cédé ? *Alexandre VII.* fut forcé de le rendre pour cent mille écus Romains, en 1664.

Il

Il ſe trompe quand il dit que l'Encyclopédie n'eſt pas un ouvrage très-utile, & quand il conclut qu'il ne vaut rien, de ce qu'il a été critiqué & perſécuté dans ſa naiſſance par des ennemis intéreſſés. Il devait conclurre tout le contraire.

Il faudrait tâcher de ne ſe pas tromper ſur tous les points, quand on critique un ouvrage.

L'Auteur du *Siécle de Louïs XIV.* n'a vû aucune des éditions qui ont été faites en France, en Angleterre & en Hollande. Il lui eſt tombé entre les mains une petite feuille volante, dans laquelle on relève pluſieurs fautes de l'édition de la Haye, & on en rend l'auteur reſponſable. Il y a, ce me ſemble, un peu d'injuſtice dans ce procédé. Ce n'eſt pas à lui qu'il faut s'en prendre ſi on a imprimé *pigeri* pour *gigeri*, *Burignac* pour *Daubignac*, & ſi les éditeurs ſont tombés dans d'autres mépriſes. On ne trouvera pas ces fautes dans l'édition de Genève corrigée par l'auteur même. Ceux qui ſe hâtent de faire ces critiques devraient y aporter plus d'équité & plus d'attention. Par exemple, on reproche à l'auteur d'avoir dit que le grand *Condé* mourut à Chantilli en 1680. Cela n'eſt pas vrai ; l'auteur place cette mort en 1686, non pas à Chantilli, mais à Fontainebleau.

On lui reproche d'avoir mis en 1700. la mort de *Jacques* ſecond, Roi d'Angleterre. Cela n'eſt pas vrai, il dit que c'eſt en 1701. On lui re-

reproche d'avoir placé la mort de Madame, la premiere femme du frère de *Louïs XIV.* en 1672. Cela n'eſt pas vrai, il la place au mois de Juin 1670.

On lui reproche d'avoir fait naître Madame *Dacier* en 1615. Cela n'eſt pas vrai; il a placé ſa naiſſance en 1651.

Au reſte il eſt difficile que dans un catalogue de plus de trois cent artiſtes, on ne ſe ſoit trompé ſur quelques noms obſcurs & ſur quelques dattes. Un errata ſuffit pour ces bagatelles. Il ne faut pas juger d'un grand bâtiment par quelques pavés qu'un maçon ſubalterne aura mal arrangés dans la cour.



LET-

LETTRE

DE MR. DE V.......

AU

ROI STANISLAS.

Aux Délices le 15. *Août* 1760.

SIRE,

JE n'ai jamais que des graces à rendre à V. M. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité vôtre beau titre. Vous instruisez le monde, vous l'embellissez, vous le soulagez, vous donnez des préceptes & des exemples. J'ai tâché de profiter de loin des uns & des autres autant que j'ai pû. Il faut que chacun fasse à proportion autant de bien que V. M. en a fait dans ses Etats: elle a bâti de belles Eglises Royales; j'édifie des Eglises de village. *Diogène* remuait son tonneau, quand les Athéniens construisaient des flottes. Si vous soulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en soulagions dix. Le devoir des Princes, & des particuliers, est de faire chacun dans son état tout le bien qu'il peut faire. Le dernier livre de V. M. que le cher frère *Ménou* m'a envoyé de votre part, est un nouveau ser-

ſervice que V. M. rend au genre humain : ſi jamais il ſe trouve quelque Athée dans le monde (ce que je ne crois pas), vôtre livre confondra l'abſurdité de cet homme. Les Philoſophes de ce ſiécle ont heureuſement prévenu les ſoins de V. M. Elle bénit DIEU, ſans doute, de ce que depuis *Deſcartes* & *Newton* il ne ſe trouve plus d'Athée. V. M. réfute très bien ceux qui croyaient autrefois que le hazard pouvait avoir contribué à la formation de ce Monde : Elle voit ſans doute avec un plaiſir extrême qu'il n'y a aucun Philoſophe de nos jours, qui ne regarde le hazard comme un mot vuide de ſens. Plus la Phyſique a fait de progrès, plus nous avons trouvé par-tout la main du Tout-puiſſant.

Il n'y a point d'homme plus pénétré de reſpect pour la Divinité que les Philoſophes de nos jours. La Philoſophie ne s'en tient pas à une adoration ſtérile, elle influë ſur les mœurs. Il n'y a point en France de meilleurs citoyens que les Philoſophes ; ils aiment l'Etat, & le Monarque ; ils ſont ſoumis aux loix ; ils donnent l'exemple de l'attachement, & de l'obéiſſance ; ils condamnent, ils couvrent d'oprobres ces factions pédanteſques & furieuſes également ennemies de l'autorité Royale, & du repos des ſujets ; il n'eſt aucun d'eux qui ne contribuât avec joye de la moitié de ſon revenu au ſoutien du Royaume : c'eſt à vous, Sire, à les ſéconder de vôtre autorité, & de vôtre éloquence ; continuez à faire voir au Monde que les hommes ne peuvent être heureux, que quand les Philoſophes ſont Rois, & quand ils ont beaucoup de

ſujets

ſujets Philoſophes encouragés de votre voix puiſſante, la voix de ces Citoyens qui n'enſeignent dans leurs écrits & dans leurs diſcours que l'amour de DIEU, du Monarque, & de l'Etat; confondez ces hommes inſenſés, livrés à la faction, ceux qui commencent à accuſer d'athéiſme quiconque n'eſt pas de leur avis ſur des choſes indifférentes.

Le Docteur *Lange* dit que les Jéſuites ſont Athées, parce qu'ils ne trouvent point la Cour de Pékin idolâtre. Le frère *Hardouin* Jéſuite dit, que les *Paſcal*, les *Arnauld*, les *Nicole* ſont Athées, parce qu'ils n'étaient pas Moliniſtes. Frère *Berthier* ſoupçonne d'Athéiſme l'auteur de l'Hiſtoire générale, parce que l'auteur de cette hiſtoire ne convient pas que des Neſtoriens conduits par des nuées bleuës ſoient venus du pays de Jacin dans le 7me ſiécle, faire bâtir des égliſes Neſtoriennes à la Chine: Frère *Berthier* devrait ſavoir que des nuées bleuës ne conduiſent perſonne à Pékin, & qu'il ne faut pas mêler des contes bleux à nos vérités ſacrées.

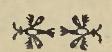
Un Gentilhomme Bréton ayant fait, il y a quelques années, des recherches ſur la ville de Paris, les Auteurs d'un Journal qu'ils apellent *Chrétien*, comme ſi les autres Journaux étaient faits par des Turcs, l'ont accuſé d'irréligion au ſujet de la ruë Tireboudin, & de la ruë Trouſſevache; & le Bréton a été obligé de faire aſſigner ſon accuſateur au Châtelet.

Les Rois mépriſent toutes ces petites querelles; ils font le bien général, tandis que leurs ſujets animés les uns contre les autres font les maux

maux particuliers. Un Prince Roi, tel que vous, Sire, n'eſt ni Janſeniſte, ni Moliniſte, ni anti-encyclopédiſte ; il n'eſt d'aucune faction : il ne prend parti ni pour ni contre un Dictionnaire : il rend la raiſon reſpectable, & toutes les factions ridicules : il tâche de rendre les Jéſuites utiles en Lorraine, quand ils ſont chaſſés du Portugal : il donne douze mille livres de rente, une belle maiſon, une bonne cave, à notre cher frère *Ménou*, afin qu'il faſſe du bien : il ſait que la vertu & la Religion conſiſtent dans les bonnes mœurs, & non pas dans les diſputes : il ſe fait bénir, & les calomniateurs ſe font déteſter.

Je me ſouviendrai toûjours, Sire, avec la plus tendre, & la plus reſpectueuſe reconnaiſſance, des jours heureux que j'ai paſſés dans vos palais ; je me ſouviendrai que vous daigniez faire le charme de la ſocieté, comme vous faiſiez la félicité de vos peuples ; & que ſi c'était un bonheur de dépendre de vous, c'en était un plus grand de vous aprocher.

Je ſouhaite à V. M. que votre vie utile au Monde s'étende au-delà des bornes ordinaires. *Aureng-Zeb*, & *Mulay-Iſmaël* ont vécu l'un & l'autre au-delà de cent-cinq ans : ſi DIEU accorde de ſi longs jours à des Princes infidèles, que ne fera-t-il point pour *Stanislas* le bienfaiſant ? Je ſuis avec un profond reſpect &c.



RE-

REPONSE

A une jolie petite Piéce intitulée Les Torts, *dans laquelle on diſait que ſi* Jean Calvin *avait eu* tort *de faire bruler* Michel Servet, *on avait* tort *de le dire dans un territoire Calviniſte.*

* *

NOn, je n'ai point tort d'oſer dire
Ce que penſent les gens de bien ;
Et le ſage qui ne craint rien ,
A le beau droit de tout écrire.

* *

J'ai quarante ans bravé l'empire
Des lâches tirans des eſprits ;
Et dans votre petit pays,
J'aurais grand tort de me dédire.

* *

Je ſais que ſouvent le malin
A caché ſa queue & ſa griffe,
Sous la Tiare d'un Pontife,
Et ſous le manteau de *Calvin.*

* *

Je n'ai point tort quand je déteſte
Ces aſſaſſins religieux,

Em-

Employant le fer & les feux
Pour fervir le Père célefte.

* *

Oui , jufqu'au dernier de mes jours
Mon ame fera fière & tendre :
J'oferai gémir fur la cendre
Et des *Servets* & des *Dubourgs*.

* *

De cette horrible frénéfie
A la fin le tems eft paffé ;
Le fanatifme eft éclipfé ,
Mais il refte l'hypocrifie.

* *

Farceurs à manteaux étriqués ,
Petits Sicophantes d'Eglife ,
Prédicans à Sermons croqués ,
Ai-je tort quand je vous méprife ?



A MADEMOISELLE CLAIRON.

LE ſublime en tout genre eſt le don le plus rare ;
C'eſt là le vrai phénix ; & ſagement avare
La nature a prévû qu'en nos faibles eſprits
Le beau, s'il eſt commun, doit perdre de ſon prix.
La médiocrité couvre la terre entière ;
Les mortels ont à peine une faible lumiére,
Quelques vertus ſans force, & des talens bornés.
S'il eſt quelques eſprits par le Ciel deſtinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire,
A franchir des beaux arts la limite ordinaire,
La nature eſt alors prodigue en ſes préſens,
Elle égale dans eux les vertus aux talens.
Le ſoufle du génie, & ſes fécondes flammes,
N'ont jamais deſcendu que dans de nobles ames ;
Il faut qu'on en ſoit digne ; & le cœur épuré
Eſt le ſeul aliment de ce flambeau ſacré.
Un eſprit corrompu ne fut jamais ſublime.
  Toi, que forma Vénus, & que Minerve anime,
Toi, qui reſſuſcitas ſous mes ruſtiques toits,
L'Electre de Sophocle aux accens de ta voix,
(Non l'Electre Françaiſe à la mode ſoumiſe,
Pour le galant Itys ſi galamment épriſe ;)
Toi, qui peins la nature en oſant l'embellir,
Souveraine d'un art que tu ſus annoblir,

Toi, dont un geſte, un mot, m'attendrit & m'enflamme;
Si j'aime tes talens, je reſpecte ton ame.
L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi, *a*)
Les vertus que tu peins je les retrouve en toi;
Elles ſont dans ton cœur; la vertu que j'encenſe
N'eſt pas des voluptés la ſévère abſtinence.
L'amour, ce don du Ciel, digne de ſon auteur,
Des malheureux humains eſt le conſolateur.
Lui-même il fut un Dieu dans les ſiécles antiques,
On en fait un démon chez nos vils fanatiques:
Très déſintéreſſé ſur ce péché charmant,
J'en parle en Philoſophe, & non pas en amant.
Une femme ſenſible, & que l'amour engage,
Quand elle eſt honnête homme, à mes yeux eſt un ſage.
Que ce conteur heureux qui plaiſamment chanta *b*)
Le démon Belphégor, & Madame Honeſta,
L'Eſope des Français, le maître de la fable,
Ait de la Champmêlé vanté la voix aimable,
Ses accens amoureux & ſes ſons affétés,
Echo des fades airs que Lambert a notés *c*):

Tu

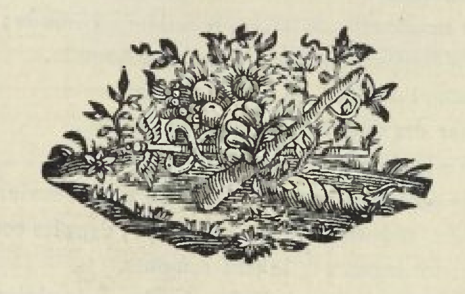
a) La foi, en poëſie, ſignifie la bonne foi.

b) La Fontaine, dans ſon prologue de Belphégor, dédié à Mlle. Champmêlé, fameuſe actrice pour ſon tems. La déclamation était alors une eſpèce de chant. La Mothe a fait des ſtances pour Mlle. Duclos, dans leſquelles il la loue d'imiter la Champmêlé, & ni l'une ni l'autre ne devaient être imitées. On eſt tombé depuis dans un autre défaut beaucoup plus grand, c'eſt un familier exceſſif & ridicule, qui donne à un héros le ton d'un bourgeois. Le naturel dans la tragédie doit toujours ſe reſſentir de la grandeur du ſujet, & ne s'avilir jamais par la familiarité. Baron, qui avait un jeu ſi naturel & ſi vrai, ne tomba jamais dans cette baſſeſſe.

c) Lambert, auteur de quelques airs inſipides, très célèbres avant Lully.

Tu n'étais pas alors; on ne pouvait connaître
Cet art qui n'eſt qu'à toi, cet art que tu fais naître.
　Corneille, des Romains peintre majeſtueux,
T'aurait vue auſſi noble, auſſi Romaine qu'eux.
Le Ciel pour échauffer les glaces de mon âge,
Le Ciel me réſervait ce flatteur avantage.
Je ne ſuis point ſurpris qu'un ſort capricieux
Ait pû mêler quelque ombre à tes jours glorieux.
L'ame qui ſait penſer n'en eſt point étonnée,
Elle s'en affermit loin d'être conſternée;
C'eſt le creuſet du ſage; & ſon or altéré
En renait plus brillant, en ſort plus épuré.
En tout tems, en tous lieux, le public eſt injuſte;
Horace s'en plaignait ſous l'Empire d'Auguſte.
La malice, l'orgueil, un indigne déſir
D'abaiſſer des talens qui ſont nôtre plaiſir,
De flétrir les beaux arts qui conſolent la vie;
Voilà le cœur de l'homme; il eſt né pour l'envie.
A l'Egliſe, au barreau, dans les camps, dans les cours,
Il eſt, il fut ingrat, & le ſera toûjours.
　Du ſiécle que j'ai vû tu ſais quelle eſt la gloire;
Ce ſiécle des talens vivra dans la mémoire.
Mais vois à quels dégouts le ſort abandonna
L'auteur d'Iphigénie, & celui de Cinna,
Ce qu'eſſuia Quinaut, ce que ſouffrit Molière,
Fénelon dans l'exil terminant ſa carrière,
Arnaud qui dut jouïr du deſtin le plus beau,
Arnaud manquant d'aſyle, & même de tombeau.
De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre?
La lumière, il eſt vrai, commence à ſe répandre;

Avec moins de talens on eſt plus éclairé ;
Mais le goût s'eſt perdu, l'eſprit s'eſt égaré.
Ce ſiécle ridicule eſt celui des brochures,
Des chanſons, des extraits, & ſur-tout des injures.
La barbarie aproche ; Apollon indigné
Quitte les bords heureux où ſes loix ont régné ;
Et fuyant à regret ſon parterre & ſes loges,
Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges.



FRAG-

FRAGMENT *

D'une Lettre écrite par Mr. de VOLTAIRE *à un Membre de l'Académie de Berlin.*

à Poſtdam 15. Avril 1752.

....
....
....
....
....
....

„ JE réponds à toutes vos queſtions. La plûpart des anecdotes ſur Mlle. *Lenclos* ſont vraies, mais pluſieurs ſont fauſſes. L'article de ſon teſtament dont vous me parlez n'eſt point un roman; elle me laiſſa deux mille francs; j'étais enfant; j'avais fait quelques mauvais vers qu'on diſait bons pour mon âge. L'Abbé de *Châteauneuf*, frère de celui

* Ce Fragment avait été oublié à ſa place dans la dernière édition des Œuvres de Mr. De V....... On a crû devoir le reſtituer ici.

„ que vous avez vû Ambaſſadeur à la Haye, „ m'avait mené chez elle, & je lui avais plû je „ ne ſais comment. C'eſt ce même Abbé de „ *Châteauneuf* qui avait fini ſon hiſtoire amou- „ reuſe; c'eſt lui à qui cette célèbre vieille „ fit la plaiſanterie de donner ſes triſtes fa- „ veurs, à l'age de ſoixante & dix ans. Vous „ devez être perſuadé que les lettres qui cou- „ rent, ou plutôt qui ne courent plus ſous „ ſon nom, ſont au rang des *Menſonges im-* „ *primés.* Il eſt vrai qu'elle m'exhorta à faire „ des vers; elle aurait dû plutôt m'exhorter à „ n'en pas faire. C'eſt un métier trop dange- „ reux, & la miſérable fumée de la réputation „ fait trop d'ennemis & empoiſonne trop la vie. „ La carrière de *Ninon* qui ne fit point de vers, „ & qui eut & donna longtems beaucoup de „ plaiſir, eſt aſſurément préférable à la mienne.

„ On pouvait ſe paſſer d'écrire en forme ſa „ vie, mais du moins on a obſervé la bienſéan- „ ce de ne l'écrire que longtems après ſa mort. „ Les Biographes qui ont écrit ma prétendue „ hiſtoire, dont vous me parlez, ſe ſont un „ peu preſſés & me font trop d'honneur. Il n'y „ a pas un mot de véritable dans tout ce que „ ces Meſſieurs ont écrit. Les uns ont dit d'a- „ près l'équitable & véridique Abbé des *Fon-* „ *taines*, que je reſſemblais à *Virgile* par ma „ naiſſance, & que je pouvais dire aparemment „ comme lui,

„ O fortunatos nimium ſua ſi bona norint
„ Agricolas!

Je

„ Je penſe ſur cela comme *Virgile*, & tout me „ parait fort égal. Mais le hazard a fait que je „ ne ſuis pas né dans le pays des Eglogues & „ des Bucoliques. Dans une autre vie qu'on „ s'eſt aviſé de faire encor de moi comme ſi „ j'étais mort, on me dit fils d'un porte-clefs du „ Parlement de Paris. Il n'y a point de tel em- „ ploi au Parlement. Mais qu'importe? On ajou- „ te une belle avanture d'un caroſſe avec l'é- „ pouſe de Mr. le Duc de *Richelieu* dans le tems „ qu'il était veuf. Tous les autres contes ſont „ dans ce goût, & j'aime autant les amours du „ Révérend Père *de la Chaize* avec Mlle. du „ *Tron*. On ne peut empècher les barbouilleurs „ de papier d'écrire des ſotiſes, les libraires „ Hollandais de les vendre, & les laquais de „ les lire.

„ L'article du journal des ſavans dont il eſt „ queſtion, n'eſt point dans le journal de Pa- „ ris; il eſt dans celui qu'on falſifie à Amſter- „ dam, & ſe trouve ſous l'année 1750. *Le Par-* „ *lement a condamné*, dit ce journal, *l'hiſtoire* „ *de* Louis XI. *de Mr.* du Clos, *ſucceſſeur de* „ *Mr. de* Voltaire *dans la place d'Hiſtoriographe* „ *de France, à cauſe de ce paſſage : La dévotion* „ *fut de tout tems l'aſile des Reines ſans pouvoir.* „ Ce ſont deux calomnies. Le Parlement ne „ s'eſt point aviſé de condamner ce livre, & „ le Parlement ne ſe mèle point du tout d'exa- „ miner ſi une Reine eſt dévote ou non. On „ ajoute une troiſiéme calomnie, c'eſt *que je ſuis* „ *exilé de France, & réfugié en Pruſſe.* Quand „ cela ſerait, il me ſemble que ce ne ſerait pas

„ une de ces vérités inſtructives qui ſont du
„ reſſort du journal des ſavans. Le fait eſt que
„ le Roi de Pruſſe, qui m'honore de ſes bon-
„ tés depuis quinze ans, m'a fait venir auprès
„ de lui, qu'il a fait demander au Roi mon
„ Maître par ſon Envoyé que je puſſe reſter
„ à ſa Cour en qualité de ſon Chambellan,
„ que j'y reſterai tant que je pourai lui être de
„ quelque utilité dans ſon goût pour les belles-
„ lettres, & que ma mauvaiſe ſanté & mon âge
„ me permettront de profiter de ſes lumiéres
„ & de ſes bontés; que le Roi mon Maître en
„ me cédant à lui, m'a daigné accorder une
„ penſion, & m'a conſervé la charge de Gen-
„ tilhomme ordinaire de ſa chambre. J'en de-
„ mande pardon aux calomniateurs & à ceux
„ qui ſe mêlent d'être jaloux; mais la choſe eſt
„ ainſi. Je n'y puis que faire; & j'ajoute qu'un
„ homme de lettres ſerait bien indigne de l'ê-
„ tre s'il était entêté de ces honneurs, & s'il
„ n'était pas toûjours auſſi prêt à les quitter,
„ que reconnaiſſant envers ceux qui l'en ont
„ comblé. Je n'ai point ſacrifié ma liberté au
„ Roi de Pruſſe, & je la préférerai toûjours à
„ tous les Rois.

„ Je vous envoye un exemplaire de l'édition
„ que l'on a faite à Paris de mes œuvres bon-
„ nes ou mauvaiſes. C'eſt de toutes la plus paſ-
„ ſable; il y a pourtant bien des fautes. Une
„ des plus grandes eſt d'y avoir inſéré quatre
„ chapitres du Siécle de *Louis XIV.* qui eſt im-
„ primé aujourd'hui ſéparément. C'eſt un dou-
„ ble emploi; & il eſt bien vrai, ſurtout en
„ fait

„ fait de livres, qu'il ne faut pas multiplier les
„ êtres ſans néceſſité. C'eſt par cette raiſon que
„ je me donnerai bien de garde de vous en-
„ voyer les petites piéces fugitives que vous
„ me demandez. Tous ces vers de ſociété ne
„ ſont bons que pour les ſociétés ſeules & pour
„ les ſeuls momens où ils ont été faits. Il eſt
„ ridicule d'en faire confidence au public. De
„ quoi s'eſt aviſé ce compilateur des lettres de
„ la Reine *Chriſtine*, de groſſir ſon énorme re-
„ cueil d'une lettre que j'écrivis il y a quelques
„ années à la Reine de Suède d'aujourd'hui?
„ Comment a-t-il eu cette lettre? comment a-t-il
„ pu en eſtropier les vers au point où il l'a
„ fait? Le public n'avait pas plus à faire de
„ ces vers que de la plûpart des lettres inuti-
„ les de la Chancellerie de la Reine *Chriſtine*.
„ Il eſt vrai qu'en écrivant à la Reine *Ulrique*
„ avec cette liberté que ſes bontés & la poeſie
„ permettent, je feignais que *Chriſtine* m'avait
„ aparu, & je diſais :

» A ſa jupe courte & légère,
„ A ſon pourpoint, à ſon collet,
» Au chapeau garni d'un plumet,
» Au ruban ponceau qui pendait
» Et par devant & par derrière,
» A ſa mine galante & fière
» D'Amazone & d'avanturière,
» A ce nez de Conſul Romain,
» A ce front altier d'Héroïne,
» A ce grand œil tendre & hautain;

» Moins beau que le vôtre & moins fin ,
» Soudain je reconnus Chriftine ,
» Chriftine des arts le maintien ,
» Chriftine qui céda pour rien
» Et fon Royaume & vôtre Eglife,
» Qui connut tout & ne crut rien ,
» Que le Saint Père canonife,
» Que damne le Luthérien ,
» Et que la gloire immortalife.

» Voilà , Monfieur , le morceau de cette lettre , que le compilateur a falfifié. Ne vous fiez point à ces mains lourdes qui fannent les fleurs qu'elles touchent : mais comptez que la plûpart de toutes ces petites piéces font des fleurs éphémères qui ne durent pas plus que les nouveaux fonnets d'Italie & nos bouquets pour *Iris*. On n'a que trop recueilli de ces bagatelles paffagères dans toutes les miférables éditions qu'on a données de moi , & auxquelles DIEU merci je n'ai aucune part. Soyez perfuadé que de même qu'on ne doit pas écrire tout ce que les Rois ont fait, mais feulement ce qu'ils ont fait de digne de la poftérité ; de même on ne doit imprimer d'un auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lû. Avec cette règle honnête il y aurait moins de livres & plus de goût dans le public. J'efpère que la nouvelle édition qu'on a faite à Drefde fera meilleure que toutes les précédentes. Ce fera pour moi une confolation , dans le regret que j'ai d'avoir trop écrit.

» J'au-

„ J'aurais voulu ſuprimer beaucoup de cho-
„ ſes qui échapent à l'eſprit dans la jeuneſſe ,
„ & que la raiſon condamne dans un âge avan-
„ cé. Je voudrais même pouvoir ſuprimer les
„ vers contre *Rouſſeau*, qui ſe trouvent dans
„ l'épitre ſur la calomnie, parce que je n'aime
„ à faire de vers contre perſonne, que *Rouſſeau*
„ a été malheureux, & qu'en bien des choſes
„ il a fait honneur à la Littérature Françaiſe.
„ Mais il me réduiſit malgré moi à la néceſſi-
„ té de répondre à ſes outrages par des véri-
„ tés dures. Il attaqua preſque tous les gens de
„ lettres de ſon tems qui avaient de la réputa-
„ tion ; ſes ſatires n'étaient pas, comme celles
„ de *Boileau*, des critiques de mauvais ouvra-
„ ges, mais des injures perſonnelles & atroces.
„ Les termes de *bélitre*, de *marouſle*, de *louve*,
„ de *chien*, deshonorent ſes épitres, dans leſquel-
„ les il ne parle que de ſes querelles. Ces baſſes
„ groſſiéretés révoltent tout Lecteur honnête
„ homme, & font voir que la jalouſie rongeait
„ ſon cœur du fiel le plus acre & le plus noir.
„ Voici les deux volumes intitulés le *porte-feuil-*
„ *le.* Ce n'eſt qu'un recueil de mauvaiſes piéces
„ dont la plûpart ne ſont point de *Rouſſeau*. Il
„ n'y a que la rage de gagner quelques florins
„ qui ait pu faire publier cette rapſodie. La co-
„ médie de l'*Hypocondre* eſt de lui ; & c'eſt apa-
„ remment pour décrier *Rouſſeau* qu'on a im-
„ primé cette ſotiſe. Il avait voulu à la vérité
„ la faire jouer à Paris ; mais les Comédiens
„ n'ayant oſé s'en charger, il n'oſa jamais l'im-
„ primer. On ne doit pas tirer de l'oubli de

„ mau-

„ mauvais ouvrages que l'auteur y a condamnés.

„ Vous ſerez plus fâché de voir dans ce re-
„ cueil une lettre ſur la mort de *la Motte*, où
„ l'on outrage la mémoire de cet Académicien
„ diſtingué, l'accuſant des manœuvres les plus
„ lâches, & lui reprochant juſqu'à la petite for-
„ tune que ſon mérite lui avait acquiſe. Cela
„ indigne à la fois & contre l'auteur & contre
„ l'éditeur.

„ Ceux qui ont fait imprimer le recueil des
„ lettres de *Rouſſeau* devaient pour ſon hon-
„ neur les ſuprimer à jamais. Elles ſont dé-
„ pourvues d'eſprit & très ſouvent de vérité.
„ Elles ſe contrediſent : il dit le pour & le con-
„ tre : il loue & il déchire les mêmes perſonnes :
„ il parle de DIEU à des gens qui lui donnent
„ de l'argent, & il envoye des ſatires à *Broſſette*
„ qui ne lui donne rien.

„ La véritable cauſe de ſa dernière diſgrace
„ chez le Prince *Eugène*, puiſque vous la vou-
„ lez ſavoir, vient d'une ode intitulée *la Pa-*
„ *linodie*, qui n'eſt pas aſſurément ſon meilleur
„ ouvrage. Cette petite ode était contre un
„ Maréchal de France Miniſtre d'Etat, * qui
„ avait été autrefois ſon protecteur. Ce Miniſ-
„ tre mariait alors une de ſes filles au fils du
„ Maréchal de *Villars*. Celui-ci informé de l'in-
„ ſulte que faiſait *Rouſſeau* au beau-père de ſon
„ fils, ne dédaigna pas de l'en faire punir, tou-
„ te mépriſable qu'elle était. Il en écrivit au
„ Prince *Eugène*, & ce Prince retrancha à *Rouſſeau*
„ la

* Le Maréchal de *Noailles*.

„ la penſion qu'il avait la généroſité de lui faire encore, quoiqu'il crût avoir ſujet d'être mécontent de lui, dans l'affaire qui fit paſſer le Comte de *Bonneval* en Turquie. Madame la Maréchale de *Villars*, dont je ſerais forcé d'atteſter le témoignage s'il en était beſoin, peut dire ſi je ne tâchai pas d'arrêter les plaintes de Mr. le Maréchal, & ſi elle-même ne m'impoſa pas ſilence en me diſant que *Rouſſeau* ne méritait point de grace. Voilà des faits, Monſieur, & des faits autentiques. Cependant *Rouſſeau* crut toujours que j'avais engagé Mr. le Maréchal *de Villars* à écrire contre lui au Prince *Eugène*.

„ Si je ne fus pas la cauſe de ſa digrace auprès de ce Prince, je vous avoue que je fus cauſe malgré moi qu'il fut chaſſé de la maiſon de Monſieur le Duc d'*Aremberg*. Il prétendit dans ſa mauvaiſe humeur que je l'avais accuſé auprès de ce Prince d'être en effet l'auteur des couplets pour leſquels il avait été banni de France. Il eut l'imprudence de faire imprimer dans un journal de *du Sauzet* cette impoſture. Je me ſentis obligé pour toute explication d'envoyer le journal à Mr. le Duc d'*Aremberg*, qui chaſſa *Rouſſeau* ſur ce ſeul expoſé. Voilà, pour le dire en paſſant, ce qu'a produit la déteſtable & honteuſe licence qu'on a priſe trop longtems en Hollande d'inſérer des libelles dans des journaux, & de déshonorer par ces turpitudes un travail littéraire imaginé en France pour avancer les progrès de l'eſprit humain. Ce fut ce

„ libelle

„ libelle qui rendit les dernières années de *Rouſ-*
„ *ſeau* bien malheureuſes. La preſſe, il le faut
„ avouer, eſt devenue un des fléaux de la ſocié-
„ té, & un brigandage intolérable.

„ Au reſte, Monſieur, je vous l'avouerai har-
„ diment, quoique je ne me fuſſe jamais ou-
„ vert à Mr. le Duc d'*Aremberg* ſur ce que je
„ penſais des couplets infames, & de la ſubor-
„ nation de témoins, qui attirèrent à *Rouſſeau*
„ l'arrèt dont il fut flétri en France, cependant
„ j'ai toûjours cru qu'il était coupable. Il ſa-
„ vait que je penſais ainſi ; & c'était une des
„ grandes ſources de ſa haine ; mais je ne pou-
„ vais avoir une autre opinion. J'étais inſtruit
„ plus que perſonne ; la mère du petit malheu-
„ reux qui fut ſéduit pour dépoſer contre *Sau-*
„ *rin* ſervait chez mon père ; c'eſt ce que vous
„ trouverez dans le *factum* fait en forme judi-
„ ciaire par l'Avocat *du Cornet* en faveur de
„ *Saurin.* J'interrogeai cette femme, & même
„ pluſieurs années après le procès criminel. Elle
„ me dit toûjours *que* DIEU *avait puni ſon*
„ *fils, pour avoir fait un faux ſerment & pour*
„ *avoir accuſé un homme innocent ;* & il faut re-
„ marquer que ce garçon ne fut condamné qu'au
„ banniſſement, en faveur de ſon âge & de la
„ faibleſſe de ſon eſprit. Je n'entre point dans
„ le détail des autres preuves ; vous devez pré-
„ ſumer qu'il eſt bien difficile que deux Tri-
„ bunaux ayent unanimement condamné un
„ homme dont le crime n'eût pas paru avéré.
„ Si vous voulez après cette réflexion ſonger
„ quelle bile noire dominait *Rouſſeau*, ſi vous
„ vou-

„ voulez vous ſouvenir qu'il avait fait contre „ le Directeur de l'Opéra, contre *Berin*, con- „ tre *Pecour* & d'autres, des couplets entiére- „ ment ſemblables à ceux pour leſquels il fut „ condamné ; ſi vous obſervez que tous ceux „ qui étaient attaqués dans ces couplets abo- „ minables, étaient ſes ennemis & les amis de „ *Saurin* ; votre conviction ſera auſſi entière que „ celle des Juges. Enfin quand il s'agit de flé- „ trir ou le Parlement ou *Rouſſeau*, il eſt clair „ qu'après tout ce que je viens de vous dire il „ n'y a pas à balancer.

„ C'eſt à cet horrible précipice que le con- „ duiſirent l'envie & la haine dont il était dé- „ voré. Songez-y bien, Monſieur ; la jalouſie, „ quand elle eſt furieuſe, produit plus de crimes „ que l'intérèt & l'ambition.

„ Ce qui vous a fait ſuſpendre votre juge- „ ment, c'eſt la dévotion dont *Rouſſeau* vou- „ lut couvrir ſur la fin de ſa vie de ſi grands „ égaremens & de ſi grands malheurs. Mais „ lorſqu'il fit un voyage clandeſtin à Paris „ dans ſes derniers jours, & lorſqu'il ſollici- „ tait ſa grace, il ne put s'empècher de faire „ des vers ſatiriques, bien moins bons à la vé- „ rité que ſes premiers ouvrages, mais non „ moins diſtillans l'amertume & l'injure. Que „ voulez-vous que je vous diſe ? La *Brinviliers* „ était dévote, & allait à confeſſe après avoir „ empoiſonné ſon père ; & elle empoiſonnait ſon „ frère après la confeſſion. Tout cela eſt horri- „ ble. Mais après les excès où j'ai vû l'envie „ s'emporter, après les impoſtures atroces que

„ je

„ je l'ai vû répandre, après les manœuvres que
„ je lui ai vû faire, je ne ſuis plus ſurpris de
„ rien à mon âge. Adieu, Monſieur. Vous
„ trouverez dans ce paquet des lettres de Mr.
„ *de la Rivière.* Je l'ai connu autrefois : il avait
„ un eſprit aimable ; mais il n'a bien écrit que
„ contre ſon beau-père. C'eſt encor là une
„ affaire bien odieuſe du côté de *Buſſi-Rabutin.*
„ Le *factum* de *la Rivière* vaut mieux que les
„ ſept tomes de *Buſſi ;* mais il ne falait pas im-
„ primer ſes lettres &c.



LETTRE

A. MR. THOMAS.

Septembre 1765.

Cette Lettre a été imprimée dans les Journaux toute tronquée ; nous avons l'original entre nos mains.

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui, Monſieur, le préſent dont vous m'avez honoré, & la lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre Réſident, chez qui le paquet eſt reſté longtems, a retardé mon plaiſir, & je me hâte de vous témoigner ma reconnaiſſance. Vous ne ſavez pas combien je vous ſuis redevable. Ce n'eſt point là un diſcours Académique ; c'eſt un excellent ouvrage d'Eloquence & de Philoſophie. Autrefois nous donnions pour ſujet du prix des textes faits pour le Séminaire de *St. Sulpice* ; aujourd'hui les ſujets ſont dignes de vous. Il eſt plaiſant qu'à la ſuite d'un écrit ſi ſublime, il ſe trouve une aprobation de deux Docteurs : elle ne peut nuire pourtant à votre ouvrage, il eſt admirable malgré leur ſuffrage.

On ne lit plus *Deſcartes* ; mais on lira ſon éloge, qui eſt en même tems le vôtre. Ah, Monſieur,

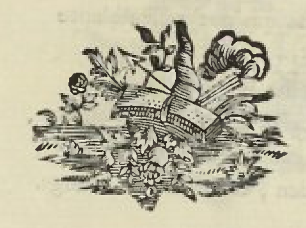
ſieur, que vous y montrez une belle ame, & un eſprit éclairé ! Quel morceau que l'hiſtoire de la perſécution du nommé *Voet* contre *Deſcartes !* Vous avez employé & fortifié les crayons de *Démoſthène* pour peindre un coquin abſurde qui oſe pourſuivre un grand homme. Vous m'avez fait un vrai plaiſir de ne pas oublier le petit Conſeiller de Province qui mépriſait le Philoſophe ſon frère. Tout votre ouvrage m'enchante d'un bout à l'autre, & je vais le relire dès que j'aurai dicté ma lettre ; car l'état où je ſuis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement ſéparé le génie de *Deſcartes* de ſes chimères, & vous avez habilement montré combien l'auteur même des tourbillons était un homme ſupérieur.

On m'a dit que vous faites un poëme épique ſur le Czar *Pierre.* Vous êtes fait pour célébrer les grands hommes ; c'eſt à vous à peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura une Philoſophie ſublime dans votre poëme. Le ſiécle eſt monté à ce ton là, & vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites dans votre éloge de *Deſcartes* un éloge de la ſolitude qui m'a bien touché. Plût à Dieu que vous vouluſſiez partager la mienne, & y vivre avec moi comme un frère que l'Eloquence, la Poeſie, & la Philoſophie m'ont donné ! J'ai dans ma mazure un ami, qui eſt, comme moi, votre admirateur, & avec qui je voudrais paſſer le reſte de ma vie ; c'eſt Mr. *Damilaville*, qu'un malheureux emploi de finance rapelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurais

rais ſi vous daigniez venir tenir ſa place. Il eſt vrai que dans l'été nous avons un peu de monde, & même des ſpectacles; mais je n'en ſuis pas moins ſolitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loiſir : vous feriez renaître ces tems que nos petits maîtres regardent comme des fables, où les talens & la Philoſophie réuniſſaient des amis ſous le même toit. J'ai bien peur que ma propoſition ne ſoit auſſi qu'une fable; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus conſolante pour votre ſerviteur, pour votre admirateur, &, permettez-moi de le dire, pour votre ami,

V.......



EXTRAIT

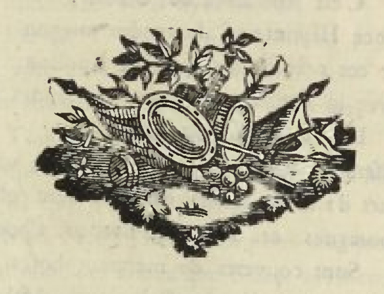
D'une Lettre à Madame de Pompadour, alors Madame d'Etiole, en 1745.

SIncère & tendre Pompadour,
Car je peux vous donner d'avance
Ce nom qui rime avec l'amour,
Et qui ſera bientôt le plus beau nom de France.
Ce Tokai dont vôtre Excellence
Dans Etiole me régala,
N'a-t-il pas quelque reſſemblance
Avec le Roi qui le donna ?
Il eſt comme lui ſans mélange,
Il unit comme lui la force & la douceur,
Plait aux yeux, enchante le cœur,
Fait du bien, & jamais ne change.

Le vin que m'aporta l'Ambaſſadeur manchot du Roi de P..... (qui n'eſt pas manchot) derrière ſon tombereau d'Allemagne, qu'il apellait caroſſe, n'aproche pas du Tokai que vous m'avez fait boire. Il n'eſt pas juſte que le vin d'un Roi du Nord ſoit meilleur que celui d'un Roi de France, ſurtout depuis que le Roi de P.....

P . . . . . a mis de l'eau dans ſon vin par ſa paix de Breſlau.

Du Fréni a dit dans une chanſon, que les Rois ne ſe faiſaient la guerre que parce qu'ils ne buvaient jamais enſemble ; il ſe trompe, *François premier* avait ſoupé avec *Charles-Quint*, & vous ſavez ce qui s'enſuivit. Vous retrouverez en remontant plus haut, qu'*Auguſte* avait fait cent ſoupers avec *Antoine*. Non, Madame, ce n'eſt pas le ſouper qui fait l'amitié &c.



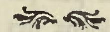
APOLOGIE

DE LA FABLE.

SAvante Antiquité, beauté toûjours nouvelle,
Monumens du génie, heureuſes fictions,
Environnez-moi des rayons
De vôtre lumière immortelle:
Vous ſavez animer l'air, la terre & les mers;
Vous embelliſſez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toûjours verds,
C'eſt Atis aimé de Cibèle;
La précoce Hiacinte eſt le tendre mignon
Que ſur ces prés fleuris careſſait Apollon.
Flore avec le Zéphire ont peint ces jeunes roſes
De l'éclat de leur vermillon.
Des baiſers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloſes.
Ces montagnes, ces bois qui bordent l'horiſon
Sont couverts de métamorphoſes.
Ce cerf aux pieds légers eſt le jeune Actéon.
L'ennemi des troupeaux eſt le Roi Lycaon.
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante;
C'eſt la fille de Pandion,
C'eſt Philomèle gémiſſante.
Si le Soleil ſe couche, il dort avec Thétis.
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'eſt Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.

Ce

Ce pôle me préfente Andromède & Perfée;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimats de la Zône glacée;
Tout l'Olimpe eft peuplé de héros amoureux.
Admirables tableaux! féduifante magie!
Qu'Héfiode me plait dans fa théologie,
Quand il me peint l'amour débrouillant le cahos,
S'élançant dans les airs & planant fur les flots!
Vantez-nous maintenant, bienheureux légendaires,
Le porc de Saint Antoine & le chien de Saint Roc,
Vos reliques, vos fcapulaires,
Et la guimpe d'Urfule, & la craffe du froc;
Mettez la Fleur des Saints à côté d'un Homère:
Il ment, mais en grand homme; il ment, mais il fait plaire.
Sottement vous avez menti,
Par lui l'efprit humain s'éclaire,
Et fi l'on vous croyait, il ferait abruti.
On chérira toûjours les erreurs de la Grèce,
Toûjours Ovide charmera.
Si nos peuples nouveaux font Chrétiens à la Meffe,
Ils font Payens à l'Opéra.
L'almanach eft Payen: nous comptons nos journées
Par le feul nom des Dieux que Rome avait connus;
C'eft Mars & Jupiter, c'eft Saturne & Vénus,
Qui préfident au tems, qui font nos deftinées.
Ce mélange eft impur, on a tort; mais enfin
Nous reffemblons affez à l'Abbé Pellegrin,
Le matin Catholique, & le foir idolâtre,
Déjeunant de l'autel, & foupant du théâtre.



REPONSE

A M. le Ch. de B . . . .

CRoyez qu'un vieillard cacochime,
Chargé de ſoixante & douze ans,
Doit mettre, s'il a quelque ſens,
Son ame & ſon corps au régime.
Dieu fit la douce illuſion
Pour les heureux fous du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le ſage.
Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même & Saint Aulaire,
Tiraient encor quelque chanſon
De leur cervelle octogénaire.
Mais ces exemples ſont trompeurs :
Et quand les derniers jours d'Autonne
Laiſſent éclorre quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le Printemps donne.
Les bergères & les paſteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque de ſes vilains doigts,
Marquait d'un ſept avec un trois,
La tête froide & peu penſante
Du Fleuri qui donna des loix

A nôtre France languiſſante.
Il porta le ſceptre des Rois,
Et le garda juſqu'à nonante.
Régner eſt un amuſement
Pour un vieillard triſte & peſant,
De toute autre choſe incapable;
Mais vieux bel eſprit, vieux amant,
Vieux chanteur eſt inſuportable.
C'eſt à vous, ô jeune Bouflers,
A vous donc nôtre Suiſſe admire
Les crayons, la proſe & les vers,
Et les petits contes pour rire;
C'eſt à vous de chanter Thémire,
Et de briller dans un feſtin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour & du vin.



Sur ce qu'on m'a écrit que pendant la maladie du Dauphin plusieurs Citoyens de Paris s'étaient mis à genoux un cierge à la main devant la Statue équestre de HENRI IV.

INtrépide Soldat, vrai Chevalier, grand homme,
Bon Roi, fidèle ami, tendre & loyal amant,
Toi que l'Europe a plaint d'avoir fléchi sous Rome,
Sans qu'on osât blâmer ce triste abaissement;
Henri, tous les Français adorent ta mémoire,
Ton nom devient plus cher & plus grand chaque jour,
Et peut-être autrefois, quand j'ai chanté ta gloire,
Je n'ai point dans les cœurs affaibli tant d'amour.
Un des beaux rejettons de ta race chérie,
Des marches de ton trône au tombeau descendu,
Te porte en expirant les vœux de ta patrie,
Et les gémissemens de ton peuple éperdu.
Lorsque la mort sur lui levait sa faulx tranchante,
On vit de Citoyens une foule tremblante
Entourer ta statue & la baigner de pleurs;
C'était là leur autel; & dans tous nos malheurs
On t'implore aujourd'hui comme un Dieu tutélaire.
La fille qui nâquit aux chaumes de Nanterre,
Pieusement célèbre en des tems ténébreux,
A vû sans s'allarmer qu'on t'adressât des vœux;
Elle-même avec nous t'eût rendu cet hommage,
Tu l'as trop mérité; c'est toi, c'est ton courage

Qui

Qui préſide à l'Etat rafermi par tes mains :
Ce n'eſt qu'en t'imitant qu'on a des jours proſpères,
C'eſt l'encens qu'on te doit : les Grecs & les Romains
Invoquaient des héros, & non pas des bergères.
O ſi de mes deſerts où j'achève mes jours,
Je m'étais fait entendre au fond du ſombre Empire,
Si comme au tems d'Orphée un enfant de la lire,
De l'ordre des deſtins interrompait le cours,
Si ma voix! .... mais tout cède à leur arrêt ſuprême;
Ni nos chants, ni nos cris, ni l'art & ſes ſecours,
Les offrandes, les vœux, les autels, ni toi-même,
Rien ne ſuſpend la mort. Ce monde illimité
Eſt l'eſclave éternel de la fatalité.
A d'immuables loix Dieu ſoumit la nature.
Sur ces monts entaſſés ſéjour de la froidure,
Au creux de ces rochers, dans ces goufres affreux,
Je vois des animaux maigres, pâles, hideux,
Demi nuds, affamés, courbés ſous l'infortune;
Ils ſont hommes pourtant; notre mère commune
A daigné prodiguer des ſoins auſſi puiſſans,
A paitrir de ſes mains leur ſubſtance mortelle,
Et le groſſier inſtinct qui dirige leurs ſens,
Qu'à former les vainqueurs de Pharſale & d'Arbelle.
Au livre des deſtins tous leurs jours ſont comptés;
Les tiens l'étaient auſſi. Ces dures vérités
Epouvantent le lâche & conſolent le ſage.
Tout eſt égal au monde; un mourant n'a point d'âge:
Le Dauphin le diſait au ſein de la grandeur,
Au printems de ſa vie, au comble du bonheur;
Il l'a dit en mourant, de ſa voix affaiblie,

A ſon Fils, à ſon Père, à la Cour attendrie.
O toi, triſte témoin de ſon dernier moment,
Qui lis de ſa vertu ce faible monument,
Ne me demande point ce qui fonda ſa gloire,
Quels funeſtes exploits aſſurent ſa mémoire,
Quels peuples malheureux on le vit conquérir,
Ce qu'il fit ſur la terre.... il t'aprit à mourir.



TABLE DES ARTICLES

contenus dans cette troisiéme Partie.

Les

Lettre

Fin de la Table.